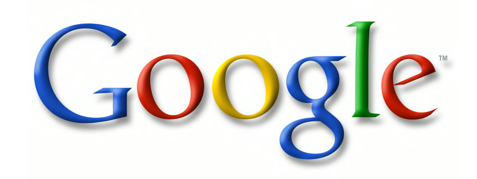

Google



Joh: Gottwerth Müller



HISTOIRE
DE
L'HOMME.

PAR

VILLAUME.



Seconde édition.

À Wolfenbüttel
dans la librairie des écoles.
1786.

Tu l'as fait un peu moindre que les anges; Tu l'as couronné de gloire et d'honneur. *Pseaume* 8.



PRÉFACE.

Quelques censeurs, qui d'ailleurs ont jugé de mon ouvrage assés favorablement, ont décidé qu'il y falloit une préface, qui en marquât le dessein. C'est une marque que mon livre n'est pas aussi bon que je le desirerois, puisque la lecture n'en suffit pas pour en faire connoitre la destination. L'approbation du public, le débit de l'ou-

vrage et son introduction dans plusieurs colleges célebres m'enhardissent cependant à en faire une nouvelle édition. Je n'y ai rien changé que quelques fautes, pour ne pas rendre inutile la première. Mon dessein en faisant cet ouvrage a été de fournir à la jeunesse une occasion de s'instruire sur le sujet le plus intéressant pour l'homme, c. à d. sur l'homme.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

SECTION I. *Extérieur de l'homme.*

V. Ez-

SECT.

HISTOIRE

HISTOIRE DE L'HOMME.

SECTION I.

Extérieur de l'homme.

CHAP. I.

Le corps et les membres.

L'homme ſe diſtingue beaucoup par ſa figure de tous les animaux. Son corps eſt entiérement droit, ſa peau eſt unie et blanche. Il y a des contrées, où les hommes ſont bruns ou bazanés, d'autres, où ils ſont olivâtres, et d' autres encore, où ils ſont entiérement noirs. Il y a des ſinges qui ſe tiennent droit, à peu près comme l'homme.

On peut diſtribuer tout le corps humain en trois parties, la tête, le tronc et les membres.

Le tronc, ou le corps préſente le ventre, la poitrine et le dos.

On apelle membres les jambes et les bras.

 Les

Les jambes ſont fort groſſes en haut vers le corps où on les apelle les cuiſſes, qui vont en diminuant juſqu' au genou. Celui-ci eſt gros et fort. Derriere le genou eſt le jarret, ſous lequel ſe trouve le mollet ou gras de jambe. Le mollet diminue toujours juſqu'au cou du pied, qui eſt la plus mince partie de la jambe. Sous le cou du pied eſt la cheville du pied; ce ſont des os qui ſortent des deux côtés. Enfin vient le pied même.

Le pied a premiérement un gros et fort talon, qui porte tout le poids de l'homme et qui ſe prolonge un peu en arriere, pour empêcher que le corps ne ſe renverſe de ce côté. Le devant du pied ſ'allonge beaucoup davantage; et ce prolongement antérieur et poſtérieur ne ſe trouve chés aucun animal. A l'extrémité antérieure il y a cinq orteils. Le gros donne au pied ſa principale force, et il eſt plus long que les autres. Ces derniers empêchent que le pied ne balance. Ainſi l'homme eſt préſervé des chutes en avant par la longueur du pied et par les gros orteils, à la renverſe par les talons et par le poids du ventre, enfin de côté par les petits orteils et les deux jambes. Il peut pourtant tomber et ſe bleſſer ſ'il eſt imprudent ou mal-adroit. La plante du pied eſt garnie d'une peau fort épaiſſe; les orteils ont des ongles, et le talon une peau bien plus épaiſſe encore.

Les

Les jambes doivent porter l'homme et les fardeaux dont il ſe charge, et ſoutenir tous ſes efforts; pour cet effet il leur faut une force conſidérable. Elles doivent marcher, courir, ſauter, ſe prêter à tous nos mouvemens; elles ont donc beſoin d'une grande ſoupleſſe. Mais la force et la ſoupleſſe ſont des qualités oppoſées. Cependant nos jambes les réuniſſent. De gros os et de forts muſcles leur donnent de la force, et les jointures de la ſoupleſſe. Ces jointures ſont celle de la cuiſſe, qui ſe plie en tout ſens, mais ſurtout en avant; celle du genou, en arriere avec la plus grande facilité; celle de la cheville du pied, qui a des mouvemens fort bornés mais en tout ſens; enfin celles des orteils, dont le mouvement ſe fait vers le bas. Les jambes de devant des animaux ont leurs mouvemens comme nos jambes; celles de derriere au contraire.

Nous pouvons beaucoup donner de force et d'agilité à nos jambes, au moyen de l'éxercice; beaucoup marcher, courir, ſauter les fortifie, la danſe les rend flexibles. On voit des hommes faire des ſauts de plus de vingt pieds, d'autres marcher, ſauter, danſer ſur une poutre fort mince, ou même ſur une corde; d'autres courir auſſi vite qu'un cheval. On dit que des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale atteignent le cerf à la courſe; nos coureurs ſont jusqu'à

vingt milles et plus en vingt quatre heures. Cela est extraordinaire. Un homme ordinaire fait à son aise cinq, six et même sept ou huit milles en un jour : il saute six ou huit pieds ; mais il ne peut guères courir. Ceux qui vont nuds-pieds ont les pieds beaucoup plus sains et plus durs, et par conséquent plus forts que ceux qui portent toujours des chaussures.

Quand l'homme ne s'exerçe pas, surtout dans la jeunesse, il est pesant et foible. Il se trouve dans nos villes des hommes qui se fatiguent à une promenade d'une heure, et des femmes encore plus délicates.

Les chaussures trop étroites qui blessent, causent une sorte de grosses verrues sur les orteils qu'on apelle cors. Ils causent de grandes douleurs et empêchent de marcher. Il est vrai que si l'on porte dès l'enfance des souliers étroits, le pied en devient mignon, et on estime cela fort beau. Les femmes chinoises ont le pied si mignon, qu'elles ne peuvent marcher sans chanceller. Trop de délicatesse expose les pieds aux engelures, qui les gâtent quelquefois entiérement.

Une chute ou quelque choc violent peut casser la jambe, c. à d. l'os de la jambe. C'est un grand malheur et une douleur extrême. Un habile Chirurgien guérit ce mal en moins de deux mois; mais on en ressent toujours quelque chose.

Les

Les bleſſures ſur le dos de la jambe ſont très dangereuſes, ſouvent elles dégénèrent en plaies incurables.

Dans certaines maladies les jambes enflent, ſ'ouvrent, et forment des plaies coulantes opiniâtres. Ces plaies aſſurent la ſanté; ſi elles viennent à ſe fermer après avoir été longtems ouvertes, la mort ſ'enſuit ordinairement.

La délicateſſe de la table, les excès du vin, du plaiſir, et la moleſſe, cauſent une maladie des jambes qu'on appelle la goute. Cette maladie eſt très douloureuſe, fait enfler les jambes et y produit des callus. Elle ſe transmet auſſi par héritage.

Les enfans mal ſoignés, bourrés de nourritures malſaines, prennent des jambes cagneuſes ou rachitiques; et ce mal ne ſe guérit que difficilement.

Il y a même des enfans qui naiſſent perclus des jambes; dont les pieds ſe tournent en dedans et qu'on apelle pieds-bot: d'autres ont les jambes courbes. Quelquefois une jambe eſt plus courte que l'autre, ou beaucoup plus mince et plus foible, et on eſt boiteux. Divers accidens peuvent priver l'homme de l'uſage d'une jambe ou même des deux, ou des jambes mêmes, ou bien il nait ainſi tronqué.

Dans tous ces cas il y a des reſſources. Un bâton, une ou deux béquilles, des jambes de bois.

Lès pieds toujours enfermés dans des chaussures, suent et répandent une mauvaise odeur, si l'on ne les lave pas soigneusement.

Les bras ont beaucoup de ressemblance avec les jambes; seulement ils sont plus courts, les doigts sont plus longs et plus minces, le pouce autrement placé, les jointures beaucoup plus dégagées et celle du coude se plie en sens contraire à celle du genou. Lès bras ne sont pas placés sous le corps baissé comme chés les animaux, mais à côté, par où il est clair qu' ils ne sont pas destinés à être nos jambes de devant.

L' épaule est grosse; dessous est l' aisselle. Le haut du bras est fort mince; le coude et l' avant-bras sont gros, c' est sur eux que tombent les plus grands efforts et le soin de garantir le haut du bras et la tête contre les chutes et les coups. Le poignet est mince. La main est large; on y voit la paume et le revers de la main. Le pouce rentre dans la main et fait face aux quatre doigts. Cette disposition met la main en état de saisir et de retenir sans peine. Les doigts sont tous garnis d' ongles plats et minces à l' extrémité extérieure, au contraire des animaux dont les griffes sont rondes et crochues. Nous nous faisons les ongles, parce qu' ils nous embarrasseroient étant longs.

Les

Les bras et les mains ſont deſtinées au travail. La force et la ſoupleſſe leur ſont auſſi néceſſaires qu' aux jambes et ils l' obtiennent de la même maniere. La jointure de l' épaule ſe plie en tout ſens, celle du coude en avant, celle du poignet encore en tous ſens, mais ſes mouvemens ſont fort bornés. Chaque doigt en a trois. Le bras droit eſt ordinairement plus fort et plus adroit que le gauche. Il y a des gauchers et rarement des ambidextres, c. à d. des perſonnes qui ſachent également faire uſage des deux mains. On veut qu' on ſe ſerve principalement de la droite.

Les mains ſavent exécuter toutes ſortes d' ouvrages, dont les uns demandent de la force et les autres exigent de l' adreſſe, de la légéreté, de la ſoupleſſe et de l' agilité. Elles acquièrent ces qualités par l' exercice, pris ſurtout dans la jeuneſſe. Mais elles réuniſſent rarement la force et l' adreſſe, parce que les travaux rudes, qui les fortifient, les durciſſent et les rendent lourdes; et les ouvrages fins et légers ne leur donnent guères de force.

Il y a des hommes d' une force prodigieuſe. Auguſte, Roi de Pologne, plioit, dit-on, une barre de fer avec les mains, et tenoit un grand homme ſur la paume de la main en étendant le bras.

Les muſiciens ont les doigts d' une ſoupleſſe et d' une agilité merveilleuſe.

Les mains font faites pour tenir, faifir, porter. Mais d'autres membres encore nous rendent les mêmes fervices. La bouche, les aiffelles, le bras dans le pli du coude, les genoux, le menton peuvent nous fervir de mains, tenir et porter.

Nous pouvons gâter nos mains et nos bras comme nos jambes. Le non-exercice les engourdit, une mauvaife nourriture dans l'enfance les noue, des accidens peuvent en altérer, en rompre, en faire perdre une partie, ou les détruire entiérement. Un panari mal traité p. ex. attaque les os et fait périr le doigt. Quand on f'accoutume trop délicatement, qu'on fe lave à l'eau chaude, qu'on porte perpétuellement des gands, qu'on chauffe les mains fur des rechauds, ou au fourneau, qu'on fe fert de manchons, le froid les engéle et ces engelures peuvent f'ouvrir et former des ulcères dangereux. Ces pratiques rendent au moins les doigts délicats, et on n'ofe toucher rien de fort froid, ni de brulant, ni de rude; au lieu qu'une main endurcie par le travail peut toucher des charbons ardens, du fer brulant, et laver dans de l'eau presque bouillante. La mode exige que nos dames portent des gands même la nuit, pour rendre leurs mains blanches et douces. Il y a des hommes qui les imitent en ceci.

Il ar-

Il arrive que des enfans naissent sans un ou plusieurs doigts, sans mains, sans bras; cela est tout aussi rare que de voir des personnes avoir six doigts à une main. Les mains et les bras se perdent plus souvent à la guerre, ou par d'autres accidens. Ces infortunés trouvent des ressources; ils travaillent de la gauche, avec la bouche, le menton, les orteils, les tronçons des bras. Cela demande beaucoup d'éxercice. L'écrévisse quand elle perd ses serres, en prend de nouvelles, et nous savons substituer à nos membres perdus ceux qui nous restent. Qui est le mieux partagé? On appelle manchots ceux qui sont estropiés des bras.

Nous savons augmenter la force de nos mains et de nos bras au moyen d'un bâton, de tenailles, de marteaux, de leviers. Ces instrumens nous rendent cent fois plus forts que nous ne sommes naturellement.

CHAP. II.

La tête et ses parties.

La tête est posée sur le cou. Celui-ci est gros et fort, il soutient de pesantes charges, qu'on porte sur la tête. Avec cela il est fléxible, se baisse, se lève, se tourne à droite et à gauche. Sa partie postérieure s'appelle la nuque du cou. Il donne de la

grace à la tête en lui donnant un air dégagé, parce qu'il est mince en comparaison de la tête et des épaules. Il se forme quelquefois sur le devant une tumeur charnue nommée goitre, qui est surtout fréquente dans les païs de montagnes: on l'attribue à l'eau.

La tête est ovale et couverte de cheveux excepté le devant ou le visage. Les cheveux sont châtains c. à d. bruns; noirs, blancs, blonds: c'est ordinairement la vieillesse qui les blanchit; quelquefois c'est le chagrin, le souci, la peur. Il y a des gens qui blanchissent à la fleur de l'âge. On trouve aussi des cheveux plus ou moins roux. Presque tous les enfans ont des cheveux blonds, châtains, ou même blancs, qui prennent avec l'âge une couleur plus foncée. On estime une forte et longue chevelure, pourvu qu'elle ne soit ni rousse ni blanche. Les cheveux sont de véritables canaux, remplis d'un certain suc. Il y a des peuples qui n'ont point de cheveux, mais une sorte de laine crépue sur la tête.

Au visage est le front, les yeux, le nés avec les narines, la bouche avec les lèvres, supérieure et inférieure, le menton, les joues, les temples. A côté sont les oreilles.

On voit des enfans qui naissent avec la lèvre supérieure fendue jusques sous le

nés.

nés. Cela s'apelle une bouche de liévre. Un bon Chirurgien peut remédier à cet inconvénient.

Les hommes ont le menton, les joues et les lèvres garnies de barbe, qui leur vient vers l'âge de dix sept ans. La plûpart la rasent souvent; plusieurs peuples la laissent croitre, d'autres l'arrachent. La barbe de la lèvre supérieure s'apelle la moustache. On voit quelques hommes et des peuples entiers, qui n'ont point de barbe, et des femmes qui en ont. La barbe est presque toujours de la couleur des cheveux.

Dans la bouche se trouvent les dents; premiérement huit incisives, puis quatre canines, et plus avant vingts mâchelieres. Il est rare de trouver quelqu'un qui les ait toutes. Les quatre dernieres ne viennent qu'après vingt ans, et à cet âge il est rare de n'en avoir encore point perdu. Quelques enfans aportent une ou plusieurs dents en naissant, mais cela est très rare; ordinairement ils naissent sans dents et n'en prennent que vers la fin de la premiere année. Ils perdent les dents incisives vers la septiéme année et en prennent de nouvelles.

Les dents sont sujettes à des maladies cruelles, qui viennent de la carie des dents, du sang et de l'estomac gâtés par la gourmandise, et d'autres causes. On prétend

que

que le sucre, les boissons et les alimens chauds, la malpropreté les gâtent. Il faut arracher à tems les dents cariées, de peur qu'elles n'infectent les autres. On fait remplir les dents creuses de cire ou de plomb, pour les conserver; et remplacer les dents perdues par des dents d'ivoire, mais qui ne rendent guères de services. Les parens trop négligens ou trop mous, qui n'arrachent pas à tems les dents de lait à leurs enfans, leur défigurent la bouche, parce que les nouvelles se faisant un passage à côté des premieres qu'on a laissées, se courbent en dehors et forment un second rang. En avançant en âge les dents se perdent peu à peu, et l'on voit de vieilles gens, et même des gens de moyen âge, n'en avoir plus du tout.

On trouve encore dans la bouche, la langue, le gosier, par où passent les alimens, la trachée artère, ou le canal de la respiration; le palais, ou le haut de la bouche; et la luette, une valvule qui pend du fond de la bouche sur la trachée artère. La bouche sert à respirer, à manger, à chanter et à parler.

Les lèvres s'ouvrent pour recevoir les alimens; les dents incisives les coupent, les canines les rompent et les mâchelieres ou molaires les brisent et les réduisent en bouillie, pendant que les joues, les lèvres et la langue les retiennent entre les dents.

La

La bouche est remplie de glandes, qui sont de petites éponges de chair; ces glandes fournissent de la salive à mesure que nous mâchons, pour amollir et réduire en bouillie les alimens, et pour nous en donner le gout, parce que la salive en dissout les sels. Une bouche séche mâche mal et ne goute point. C'est la mâchoire inférieure qui fait tout l'ouvrage; la supérieure est immobile. La langue conduit les alimens broyés au fond de la bouche au gosier, par dessus la trachée artère, qui se ferme au moyen d'une valvule, de peur que rien n'y tombe. Cela arrive pourtant quelquefois; mais une toux subite et violente rejette sur le champ le tout.

La trachée forme les tons du chant; plus son ouverture s'élargit, plus les tons sont graves ou bas; plus elle se resserre, plus ces tons sont aigus ou hauts.

L'art a imité la voix humaine dans le chant, mais il n'a jamais pu imiter le discours. Presque toutes les parties de la bouche y contribuent, la langue, les dents, les lèvres, la luette. Si quelqu'une de ces parties est viciée, la parole en souffre.

Parler, c'est prononcer un ou plusieurs sons tout à la fois et une très grande quantité en peu de momens. Quand p. ex. je dis: *L'homme est un bel ouvrage de Dieu*; je prononce vingt deux sons différens, et

ces

ces vingt deux ſons ſont ſi tôt prononcés. Combien de ſons ne prononce-t-on pas dans un diſcours d'un quart d'heure, dans la lecture d'une page? Chacun de ces ſons demande un autre mouvement de la langue, des lèvres, des mâchoires, du goſier, et tout cela ſe fait ſi rapidement, ſi exactement, et ſans que nous en ſachions rien. La voix exprime de plus les paſſions; un homme tranquille a une tout autre voix qu'un homme en colère, affligé ou tremblant.

Bien des gens ne ſavent pas prononcer certaines lettres, comme l'R ou l'S. Les uns ont la langue trop longue, en ſorte qu'elle heurte trop contre les dents de devant; ceux-ci bredouillent. D'autres l'ont trop épaiſſe, d'autres trop gênée par la prolongation exceſſive des liens de la langue. Pluſieurs enfans naiſſent avec un filet, c. à d. une peau fine, qui attache la langue au bas de la bouche. Les uns graſſaient, c. à d. parlent du goſier. D'autres bégaient; mais on regarde ce défaut comme une ſimple habitude, contractée dans l'enfance, pour vouloir parler trop vite; les bègues articulent fort bien en chantant. Enfin il y a des hommes entiérement muets. Ce triſte défaut vient plus ſouvent de la ſurdité, que d'aucun vice des organes de la parole. Une application ſoutenue, un éxercice aſſidu peut remédier à

tous

tous les défauts de la langue. Les muets se font un langage composé de cris significatifs et de gestes, qu' on entend parfaitement quand on est accoutumé à eux, et ils comprennent ce qu' on veut leur faire entendre par signes. De nos jours on a trouvé l'art de faire parler les muets sourds, et de leur enseigner à lire et à écrire. Ceux qui sont muets par un vice des organes de la paroie sont incurables; l'homme avec tout son art ne peut faire des organes nouveaux, ni réparer ceux qui sont viciés.

Le nés est partagé en deux narines par une paroi cartilagineuse: il a différentes formes. Des peuples entiers ont le nés large et plat. Il est plus facile de respirer par le nés lorsqu' on est exposé au vent, parce qu' étant couvert, la vent ne peut pas s' y insinuer comme dans la bouche. D'ailleurs on a un air niais quand on tient la bouche ouverte. Le nés décharge le cerveau de la morve qui s' y amasse continuellement. Ceux qui n' ont pas bien soin de se moucher, comme les enfans, ne peuvent pas respirer par le nés, c'est pourquoi ils tiennent la bouche ouverte.

L' homme est le seul dont la bouche ne s' allonge pas en avant, qui ait le front uni et le nés relevé. Aucun animal n' a une chevelure semblable à la sienne. La criniere du cheval et du lion est sur le cou et non sur la tête.

Les

Les yeux sont très sensibles et se blessent aisément, aussi sont-ils pourvus de plusieurs préservatifs. Ils sont enfoncés dans la tête, et environnés d'os élevés, celui du front, ceux des joues et celui du nés. Les paupières les couvrent, les sourcils et les eils reçoivent et arrêtent la poussiere et la sueur qui pourroient y tomber. L'oeil est muni d'une liqueur corrosive, qui dissout les corps qui y sont entrés.

Les oreilles toujours ouvertes seroient exposées à la poussiere et aux insectes, qui causeroient de grandes douleurs; mais la cire dont elles sont garnies arrête tous ces corps au passage.

CHAP. III.

Les sens.

Nous avons cinq moyens différens d'apercevoir les objets; ces moyens sont l'odorat, le gout, le toucher, l'ouie et la vue: on les apelle les sens.

Nous sentons avec plaisir les fleurs et les parfums. Mais l'odorat nous cause bien des incommodités, car il y a bien des odeurs désagréables, en sorte que ceux qui sont délicats sur ce point ont souvent à souffrir. Mais on s'accoutume tellement à toutes les odeurs, qu'on ne les sent plus. Tous

les

les ouvrages en laine, le transport du fumier et quantité d'autres ouvrages nécessaires, répandent une fort mauvaise odeur; mais ceux qui les font ne s'en aperçoivent point. C'est un grand bien. On ne fait pas grand cas des hommes qui se parfument; on le pardonne aux femmes. Il y a des personnes qui répandent une fort mauvaise odeur, soit de la bouche, parce que leurs dents ou leur estomac sont gâtés, soit par la sueur, soit par leurs pieds. Le tout vient de la malpropreté et les rend bien désagréables. On se gâte l'odorat par l'usage des odeurs fortes et du tabac.

On attribue au tabac pris par le nés la vertu de décharger le cerveau et de le tenir libre. Cette mode n'est pas fort ancienne et on ne voit point que les gens, qui n'en font point usage, en soient plus malades. Ceux qui en ont pris l'habitude, ne la quittent guères sans danger et surtout sans peine. Un preneur de tabac aimeroit mieux perdre un repas que sa tabatiere. Cet usage a quelque chose de bien sale, quand on n'a pas un soin extrême de la propreté.

Il y a des odeurs nuisibles. Les odeurs fortes, les eaux de senteur le sont presque toutes. Bien des personnes se trouvent mal à l'odeur du musc. On dit qu'on a trouvé des personnes mortes dans leur lit pour avoir eu dans leur chambre des lys,

des narciſſes, des hyacinthes, du jaſmin etc. Il eſt certain que l'odeur de ces fleurs eſt forte; mais il falloit que ces perſonnes fuſſent malades ou bien délicates. Les pauvres gens, à qui un lys donne des maux de tête!

La langue et ſurtout le palais ſont les organes du gout. Il diſtingue les alimens et nous donne un grand plaiſir. On peut rendre le gout fort délicat par l'uſage; mais plus il eſt fin, plus il rencontre de gouts fades, groſſiers, et moins il reſſent le plaiſir que donnent les alimens ſimples et ordinaires. Ce qu'il a de ſingulier, c'eſt qu'il ſavoure en un aliment le gout qui le révolte dans un autre. Le gout du fromage lui fait plaiſir, et le même gout le choque dans la viande. Les gouts ſont très diférens; l'un préfere une choſe et l'autre une autre. Bien des gens ne mangent ni beurre ni fromage; d'autres ne peuvent ſoufrir la ſalade, ni les herbes; la venaiſon répugne à pluſieurs; on en a vu même qui ne mangent point de pois verds, et qui ne peuvent ſoufrir les pommes.

Les mets les plus excellens, c. à d. les plus recherchés, et ceux que nous aimons le mieux, nous laſſent bientôt. Celui qui les mange rarement les goute avec délices. Nous ne nous laſſons jamais du pain, quoique nous le mangions tous les jours pluſieurs fois. Les gens du Capitaine Cook

furent

furent contraints de manger quelques semaines du poisson, parce que toute autre nourriture leur manquoit. Les uns cuisirent tout simplement leur poisson dans de l'eau de mer et ne s'en lassèrent pas; les autres rôtirent, frirent, firent des sauces, et furent bientôt dégoutés.

On se gâte le gout, et on se prive d'un grand plaisir par le tabac à fumer, dont on peut dire la même chose que du tabac en poudre. Les épices, les eaux de vie et toutes les liqueurs fortes brulent le palais. L'intempérance gâte l'estomac, sâlit la bouche, ôte l'apétit, détruit le gout et inspire un violent dégout pour les mets dont on a abusé. On ne mange jamais avec plus de délices que quand on a faim; alors les mets les plus simples sont excellens. La faim, la soif et la fatigue sont donc les meilleures sauces.

Il y a des dégouts naturels et invincibles; d'autres viennent du non-usage; il y en a enfin d'affectés. On peut vaincre les seconds, et il est bon de le faire, les derniers sont une sottise.

Le sentiment ou le toucher est répandu par tout le corps; mais on ne distingue pas les choses par toutes les parties du corps. Qu'on vous aplique quelque chose sur le dos, au visage, à la jambe, au bras, vous sentirés bien que quelque chose vous touche, vous distinguerés bien aussi si cela

est chaud ou froid, rude ou doux, dur ou mou, mais vous ne reconnoitrez pas p. ex. si ce corps dur est du bois, de l'ivoire ou du métal; ou si ce corps mou est une étoffe ou du cuir; mais apliquez y le bout du doigt indice et du grand doigt, et vous distinguerés aussi-tôt ce que c'est. Nous avons donc un double sentiment; le sentiment simple répandu par tout le corps, et le sentiment distinct, ou le tact à l'extrémité des deux doigts susdits. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les doigts organes du tact, qui ont le sentiment si fin, n'ont pas la délicatesse du visage, des seins, des yeux, ni de toutes les autres parties du corps. Ils ne sentent pas si fort, mais ils sentent mieux. Il y a des gens qui ont le tact d'une finesse extraordinaire, qui distinguent au simple attouchement les monnoyes, les cartes, et à ce qu'on prétend, même les couleurs. Ce sont surtout les aveugles qui le poussent à ce point de perfection; comme la vue leur manque, ils cherchent à y supléer par le toucher; ils s'exercent et se perfectionnent. Nous pourrions tous en faire autant; mais la vue étant plus commode et plus sûre, nous négligeons nos doigts. De là vient que nous nous trompons souvent au toucher.

Selon toutes les aparences, l'homme est, entre les grands animaux, le seul qui ait le tact distinct, lui seul ayant les doigts

nuds.

nuds. Les bêtes ont toutes le bout des pieds garni de poil ou de corne. Toute créature vivante a le ſentiment.

L'ouie réſide dans l'oreille. Celle-ci eſt ouverte jour et nuit, afin qu'on puiſſe nous éveiller en cas de beſoin. Si elle ſe fermoit comme l'oeil, il n'y auroit aucun moyen de nous avertir du danger ſans nous aprocher, et nous pourrions périr. Le gout et le toucher ne peuvent ſ'éxercer que par l'aplication immédiate, l'odorat à une petite diſtance; mais l'oreille entend à des diſtances conſidérables; les corps interpoſés n'empêchent point ſon action, et elle a cet avantage ſur la vue, qu'un corps opaque arrête abſolument, et qui ne ſ'éxerce qu'en ligne droite. L'oreille entend de tous côtés, la nuit comme le jour et même encore mieux, à cauſe du ſilence. Elle diſtingue une foule de ſons à la fois et les démêle, quoiqu'ils ſe ſuccédent rapidement, comme dans un diſcours, dans un concert de muſique. Un Muſicien entend vingt inſtrumens à la fois, diſtingue le ſon de chacun et chaque note qu'on joue. Mais cela demande beaucoup d'éxercice. Nous ne diſtinguons pas les ſons d'un diſcours en une langue inconnue. Si je vous dis: *Les amis ont toutes choſes en commun*; vous diſtinguerez tous les ſons, parce que vous connoiſſez les mots françois; mais ſi je vous dis: φιλων παντα κοινα (Philôn panta coina)

coins), vous ne diſtinguerez pas tous les ſons, parce que cette langue vous eſt inconnue, et que vous n'êtes pas accoutumés à entendre ces ſons. Vous ne diſtinguez de même pas le ſon de chaque inſtrument de muſique dans un concert, ni chaque note qu'on joue, parce que vous n'êtes pas exercés à les diſtinguer. Ainſi l'homme peut perfectionner ſon oreille.

Tous les hommes n'ont pas l'ouie également bonne, on voit p. ex. bien des gens qui entendent d'ailleurs fort bien, qui ne ſavent pas diſtinguer un ton muſical d'un autre, et qui par cela même n'ont aucun gout, aucun ſentiment pour la muſique; d'autres ont l'ouie dure, et d'autres enfin ſont abſolument ſourds. Ces défauts peuvent être nés avec l'homme, ou produits par quelque accident, comme un bruit trop violent, un grand coup ſur la tête, une maladie, ou par malpropreté. Le grand âge durcit l'oreille, de même qu'il gâte tous les autres ſens.

L'homme a trouvé l'art de rendre en partie l'oreille aux ſourds, au moyen de certains inſtrumens. Un entonnoir, dont on apliqueroit le bout à l'oreille ſourde, en tournant la grande ouverture du côté de la bouche de celui qui parle, aideroit l'oreille la plus dure. On a des inſtrumens faits exprès, et qui rendent encore plus

de

de service. Les porte-voix, ou trompettes parlantes, servent à se faire entendre de fort loin.

Il y a des bruits agréables et désagréables. Du premier ordre est la musique, le chant des oiseaux, une belle voix. Tous les bruits violens, le tambour, le cornet, les coups de marteau, le bruit du moulin, sont incommodes; mais l'habitude nous y rend enfin indifférens, et nous ne nous en apercevons plus. Le meunier parle dans son moulin, et entend ce qu'on lui dit. Celui qui se loge près d'un corps de garde, d'un forgeron, d'un chaudronier ou d'un ferblantier, est étourdi du bruit les premiers jours. Peu à peu son oreille s'y accoutume, il dort tranquillement, il n'entend plus rien. La cessation du bruit continu l'éveilleroit ou le troubleroit, plutôt que le bruit même. Que le tambour batte tous les jours le réveil sous vos fenêtres, vous ne vous éveillerés pas. Mais que le tocsin sonne, ce bruit sans comparaison plus foible vous réveillera en sursaut. C'est un bruit extraordinaire. Les sons agréables perdent également tout leur agrément par la continuité. Le plus beau concert de musique lasse enfin, s'il est trop long.

L'ouie nous trompe souvent. Souvent nous entendons à demi les discours qu'on nous tient, et nous prenons un mot pour l'autre. Dans le silence, dans la nuit, dans le

le premier fommeil et durant une grande aplication, ou pendant une maladie, le moindre bruit nous paroit terrible. Un premier coup de cloche ou de fouet nous paroit beaucoup plus fort que les fuivans, furtout f'il nous a furpris. Le bruit qui fe fait d'un côté nous paroit venir d'un autre, toutes les fois que le fon donne contre un corps qui le renvoie. Le roulement d'un chariot éloigné nous femble le tonnerre qui gronde, ou un vent violent, ou le bruit d'un tambour. Un chat, un rat qui trotte la nuit, nous paroit un homme, ou tout au moins quelque groffe bête; un chat miaulant dans l'éloignement nous femble un enfant qui crie; nous prenons les huées qui fe font à quelque diftance pour des cris de douleur. Ceux qui f'en tiennent à ces premieres perceptions fe trompent fouvent, ont des angoiffes fréquentes, racontent des chofes inouies, et f'expofent à la rifée, en fe faifant paffer pour menteurs ou pour imbécilles. Il n'y a d'autre moyen d'éviter ces inconvéniens, que d'être bien attentif à ce qu'on entend.

Les yeux voient, mais ils ont befoin de lumiere, enforte qu'ils rendent peu de fervice dans les ténèbres. Cependant il n'y a peut-être point d'obfcurité affés complette pour qu'on n'y puiffe rien voir abfolument, après qu'on y a été quelque tems. Car les yeux fe font peu à peu à l'obfcurité

c. à d.

c. à d. à une lumiere plus foible, et après quelques momens ils voient clair, là où ils ne voyoient d'abord rien du tout, parce qu'ils ſortoient d'une lumiere plus vive. Le paſſage de l'ombre à une lumiere éclatante eſt éblouïſſant.

Nous avons deux yeux; chaque oeil voit l'objet, car en fermant tour à tour l'un et l'autre, nous voyons la choſe par celui qui reſte ouvert. Nous voyons même l'objet diféremment par chaque oeil, car il eſt rare de trouver un homme qui ait les deux yeux égaux. L'un eſt presque toujours plus clair, plus perçant que l'autre: ou l'un voit de loin et l'autre de près. Cependant nous ne voyons cet objet qu'une fois, quand nous le regardons des deux yeux.

Un homme aſſis ſur une haute montagne, embraſſe d'un coup d'oeil de grands eſpaces; des champs, des forêts, des prairies, des lacs, des fleuves, des montagnes, des villes et des tours viennent ſe peindre dans ſon oeil. Quelle communication de ces objets à lui? Comment ſon oeil ſi petit, embraſſe-t-il ces vaſtes corps, et ces eſpaces immenſes? Comment cette multitude d'objets ne ſ'y confondent ils pas?

Il y a une grande diférence entre les yeux; les uns voient de loin, les autres ſeulement de près. Ces derniers ſ'apellent myopes. Ceux qui ont la vue longue, voient rarement bien de près. D'autres

 ont

ont la vue foible et ne voient bien ni de près ni de loin. La plûpart des myopes ont la vue perçante et distinguent de très petits objets.

L'homme a l'art d'armer ses yeux et de leur donner beaucoup plus de force. Nous avons des microscopes, qui grossissent un million de fois; ensorte que nous pouvons découvrir des objets un million de fois plus petits que la portée de notre vue. Les télescopes nous découvrent les objets éloignés. Les lunettes aident les yeux foibles. Mais tous ces instrumens affoiblissent la vue par le long usage.

La portée de notre vue est fort bornée, si nous la comparons aux télescopes et aux microscopes: mais c'est notre bonheur. Si nos yeux étoient des microscopes, nous verrions les oeufs des insectes dans les gouttes de pluie et non la poutre, ni la muraille contre laquelle nous irions nous casser la tête; nous ne verrions pas le bout de notre doigt en écrivant, mais les pores de notre peau; les inégalités du papier, mais non l'écriture qu'il nous faudroit lire. Avec des yeux télescopiques nous verrions les petites étoiles du firmament, les taches de la lune, les objets placés à plusieurs milles, et nous broncherions contre le caillou que nous ne verrions pas. La main fermée en y laissant une petite ouverture,

un

un simple tube de bois aident la vue, en la fixant sur un seul point, et en retranchant le trop de lumière qui éblouït.

Nous pouvons jusqu'à un certain point former notre vue et nous accoutumer à voir de loin ou de près. Il y a des personnes qui n'ont qu'un oeil, d'autres n'en ont point. Les premieres s'appellent borgnes, les secondes aveugles. Ces défauts sont naturels, c. à d. nés avec le sujet, ou accidentels. Plusieurs accidens, le choc de quelques corps, une maladie, des fluxions, l'échauffement du travail, l'abus du vin ou des autres liqueurs spiritueuses, une lumiere trop éclatante, trop d'aplication à la chandèlle, la fumée, un ouvrage trop fin, peuvent affoiblir, ou nous faire perdre la vue. Ainsi le Lapon et le Groenlandois sont presque aveugles; la neige, le feu et la fumée les éblouïssent. Ceux qui regardent de côté s'apellent louches; ce défaut vient de la foiblesse des yeux, ou d'une mauvaise habitude.

Quand l'aveuglement vient d'une taye formée sur l'oeil, on peut en guérir en levant cette taye, nommée cataracte. Le meilleur confortatif pour les yeux est la tempérance, l'eau fraiche et la couleur verte. Le blanc et le rouge leur sont dangereux. Les yeux peuvent être attaqués d'une quantité de maladies et l'on ne manque pas de recommander une infinité de

remèdes

remèdes pour les guérir; mais chaque maladie demande son remède propre, et l'oeil est trop délicat et trop précieux pour l'exposer à prendre un remède pour l'autre de la main d'un ignorant.

Les aveugles savent supléer au défaut des yeux, par le moyen des mains. On en voit qui jouent du violon, du clavecin, et qui font toutes sortes d'ouvrages. Ils prennent un bâton pour se conduire.

De tous les sens il n'y en a point de plus sujet à l'erreur que la vue, ni dont les erreurs soient plus graves; et ce vice vient de son excellence même. Comme il embrasse une multitude d'objets à la fois, et qu'il s'étend à des distances considérables, il ne se peut qu'il ne saisisse quelquefois mal les objets, et qu'il ne les confonde. On a vu un homme, et on ne sait pas quel habit il portoit; l'un dira qu'il étoit verd, et l'autre qu'il étoit bleu. Trop de distance, un défaut de lumiere, un éclat trop vif, un pli, une certaine position, un nuage, ou de la fumée interposée, trop de proximité, une vitre sale ou d'un mauvais verre, le mélange des ombres, la grandeur ou la petitesse des objets; tout peut nous tromper. Une tour quarrée paroit ronde dans l'éloignement; un bâton plongé dans l'eau par un bout paroit rompu; de nuit un homme paroit un arbre, et un tronc d'arbre un monstre; l'étour-

l'étourderie, la peur font qu'on y regarde mal et qu'on voit des merveilles et des ſpectres. Et comme la vue eſt le ſens dont nous faiſons le plus d'uſage, il doit nous expoſer à une foule d'erreurs. De là vient que mille gens racontent des faits merveilleux qu'ils prétendent avoir vus, et qu'ils croient de bonne foi. Ils ne mentent pas, mais ils ſe trompent pour avoir mal regardé. Voilà l'origine des ſpectres et de mille autres folies. Le préſervatif contre ces erreurs c'eſt l'attention et le ſecours des autres ſens.

La vue ſ'accoutume à tout auſſi bien que les autres ſens et l'habitude ôte aux ſenſations leur agrément et leur déſagrément. Celui dont le cabinet a vue ſur des jardins, des eaux, ou des campagnes riantes ſ'en réjouit les premiers jours et y eſt bientôt inſenſible. De beaux meubles, des tapiſſeries de gout font le même effet. Une demeure ſombre, étroite, une priſon même, eſt d'abord hideuſe, et bientôt on ſ'en accommode.

Cet affoibliſſement des impreſſions eſt d'une grande utilité, il y a bien des ouvrages rebutans à faire. Les mineurs travaillent dans des trous profonds, obſcurs, humides, remplis de boue; les couvreurs, les maçons, les charpentiers, grimpent ſur des toits et des tours, où la tête nous tourneroit. Nous avons bien de l'obliga-

tion

tion à ces gens et à mille autres de nous épargner ces ouvrages désagréables; mais ils ont l'avantage de n'en point soufrir, parce que leurs sens y sont accoutumés.

Nous avons vu, qu'il y a des hommes qui manquent de certains sens. Ceux qui en sont privés, manquent absolument des idées que nous acquérons par ce sens, et il est impossible de les leur communiquer, ni d'en parler avec eux. Ainsi le sourd ne sait absolument ce que c'est que son, bruit, harmonie, chant, musique; l'aveugle n'a aucune idée des couleurs, de la lumiere, des tenêbres.

Chap. IV.

Figure de l'homme.

Jettons encore un coup d'oeil sur la figure de l'homme. La tête est sans contredit la plus noble de ses parties, la chevelure, les yeux, les sourcils, le nés relevé, la douceur de la bouche, l'incarnat des lèvres, la gravité que lui donne la barbe, l'excellence des sens dont elle est le siége, lui donnent hautement la préférence. Elle marque par son maintien les dispositions de l'ame; la fierté et le courage la redressent; l'affliction la panche; la crainte, la confusion la font tomber sur la poitrine. Les yeux expriment ces mêmes passions par

par leur éclat, leur langueur, en s'abaissant ou en s'élévant, en s'ouvrant ou en se fermant. Celui qui a formé l'homme n'a pas voulu qu'il se cachât et qu'il mentît. La face de l'homme marque de la force, du courage, de la gravité. Celle de la femme, la douceur et l'agrément.

L'homme a les épaules larges, les bras nerveux, les mains dures et fortes, le teint brun; la femme a les membres plûs mous, les épaules moins larges, la main plus petite, la peau blanche.

Les bras soutiennent des fardeaux considérables, se roidissent, se plient, font mille mouvemens, tantôt vigoureux et tantôt legers. Les jambes sont encore plûs fermes et plus fortes; elles sont comme de belles colomnes pour soutenir l'homme. Elles sont grosses par en haut, pour ne pas trancher désagréablement avec le corps; plusieurs grosseurs en relèvent la figure.

Tous les hommes ne sont pas si beaux. Nous avons parlé des aveugles et des borgnes, des rousseaux, des gens qui ont des goitres, des manchots et des boiteux. Il y a encore bien d'autres difformités, des joues enflées, des visages décharnés, pâles, couperosés, des nez gâtés, malfaits, rongés, camards; de grosses lèvres; des torticolis, des épaules hautes, des bosses

bosses, de gros ventres, des hanches inégales et trop grosses, des taches sur la peau, des teins livides, brulés du soleil ou par les liqueurs, des bouches trop fendues, des oreilles trop longues etc.

La taille des hommes varie beaucoup; la moindre mesure pour les hommes est de cinq pieds: il y en a qui ont beaucoup moins, c. à d. quatre pieds et même trois. Les Groenlandois et les Lapons ont rarement la mesure pleine. Il y a aussi des hommes de six, de sept et même de huit pieds et au delà; mais ils sont très rares. La taille ordinaire est entre cinq et six. Les histoires anciennes et les voyageurs parlent beaucoup de Géans; on doute de leur éxistence. Les femmes sont toutes plus petites de quelques pouces que les hommes.

SECTION II.

Besoins de l'homme.

Chap. I.

Manger et boire.

Nous nous épuisons tous les jours plus d'une fois, et nous ressentons la faim, la soif et la lassitude. En général, le besoin et le desir de manger, c. à d. la faim et l'apétit, la soif et le sommeil, se règlent

sur

sur l'âge, la santé et le travail. La coutume y fait beaucoup. Les anciens ne faisoient qu'un repas principal le soir; nous en faisons deux, le diner et le souper. Bien des gens mangent peu; ce sont les vieilles gens et ceux qui ont peu d'exercice, ou bien ceux qui se sont étudiés à manger peu. On raconte d'un homme qu'il étoit parvenu à faire deux repas d'un jaune d'oeuf. Il passoit aparemment sa vie au lit, ou dans son fauteuil. D'autres mangent à l'excès; on en voit qui sont capables d'engloutir la portion de six forts hommes et davantage. Cela vient de la gloutonnerie dans la jeunesse. Un malade peut passer plusieurs semaines au lit sans prendre de nourriture.

Les bêtes ont toutes des nourritures fort simples, et la plûpart un seul aliment. Les unes ne mangent que des herbes, ou des graines, comme les bêtes de somme, les brebis et les boeufs; d'autres n'ont que de la chair; d'autres encore du poisson. Cette oeconomie en fait vivre un grand nombre.

L'homme possède toutes les richesses de la nature, les viandes, les poissons, les coquillages, les oiseaux, les racines, les fruits, les herbes. Il est si riche, qu'il choisit curieusement les choses qui flattent le plus son gout, et qu'il dédaigne une quantité de biens. Il ne mange pas toutes les herbes, toutes les racines, tous les



de toutes les parties du monde. Nous avons le ris des Indes, la canelle de Ceilon, le poivre des Maldives, le ſucre de l'Amérique, le caffé de la Martinique et d'Arabie, les vins du Cap et de Madère, la morue de Terreneuve, le hareng de l'Océan Septentrional. En un mot nous réuniſſons autour de nous les richeſſes de tous les climats. Aucun n'eſt trop éloigné.

Chaque ſaiſon nous offre ſes richeſſes, et l'hiver même ſes bêtes graſſes. Nous ne nous ſommes pas contentés d'attendre les dons de chaque ſaiſon, nous ſavons les prévenir et les prolonger. Nos Jardiniers nous procurent deux ou trois récoltes de poids verds, de haricots, de ſalades et d'herbes; ils ont même l'art de nous préſenter en Décembre et en Janvier des fruits pendans à l'arbre.

Nous conſervons toutes ſortes d'herbes, de fruits, de graines, de viandes et de poiſſons des mois et même des années entières.

Ce qui multiplie encore davantage nos richeſſes, c'eſt l'art de préparer nos alimens. On cuit un oeuf de trente manières différentes, la farine fournit une infinité de ſortes de pain, de gâteau, de ſoupe, de ſauces, de fritures, de pâtés. Les fruits ſe confiſent au vinaigre, au ſucre; ſe cuiſent, s'étuvent, ſe mangent en ſoupes, en tartes, en compottes, en marmelades. Les

viandes se rôtissent, se fument, se salent, se grillent. Il est impossible de compter notre richesse.

Les épices varient encore les gouts. J'ai déja nommé le vinaigre, le sucre et le sel. Ce dernier est l'épice principale et la plus commune. Le poivre, la muscade, la canelle, le gingembre, le saffran, le citron et quantité d'autres choses flattent notre gout.

Mais tous les Européens n'ont pas toutes ces richesses. Ceux qu'on nomme pauvres, ne connoissent guères que les légumes, le beurre, le fromage, le pain, les mêts que fournit le grain, quelquefois un peu de gâteau, de viande, ou de fruit. La venaison, les productions étrangères, les épices, excepté le sel, leur sont inconnues. La plûpart même ne veulent pas gouter ces alimens et surtout la venaison. Les petits enfans n'ont régulièrement d'autre nourriture que du lait et quelques légères soupes.

Il arrive quelquefois que la terre ne produit pas dequoi nourrir les hommes dans certaines contrées; alors les alimens deviennent chers, et manquent même tout-à-fait. C'est ce qu'on apelle cherté, disette, famine. On mange alors sans choix tout ce qu'on rencontre, même des charognes et d'autres vilénies. En 1771. et 1772. il est mort de faim un assés grand nombre d'hommes dans le Hartz. Cette mort

mort est cruelle, il lui faut cinq ou six jours pour tuer.

La grande abondance dont nous jouïssons a des avantages; premièrement elle flatte notre gout par la variété; nous pouvons choisir les alimens qui nous sont les plus agréables; et enfin ce qu'il y a de plus réel, c'est qu'elle nous met à couvert de la disette; car si un aliment vient à nous manquer, ce qui arrive presque toutes les années, (tantôt c'est le grain, puis les fruits, une autrefois le poisson qui manque;) nous pouvons alors nous rassasier d'autres alimens.

Le gouts sont diférens, l'un préfere la viande, c'est assés le gout des hommes; d'autres, comme les femmes et les enfans, aiment mieux les laitages, les pâtes et les fruits. Cela est avantageux; du moins chacun trouve dequoi se contenter; au lieu que si tous avoient le même gout, un aliment deviendroit trop rare, et les autres étant méprisés périroient en partie.

Certains alimens sont plus indigestes que d'autres; telles sont les viandes de bêtes engraissées, salées, fumées, le canard, l'oie, le cochon; les pâtes mal cuites, les gâteaux, les fritures, les épices aromatiques surtout. Mais la santé, l'exercice et la sobriété rendent tout salutaire. Les personnes si délicates sur le choix des alimens sont rarement robustes. Des alimens trop mollets affoiblissent.

Ce qui fait le plus grand mal, c'est l'intempérance. Le pauvre qui n'a qu'un mêts simple à chaque repas, et qui travaille beaucoup, ne risque presque rien. Tout le danger est pour celui qui a plusieurs mêts épicés, échauffans, délicats: la diversité aiguise son apétit, il mange plus qu'il ne faudroit, et d'ailleurs on prétend que le mélange des alimens est nuisible par lui même, et qu'il feroit bon de n'avoir qu'un mêts à chaque repas. Aussi les riches sont-ils plus souvent malades que les pauvres, et c'est à leur table qu'ils doivent en partie leurs infirmités.

La recherche et la variété des alimens coute beaucoup de soins, de peines et de dépenses. La femme de l'artisan prépare en quelques momens perdus le repas de sa famille. Vingt personnes sont occupées tout le jour, à faire le diner d'un grand Seigneur.

La soif se manifeste encore plus souvent que la faim, et nous en soufrons davantage. Il est bon de se priver quelquefois de manger; mais la soif est dangereuse, et il faut l'apaiser le plutôt qu'on peut.

La nature nous offre l'eau, le lait, le jus des fruits pour nous désaltérer; nous avons aussi diverses eaux minérales, qui ont un gout agréable et qui sont salutaires. Mais non contens de cela, nous faisons

une infinité de boiſſons artificielles, cent ſortes de vins, autant de bières, plus encore de liqueurs et d'eaux de vie. Le marc du vin donne une boite aux vignerons; les pommes et les poires fourniſſent le cidre: les groſeilles produiſent un aſſés bon vin. On tire du grain, du ris, des cannes à ſucre, de presque tous les fruits des liqueurs fortes. On fait des boiſſons agréables et rafraichiſſantes avec de l'eau et du miel, du jus de citron et d'autres fruits. Le thé, le caffé, le chocolat, le punch, des infuſions de pluſieurs herbes, feuilles et fleurs augmentent le nombre de nos boiſſons.

Pluſieurs perſonnes accuſent l'eau d'affoiblir l'eſtomac; cela eſt faux. Elle eſt la plus ſaine de nos boiſſons. Peut-être que des gens accoutumés aux boiſſons tiédes ont peine à en ſuporter la fraicheur. Il faut ſurtout ſe garder de boire trop froid pendant un grand échauffement.

Les boiſſons chaudes affoibliſſent le corps et le rendent délicat; les liqueurs ſpiritueuſes, les vins altèrent plutôt que d'étancher la ſoif, brulent l'eſtomac, attaquent la poitrine, desſéchent le ſang, ôtent l'apétit. Elles troublent la raiſon, hébêtent celui qui en abuſe, excitent la colère, font commettre des indiſcrétions dangereuſes, des folies et des crimes, et attirent le mépris.

Ces richesses sont agréables et peuvent être utiles avec beaucoup de prudence; mais elles sont dangereuses. Le Groenlandois ne craint rien de son eau, ni le Tartare de son lait. Il faut plus de précautions dans l'abondance que dans la pauvreté.

C'est surtout à la jeunesse que ces boissons sont dangereuses, et c'est la jeunesse qui s'y livre avec le plus de témérité; souvent elle se fait honneur de son intempérance. De là tant de jeunes gens malades, défaits, étiques, et dont la mort est prématurée. Les excès attaquent plus violemment leur constitution encore peu affermie. Tout yvrogne de profession périt misérablement de consomption, d'hydropisie, ou d'une maladie inflammatoire. En donnant des liqueurs fortes aux petits chiens, on les empêche de croitre, ou on les tue.

Le soin de la table a donné naissance à plusieurs arts; et nous avons des pâtissiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des confiseurs et des distillateurs en titre.

Les Nègres, les Indiens, les Groenlandois, les habitans de l'Amérique Septentrionale ont pour toute vaisselle un plat de bois ou d'écorce de citrouille, les doigts et les dents. Les premiers prennent leur ris à pleines poignées. La terre leur sert de chaise et de table. Les Turcs et les

Persans

Perſans poſent leurs plats ſur des tapis étendus à terre et ſ'aſſéient ſur des carreaux, les jambes repliées ſous le corps. Les anciens Grecs mangeoient couchés ſur des lits; le linge de table étoit inconnu en leur tems.

Les pauvres, les artiſans y ſont peu de façon chés nous; un linge groſſier et peu propre ſur la table, un plat où toute la famille puiſe: leur vaiſſelle eſt de bois ou de terre de potier; (quelques uns plus aiſés ont de la vaiſſelle d'étain aux bons jours) une cruche de fayance, ou un verre pour toute la compagnie; des cuillers d'étain, de bois ou de fer blanc, des eſcabelles, de mauvais couteaux, rarement des fourchettes, ſont tout l'attirail.

Chés les riches c'eſt tout une autre affaire; des plats de toutes formes, des aſſiettes plattes et profondes de porcelaine ou d'argent, qu'on renouvelle à chaque mêts; on en voit quelquefois trente ſe ſuccèder; des verres à eau et à vin de plus d'une ſorte, des napes, des ſerviettes de la plus fine toile, des caraffes, des flambeaux magnifiques, beaucoup de vaiſſelle d'argent, des couteaux et des fourchettes, des ſièges commodes et quelquefois précieux. Ils paſſent deux ou trois heures à table.

Chap. II.

Vêtement.

Tous les animaux ont reçu de la nature un vêtement suffisant, les oiseaux des plumes; les brebis de la laine, d'autres du poil; et ils sont toujours d'autant mieux couverts que la saison ou le climat est plus rude. L'Eléphant, le Rhinoceros, le Crocodile et l'Hippopotame n'ont point de poil, mais leur peau est impénétrable au peu de froid de leurs climats; les coquillages ont leurs coquilles; enfin tous les animaux sont pourvus, l'homme seul ne l'est pas. Mais il a deux ressources qui le dédommagent.

La premiere est de savoir beaucoup suporter et de se faire à tout par l'habitude. Aucun animal ne peut être transplanté, sans dégénérer et soufrir. La renne et l'ours blanc périssent chés nous, l'éléphant et le lion y languissent et meurent de froid. Le Hollandois va pêcher la baleine dans les glaces du nord, et de là il passe au Cap, à Ceilon, ou à Batavia. L'habitude nous rend presque insensibles au froid et à la chaleur. L'Arabe marche nuds-pieds dans ses sables ardens, où nos voyageurs ont peine à se soutenir avec de bonnes chaussures. Le Groenlandois et le Lapon ne sont pas plus incommodés de l'hiver presque perpétuel de leurs climats, que nous de

nos

nos hivers tempérés. Le Russe se jette dans un fleuve glacé au sortir du bain chaud. Vous voyez nos petits polissons courir les rues nuds-pieds, nud-tête et presque sans vêtement, pendant que nous tremblons de froid. Nous suportons le froid aux mains et au visage, parce que nous sommes accoutumés à les porter découverts: aparemment que tout notre corps s'y feroit de même.

La seconde ressource de l'homme est son industrie. Il sait se faire des vêtemens. Les peuples les plus barbares ont eu l'adresse de se faire des ceintures, ou même des vêtemens complets de quelque toile de cotton, ou d'écorce d'arbre, de plumes d'oiseaux ou tout au moins de peaux de bêtes. De tout tems les hommes ont dépouillé les animaux pour se revêtir. Les anciens ignoroient l'usage du linge, des chemises, des bas, des souliers; ce qui rendoit le lavage des pieds et le bain fréquent nécessaires. La soie étoit presque inconnue en Europe, de même que le cotton. Nous avons tout réuni à notre usage; laine, pelisse, lin, chanvre, ortie, cuir et poil des animaux, cotton et soie. Nous avons même trouvé l'art de cultiver la soie dont la patrie est la Perse et la Chine. Ces matériaux nous fournissent des étoffes plus fortes ou plus légères selon le besoin, dont nous faisons des habits de toutes formes pour l'hiver et pour l'été. Une toile

légère

légère sans forme suffiroit dans la chaleur; une peau d'ours ou de loup, ou un manteau, contre le froid: mais nous avons consulté le plaisir, la commodité et surtout l'agrément de la vue. De là la magnificence des étoffes, la forme des habits et plusieurs piéces superflues.

Comparez nos belles étoffes de laine, les serges, les draps, les camelots, les toiles de Silésie et de Hollande, les taffetas, les damas, les velours, les étoffes brochées; comparez-les à une toile grossière, et voyez combien nous sommes attentifs à la beauté; car la toile grossière nous couvriroit aussi bien que le velours. Les brodures, les peintures, les fleurs, les rubans, les dentelles, les noeuds, les boutons de prix, le galon, ne sont d'aucune utilité réelle. Les perles, les diamans, les autres pierres précieuses et tout ce qui les imite; les bagues, les boucles d'oreille, les aigrettes, les colliers et tous les bijoux sont exactement de même valeur. La forme des habits où l'on a recherché l'élégance bien plus que le besoin et la commodité, où l'on a même sacrifié celles-ci à celle-là; tant de piéces entassées les unes sur les autres, montrent bien qu'on a eu d'autres vues que de se garantir des injures de l'air.

La parure varie à l'infini selon les contrées et les tems, l'âge, la condition, la richesse ou la pauvreté. Le Hottentot s'entortille

tortille de boyaux de mouton. Cette parure a l'avantage d'être à bas prix. Les Samoyèdes brodent à l'éguille des figures en couleur sur le visage de leurs enfans. D'autres se peignent le visage et le corps. Le Hottentot s'enduit les cheveux, ou plutôt la laine de sa tête, de bouze de vache; d'autres les frottent d'huile et de graisse. Autrefois les huiles de senteur étoient fort d'usage, et on s'en oignoit tout le corps. Les Hurons compriment la tête de leurs enfans entre deux planches, pour l'aplatir par les côtés; d'autres s'aplatissent le front. Les Chinois font consister la beauté dans un pied d'une petitesse extraordinaire. Les filles Islandoises se font de leurs cheveux et de plusieurs mouchoirs une tour en forme de bonnet de grenadier sur la tête; c'est leur parure aux grandes fêtes. Les Américains se font des panaches en maniere de couronne. Les uns se rasent la tête comme les Turcs; nous estimons une ample chevelure, ou bien nous coupons nos cheveux pour mettre une chevelure empruntée. Plusieurs peuples estiment une longue barbe, nous la coupons très souvent. Nous avons grand soin de nous faire les ongles; quelques insulaires de la mer pacifique les laissent croitre en signe de noblesse. Les Nègres se chargent les bras, les jambes, les doigts et les orteils d'anneaux d'ivoire, d'étain, de cuivre, d'argent et d'or, du poids de plusieurs livres

livres quelquefois, qui leur écorchent les membres. Même les peuples qui vont nuds, ne laissent pas de se charger les membres, le corps, la tête de plumes, de grains de verre, de coquillages, &c.

Il y a des peuples qui se parent encore avec plus de recherche, et surtout les femmes. Celles-ci se bâtissent sur la tête un vaste édifice de cheveux, de crins, d'étoupes &c. par dessus cela elles mettent de grands panaches ou des machines fort amples, faites d'étoffes légères. Elles se chargent la tête de graisses et de farine, et le tout ensemble fait une tête au moins six fois plus grosse que le naturel. Cette tête immense porte sur un corps effilé, qu'on empoigneroit des deux mains. Ce n'est pas que la nature ait eu la dureté de leur donner un corps si foible, mais c'est que les parens estimant cela d'une grande beauté, imitent leurs amis les Hurons, et compriment le corps de leurs filles toutes jeunes, dans une espéce de cuirasse fort étroite et fort dure. Sous ce corps mince les hanches s'élargissent tout d'un coup, au double du naturel, au moyen de certaines machines des deux côtés. Elles ont sous les talons des espéces d'échasses de deux pouces au moins, et rien sous les orteils, ce qui rend leur démarche chancellante.

Pour

Pour nous, nous avons peut-être plus de piéces superflues dans notre habillement qu'aucun autre peuple. Les hommes portent ordinairement deux chemises, l'une de toile commune, et l'autre de toile fine, ornée quelquefois de manchettes de dentelles, souvent d'un grand prix. Ils mettent du galon au chapeau et aux habits; doubles et triples bas. On fait des habits de vingt Louïs et plus, et on peut avoir un bon habit pour trois ou quatre Louïs. On frise les cheveux et on porte des perruques. Nous avons des habits pour le jour et pour la nuit, pour la maison, pour l'ordinaire, pour les fêtes, pour l'été et pour l'hiver. Vous jugez bien qu'une pareille garderobe coute bien des peines et de la dépense.

Plusieurs hommes sont obligés de porter d'office un certain habit. Tels sont les soldats; leur habit s'apelle uniforme, ou habit d'ordonnance. Les ecclésiastiques ont aussi un habit distingué; enfin les laquais portent la livrée de leurs maitres.

Des plumets, des cordons, des croix, sont des marques de noblesse, de dignité, ou d'honneur.

Les habits de nos Dames s'éloignent encore plus du nécessaire. Leurs dentelles, leurs coeffures, leurs fichus, leurs manchettes, leurs falbalas, leurs pendans d'oreilles et tous leurs joyaux, ne garantissent ni du vent ni de la pluie. Leur tête chargée

de cheveux empruntés, de crins, d'étoupes, de poudre, de pommades, de boucles artificielles, d'aiguilles, ne peut transpirer qu'à peine; est sujette à des fluxions, à des maux d'yeux et de dens.

L'ample contour de leurs habits, augmenté par les baleines, est une des superfluités les plus marquées. On raconte qu'une Dame d'Europe, faisant sa visite à une Sultane d'Afrique, celle-ci fort étonnée du vaste contour de l'Européenne, la tâta et lui demanda: Etes-vous tout cela?

Les corps de baleine ont beaucoup d'inconvéniens. Une Dame accoutumée à cette cuirasse, n'a plus la force de se tenir droit, quand elle l'a quittée. N'est ce pas une marque que ses reins en sont affoiblis? Les Médecins prétendent, que le corps de baleine gâte les intestins en les comprimant, et en les empêchant de croitre et de faire leurs mouvemens; et qu'il ruine ainsi les forces et la santé. Ils assurent même que ces corps qu'on emploie pour rendre la taille déliée et tenir le corps droit, sont précisément la cause des épaules inégales, des bosses, des hanches malfaites.

On croit que ces corps ont été inventés par des personnes bossues; les grandes frisures par des têtes chauves, les paniers par des femmes déhanchées, et les talons hauts par des naines, pour couvrir toutes ces difformités. Il est certain que le rouge

a été

a été inventé pour cacher la pâleur du visage, et le blanc pour couvrir une peau tannée. Car pourquoi une belle personne cacheroit elle avec du fard la beauté de son visage? Celles qui ont de beaux cheveux noirs ou blonds, n'ont pas l'imbécilité de les peindre, mais celles qui ont les cheveux roux les noirciſſent. Ainſi une perſonne bien faite n'a beſoin ni de paniers, ni de corps de baleine; ni celles qui ſont de belle taille, de talons qui les relèvent; ni celles qui ont une riche chevelure, de fauſſes boucles et de crins. Toutes ces charges ne font que cacher des défauts et défigurer la beauté. Les belles femmes y perdent, car on ne peut pas les diſtinguer ſous cet attirail, et l'on ſoupçonne toujours qu'il y a quelque défaut caché ſous tant d'ornemens. Enfin une des grandes inutilités de la parure ſont les bijoux, les pierres précieuſes, les perles. Celles-ci et les diamans coutent des ſommes immenſes, et n'ont pas l'uſage d'un grain d'orge.

La mode exerce un empire abſolu ſur les femmes du beau monde, et ſur quelques jeunes gens, qui ne connoiſſent pas de plus grand mérite. D'une année à l'autre elle change; tantôt c'eſt une étoffe, puis une couleur, puis une coupe nouvelle. Aujourd'hui la friſure monte en pyramide, demain ce ſera une platte forme. Ce mois c'eſt le tour des grands panaches; ils vont

faire place aux bouquets, ceux-ci aux guirlandes, et les panaches reparoitront à leur tour. Il y a déja quelque tems que les dames ont emprunté de nous le chapeau, la canne et les bottes. En revanche bien des Messieurs ont pris d'elles les eaux de senteur et le parasol. La mode a le pouvoir de faire estimer les choses dont on se moquoit, et bientôt on se moquera de ce qui est beau aujourd'hui.

Nos campagnards et nos artisans sont tout autrement vêtus. A les voir on ne les prendroit pas pour nos concitoyens. Une toile, un drap, quelques serges grossières sans beaucoup de façons; voilà tout leur vêtement.

Chap. III.

Logement et ameublement.

Nous avons besoin d'une demeure; de tout tems les hommes en ont eu. Les bêtes mêmes cherchent des abris. Plusieurs se fourrent dans des buissons, dans des creux d'arbre, dans des trous de rochers. D'autres ont l'adresse de se faire des retraites; les oiseaux se construisent des nids, les abeilles des ruches, et tous y montrent beaucoup d'industrie; mais les castors ont le plus excité notre admiration: ils bâtissent de vraies cabanes, qu'on prendroit de loin

pour

pour un ouvrage de main d'homme, et qui ne le cèdent guères aux huttes des Hurons leurs voisins.

Le Lapon égale à peine l'habileté du castor; il se fait des tentes en pain de sucre, qui consistent en échalas fichés en terre et couverts de menu branchage ou de peaux de renne. Le foyer c. à d. la place du feu est au milieu, l'ouverture du haut de la cabane sert de fenêtre et de cheminée, et la neige tombe dans son pot. Les Tartares vagabonds n'ont que des tentes de toiles; quand ils changent de demeure, ils emportent leurs maisons.

Le Hottentot bâtit sa hutte de terre grasse ou de gazon, en forme de four ou de ruche. Un trou, où l'on entre à quatre, tient lieu de porte et de fenêtre. Cette hutte ne lui sert que pour dormir, comme la loge au chien; il passe le jour en plein air.

Le Groenlandois est plus magnifique: il a une maison d'été et une d'hiver. La première est une tente à la laponne. Celle d'hiver est une cabane de pierre et de terre, de quatre ou cinq pieds de haut sur vingt de long. Il n'y a qu'un trou pour entrer. La chambre, l'unique piéce de la maison, sert de salle, de cuisine, de garderobe et de dortoir; et cependant il y a ordinairement trois familles dans une pareille cabane. Une lampe pour chaque famille sert

de lumiere, de fourneau et de foyer. Chaque année on fait une nouvelle tente et une maison neuve, et c'est l'ouvrage des femmes.

Notre façon de bâtir est bien différente, et demande bien plus d'art. Aussi avons nous plusieurs métiers, qui ne s'occupent que de nos maisons. Tels sont les charpentiers, les maçons, les couvreurs; sans compter l'ouvrage du vitrier, du potier, du serrurier, du menuisier, du ferblantier.

Nos maisons nous mettent, tout comme la hutte du Groenlandois et du Hottentot, à l'abri du vent, de la pluie et du froid; mais elles ont outre cela plusieurs avantages. Elles sont solides; nous y jouïssons de la pleine lumiere du jour, et de la vue sur tout ce qui nous environne; le feu que nous entretenons ne peut nous incommoder; nous pouvons en fermer l'entrée, et nous y mettre à couvert des insultes; peu de terrain nous suffit pour loger nombre de gens sans embarras, nous savons rendre nos maisons commodes et leur donner un air riant.

La solidité de nos maisons vient des matériaux qui les composent et de leur construction. Le Castor n'a que de la terre grasse et des pieux; le Groenlandois fait un toit plat que l'eau pourrit bientôt, c'est pourquoi il bâtit tous les ans.

Nos

Nos maiſons ſont conſtruites de bonne charpente bien jointe et remplie de briques liées avec de la chaux, ou du moins de bois garni de *torchis*. Un grand nombre eſt de mur maſſif, c. à d. de briques ou de pierres cimentées avec de la chaux. Nos toits en dos-d'âne favoriſent l'écoulement des eaux, et les empêchent de gâter la maiſon.

On embarraſſeroit fort le Groenlandois, le Lapòn, le Hottentot, le Huron, le Nègre, en leur demandant de donner paſſage à la lumiere dans leurs huttes et de ſe ménager la vue du dehors, ſans ſ'expoſer au vent, à la pluie et au froid. Nous poſſédons ce bel art. De grandes ouvertures dans nos murailles laiſſent le paſſage libre à la lumiere et à la vue; et les vitres de glace transparente dont elles ſont fermées, en défendent l'entrée au vent, au froid, à la neige et à la pluie. Ces vitres ſ'ouvrent à notre gré, pour introduire dans nos chambres le plein air, qui eſt ſi ſalutaire. Des chaſſis de réſeau arrêtent cependant les inſectes nuiſibles. Les rouleaux, les rideaux, les marquiſes, des machines faites de petites planches, empêchent le ſoleil de nous incommoder par ſon éclat et ſa chaleur, ſans nous priver ni de l'air, ni de la lumiere; et les volets arrêtent même celle-ci pour nous procurer du repos. Avant qu'on eût trouvé l'art de fondre le verre, on employoit des lames de marbre; et aparemment

ment aussi du parchemin, ou quelque étoffe mince. Le verre vaut bien mieux. En Russie on coupe des piéces de glace, qu'on enchasse dans la fenêtre; on arrose d'eau les jointures en dehors: cette eau gêle et affermit cette vitre de glace derriere la vitre ordinaire de verre.

Nous faisons un grand usage du feu dans nos maisons, et surtout l'hiver; il cuit nos alimens, sert au lavage de notre linge, chauffe nos chambres, et nous éclaire. Il s'agissoit de tirer de lui tous ces usages sans nous exposer à l'incommodité de la fumée et au danger des incendies. Nos fourneaux, nos cheminées et nos murs massifs nous rendent ces services.

Un des grands avantages de nos maisons, c'est que le maitre en peut aussi facilement défendre l'entrée à tout autre, et même à une médiocre violence, qu'il peut se l'ouvrir à lui-même. Nous sortons, nous fermons nos maisons, et nous pouvons compter que personne n'y entrera. Nous les fermons et nous nous couchons, bien assurés que personne ne nous inquiêtera sans une violence, qu'on n'osera guères risquer. Nos serrures, nos verroux, nos loquets, nos volets, nos grilles mettent le possesseur en pleine sureté. Le Huron, le Lapon, le Groenlandois, le Hottentot n'ont pas cet avantage, leur hutte est ouverte nuit et jour. Aussi n'ont ils pas besoin de la fer-

mer;

mer; il n'y a point de voleur chés eux, parce qu'il n'y a rien à voler, et que chacun trouve dans la mer ou aux champs le peu dont il a besoin. Aparemment qu'une pierre ou une piéce de bois, qui ferme le trou de la hutte, les met à couvert des insultes des bêtes sauvages.

L'art d'élever plusieurs étages l'un sur l'autre a de grands avantages; il raproche les hommes, et contribue par cela même à la sureté et à la commodité. Les villes moins étendues laissent plus d'espace aux champs et aux jardins; et comme il y a beaucoup d'hommes dans un petit espace, ils sont plus à portée de se donner de mutuels secours. Les Médecins disent, que cet entassement de gens est mal-sain. Il est vrai aussi qu'il donne occasion à bien des incommodités; (le moyen qui raproche les hommes pour s'aider, les raproche également pour se nuire.) Par ex. l'un fait du bruit sur la tête de l'autre; on s'embarrasse dans le grenier commun, ou dans la cour; les enfans prennent querelle, et souvent les péres et les méres querellent aussi. Le Lapon n'a point de querelle avec ses voisins, parce qu'il n'a point de voisin. Celui qui sait s'arranger, ne ressent pas ces incommodités et n'a point de querelle. On a des maisons de trois, quatre étages et plus, sans compter le rés-de-chaussée. Il y a même des villes où les caves et les toits sont habités.

La maison du Groenlandois est un réduit unique, où il fait et loge tout, sa lampe fumante, son pot de chambre, les restes demi pourris de son poisson, une vingtaine d'ames, entre lesquelles on compte une douzaine de petits enfans. Nos maisons sont bien plus commodes. Non seulement nous avons éloigné de nos apartemens tout ce qui est sale et désagréable, comme p. ex. la cuisine; mais nous avons des cabinets pour les hardes, pour les lits, diférentes chambres pour l'usage, pour la propreté, pour les enfans, pour les domestiques, des gardes-manger, des caves, où nous mettons les boissons, les fruits, les jardinages; des écuries pour les chevaux, des buchers pour le bois, des remises pour les voitures, des greniers qui servent de garde-meubles. En un mot, chaque chose a sa place assignée, et rien de choquant, de malpropre, n'entre dans nos apartemens. Ces commodités ne sont que pour les riches, parce qu'un semblable logis coute beaucoup. Les pauvres, presque tous les artisans, n'ont guères qu'un poéle, une chambre et une cuisine, et dans bien des maisons celle-ci est dans l'apartement. Les lits sont dans le poéle, et la propreté est fort négligée. Nos villageois n'ont pas non plus des planchers comme nous, à moins que ce ne soit quelque riche paysan; un fonds de terre grasse leur en tient lieu.

Nos

Nos maiſons ont la plûpart un air riant; la ſymmétrie en rend au dehors la vue agréable; la clarté, les grandes fenêtres, la commodité des portes, les platsfonds, les planchers, les tapiſſeries, les peintures, la propreté en embelliſſent le ſéjour.

L'Africain, l'Américain bâtiſſent eux-mêmes leurs maiſons, qui ne leur coutent rien. Nos villageois dans certaines contrées en font à peu près autant; mais nos maiſons faites avec plus d'art, demandent bien plus de préparatifs. Des architectes, des maçons, des charpentiers et quantité d'autres y travaillent, et elles ſont chères. Il faut beaucoup travailler pour gagner dequoi payer un ſemblable logis, et il en coute de la peine. Ceux qui ſont accoutumés à un grand logement commode, ont bien de la peine à ſe mettre plus à l'étroit, ſ'ils deviennent pauvres. Ils ſont délicats, et ſe trouvent mal à l'aiſe quand il ſ'agit de paſſer une nuit dans quelque auberge de village, que le Lapon trouveroit d'une commodité merveilleuſe. Le Huron entreprend un voyage de quelques cens milles, et couche la nuit ſous un arbre. Nous ne ſavons pas en faire autant, parce que nous ſommes trop bien logés.

Quelques ſolides que ſoient nos maiſons, elles ne ſont pas à l'épreuve du feu. La foudre ou l'imprudence des gens cauſe quelquefois de grands incendies. On a vu

 bruler

bruler jusqu'à quelques centaines de maisons à la fois; dernièrement encore Goslar a péri à moitié et Géra entièrement. La misère est bien grande en pareil cas. On ne sait d'où prendre dequoi rebâtir tant de maisons chères. Les meubles, les hardes, les lits, les provisions, les marchandises sont consumées; car il est rare de pouvoir sauver beaucoup de choses d'un incendie subit. L'Indien ne craint pas le feu. Si sa hutte brule, il en sort et tout est sauvé, car il n'a rien.

Ce n'est pas seulement dans nos maisons que nous avons su nous mettre à l'abri de la pluie et du froid. Nous savons nous en garantir aussi en chemin; des coeffes, des manteaux, des parasols, mais surtout les voitures nous mettent à couvert. Un homme se met dans un carosse bien fermé, garni de bons coussins, de vitres, de rideaux; là sans fatigue, sans mettre un pied devant l'autre, sans se mouiller, il traverse la pluie, le vent, la neige, la boue, l'eau, et fait avec vitesse un chemin considérable.

Cette manière d'aller par la ville ou de voyager, n'est que pour les riches; parce qu'il en coute beaucoup. Il faut acheter la voiture, que nous ne savons pas faire nous mêmes, mais qui est l'ouvrage de plusieurs artisans. Il faut acheter les chevaux et les nourrir; il faut payer un homme qui les panse et qui mène la

voiture.

voiture. On peut avoir des voitures moins chères, mais moins commodes.

Les pauvres gens ne voyagent pas beaucoup, ou font leurs voyages à pied. Ils en retirent cet avantage d'avoir de bonnes jambes, accoutumées à la fatigue. Ils s'arrêtent où ils veulent, et marchent tant qu'ils peuvent, ou qu'ils en ont envie. Ils ne craignent pas que les chevaux ne prennent le mords aux dents, qu'ils ne s'abattent, que la voiture ne verse, ne s'embourbe, ne rompe et ne les blesse. Ils n'attendent pas que les chevaux ayent mangé leurs fourrages. Si la pluie les mouille, le vent ou le soleil les séche bientôt. Si le chemin est mauvais, ils passent à côté; ils prennent le plus court. Outre cela ils ont le plaisir de voir tout ce qui se passe autour d'eux, et toutes les beautés de la nature.

Les hommes voyagent aussi à cheval. La commodité ou le désagrément de ces voyages, dépend presque tout entier de la bonté du cheval. On n'y est pas à couvert du vent, de la pluie, du froid ou du soleil. Il y a bien des pays, où les chevaux manquent et où l'on monte des ânes, des mulets. Aux Indes on a des éléphans et des boeufs, à l'Occident de l'Asie des chameaux et des dromadaires, au Pérou des moutons nommés lamas.

Le cheval peut tomber et rompre la jambe au cavalier, ou l'écraser; il peut prendre le mords aux dents, ou devenir fougueux, et il emporte l'homme, qui ne peut le retenir. Toutes les bêtes qu'on monte expofent l'homme aux mêmes dangers.

Nous avons befoin d'une infinité de meubles à toutes fortes d'ufages, dans les chambres, à la cuifine, pour la table, pour les hardes. Certains ameublemens et certaines vaiffelles mêmes font doubles. Les unes plus fimples pour l'ufage ordinaire; les autres plus précieufes pour la montre. Ainfi on a des chaifes, des lits, des fervices de table, dont on ne fait ufage que quand on a du monde. Bien des riches mêmes ont quantité de meubles et de vaiffelles, dont ils ne fe font peut-être jamais fervis.

Cette magnificence eft fort différente, félon les contrées, les perfonnes et les tems. Les uns la mettent dans les meubles et la vaiffelle, d'autres dans les vêtemens. Celles-ci font les claffes les plus nombreufes. D'autres ont quantité de chiens, d'autres des armes, d'autres des chevaux; d'autres brillent par des bâtimens, des jardins, des bibliothéques, des collections et des cabinets de chofes rares et curieufes. Enfin on trouve des bourgeois chés qui le luxe confifte dans des coffres farcis de linge, qui n'a jamais vu le

le jour, qui se transmet des ayeules aux arrieres petites filles, et qui pourrit sans servir ni sortir de son pli. Ce luxe quel qu'il soit, cause souvent bien des inquiétudes, et on a plus de souci pour l'acquérir que pour se procurer le pain.

Il y en a d'autres qui se bornent au nécessaire, soit parce qu'ils ne peuvent pas s'étendre au delà, ou qu'ils méprisent ce superflu. Il y en a peu, surtout de ces derniers.

Tout cela réunit autour de nous un attirail de choses sans fin. Il nous faut des journées entieres, pour transporter et ranger le moindre petit ménage. Un homme qui se sauve lui, sa femme, ses enfans d'un incendie, n'a rien sauvé. Il faut de grandes dépenses pour monter un ménage complet. De jeunes gens qui n'ont rien ou presque rien à attendre de leurs parens, ont bien de la peine à s'établir ; c'est pourquoi bien des gens craignent de se marier. Ils aiment mieux se passer de femme et de ménage, que d'avoir un ménage imparfait. Les femmes qui sont chargées du soin de la maison, ont beaucoup de peine et de tracas, pour maintenir dans une maison considérable l'ordre et la propreté, qui y sont indispensables. Le désordre fait perdre mille choses, la malpropreté sâlit, gâte tout, fait tout périr. Aussi l'on prétend qu'une femme négligente peut plus perdre, que l'homme le plus actif ne sauroit gagner.

Cette

Cette abondance nous rend commodes et nous assujettit à mille choses, qui ne se trouvent pas partout. Placez pour une nuit ou deux un jeune homme riche dans une auberge de village. Tout lui manque, la robe de chambre, le peignoir, les pantouffles, le miroir, le friseur, la savonnette, l'aiguiere, le caffé, que fais-je? point de lit mollet, point de flambeau, point de lampe la nuit: éxaminez le à table, il y sera tout aussi embarrassé.

Le Groenlandois, le Huron n'ont ni porte, ni volets à fermer. Les voleurs n'ont rien à prendre chés eux. Nos villageois ne daignent guères fermer les leurs. Dans nos villes c'est autre chose. Un buffet chargé de vaisselle d'argent, une cassette bien fournie, de belles étoffes, des bijoux précieux sont des amorces: il faut prendre des précautions.

L'hiver nos maisons seules ne suffisent pas pour nous garantir du froid; nous avons besoin de poélés ou de fourneaux que nous chauffons, et de cheminées où nous faisons du feu. Le peuple et les gens délicats chauffent à l'excès, presque neuf mois de l'année; de plus ils bouchent, autant qu'ils peuvent, les passages à l'air en mettant de grosses couvertures aux portes de leurs chambres, et en colant du papier sur toutes les fentes des vitres. Ils ont encore des rechauds avec de la braise,

pour

pour réchauffer les mains et les pieds. Dans les Eglises, dans les voitures en voyage, on a des flacons d'eau chaude, des sacs fourrés où l'on met les pieds, des manchons pour garantir les mains. On se rassemble encore en grand nombre dans une petite chambre; cela échauffe l'air; il ne fait pas froid dans une étable. Les fourneaux sont peu connus en France et dans tout le midi.

Le Lapon et le Groenlandois n'ont point de fourneau. Le premier fait son feu à terre au milieu de sa tente; et ce feu le chauffe et cuit son diner. Le dernier a sa lampe, sa famille et sa malpropreté, pour se garantir du froid.

Ceux qui craignent tant le froid et qui prennent tant de précautions pour s'en garantir, y sont d'autant plus sensibles; la chaleur les rend délicats, et qui pis est fluxionnaires. Les personnes qui suportent le froid s'en trouvent beaucoup mieux. Il y a des contrées où le bois est rare et d'une grande cherté; c'est une dépense considérable que de chauffer beaucoup.

Dans la plûpart des contrées les jours sont fort courts en hiver, en sorte que l'homme ne pourroit pas achever son ouvrage, sans une lumiere artificielle. Il a donc trouvé moyen, de se faire au milieu des ténèbres, un jour qui le met en état de continuer son travail, ses amusemens ou

son

son chemin. Il y a très longtems qu'on a su employer l'huile à cet usage. Nous la tirons des olives, des noix, du pavot, des graines de lin, de chanvre, de navette, de tournesol, de la graisse de plusieurs poissons, surtout de la baleine et du chien marin. Le pauvre peuple se contente en plusieurs endroits de quelques buchettes de bois gras, qu'il brule dans la cheminée. Le suif de boeuf et de mouton nous donne des chandelles, et la cire des bougies. Quand nous sortons nous prenons des lanternes de papier, de corne, de verre, pour empêcher le vent de nous souffler la lumiere. Les riches ont de grands flambeaux de poix ou de cire, pour éclairer leurs voitures.

Ces lumieres ont déja causé bien des accidens, parce qu'on les a mal éteintes, ou qu'on les a oubliées au milieu de papiers, d'étoffes, ou près des rideaux d'une fenêtre ou d'un lit.

CHAP. IV.

Le repos.

Nous avons tous les jours besoin de repos. Nos forces s'épuisent, la nourriture ne les répare pas suffisamment: le repos achève ce que la nourriture laisse imparfait.

Le

Le repos le plus ſenſible eſt le ſommeil. Sa durée varie ſelon l'âge, le tempérament, la fatigue, la ſanté, la tempérance ou les excès, et ſelon l'habitude.

Régulièrement les hommes dorment tous les jours, mais une longue habitude donne à pluſieurs la faculté de paſſer un jour et deux ſans dormir. Les petits enfans dorment beaucoup; les vieillards dorment mal, quelquefois très peu: quelquefois auſſi ils dorment beaucoup. Un homme ſain, robuſte, modéré et laborieux dort ordinairement d'un profond ſommeil. Ceux qui ſe tiennent aſſis tout le jour, qui font peu d'éxercice, ceux qui ſe chargent de trop de nourritures, ceux qui ſ'échauffent le ſang par des excès de vin ou de plaiſir, ont un ſommeil déſagréable, interrompu; la crainte, les ſoucis, la colère troublent auſſi fort le repos. Les malades dorment fort mal. Cinq ou ſix heures et même moins, d'un bon ſommeil, ſuffiſent à l'homme qui ſe fatigue le plus. Le moiſſonneur n'en a pas autant durant la moiſſon. Il y a des gens qui dorment huit, dix heures et plus; ils ſ'y ſont accoutumés, et ils ne peuvent pas ſe défaire de cette habitude. Mais auſſi leur ſommeil n'eſt pas ſi profond et ſi bon. Un bon ſommeil de peu d'heures rafraichit le ſang, répare les forces, rétablit la gaieté. Mais un ſommeil interrompu, exceſſif échauffe, rend triſte et peſant.

Le tems le plus convenable au sommeil est celui où le soleil est sous l'horizon, et où l'air est plus frais. En hiver il ne faudroit pas vouloir dormir tout le tems de la nuit. Il y a des gens, qui passent une grande partie de la nuit au travail ou en plaisirs, ne se couchent que vers le matin, et passent ensuite une partie du jour au lit. Cet usage échauffe, et nuit à la santé. D'autres se couchent après le diner. Cela est presque nécessaire, du moins fort commun dans les pays chauds, durant la plus grande ardeur du jour qui met les hommes hors d'état d'agir. On en fait autant chés nous, et bien des gens se couchent aussi régulièrement après le diner que le soir. On prétend que ce sommeil ne fait qu'apesantir. C'est du moins une pure habitude, et une perte du tems qu'on pourroit employer à ses affaires ou au plaisir.

Les bêtes s'étendent sur la terre, ou dans les réduits qu'elles se préparent. La moitié des hommes en fait autant. Nous avons des lits, les pauvres de grossières plumes, de laine, de foin, de paille; les riches de duvet, de soie; des pavillons, des rideaux etc. Il y a des contrées où l'on préfère le matelas à la plume. Les Médecins aprouvent fort cet usage. La fatigue et la santé font le bon sommeil. Le lit n'y fait pas grand chose.

Il ar-

Il arrive souvent tout au milieu du sommeil, qu'on croit voir, entendre, et faire certaines choses à peu près comme si l'on veilloit; cela s'apelle songer. Les songes ont pourtant des bizarreries qui les distinguent de la veille. C'est que les choses y arrivent sans ordre, sans suite, sans cause. On s'imagine p. ex. de voler dans les airs; on se trouve tout-à-coup dans un autre endroit, sans s'y être transporté; on passe rapidement d'un jour à l'autre. On regardoit autrefois les songes comme des présages de l'avenir, on se donnoit beaucoup de peine à les deviner, et on s'effrayoit ou l'on se réjouïssoit, selon qu'on y avoit mis du bien ou du mal. Bien des gens leur font encore aujourd'hui le même honneur.

Tout au contraire des songes où l'on croit faire ce qu'on ne fait pas, il y a un autre état du sommeil où l'on agit très réellement sans le savoir. On raconte à ce propos des choses étonnantes. Les uns grimpent sur les toits, d'autres s'habillent, sortent, s'exposent à des dangers et s'en tirent heureusement. On raconte même d'un homme, qu'il écrivoit des lettres régulières. Ces accidens sont rares, et on les regarde comme une maladie. On apelle ces malades Somnambules, et on peut les guérir en les battant dans leurs rêveries. Ils ne se souviennent jamais durant la veille de ce qu'ils ont fait. On dit

qu'il ne faut pas les apeller par leur nom s'ils sont exposés à quelque danger; que leur nom les réveilleroit, et que la frayeur causée par la vue du péril les perdroit.

Il ne faut pas toujours dormir pour se reposer; le simple relâche du travail, l'inaction ou quelque occupation agréable, différente du travail ordinaire, sont autant de délassemens. Ainsi le laboureur et l'artisan fatigués s'asseient dans un coin de leur chambre; ceux dont le travail est sédentaire se reposent en se promenant, en conversant avec des amis, en jouant quelque jeu.

Nos lits, nos fauteuils, nos sophas, nos chaises, un pavillon dans un jardin, un tertre, un gazon, voilà les instrumens les plus ordinaires du repos.

Chap. V.

Amusemens.

Les jeunes gens, ceux que le travail tient immobiles, préfèrent l'action. L'homme aime à éxercer ses forces, et cet éxercice lui est nécessaire. Les enfans sont fort inquiets; ils courent, sautent, crient, s'ébattent. Leur ôter cette action, c'est les rendre tristes et foibles, et ruiner leur santé. Cette pétulance diminue avec l'âge; mais l'homme

l'homme demeure toujours actif et remuant. L'inaction l'affoiblit et le tue; le travail et l'action l'animent, le fortifient. Le laboureur, le forgeron et autres artisans qui font des travaux pénibles sont robustes; le peintre, le musicien, le savant, dont le travail les attache à leur cabinet et à leur fauteuil sont beaucoup plus foibles, et sujets à bien des incommodités. C'est cette inquiétude et la nécessité de l'action qui fait de la prison une peine redoutable.

On a plusieurs délassemens fort actifs; tels sont la promenade, la danse, la course, la chasse et plusieurs jeux.

La course n'est que pour les garçons et les jeunes hommes. Un homme âgé n'a guères de gout pour cet éxercice; il ne convient point aux jeunes filles et aux femmes, qui n'y sont pas d'ailleurs fort adroites; leur foiblesse et leurs habillemens y mettent obstacle.

La chasse, celle qui est un vrai éxercice, c. à d. une fatigue, a beaucoup d'utilité. On y aprend à suporter la peine, la faim, la soif; c'est une école de patience et de courage. Mais la chasse n'est pas pour tous, elle est reservée à un petit nombre, de peur d'extirper le gibier. Les femmes n'y peuvent guères prendre part, elle passe ordinairement leurs forces.

C'est au milieu des danses qu'elles sont dans leur élément, et qu'elles se montrent infatigables. Cet éxercice est très bon pour les deux sexes; il égaie, il éxerce les forces et l'adresse, il donne de la légèreté et de la bonne grace; et il y a plaisir à voir une personne qui danse bien. Mais il n'y a point d'amusement qui coute la vie à tant de jeunes personnes. La jeunesse le pousse ordinairement à l'excès; elle y passe une grande partie de la nuit, se met en sueur, s'échauffe le sang, se rafraichit imprudemment, boit froid ou s'expose à l'air, et se rend malade pour tout le reste de sa vie, qui ordinairement n'est pas bien longue. Les jeunes hommes qui y ajoutent le vin ou d'autres liqueurs échauffantes, augmentent le mal. Ceux qui dansent modérément, qui n'épuisent pas leurs forces, qui ne poussent pas le plaisir trop avant dans la nuit, qui ne se refroidissent pas imprudemment, en tirent tout le profit.

C'est une belle chose que la danse, mais il faut que ce soit une danse et non une course, ou des sauts maladroits, sans règle et sans mesure. Il est fâcheux que la danse soit couteuse, on ne peut pas en jouïr souvent. Les personnes d'un certain âge n'en font pas grand cas. Cet amusement est très ancien, et connu de tous les peuples sauvages. Les Cannibales et les Hottentots dansent. Autrefois les danses

faisoient

faisoient partie du culte religieux. On trouve qu' il ne convient pas à des personnes graves de danser.

La promenade a de grands avantages sur tous les amusemens précédens. Elle apartient à tout le monde et ne coute aucuns fraix. Aussi voit-on une foule de promeneurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, les jours de fête dans la belle saison. On y a le double avantage, de se donner de l' éxercice, de respirer l'air frais, de jouïr de la société, de la conversation de ses amis, de la vue du monde et de celle des beautés de la nature. On n' y est pas en danger de se ruiner la santé par des excès. Il y a des gens qui se promenent tous les jours, qu'il neige ou qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle. Sans doute cette promenade n'est pas fort agréable, mais elle est saine. Les beaux jours d'hiver le sont davantage, mais peu de gens en profitent.

L' éxercice du cheval donne de la force et de l'adresse, et il est très utile à la santé pour ceux qui sont beaucoup assis, mais il est couteux.

Tous les jeux à la boule et à la paume sont fort salutaires, parce qu' ils donnent beaucoup d' éxercice. Aucun d' eux ne convient au sexe; le premier est plus pour les hommes, il demande de la force et de l' éxactitude; le dernier éxige plus d' agilité, il faut beaucoup courir; il est plus fait pour la jeunesse.

Le billard demande de la souplesse, la fermeté du bras, l'attention, la réfléxion, l'éxactitude, la liberté d'action, par conséquent il est d'une grande utilité. Il y a des femmes qui y jouent. Dommage que le billard soit cher et que le jeu soit couteux, car il éxerce le corps et l'esprit.

Plusieurs personnes se délassent et s'éxercent le corps au travail du tourneur et du menuisier, à des ouvrages de carton, à la peinture, à la musique. En un mot toute occupation différente de l' ouvrage ordinaire, peut servir de délassement.

On a encore une infinité de jeux de cartes, de dames, de dés. Entre les jeux de cartes il y en a où l'attention et la prudence du joueur peuvent beaucoup faire. Ceux-ci ont l'avantage d'aiguiser et d'amuser l'esprit. Il y en a d'autres en quantité où le hazard seul décide, et où le joueur ne peut rien. Ces jeux n'ont été inventés que pour gagner de l'argent; on les apelle jeux de hazard; le desir et l'espérance en sont tout l'agrément, et ils sont défendus par la police. On dit que les Lapons jouent aux cartes. De tout tems on a eu des jeux, ne fut ce que le jeu des dés, le plus mauvais de tous, car il n'a point d'autre agrément que le gain.

Entre tous les jeux qu'on joue assis, le plus beau est sans contredit le jeu des échecs. La Perse est sa patrie, et il ne doit

doit pas être fort ancien. Il demande une grande attention; beaucoup de prudence et de réfléxion. Le défaut de tous ces jeux c'est que le corps n'y a point d'exercice, et qu'on peut s'y échauffer aisément par de longues séances.

Ceux qui donnent trop de tems au jeu, perdent une partie du tems qu'ils devroient donner au travail, et qui plus est, en s'attachant trop au jeu, ils perdent le gout du travail.

Les jeux intéressés, c. à d. où il s'agit de gagner ou de perdre, comme tous les jeux de cartes et de dés, donnent souvent de la mauvaise humeur, de la colère et de l'angoisse à ceux qui perdent. Il y en a même qui s'irritent quand le jeu ne réussit pas à leur gré, quoiqu'ils jouent sans aucun intérêt. Il y a des joueurs qui trompent, qui savent se donner les meilleures cartes. On joue quelquefois si gros jeu que le perdant se prive lui et sa famille du nécessaire. On a vu des gens riches se ruiner absolument par le jeu, et quelquefois en peu de jours. Surtout les jeunes gens sont capables de jouer jusqu'à leur habit; et l'on trouve même des hommes d'un âge mûr jouer après leur argent, leurs terres, leurs maisons et leurs équipages. Cela n'arrive jamais dans d'honnêtes maisons, ni avec des gens estimables, mais cela se fait dans des brelans écartés, obscurs, et ceux qui y jouent sont des fripons ou des dupes.

Des joueurs intéressés ou passionnés prennent assés souvent querelle ensemble, se battent, se blessent et se tuent même quelquefois. Quand des fripons tiennent un jeune homme qui ne les connoit pas, ils offrent tout simplement un petit jeu, le font gagner pour l'encourager; peu à peu ils trouvent moyen de jouer un jeu plus gros; alors ils le dupent, celui-ci perd, il veut regagner, hazarde toujours davantage, et ne cesse guères, qu'il ne soit dépouillé.

Les jeunes gens risquent toujours beaucoup en jouant. S'ils gagnent, le gain les amorce; s'ils perdent, ils courent après leur perte. Peu à peu le desir devient si fort, qu'on emploie toutes sortes de friponneries. Si elles réussissent, on s'y tient et l'on devient un fripon. On pourroit citer en éxemple de jeunes gens des meilleures maisons.

Il y a des gens qui ne jouent point du tout par ces raisons. D'autres jouent, mais toujours si petit jeu, qu'ils ne sont point incommodés de la plus grande perte, et quand ils se mettent au jeu, ils comptent de perdre une certaine somme. Ils s'attendent d'abord à la perte, afin de ne pas se fâcher quand elle vient. Il y a bien des gens qui jouent avec une grande négligence; ils ne s'irritent jamais, mais ils perdent presque toujours. Ceux qui jouent beau-

beaucoup avec passion, ruinent leur santé par la passion et par la longueur des séances.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse,
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse,
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'aparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le desir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le coeur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Dès la plus haute antiquité, les combats ont été un des plus grands plaisirs des hommes. Les Grecs avoient des courses de chariots, à pied et à cheval, des luttes et d'autres combats. A Rome des gladiateurs se battoient l'épée à la main. Aux combats des hommes se mélèrent des combats de bêtes; des taureaux, des lions, des ours, des tigres, des éléphans combattoient entr'eux, avec des chiens, ou avec des hommes. En Espagne on a encore aujourd'hui des combats de taureaux contre des hommes, ou contre des chiens.

Les

Les combattans sont des gens, qui font métier de cet éxercice pour de l'argent. En Angleterre ce sont des hommes qui se battent à coups de poing, des coqs dressés à cela et qu'on arme d'ergots de fer. Dans tous ces jeux le sang coule, et les combattans, hommes ou bêtes périssent; les premiers souvent, les secondes presque toujours. Les taureaux d'Espagne sont toujours tués; les gladiateurs de Rome se battoient à outrance, et si le peuple ne faisoit grace au vaincu, il mouroit; les athlétes grecs s'assommoient et s'étouffoient; les champions anglois se meurtrissent et se froissent la tête à bons coups de poing. Chés nous il n'y a point de ces combats publics, mais le peuple accourt et s'attroupe, dès que deux herbières ou deux yvrognes se querellent et en viennent aux mains. On a pourtant la charité de les séparer, dès que l'affaire devient un peu sérieuse, ou qu'on voit que l'un est trop foible. Nos polissons s'attroupent quelquefois le Dimanche ou les grandes fêtes, se partagent en deux corps, qui se battent à coups de pierres et de bâtons, non pour divertir des spectateurs, qui ne le soufriroient pas, mais pour s'amuser eux-mêmes. La police arrête ordinairement ces jeux, parce qu'on en a vu résulter des blessures et même la mort pour quelques combattans. Les anciens Germains avoient, et les peuples barbares de

de l'Afrique et des Indes ont encore des jeux d'armes moins sanglans. On y tire des épées, mais l'acteur ne fait que danser entr' elles; on ne cherche pas à le blesser; s'il remporte quelque balafre, c'est par maladresse.

Un des principaux amusemens des peuples policés, inconnu aux peuples barbares, sont les représentations théatrales. Plusieurs personnes agissent et s'entretiennent en présence de l'assemblée. Il y a plus de 2500 ans que ces spectacles furent inventés en Grèce. Les Athéniens y trouvèrent tant de gout, qu'ils étoient presque toujours au théatre, et négligeoient le salut de l'état et leurs affaires domestiques. Ces actions représentent souvent des enfans rebelles à leurs parens, fourbes et dissimulés; de jeunes gens paresseux, qui ne courent qu'après le plaisir, et négligent de se former à une vie utile. Tout cela est représenté d'une manière agréable. Bien des jeunes gens s'y sont gâtés, en imitant dans leur conduite les folies et les vices, qu'ils ont vu représenter sur la scène. Il y a aussi quelques bonnes pièces, où l'on peut aprendre comment les folies, les vices et le désordre sont punis; mais elles sont rares.

Il y a bien des plaisirs dans la vie. Nous avons tous les jours celui du manger, du boire et du repos dont nous avons déja parlé;

parlé; nous avons aussi fait mention des jeux. Voici encore d'autres plaisirs, dont nous pouvons jouïr tous les jours. Les fruits si variés, et dont plusieurs ne nourrissant guères, ne semblent faits que pour le plaisir. La beauté des fleurs et leurs parfums. Il y en a de tant de formes, de tailles et de couleurs différentes. La plupart de ces fleurs ne produisent aucun fruit utile; elles ne sont donc là que pour leur beauté ou pour leur odeur, c. à d. pour le plaisir. Les autres parfums ont la même destination. Et le chant des oiseaux, la beauté de leur plumage, la verdure agréable et variée des campagnes, la belle taille de certains animaux; tout cela n'est-il pas fait pour nous rendre la nature agréable? L'homme peut encore augmenter ces richesses; la culture rend les campagnes, les fleurs plus belles, les fruits plus délicieux, les jardins, les bois, les eaux ménagés par l'art humain, prennent un nouvel agrément. Certes le séjour de la terre n'est pas triste et l'homme n'est pas malheureux.

Chaque âge et chaque sexe a ses plaisirs différens. Les petits garçons aiment les bâtons, les chariots, les fouets, les sabots, les courses, le bruit, la paume, les exercices militaires, et quelquefois les querelles. Les petites filles préfèrent les poupées, le babil, le repos. L'un n'aime guères l'amusement de l'autre. On réunit quelquefois

fois les deux sexes: quand cela arrive souvent, les filles amollissent les garçons, et les garçons rendent les filles turbulentes.

Tous les âges aiment la société de leurs égaux: de là viennent les visites. On n'admet guères les enfans à la compagnie des personnes âgées, parce qu'ils n'entendroient rien à la conversation. Mais quand cela arrive, on n'aime pas que ces petites gens parlent beaucoup et qu'ils questionnent; on veut qu'ils écoutent, se taisent et ne parlent que quand on le leur ordonne. On apelle impertinens ces petits garçons et ces petites filles, qui font comme si les personnes âgées étoient leurs camarades. Il est vrai qu'on ne le leur dit pas toujours, et qu'on a quelquefois de la complaisance pour eux; mais c'est par égard pour leurs parens, ou par pitié pour leur imbécilité.

La Société des amis est une chose fort agréable. La jeunesse joue ou s'amuse à des entretiens gais. Les personnes âgées font ordinairement des conversations agréables; mais pour y trouver du plaisir il faut connoitre les choses dont il s'agit. Voilà pourquoi les enfans s'y ennuient. Les hommes et les femmes se séparent ordinairement quand la compagnie est un peu nombreuse. Les femmes parlent de leur ménage, du prix des denrées, de la manière dont elles gouvernent leur maison;

de

de leurs domestiques, de l' éducation de leurs filles et de leurs petits enfans; de la manière dont elles s'y prennent pour épargner les revenus de leurs maris, des soins qu' elles se donnent pour leur complaire; de leurs ouvrages, de leurs habits, de ceux de leurs enfans, et comment il faut les conserver. Comme ceci n'est guères du gout de leurs maris, ceux-ci font entr' eux une conversation différente. Ils parlent des sciences, des merveilles de la nature, ils cherchent l'explication de quelque question difficile. Ils s' entretiennent du sort, des malheurs de différens peuples, des espérances ou des craintes de la patrie. Ou bien la conversation roule sur leurs professions, leurs intérêts &c. Les ignorans et les imbéciles s' ennuient fort dans ces conversations si agréables aux gens d' esprit, et se jettent sur la pluie et le beau tems, le vent et le froid, sur les jeunes gens mariés depuis peu, sur les nouveaux fiancés, leurs arrangemens, leur festin et leur parure de nôce, les bevues qu' ils ont faites, la folie de leur prodigalité et de leur faste, ou le ridicule de leur mesquinerie. De là on examine le ménage des voisins; comment leurs femmes les dupent, leurs enfans les trompent et leurs domestiques les volent; comment on a mal fait à tel festin, comment on a donné des plats trop communs ou trop rares; comment on étoit trop magnifiquement

paré pour sa condition, ou trop négligemment mis. Ensuite vient l'histoire des filles qui commettent des fautes, ou qu'on soupçonne d'en commettre, parce qu'elles sont peut-être un peu trop libres dans leur conduite. Les gens raisonnables détestent ces discours et les apellent des médisances.

Les femmes ont coutume de prendre quelque ouvrage de main propre et facile, et travaillent tout en faisant la conversation, ou bien elles jouent. Les premières sont plus estimées. Les hommes jouent ordinairement, fument du tabac. Ceci sont les visites des gens aisés, des bons bourgeois et de la noblesse; les pauvres, les artisans ne font guères de visites, excepté entre proches parens. Les hommes vont au cabaret; plusieurs y jouent, s'y enyvrent, et privent leur famille du nécessaire.

Le plaisir de la société est dangereux pour la jeunesse, car il y a beaucoup de mauvais amis. On trouve bien des jeunes gens et même des gens âgés accoutumés à l'oisiveté, au jeu, à l'yvrognerie et à toutes sortes de débauches. Ils se sont ruinés par leurs désordres et par leur paresse; ils en sont donc réduits à chercher des moyens de gagner, et ces moyens ne sont que le jeu, ou l'imbécilité de la jeunesse riche. On les trouve par tout, dans les classes, dans les cabarets, aux prome-

 nades;

nades; ils sont polis, complaisans, parce qu'ils cherchent à attraper des dupes; ils affectent surtout l'honnêteté. Un jeune homme est d'un abord facile; et comme il ne cherche à tromper personne, il ne craint pas non plus qu'on le trompe. Le fripon a bientôt lié amitié avec lui, en s'accommodant à son gout. A-t-il gagné son amitié, il lui propose de nouveaux amis, des parties de plaisir, quelque jeu, un endroit charmant. On joue, et notre pauvre jeune homme perd, ou bien on mange et l'on boit, et il paye; car on ne veut quelquefois rien de plus. On lui enseigne le moyen de faire de plus grandes dépenses; il s'endette, il vole son père; il passe des nuits en débauche, il ruine sa santé, il abrège sa vie.

Ces séducteurs n'osent pas s'attaquer aux hommes, dont ils craignent la prudence; ils tombent donc sur la jeunesse, et savent la conduire jusqu'à faire gloire de l'yvrognerie, de la paresse, de la débauche; jusqu'à se rendre les séducteurs d'autres jeunes gens, après s'être ruinés eux-mêmes. Les pères et les mères qui savent le danger, défendent à leurs enfans de se faire des amis à leur insçu. Mais il y a des jeunes gens qui négligent les ordres de leurs parens et qui se perdent en secret.

Une jeune fille risque encore plus, lorsqu'elle se cache de ses parens et qu'elle

se fait des amis ou des amies à leur insçu. Il y a des filles perdues qui cherchent à perdre les autres. Jamais une fille ne doit se permettre d'avoir un ami, ni aucune familiarité avec un homme. Elle seroit bientôt perdue d'honneur, quand même elle ne tomberoit pas dans le dernier désordre. Il y a toujours des personnes oisives, qui épient sa conduite, et qui soupçonnent, devinent, ajoutent ce qu'elles ne voient pas. Les enfans qui obéissent à leurs parens, et ne lient amitié qu'avec leur permission, n'ont rien à craindre, parce que les parens sont prudens et les sauvent du danger, en leur choisissant des amis sages.

D'ordinaire les jeunes gens prennent les moeurs, les manières, le langage des personnes qu'ils fréquentent, et surtout de celles qu'ils aiment. Si ces personnes sont bonnes et sages, la jeunesse ne peut que profiter de leur commerce; mais si elles sont sottes, vaines, ou même vicieuses, les jeunes gens prennent leur sottise, leur vanité et leurs vices. De là est venu le proverbe: *Dis moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es: Il faut hurler avec les loups*; c. à d. *il faut être méchant avec les méchans.*

Il y a des gens qui ont le coeur si mou, qu'ils sont toujours les intimes amis de ceux qui leur parlent dans ce moment; mais ils oublient ces amis dès qu'ils les ont

 quit-

quittés. Si on s'y laisse attraper et qu'on leur confie des choses qui devroient demeurer cachées, on peut compter qu'on sera trahi. Ce n'est pas qu'ils soient méchans, mais ils ont tant d'amitié pour l'ami présent, qu'ils ne peuvent rien lui cacher de ce qu'ils ont sur le coeur; ils lui confient par amitié ce que les autres amis leur ont confié, leurs desseins, les désordres de leur maison. Aussi les gens prudens se gardent le plus qu'ils peuvent de cette sorte de personnes.

Les raporteurs sont des gens qu'on déteste, parce qu'ils causent de grands désordres, et de violens chagrins. Ils écoutent ce qu'on dit de tel ou tel, et vont ensuite le lui redire, en grossissant souvent leurs raports par des mensonges.

Les gens prudens ont coutume de ne guères compter sur les nouvelles et les discours qu'ils entendent dans les sociétés de plaisir. Ils savent que la plûpart voient, entendent et raportent peu éxactement, ensorte que, quoique le fonds de la chose soit vrai, le tout est bien éloigné de la vérité. Une fille p. ex. aura été vue le soir à une promenade publique avec sa mère; un jeune homme de leur connoissance les rencontre et les accompagne. Cela se raconte. Le premier oublie de dire que c'étoit une rencontre; le second, que la mère en étoit, et le troisième en fait un

rendez-

rendez-vous; on dit que Mlle N. se proméne le soir avec Mr. ce qui signifie que la chose arrive souvent, et voilà la pauvre fille qui passe pour être peu sage. Ceux qui reçoivent comme vrai, tout ce qui se dit dans les conversations, et qui le répétent, passent bientôt pour étourdis ou pour menteurs.

La Musique est un des amusemens les plus agréables. On a en plusieurs lieux des concerts publics, où on paye en entrant, et il s'y rassemble toujours beaucoup de monde. Souvent les personnes habiles en musique se réunissent, et forment des concerts privés, où ils admettent des amis. Mais il faut avoir apris quelque chose et cultivé son esprit, pour y trouver du plaisir. Il y a des personnes d'esprit qui ne peuvent point gouter la musique, parce qu'elles n'ont point d'oreille.

Les feux d'artifice sont un amusement très précieux, et de courte durée. Il ne convient guères qu'aux Princes, lorsqu'ils donnent de grandes fêtes.

L'Architecture, ou l'art de bâtir d'une manière commode et agréable, rend le séjour de nos villes gai. La sculpture orne nos places et nos palais, et la peinture embellit nos maisons. Les gens habiles voient toutes ces choses avec beaucoup de plaisir; les ignorans qui n'y entendent rien, n'y trouvent pas grand agrément.

Voilà bien des moyens d'être gai et content. Cependant il y a bien des gens mécontens et tristes. C'est que la plûpart ne se soucient pas de ce qu'ils ont et veulent ce qu'ils n'ont pas. Ils s'accoutument trop aux choses agréables, ou ils en abusent, et se mettent hors d'état de les gouter. Un homme p. ex. qui boit toujours du vin, n'y trouve pas le même délice, qu'un homme qui l'aime et qui n'en a que rarement. Celui qui se gâte l'estomac avec un mêts qu'il a trouvé délicieux, ne pourra de longtems souffrir ce mêts. Tous les hommes ont le manger, le boire, le repos, l'occasion de la promenade, la vue de la campagne, des fleurs, le ramage des oiseaux, ou la vue des beaux bâtimens d'une ville; mais ils ne comptent pour rien tout cela.

Bien des jeunes gens s'adonnent entièrement au plaisir; ils ne veulent pas travailler, mais jouer et s'amuser continuellement. S'ils sont sous les yeux de parens ou de maitres attentifs, ceux-ci les retiennent et les apliquent à l'ouvrage; mais ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes, ou qui ont à faire à des parens ou à des maitres négligens, ne font rien, et le peu qu'ils font, ils le font mal. Ils n'aprennent rien, et devenus hommes, ils sont trop ignorans et trop lâches pour être chargés de quelque emploi: ils mènent ordinairement une vie misérable. Quand

le plaisir consiste dans la débauche, c'est encore pis; un jeune homme perd sa raison, sa santé, son honneur et son bien, et s'attire une mort prématurée. On trouve bien des jeunes hommes de trente ans, qui sont foibles, valétudinaires, sujets à des douleurs, qui ne peuvent suporter ni fatigue, ni travail, ni voyage, ni promenade, ni froid, ni chaud; dont l'estomac ne peut digérer les alimens les plus salutaires. C'est qu'ils ont ruiné leurs forces dans les plaisirs déréglés.

Il y a encore une riche source de plaisir et de délassemens; c'est la lecture. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est le défaut d'exercice; et bien des gens se ruinent la santé à force de lire, surtout la nuit. Mais il faut user de bien des précautions dans le choix des livres. Il y en a qui enseignent ouvertement le désordre et la débauche; d'autres conduisent au libertinage, à la paresse, au dégout de toute occupation sérieuse; d'autres remplissent l'esprit de chimères folles, lui inspirent des espérances absurdes, et au coeur des desirs insensés. La jeunesse ne sauroit les reconnoitre, parce qu'ils prennent l'aparence de l'utilité, de la sagesse, de l'instruction et de la vérité; et on ne s'aperçoit du mal qu'après qu'il est fait. Aussi les parens soigneux veillent à la lecture de leurs enfans, leur fournissent de bons

livres, et les empêchent d'en lire de mauvais; et les enfans sages écoutent les avis des pères et des mères, et s'en trouvent bien. En revanche il y a une quantité de lectures utiles, agréables. On veut que les filles soient encore plus circonspectes; en général, on prétend que le sexe ne lise pas beaucoup, même de bons livres. Je crois qu'on pourroit en permettre un peu plus aux filles. Les femmes ont trop a faire dans leur ménage et avec leurs enfans, pour pouvoir perdre leur tems à de grandes lectures. Aussi voit-on qu'elles quittent ordinairement, étant mariées, tous les amusemens qu'elles aimoient étant filles: elles ne lisent plus guères, elles abandonnent le clavecin, le craion, le pinceau, et prennent à leur place l'aiguille, les broches à tricotter; et cela fait plaisir à leurs maris.

Chap. VI.

Le travail.

Le meilleur assaisonnement des plaisirs et des délassemens, c'est le travail. On apelle ainsi toute occupation utile. Car un homme pourroit se fatiguer toute la journée, à la course, à grimper des rochers, à lancer des pierres, à transporter des fardeaux et à les remettre en leur place, à tourner inutilement la terre; il pourroit s'excè-

ſ'excéder, ſe mettre ſur les dents, et avec cela n'avoir point travaillé; pourquoi? parce qu'il n'auroit rien fait d'utile. Au contraire, la ſentinelle qui ſe promène tranquillement ſur ſon poſte un beau jour de printems, le poſtillon qui chante ſa chanſon, ou dort ſur ſon ſiége en menant la poſte; le marchand aſſis dans ſa voiture, ſ'entretenant agréablement avec ſes amis allant à la foire; tous ces gens travaillent; c'eſt qu'ils tendent à quelque but utile.

Il y a comme on voit des ouvrages aiſés, et il y en a qui ſont pénibles. Du dernier ordre ſont les travaux du cultivateur, du bucheron, du forgeron, du mineur, du charpentier, du menuiſier, et quantité d'autres. Ces artiſans ont l'avantage d'être accoutumés à leur travail; et de ne pas le trouver plus rude, qu'un autre ne trouve un travail plus facile. Ils ſ'endurciſſent, prennent des forces et une ſanté robuſte.

Le tailleur, le marchand aſſis dans ſa boutique, l'écrivain, paroiſſent avoir moins de peine; mais leur ſanté ſouffre aiſément de leur vie ſédentaire. On n'a guères ſujet de craindre de ſ'excéder de travail, comme on le fait de plaiſirs violens: cependant cela arrive quelquefois.

Il y a des hommes actifs, accoutumés au travail dès l'enfance, qui aiment une occupation réglée et qui travaillent avec

 plaiſir

plaisir et assiduité; on les honore du titre de laborieux. Il y en a d'autres et en assés grand nombre, qui quoiqu' actifs n'aiment pas le travail, sont inconstans, se lassent, voltigent d'une occupation à l'autre, n'achèvent rien après avoir tout commencé. Ils sont tout zèle au commencement, mais on ne peut rien attendre d'eux. Cela vient de ce qu'ils ne se sont pas accoutumés au travail dans la jeunesse. On les trouve surtout entre ceux, qui sont au dessus de la classe des artisans, dont les parens n'ont pas été contraints par la nécessité, de les apliquer à un travail sérieux. Enfin il y a des paresseux, lâches, nonchalans, qui n'ont ni courage, ni envie d'agir; il semble que les forces leur manquent. Ces pauvres malheureux sont toujours tristes, ennuiés, faute de savoir employer le tems; malades, faute d'action; et misérables, parce qu'ils ne gagnent pas leur vie.

L'homme est le seul sur la terre, qui soit capable de travailler, c'est à dire, de faire quelque chose d'utile avec connoissance de cause et à dessein. Le cheval, le chameau, le boeuf, le chien, et d'autres animaux travaillent bien aussi, mais sans le savoir. Le boeuf traineroit une pierre par les champs, tout aussi gravement que la charrue. C'est par le moyen du travail que nous jouïssons de tous les biens que nous possédons; il est donc la source de nos riches-

richesses, et de nos plaisirs. Il nous préserve d'une maladie bien fâcheuse, qui est l'ennui, et dont le plaisir ne peut pas toujours nous sauver. Car on ne peut pas toujours danser, toujours se promener, toujours être à table, au jeu, en compagnie; et que faire hors de là sans le travail? Celui qui ne connoit pas l'ennui, n'a qu'à se condamner pour huit jours à l'inaction.

Un homme laborieux ne manque jamais du nécessaire; le paresseux a faute de tout. Le premier est estimé et honoré; on l'aime parce qu'il est utile; le second est méprisé. Le paresseux ne sachant que faire, et ne pouvant demeurer dans l'inaction, passe son tems à des folies, tombe dans le désordre, s'adonne à l'ivresse, au jeu. La mauvaise humeur, fruit de l'ennui, le rend sujet à la tristesse, à la crainte, aux soucis pour l'avenir, à la colère; et le mépris qu'on lui témoigne, le remplit de haine et de défiance. Le travail épargne tous ces tourmens à l'homme laborieux.

Quoique la plûpart des hommes aiment le travail, et qu'ils en tirent de si grands avantages, ils ont presque tous un préjugé singulier à son sujet. Ils le regardent comme un malheur, et comme la peine des fautes et de la mauvaise conduite des hommes. Ils se figurent que l'homme vivroit dans une heureuse oisiveté, s'il faisoit tou-

jours

jours bien. Ils ne prennent pas garde, que toute la conſtitution de l'homme annonce la deſtination au travail, parce qu'elle l'en rend capable, et qu'elle lui en impoſe la néceſſité. L'homme a des doigts ſenſibles et agiles; des bras forts et dégagés. Aucun animal n'eſt fait ainſi. L'homme penſe, et peut tout aprendre. Dépouillé d'armes naturelles, dont tous les animaux ſont pourvus, il lui faut chercher ſa ſureté dans des armes artificielles, qu'il ſe fait à force de travail. Son corps nud l'apelle au travail pour ſe couvrir. Son palais délicat le porte à chercher par le travail des nourritures plus ſavoureuſes que les dons de la nature brute. En un mot, tout l'apelle au travail. D'ailleurs c'eſt entre les hommes un témoignage d'affection, d'eſtime, de confiance, que de remettre le ſoin d'une affaire à quelqu'un. C'eſt en donnant des charges, c. à d. de l'ouvrage, aux perſonnes de mérite et de ſervice, que les Rois et les Princes récompenſent la fidélité et honorent les talens.

SECTION

SECTION III.

Structure intérieure.

Chap. I.

Les os.

Le corps humain eſt compoſé d'une infinité de piéces, faites et arrangées avec beaucoup d'art. On peut ſe le figurer ſur la ſeule inſpection de l'homme. Il marche, il court, il agit, il reſpire, il mange, il ſe nourrit, il chante, il parle, il ſe roidit, il ſe plie, il croit; tout celà demande des inſtrumens, une organiſation capables de produire tous ces effets. Une pierre, une motte de terre ſont immobiles. Une montre, un moulin ſe meuvent. Mais auſſi quel arrangement! combien de piéces! quel travail et quelle éxactitude? Après tout, ces machines n'ont qu'un mouvement unique, toujours le même. Elles ne ſe transportent point, elles ne ſavent faire autre choſe que ce qu'elles font; elles ne ſavent ni ſ'arrêter ni ſe remettre en mouvement; elles ne ſe nourriſſent pas; en un mot, elles ne vivent point.

En comparaiſon de ces machines, le plus ſimple animal eſt un vrai prodige. Il a la vie, et le mouvement propre et libre. Mais qu'eſt-ce que l'huitre, la chenille au prix de l'homme? Avec quel art ne doit-il pas être formé!

Les

Les os sont comme la charpente qui porte et lie toutes les autres parties du corps humain. Voyez un Squelette.

La tête est une caisse osseuse, composée de plusieurs os, si fortement joints, qu'on casseroit plutôt l'os même, qu'on ne dissoudroit les jointures. Ces os sont fort épais, surtout au derriere de la tête. Cette caisse renferme la moelle de la tête, qu'on nomme le cerveau, et les organes de la vue, de l'ouie, de l'odorat et du gout. Remarquez les cavités des yeux, des oreilles, du nés, de la bouche, les mâchoires et le trou du cou.

C'est dans le cerveau que réside la pensée, le mouvement, le sentiment. Le moindre dérangement du cerveau cause la surdité, l'aveuglement, la paralysie, l'aliénation, la mort. Un coup violent, une chute peuvent produire ces effets. Ces puissances sont très importantes, ou plutôt elles sont tout; car elles constituent l'homme et sa vie; et avec cela elles sont si délicates, que le moindre choc pourroit les altérer et les détruire: il falloit donc qu'elles fussent soigneusement gardées. La dureté des os de la tête et leur figure ronde leur donne la force de résister, et de mettre le cerveau à couvert. Outre cette couverture le cerveau en a encore plusieurs autres; d'abord deux membranes ou peaux, entre le cerveau et le crâne. En dehors; la

la peau qui eſt fort épaiſſe à la tête, et par deſſus le tout, les cheveux.

Chés les petits enfans les os ne ſont pas joints au haut du crâne; ils laiſſent une ouverture nommée la fontanelle, qui n'eſt couverte que d'un cartilage mince, qui ſ'oſſifie peu à peu, et la fontanelle ſe ferme dans le cours de la ſeconde année. Juſques là elle eſt couverte d'une craſſe épaiſſe, qui ſe détache et tombe d'elle-même, à meſure que l'os ſe forme; il faut bien ſe garder de la détacher, auſſi bien que de bleſſer l'enfant à cet endroit.

Le cerveau eſt partagé par une prolongation de l'os, qui forme une cloiſon, et par les peaux, en deux grandes parties, dont l'une eſt devant et l'autre derrière. Le cerveau même eſt une matière blanche, molle, huileuſe, traverſée d'une infinité de fibres. Voilà tout ce qu'on en a pu ſavoir juſqu'ici, ſans en avoir découvert ni l'organiſation, ni le jeu. On voit ſeulement, que c'eſt une machine ſi admirable, que nous n'y comprenons rien.

Les os du tronc ſont les vertèbres, qui forment l'épine du dos et le cou, ſoutiennent le corps et portent la tête; les côtes, l'os de la poitrine et le baſſin, formé des os des hanches, des os de devant, et du prolongement de l'épine du dos.

L'épine

L'épine du dos devoit soutenir le corps, seconder ses efforts, et se prêter à ses mouvemens. Elle devoit donc être très forte et très fléxible; deux qualités opposées. Mais remarquez sa structure; elle est forte, fléxible et légère. Elle est fléxible, parce que ce n'est pas un os unique et tout d'une piéce, mais un assemblage de vingt quatre os, qui jouent tous les uns sur les autres. Sa force vient de la figure, de la disposition et de la liaison de ces os. Ils sont construits de manière, qu'ils joignent exactement, sont posés verticalement les uns sur les autres, et tiennent ensemble par de forts liens. Remarquez, que les plus grosses vertèbres sont en bas, et qu'elles diminuent à mesure qu'elles s'élèvent. La légèreté de l'épine vient de ce que les vertèbres sont toutes creuses, et percées presque en tout sens. Le creux du milieu, qui descend du cerveau jusqu'au bas du corps, renferme la moelle de l'épine, qui communique avec le cerveau dont elle est la continuation. Au dos et aux deux côtés des vertèbres, vous remarquez des prolongemens d'os, qui forment deux creux tout du long de l'épine. Ces creux sont les lits de gros vaisseaux sanguins et lactés, que les élévations voisines garantissent des chocs du dehors.

Le nombre ordinaire des côtes est de douze de chaque côté. On en trouve quelquefois plus ou moins d'un, ou même des deux

deux côtés. Ces côtes viennent se joindre devant à l'os de la poitrine, et forment avec lui une grande caisse nommée la poitrine. L'os pectoral est unique chés les adultes, mais composé de plusieurs petits os chés les enfans.

Les longues côtes qui se joignent à l'os pectoral, s'apellent les vraies côtes. Au dessous sont les fausses côtes, plus courtes, et qui ne viennent point jusqu'à l'os pectoral.

La caisse de la poitrine rend cette partie du corps à peu près infléxible; en revanche, il n'y a plus d'os que les vertèbres, jusqu'au bassin, et toute la partie, qu'on nomme le ventre, peut se plier en tous sens, ce qui n'arriveroit pas, si le ventre avoit une cuirasse comme la poitrine; cette cuirasse gèneriot aussi les intestins, qui ont besoin de s'étendre et de se mouvoir librement pour digérer. Ceux qui portent des corps de baleine perdent ces deux avantages; la fléxibilité du corps, et la liberté, la santé des intestins. Ils contredisent la nature.

Le bras est affermi par cet os large et presque triangulaire sur le dos, et par cet os courbe, qui tient au bras, par un bout, et par l'autre, à l'os pectoral. Comme le bras devoit faire de grands efforts, l'épaule a été assurée pour en empêcher le déboitement. La partie supérieure du bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, n'a qu'un os

médiocre et creux, qu'on peut aiſément caſſer. Mais il eſt ſous l'abri de l'avant-bras, plus robuſte, qui a deux os. Tous les hommes, tous les enfans, quand ils ſont menacés de quelque coup à la tête, ou ſur le bras ſupérieur, préſentent d'abord l'avant-bras pour recevoir le coup, parce qu'il eſt plus fort et moins ſenſible. Un père joüant un jour avec ſon petit enfant, le prit au bras ſupérieur et eut le malheur de le lui caſſer. Les femmes qui prennent ſoin des enfans, les prennent a plein corps, ſi elles ſont prudentes, de peur de pareil accident.

Le poignet a huit os; enſuite viennent les premieres et les plus longues phalanges des quatre doigts et du pouce, qui ſont cachées dans la paume de la main, puis les deux phalanges découvertes du pouce et les trois des autres doigts. Chaque phalange eſt un os ſéparé, qui tient aux os voiſins, par des ligamens, aſſés libres pour ne pas empêcher ſes mouvemens.

La jambe reſſemble beaucoup au bras; à cela près que ſes os ſont plus longs et plus gros. La cuiſſe n'a qu'un os unique. Cet os ſ'emboite par la tête dans une cavité ronde de la partie inférieure de l'os de la hanche. La jambe, depuis le genou juſqu'à la cheville, a deux os comme l'avant-bras, le plus gros devant, tourné un peu vers l'intérieur des jambes, et le plus mince derriere, tirant vers l'extérieur.

Après

Après ceux-ci viennent les os de la cheville, ceux du talon, qui en a sept, les phalanges cachées des orteils qui forment le prolongement du pied, et les orteils mêmes, qui ont autant d'os que les doigts.

On compte dans un adulte environ deux cent cinquante six os, et dans un enfant, un peu plus de trois cens. Cela vient de ce que plusieurs parties osseuses sont séparées chés les enfans, qui se réunissent dans l'adulte; comme les os de la tête, de la poitrine, du bassin, des hanches. Les os sont des tissus de lames, ou couches de fibres organiques et solides. Le dedans en ressemble à une éponge durcie, ou à une masse de filets, dont toutes les mailles communiquent ensemble; ces mailles s'apellent cellules. Cette masse cellulaire contient une espéce d'huile, nourriture de l'os. L'extérieur de l'os est un tissu serré, poli et cassant.

Les os creux ne sont dans leur origine qu'un paquet de fibres molles, qu'on peut étendre comme de la gelée de veau. Imaginez un paquet de filet très fin. D'abord cette masse s'allonge, et forme un tuyau composé de deux membranes ou peaux, l'une intérieure et l'autre extérieure. Chaque membrane a plusieurs lames. Toutes ces lames se durcissent et s'ossifient successivement, jusqu'à ce qu'elles soient toutes changées en os; alors l'os a fini son accroissement. L'assechement et l'en-

 durcisse-

durcissement continnent et l'os commence à périr. On ne sauroit mieux se représenter un tel os, que comme un arbre. Chaque année une couche, ou lame de fibres se durcit et devient du bois, ensorte qu'en comptant les couches du bois, on compte les années de l'arbre. Quand l'arbre n'a plus de lames molles, il commence à se dessécher.

Tous les os sont garnis par leurs extrémités mobiles d'une matiere blanche, transparente, qu'on apelle cartilage. Son usage est d'empêcher les os de se toucher et de s'user par le frottement. Dans le grand âge il prend la dureté des os. De là vient que les vieilles gens ont tant de peine à se remuer, et que les mouvemens deviennent plus lens à mesure qu'on avance en âge. C'est par la même raison que les adultes n'ont plus les doigts assés souples pour aprendre à jouer des instrumens, à écrire, et tout ce qui demande de l'agilité.

Les os sont attachés les uns aux autres par des ligamens. Ce sont de fortes cordes blanches, composées de fibres ou de filamens. Tels sont ces ligamens qui arrêtent la tête de l'os de la cuisse dans son bassin. Autour de la tête il y en a d'autres, semblables à une forte toile, qui l'attachent au bord du bassin, pour empêcher les déboitemens. Ces ligamens renferment une liqueur huileuse, qui arrose continuel-

lement

lement les jointures, pour en faciliter les mouvemens, à peu près comme on enduit de goudron les aissieux d'un chariot, ou comme on huile les mouvemens d'un moulin. Cette liqueur est en réserve dans de petites éponges de chair, qu'on nomme glandes.

Les os, les ligamens et les cartilages sont revêtus d'une peau forte, serrée, composée de fibres, de petits vaisseaux, et très sensible. Cette membrane tient à l'os par une infinité de fibres et de vaisseaux qui le traversent; c'est elle qui fournit la nourriture à l'os. L'intérieur des os creux est tapissé de la même peau, qui renferme la moelle, une huile destinée à nourrir et à rafraichir l'os. Les os sont insensibles.

CHAP. II.

Autres solides.

Sur les os sont les chairs, les graisses, les peaux, les tendons, les nerfs.

Les chairs ne sont pas de simples remplissages de la figure, encore moins une charge inutile; ce sont des parties nécessaires à l'action et à la force du corps, et font partie de ce qu'on apelle les muscles.

Un muscle a deux parties; un corps charnu rouge, plus ou moins épais, peu long, formé de fibres couchées parallèle-

ment, et entrelacées de vaiſſeaux de toutes ſortes, qui leur aportent la nourriture, ou qui les mettent en mouvement, ou qui leur donnent le ſentiment. Cette piéce de chair a ſes tégumens ou peaux, qui l'envelopent, et la ſéparent des autres, et qui contiennent les graiſſes, quand il y en a. On voit ces fibres charnues, ces peaux, ces graiſſes dans une piéce de viande qu'on a ſur la table. Cette partie du muſcle eſt affermie aux os et aux cartilages. Au bout de cette piéce de chair, qui finit en pointe, à peu près comme une poire, tient une forte corde blanche, plus ou moins ronde ou platte, qu'on apelle tendon. Ce tendon eſt composé de quantité de gros fils blancs; ſon bout opposé eſt attaché à l'os qu'il doit mouvoir, et dans toute ſa longueur il eſt aſſujetti à l'os, par des ligamens qui le couvrent, ou des brides annulaires, de peur que l'action ne le dérange. Ces brides ſont toutes remplies de glandes, qui arroſent le tendon, à meſure qu'il agit, afin d'en rendre le jeu plus facile. Le tendon eſt inſenſible.

Les nerfs ſont encore des cordons blancs, ſouvent très fins, et même imperceptibles. Chaque nerf eſt un vaiſſeau membraneux, dont la cavité eſt occupée par des cloiſons membraneuſes, longitudinales, et remplies de filets médullaires d'un bout à l'autre. Ils naiſſent tous du cerveau, auquel ils communiquent, deſcen-

dent

dent par la moelle de l'épine, sortent de là par les trous, dont l'épine est percée latéralement, se répandent dans tout le corps par ramifications, et s'étendant en manière de filamens, tapissent toutes les membranes, tous les muscles, et chaque point du corps, ensorte qu'ils sont réellement innombrables. Ils sont remplis d'un suc, dont on ne connoit pas l'usage.

Les nerfs sont les organes de tous les sens, et du sentiment répandu par tout le corps. Si l'on coupoit p. ex. le tronc du nerf du bras, on pourroit battre, déchiqueter, bruler ce bras, ou ses parties, sans qu'on en sentit rien. Si on coupoit le tronc du nerf des yeux, on ne verroit plus; de même du nerf du nés, du palais &c. Or en quelque endroit du corps qu'on se pique, qu'on se brule, qu'on se coupe ou qu'on se heurte, on le sent; il y a donc des nerfs; il y en a donc dans tous les points du corps; il est donc impossible de les compter.

Les nerfs sont encore les premiers organes du mouvement. Ainsi en coupant le tronc des nerfs du bras, on rendroit ce bras immobile; et il en est de même de toutes les autres parties du corps.

Sans doute que bien des gens ont déja souhaité dans la douleur, d'être privés du sentiment dans la partie malade. Mais si nous n'avions point de sentiment dans le

 bras,

bras, par ex. comment faurions nous fes mouvemens, et comment pourrions nous les règler? Si nos pieds étoient infenfibles, nous ne faurions fi le terrain fous nous eft ferme ou mouvant, et fi nous ne fommes pas en danger de périr en enfonçant. Nous ne fentirions pas fi quelque chofe bleffoit ou détruifoit nos membres, et nous pourrions être bien étonnés un beau jour, de n'avoir ni bras ni jambes, fans favoir comment nous les aurions perdus. Si nos inteftins étoient infenfibles, nous ne foufririons pas de la colique, il eft vrai, mais nous ne connoitrions ni la faim, ni la foif, ni le raffafiement; et nous pourrions mourir d'inanition ou de réplétion fans le favoir. Il eft vrai qu'il n'y auroit pas grand mal, car la vie, où nous n'aurions rien pu faire ni fentir, nous auroit été inutile et indifférente.

Les membranes ou peaux font de grands tiffus fibreux, qui couvrent l'extérieur du corps ou de quelques unes de fes parties, ou f'infinuent entre ces parties. Telles font la peau qui couvre le corps, les membranes des mufcles, celles des os, la membrane graiffeufe ou cellulaire, les membranes qui envelopent les vifceres, et celles qui forment les inteftins.

Tout notre corps eft couvert d'une peau affés épaiffe, et compofée de plufieurs membranes. Celles de deffous font épaiffes

et

et molles, et celle de dessus, nommée l'épiderme, est mince, dure et insensible; car on peut la percer avec une éguille, ou la lever légèrement avec un rasoir, sans souffrir. Il y a des endroits du corps, où la peau est beaucoup plus grosse qu'ailleurs. La peau des mains, et celle de dessous les pieds est la plus épaisse. J'ai déja parlé plus haut des membranes des os et des muscles.

La membrane cellulaire ou graisseuse est une peau fine composée de deux feuillets, comme un matelas, et qui s'étend par tout le corps, sur les chairs, entre les muscles, autour des intestins, du coeur &c. elle se glisse même entre les jointures. C'est elle qui renferme toutes les graisses qui sont dans le corps, en quelque endroit qu'elles se trouvent. C'est par son moyen, que toutes les parties du corps communiquent ensemble, et que les corps durs, éguilles &c. qu'on avale par accident, prennent quelquefois des routes si singulières, et vont ressortir à la cuisse, au genou, à l'épaule. C'est dans cette membrane, que se trouve l'eau de l'hydropisie générale. C'est encore dans cette membrane qu'on peut souffler l'air dans le corps d'un animal, et le faire paroître gros et gras, quoiqu'il soit maigre et décharné. On l'apelle cellulaire, parce qu'elle est remplie entre ses lames de petites cellules, qui contiennent la graisse. La graisse elle-même est

une huile extraite du superflu des alimens. Elle est toujours une marque de foiblesse, quand elle est trop abondante.

Le coeur, le poumon, les intestins, le foie, la rate, &c. ont chacun leur peau propre. Le coeur est dans un sac membraneux, le poumon est envelopé d'une peau; le péritoine couvre les boyaux, l'estomac et tous les viscères du bas ventre. Des efforts, des sauts ou des chutes violentes causent des déchirures dans le péritoine, par où une partie du boyau sort de son assiéte, et cause ce qu'on apelle une descente, ou hernie, qui peut devenir dangereuse.

On apelle glandes de petits corps charnus composés d'une infinité de vaisseaux, et qui contiennent des liqueurs. La bouche, le gosier, l'estomac, les boyaux, les ligamens des muscles et des jointures, en sont tout remplis.

Chap. III.

Article I.

Circulation du sang.

Le tronc du corps est creux, et se trouve partagé en deux grandes cavités, celle de la poitrine et le bas ventre. Elles sont séparées par une peau nommée le diaphragme, tendue horizontalement depuis le bas de l'os pectoral jusqu'à la même hauteur des

des vertèbres, et depuis les côtes d'un côté, jusqu'à celles de l'autre. Il est composé de muscles et contribue aux mouvemens du poumon, de l'estomac, des boyaux; au vomissement et à la toux.

Dans la poitrine sont le poumon et le coeur.

Le poumon est une grande pièce de chair mollasse, spongieuse et toute composée, aussi bien que le reste du corps, de fibres et de vaisseaux innombrables, pliés, repliés et entortillés en tous sens. Il consiste en deux piéces d'un rouge clair. Plusieurs muscles le mettent en mouvement. Il est envelopé d'une grande peau qui l'empêche de se blesser contre les côtes. L'inflammation et l'enflure de cette peau, est ce qu'on nomme la pleurésie. L'usage le plus sensible du poumon est la respiration. Il se gonfle pour recevoir l'air, puis il le repousse en se comprimant, à peu près comme une éponge se gonfle et reçoit l'eau, puis la rejette si vous la pressez avec la main. Il communique avec la bouche par un canal cartilagineux nommé la glotte; dont le haut peut se resserrer pour former les tons, et même se fermer Le poumon est destiné à rafraîchir le sang qui y circule après avoir passé par le corps. Ce rafraîchissement se fait au moyen de l'air, qui y entre sans cesse, et du lait que les alimens lui

lui fourniffent. On peut juger de la quantité de vaiffeaux fanguins qu'il doit y avoir dans le poumon, puisqu'il contient autant de fang que tout le refte du corps. C'eft cette abondance et cette grande agitation du fang dans ce vifcère, qui fait qu'il fouffre le plus dans les excès qui échauffent le fang, comme l'yvrognerie, et les éxercices trop violens. Auffi eft-il toujours le premier attaqué, et de là viennent les rhumes de poitrine, la toux, l'enrouement, les pleurésies, les confomptions, et une mort miférable. Il f'y forme de petits abcès, qui crêvent fucceffivement, et le minent peu à peu, ou bien un feul grand abcès plein de pus, qu'on apelle vomique, qui jette en langueur en fe formant, et peut étouffer l'homme en crêvant. La vomique fe renouvelle ordinairement jufqu'à la mort.

Le coeur eft un gros mufcle, ou plutôt un compofé de plufieurs mufcles puiffans, en forme d'une groffe poire, placé à gauche entre les lobes du poumon, et fufpendu obliquement dans un grand fac. A lui aboutiffent quatre gros vaiffeaux fanguins, dont deux communiquent au poumon et les deux autres au corps. Il a deux cavités l'une à gauche plus petite, et l'autre plus grande à droite. Ces cavités font féparées dans l'adulte par une forte paroi charnue, enforte qu'elles n'ont aucune communication. Dans les enfans avant et peu après leur

leur naissance, cette paroi est percée d'un trou ovale et la communication des deux cavités est ouverte.

La destination du coeur est de faire circuler le sang; pour cet effet il est dans un mouvement perpétuel de dilatation et de contraction. En se dilatant il reçoit le sang, et en se comprimant il le pousse dans le corps. La moindre blessure au coeur est mortelle, et tue sur le champ sans ressource.

Les vaisseaux sanguins sont de deux sortes; les artères, qui portent le sang du coeur au poumon et à toutes les parties du corps. Elles se répandent de même que les nerfs en ramifications infinies, qui vont tapisser toutes les parties du corps. En quelque endroit, en quelque point du corps, qu'on se blesse, on voit couler le sang; il y a donc partout des vaisseaux sanguins. On comprend aisément que les plus gros vaisseaux sont les plus voisins du coeur, puisqu'il est le centre d'où part tout le sang, et où toute la masse vient se rendre; et que plus ils s'éloignent, et plus ils diminuent, jusqu'à ce qu'ils se perdent en ramifications imperceptibles. Les autres vaisseaux sanguins sont les veines, qui ramènent au coeur le sang du poumon et de toutes les parties du corps. Leurs ramifications sont innombrables, comme celles des artères. Les dernières se distinguent par un battement continuel, semblable à celui

celui du coeur, qu'on apperçoit fort distinctement au pouls, qui est l'artère principale du poignet, et qu'on apercevroit également par tout le corps, si les artères n'étoient enfoncées et cachées sous les chairs, ou sous d'autres parties solides, de peur qu'elles ne soient blessées, ce qui feroit fort dangereux. Car les artères guérissent difficilement à cause du battement continuel. Les artères ont, à de très petites distances, des valvules intérieures, qui laissent avancer le sang, mais qui l'empêchent de reculer. Les veines n'ont point ces valvules, excepté les deux grosses veines qui touchent au coeur. Celles-ci ont chacune une valvule, qui se ferme, lorsque le coeur se comprime pour faire sortir le sang, de peur que celui-ci ne retourne dans les veines, où il ne doit point entrer.

Ainsi le sang part de la cavité gauche du coeur, au moment que celui-ci se contracte; entre dans la grosse artère, qui le conduit par ses ramifications dans toutes les parties du corps. A tous les bouts d'artères se joignent des bouts de veines, qui reçoivent le sang, et le ramènent à la grosse veine, et de là dans la cavité droite du coeur. Il ressort de celle-ci par l'artère pulmonaire, et se répand dans le poumon, où il se rafraichit. Les bouts des artères rencontrent encore ici partout des bouts de veines qui reprennent le sang, le rassem-

blent

blent dans une grosse veine, où il se mêle au lait qui y entre, et revient par la veine pulmonaire à la cavité gauche du coeur, pour recommencer un nouveau cours. Ces deux circulations, dans le corps et dans le poumon, ne se font pas successivement, mais elles arrivent en même tems. Les deux cavités du coeur se dilatent à la fois, la gauche reçoit le sang du poumon par la veine pulmonaire; et la droite celui qui vient du corps par l'autre tronc de veine, l'instant d'après les deux cavités, resserrées par la contraction du coeur, poussent le sang, la gauche, par la grande artère, dans le corps, et la droite, par l'artère pulmonaire, dans le poumon. Au moment où le coeur bat, toutes les artères du corps éxécutent le même battement.

Toute la masse du sang dans un homme bien constitué, est à peu près de cinquante cinq livres; chaque battement du coeur porte deux onces de sang, et ce battement se fait dans une seconde; ainsi toute la masse du sang passe par le coeur en cinq et demie minutes; ou ce qui revient au même, toute la circulation se fait en ce court espace de tems. Ce mouvement violent échauffe beaucoup le sang.

On y distingue à l'oeil deux parties très distinctes. Le rouge, qui est sec, solide, composé de petits globules remplis d'huile

d'huile, de soufre et de sel, et chargés de beaucoup de feu. L'autre partie est une liqueur jaunâtre, visqueuse, nommée la lymphe, qui sert de véhicule à la première.

La destination du sang est de nourrir le corps et toutes ses parties; c'est pourquoi il circule par tout; et même les veines et les artères ont encore leurs artères et leurs veines. Le sang se transforme donc en chairs, en graisses, en os, en nerfs, en tendons, en cheveux, en ongles; il produit le fiel, la moelle, les larmes, la sueur, la salive, la morve, la cire des yeux et des oreilles. On peut juger par là combien le sang doit perdre dans sa circulation, devenir sec, et s'échauffer; ajoutez l'irritation du mouvement rapide, et l'on comprendra la nécessité de son rafraichissement et de son renouvellement dans le poumon au moyen de l'air et du lait. De cet échauffement du sang viennent plusieurs incommodités, quand on est dans un appartement trop chaud, ou dans les grandes chaleurs de l'été, où il ne peut pas se rafraichir. Quand on n'a pas mangé de plusieurs heures, on est échauffé, parce que le sang desséché ne trouve plus de lait pour se réparer.

ARTICLE

ARTICLE II.

Les Intestins.

Sous le diaphragme se trouvent l'estomac, le boyau, le mésentère, le foie, la rate, les reins et la vessie.

L'estomac est un sac assés considérable, placé immédiatement sous le diaphragme, et sous l'os pectoral. Son ouverture supérieure, qui tient au gosier, est derrière, vers les vertèbres, un peu sur la gauche. Il est presque couché en travers; et son ouverture qui conduit au boyau est également tournée vers les vertèbres, mais à droite, et un peu plus bas que l'autre. Il est composé de quatre membranes de différentes formes et tissus. Il a un mouvement continuel, semblable à peu près aux mouvemens d'un ver qui rampe; il se gonfle en se racourcissant, puis il s'allonge et s'aplatit, et balotte ainsi les alimens, les mêle et les réduit en bouillie. Il est tout rempli de glandes, qui y versent continuellement une liqueur à peu près semblable à la salive. C'est lui qui nous avertit par la faim, que nous avons besoin de nourriture. L'estomac est intérieurement enduit d'une liqueur visqueuse, qui le garantit des acides rongeans. Les boissons tiédes, les épices, les liqueurs spiritueuses affoiblissent l'estomac, qui se remplit de glaires superflues et digère mal; la nour-

riture alors est mauvaise, l'homme tombe en langueur, en consomption, ou en hydropisie, et meurt misérablement. Presque tous nos maux viennent de l'estomac. Cela n'est pas surprenant, puisque c'est lui qui fournit la nourriture à tout le corps.

Depuis la bouche jusqu'à l'estomac il y a un canal membraneux, nommé le gosier, par où passent les alimens. Il est derrière la trachée artère et descend le long des vertèbres. Le gosier est tout tapissé de glandes qui l'arrosent.

On dit communément *les boyaux*, mais il n'y en a qu'un seul; c'est un conduit qui a sept ou huit fois et plus la longueur de celui qui le porte. Il tient par son bout supérieur à l'estomac, et par l'inférieur à l'anus. Ce canal est une continuation de l'estomac; il a comme lui quatre membranes, des glandes et son mouvement; mais il est moins sensible, peut-être parce qu'il est tapissé de plus de glaires. Il est étroit par sa plus grande longueur, et s'élargit ensuite toujours d'avantage pour recevoir le marc des alimens, qui s'épaissit toujours d'avantage.

Le canal intestinal n'est pas jetté au hazard dans la cavité du ventre, mais il est frisé, arrangé et assujetti au mésentère, un corps à peu près rond, glanduleux, plein de vaisseaux de toutes sortes et affermi aux vertèbres. Il y fait plusieurs plis,

descend,

descend, monte, redescend, jusqu'au bout. Il est fort long, afin que les alimens ayent l'espace convenable pour se digérer; il fait des plis, et il remonte, pour retenir plus longtems les alimens, et gagner le tems convenable. Le dernier bout du canal qui reçoit le marc inutile, descend tout droit, pour en hâter l'évacuation.

Au haut du boyau il y a une valvule pour empêcher les alimens de rentrer dans l'estomac, et un canal qui vient du foie, et qui en amène le fiel; une huile fine, âcre et fort amère, nécessaire à la digestion des alimens. Ensuite viennent tout du long du boyau, une quantité de vaisseaux, qui en tirent le suc nourricier, ou le lait, qu'on apelle chyle et le portent au mésentère, où il a ses reservoirs.

Le canal intestinal est l'habitation de plusieurs espéces de vers. On en souffre beaucoup quand ils sont en grand nombre; les enfans y sont les plus sujets. Le solitaire surtout est dangereux.

Le foie est à droite sous les fausses côtes, et repose en partie sur l'estomac. C'est un grand viscère, d'une chair brune, toute traversée de vaisseaux de toutes sortes. Sa fonction est d'extraire du sang la bile, ou le fiel, qu'il rassemble dans un sac, pour la fournir au boyau selon le besoin. Quand elle se répand en trop grande abondance elle produit de fâcheuses mala-

 dies,

dies, comme la dissenterie, ou de terribles fiévres lorsqu'elle attaque le boyau; la jaunisse, quand elle passe dans le sang, et se répand dans le corps. Il se forme souvent des pierres dans le foie, et il s'y loge des vers. La bile est verdâtre, corrosive, et dissout les gommes et les graisses; ce qui fait que les peintres s'en servent pour broyer leurs couleurs visqueuses. Le boyau est préservé de son acidité par les glaires qui l'enduisent.

La rate est un assés gros viscère, placé sous les fausses côtes à gauche. On connoit peu sa figure, et encore moins son usage; on soupçonne qu'il sert à purifier le sang. C'est une chair mollasse, fibreuse, et spongieuse. Quand on s'échauffe, elle gonfle et pique, et cause de grandes incommodités, et souvent des maladies dangereuses.

Les reins sont deux piéces de chair brune, de la figure d'une féve, et grosses comme la moitié du poing. Ils sont envelopés dans une membrane remplie de graisse, et assujettis aux deux côtés. Ils séparent du sang l'eau superflue, qu'ils font couler goutte à goutte dans la vessie, chacun par un canal nommé urètre.

La vessie est un corps composé de plusieurs membranes, l'une sur l'autre, de vaisseaux de toutes sortes, et de muscles. Elle est transparente et fort mince. Sa position

position au bas du corps sur le devant favorise son usage, qui est de recueillir les eaux superflues du sang et des intestins, qu'on apelle l'urine. Elle est grande pour contenir une quantité d'eau considérable, afin qu'on n'ait pas l'incommodité de la lâcher souvent. Le cou situé en bas, est fermé par deux gros muscles, qui empêchent l'eau de s'écouler malgré nous. Il y a d'autres muscles qui la pressent, quand elle doit évacuer. L'urine est mêlée d'huile et de terre, et chargée d'une quantité de sels. C'est de l'urine qu'on fait le phosphore, et il y a bien des personnes dont l'urine reluit dans les ténèbres. Elle a encore de grands usages, on en fait un sel purgatif, et elle sert à la teinture. L'urine est corrosive, et la vessie est enduite intérieurement de glaires pour s'en garantir. C'est le défaut de cette glaire, et l'action de l'urine sur la vessie, qui cause ces douleurs cuisantes, cette brulure, qu'on ressent quelquefois dans ces parties; et qui fait même qu'on rend du sang avec les urines. La vessie est le siége de plusieurs maladies très cruelles. Il s'y forme des dépots pierreux, qui naissent aparemment du sel et de la terre de l'urine. On prétend que l'intempérance, en gâtant l'estomac et le sang, en est quelquefois la cause. Quand ces dépots demeurent sous la forme d'un gros sable, c'est la gravelle; quand ils se réunissent en une pierre unique, c'est la pierre. On

en a vu de la grosseur d'un oeuf de poule. Cette pierre empêche d'évacuer l'urine, en bouchant le cou de la vessie, et cause ainsi des douleurs cruelles. La gravelle en cause peut-être de plus cruelles encore en s'insinuant dans le canal et en le déchirant.

Il y a dans le corps au moins quatre fois plus de liquides que de solides. Les solides sont les chairs, les cartilages, les os, les nerfs, les tendons, les membranes, les ongles et les ligamens. Les liquides sont le sang, l'urine, les graisses, la moelle, le suc nerveux, les larmes, la sueur, la morve, le fiel, la salive, et les liqueurs des glandes. Toutes ces liqueurs usent les vaisseaux par où elles passent. Le mouvement frotte et use toutes les parties, le corps transpire perpétuellement et en abondance par toutes ses parties externes et internes, et même par les cheveux, qui sont de véritables canaux. A cet effet toutes les parties de notre corps, la peau, et les os mêmes, sont toutes criblées de petits trous imperceptibles, nommés pores. Une partie de la transpiration interne rentre par d'autres canaux dans le sang, mais la plus considérable se perd par les évacuations. Le nés, les oreilles, les yeux servent d'égout au cerveau; les crachats emportent la transpiration du poumon.

De huit livres de nourriture qu'on prend on n'en rend pas quatre par les selles et les urines; et cependant un homme fait n'augmente guères de masse. Où reste donc le résidu? La transpiration l'emporte. Cette évacuation est donc plus importante que les autres. Aussi la transpiration arrêtée fait-elle de grands ravages, et produit les plus longues, et les plus dangereuses maladies. Si c'est la transpiration de la tête qui se dérange, on a des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des fiévres, des maux de tête. Si c'est celle de la poitrine, elle cause des enrouemens, la toux, des inflammations de poitrine, des esquinancies, des pleurésies, des ulcérations, des vomiques, des consomptions. Si c'est la transpiration extérieure, il en résulte des maladies de la peau, des galles, des ébullitions, des fiévres intermittentes. La transpiration se dérange par l'échauffement et le refroidissement, par tous les excès et toutes les imprudences, qu'on commet dans la chaleur du plaisir. Les personnes qui y sont le plus sujettes, sont celles qui vivent délicatement, et qui se tiennent chaudement.

Cette grande dissipation, qui se fait dans un homme sain et laborieux, diminue beaucoup dans l'inaction et dans la maladie. Ce superflu que la transpiration devroit emporter, engraisse les personnes

oisives, comme ceux qui mènent une vie sédentaire, les prisonniers; fait croitre les enfans, et plus encore dans une maladie, qui les retient dans la chambre ou au lit. De là vient qu'on enferme les bêtes qu'on veut engraisser.

Voici comment se fait la nutrition, autant que nous la comprenons. Les alimens réduits en bouillie dans la bouche, au moyen des dents et de la salive, descendent par le gosier, qui les accompagne encore de la liqueur de ses glandes, tant pour les amollir, que pour les faire descendre; les conduit à l'estomac, et leur ferme le retour par une valvule qu'il a à son orifice. L'estomac les détrempe, les mêle, les amollit encore, et les transmet au canal intestinal. Le fiel y vient dissoudre tout ce qu'il y a de visqueux. A mesure que cette bouillie avance il y a partout des vaisseaux qui en tirent le suc déja formé, qu'on nomme chyle. Le reste continue son chemin jusqu'à ce qu'il soit évacué. Le chyle se ramasse dans des réservoirs destinés à le recueillir dans le mésentère; de là il passe dans des vaisseaux lactés semblables aux artères, disposés le long de l'épine du dos, dans ces rainures, que forment les prolongemens des vertèbres. Là le chyle est obligé de monter en droite ligne, jusques sous les aisselles. Mais comment monte-t-il? Chaque vaisseau lacté est accompagné d'une grosse artère, qui le foule

foule par ses battemens, et force le chyle de monter. Il a des valvules qui laissent monter le chyle, mais l'empêchent de redescendre. C'est ainsi que les seins d'une femme, qui a un enfant, se remplissent de lait. Nous avons du lait également, mais il ne se manifeste pas. Des veines lactées, le chyle entre dans le sang et dans la cavité gauche du coeur, circule dans le corps, y porte la nourriture après s'être déchargé de l'eau superflue dans les reins, revient par les veines au coeur, usé, échauffé, et diminué; passe par la cavité droite et entre dans le poumon pour se rafraichir, prendre de nouveaux sucs nourriciers et recommencer son cours. C'est ainsi que les enfans croissent et que les adultes se nourrissent, i. e. à d. réparent les forces perdues.

On prétend encore que nous recevons par certains pores de la peau, et par certains vaisseaux très fins, des particules extérieures qui nous fortifient, de même qu'on assure, que les arbres se nourrissent par les feuilles, aussi bien que par les racines. Il est certain que nous recevons dans un membre affoibli ou blessé, les liqueurs corroboratives qu'on y applique. Notre sang s'infecte de la galle, de la petite vérole, de la rougeole, des taches péléchiales, par l'attouchement des malades qui les ont. Il entre donc quelque chose dans notre corps, et dans notre sang par cet attouchement. On attribue encore à

cette même cause une expérience, qu'on croit avoir faite; la voici. Quand deux personnes d'un âge fort différent couchent ensemble, la jeune s'affoiblit, dit-on, et la vieille se fortifie. Aussi bien des gens ne veulent-ils pas permettre, qu'une nourrice, ni même une mère garde son nourrisson dans son lit. Il est certain, que celui qui est couché avec une personne malade en souffre, et qu'on peut s'empoisonner par l'attouchement.

Quand la transpiration est forte et bonne, la contagion prise par les pores de la peau, n'est pas fort dangereuse, la transpiration rejettant les mauvaises humeurs. De là vient, que les personnes qui s'effraient en voyant un malade, sont fort en danger de prendre sa maladie, parce que la frayeur arrête la transpiration, en faisant rentrer le sang vers les parties intérieures. La peur est donc souvent plus dangereuse que le mal.

Plus les fibres sont molles, fléxibles, plus les ligamens sont lâches, et plus ils peuvent recevoir de nourriture, et prendre de l'accroissement; et plus l'animal croit de tout le superflu de la nourriture; ce qui arrive dans la jeunesse. Quand ces fibres et ces ligamens ont acquis plus de dureté, ils s'étendent moins, et cessent enfin de s'étendre; c'est ce qui arrive avec l'âge. Alors l'animal ne croit plus qu'en épaisseur. Quand les fibres ne peuvent plus s'éten-

dre

dre du tout, elles ne reçoivent de nourriture qu'autant qu'il en faut pour remplir le vuide de la transpiration, et le superflu se rejette dans les graisses. Enfin le grand âge les durcit tellement, qu'elles n'admettent plus que peu de nourriture, parce qu'elles sont roides et inflexibles, et que leurs cavités sont presque remplies. Alors leur action est lente, elles se dessèchent; le tems vient, où elles n'admettent plus aucune nourriture; leur mouvement cesse, et l'animal meurt. On a trouvé dans l'extrême vieillesse que les cartilages, les tendons et les veines avoient acquis la dureté des os.

C'est la circulation des liquides, et le mouvement intérieur et extérieur, qui constituent la vie et la santé; qui nourrissent le corps, le font croitre, et en empêchent la corruption; et c'est cette circulation et ce mouvement, qui usent le corps. La nourriture soutient la vie, fortifie les membres; et c'est elle, qui en remplissant les fibres, les durcit, et tue enfin. La fléxibilité des fibres dans l'enfance, donne à cet âge la souplesse, qui le met en état de contracter toutes sortes d'habitudes utiles, de faire tous les exercices nécessaires, et de prendre de l'accroissement. Cette même fléxibilité fait sa foiblesse, et le danger auquel l'enfance est exposée. Un mal léger détruit cette organisation délicate. L'endurcissement des parties, qui les rend fortes

et

et les assure contre les dangers, les roidit, rend leur mouvement lent et pénible, et finit par l'arrêter tout-à-fait, c. à d. par donner la mort. Ainsi le bien et le mal coulent de la même source.

CHAP. IV.

Le Mouvement.

Il y a deux sortes de mouvemens dans notre corps; le mouvement naturel, nécessaire à la vie, qui ne dépend de nous en aucune manière, et qui s'exécute à notre insçu; l'autre libre, volontaire, qui dépend entièrement de nous. Le premier est le mouvement du coeur, des artères, du sang, la transpiration, la respiration, le mouvement du diaphragme, de l'estomac, du canal intestinal. Tous ces mouvemens sont perpétuels, comme celui d'une montre, ou d'une autre machine. Nous pouvons bien les accélérer par l'agitation, et les ralentir par le repos, ou par quelque artifice; nous pouvons encore les arrêter entièrement par la violence; mais il ne dépend pas de nous, de les suspendre et de les rétablir ensuite. Leur cessation est la mort. Il est vrai que nous pouvons retenir notre haleine, mais peu de tems.

On n'a pu jusqu'ici découvrir le mobile, qui met toutes ces parties en action. Ce n'est pas l'air qui meut le poumon, mais c'est le poumon qui agite l'air par

ses

ses mouvemens. Il y a apparence, que le poumon excite le coeur; c'est lui du moins, qui presse sur le diaphragme, qui presse à son tour les intestins, et qui leur donne le mouvement, à ce qu'on dit. Mais quel est le premier principe de tous ces mouvemens, ou si l'on veut, de l'action du poumon? Ces mouvemens naturels nous sont communs avec les plantes, qui ont la circulation de la séve. Ils s'éxécutent par des muscles; le bas ventre en a dix, la poitrine dix sept.

Les mouvemens libres, ou arbitraires sont propres à l'animal. Ce sont chés nous, les mouvemens des bras, des mains, des doigts, des jambes, des yeux, de la langue &c. Ils dépendent de nous, nous pouvons les rallentir, ou les accélérer, les suspendre, les arrêter, les recommencer, les déterminer en tout sens à notre gré. Voici comme on conçoit, qu'ils s'éxécutent. Nos membres ont tous plusieurs muscles pour éxécuter leurs divers mouvemens. L'épaule en a dix neuf, le coude dix, le poignet sept, chaque doigt quatorze, le cou vingt quatre, la cuisse vingt deux, le genou dix, la cheville treize, la machoire cinq de chaque côté. On en compte dans tout le corps humain environ cinq céns.

Les nerfs partent du cerveau, ou immédiatement, ou par la moelle de l'épine, et viennent se joindre à la partie charnue des muscles. S'agit-il de faire un mouvement,

vement, les nerfs correspondans à la partie qui doit se mouvoir, excitent le muscle qui se gonfle, s'accourcit, et tire le tendon attaché au membre; le tendon tiré entraine le membre qui éxécute le mouvement.

En lisant cette explication, ne diroit-on pas, que nos mouvemens doivent être fort lents, et à peu près comme ceux d'une poulie, qui ne céde qu'aux efforts de la corde péniblement tendue par le cabestan? L'explication est vraie, et doit nous étonner d'autant plus, que nos mouvemens sont si rapides. Voyez les jambes d'un homme qui court, les doigts d'un habile écrivain, d'un musicien consommé. Avec quelle vitesse ils éxécutent une foule de mouvemens!

Nous sommes les maitres d'acquérir une prodigieuse facilité et une rapidité étonnante de mouvemens, par le moyen d'un long éxercice. Ces mouvemens dépendent toujours de nous, car ils s'éxécutent à notre gré; les doigts de l'écrivain tracent les lettres qu'il veut écrire, et ceux du musicien touchent les cordes qu'il veut faire résonner, ils ne s'y trompent pas; Cependant tout cela s'éxécute souvent à notre insçu. L'écrivain ne pense pas à chaque lettre qu'il veut écrire, et à sa forme, le musicien ne se nomme pas chaque note, de même que le lecteur ne pense pas séparément à chaque lettre qu'il prononce. On peut

peut lire ſans penſer à ce qu'on lit; la bouche prononce des diſcours accoutumés, ſans que nous y penſions, puisque dans les complimens qu'on ſe fait, on dit quelquefois bon ſoir le matin, et qu'on récite ſes prières en penſant à toute autre choſe.

Mais quel eſt le principe de ces mouvemens? Les tendons tirent le membre, et ſont tirés eux-mêmes par le gros du muſcle; celui-ci eſt mû par les nerfs; mais qu'eſt-ce qui meut ces derniers? voilà le point, et une queſtion à laquelle perſonne ne peut encore répondre.

Imaginez une machine compoſée de cent mille roues, cordes, reſſorts, ſi vous voulez; toutes ces piéces n'ont aucun mouvement par elles-mêmes, elles n'en peuvent donc point avoir à elles dans leur aſſemblage; il faudra toujours qu'un être vivant monte la machine et lui donne le branle. Ainſi l'horloger monte la montre, et vous la remontez. Point de mouvement donc dans un corps qui n'eſt pas vivant.

En effet tout ce que nous voyons, tout ce que nous ſentons eſt peſant, c. à d. preſſe contre un corps qui le ſoutient, et ne s'en élève jamais de ſoi-même; tout cela ne peut donc pas ſe mouvoir. L'eau ne coule que ſur un plan incliné, c. à d. qu'elle tombe quand elle eſt ſur une hauteur; mais elle ne monte jamais à cette hauteur, et elle s'arrête dès qu'elle a atteint

le

le fonds. Si elle monte en vapeurs, ce n'est pas elle qui monte, mais c'est la chaleur qui la réduisant en vapeurs fort rares, la rend plus légère que l'air, qui la presse et la fait monter, à peu près comme le bassin chargé d'une balance, fait monter l'autre bassin, dont vous ôtez les poids Et quand ces vapeurs ont atteint un air aussi léger qu'elles, elles s'arrêtent et demeurent aussi immobiles que l'eau dans un verre; jusqu'à ce que le vent les agite, que le froid ou quelque autre cause les comprime et les fasse retomber en pluie.

L'air n'a pas plus de mouvement propre que l'eau; il ne s'agite qu'étant condensé ou raréfié par le froid ou la chaleur, ensorte qu'il devienne plus pesant en un cas, ou plus léger en l'autre; alors l'air pesant tombe dans l'air léger, et il fait du vent.

Le feu même, le plus actif de tous les corps sans contredit, est absolument immobile, jusqu'à ce qu'une cause étrangère, comme la main de l'homme, ou quelque violent frottement l'excite.

Ainsi tout corps sensible, toute matière est absolument inerte c. à d. immobile par elle-même. Où donc chercher la cause du mouvement dans le corps humain, qui pourtant n'est composé que de matière liquide ou solide?

SECTION

SECTION IV.

Histoire des différentes périodes de la vie.

CHAP. I.

De l'Enfance.

Les hommes ne sont pas tout à coup formés; ils naissent petits et foibles. Les petits poulets piottent, courent et savent chercher leur nourriture au sortir de la coque. Les agneaux, les veaux, les poulains se tiennent sur leurs pieds au moment de leur naissance, et marchent peu d'heures après. Les chiens, les chats et quelques autres quadrupèdes, qui naissent aveugles, ont besoin de quelques jours avant que de savoir marcher. La jeune hirondelle naît avec toute son industrie et bâtit bientôt un nid, aussi adroitement que sa mère. Toutes les bêtes ont bientôt atteint leur perfection, et quelques unes naissent toutes formées. L'homme au contraire, a besoin d'un tems très considérable.

L'enfant n'est en naissant qu'une masse inerte et sans force, qui attend du tems son achèvement et sa perfection. Ses traits ne sont point formés, ses membres n'ont pas leur proportion, la tête est

 d'une

d'une grosseur excessive. Il a des pieds, et il ne peut ni marcher, ni se tenir, ni s'apuyer: ses mains ne peuvent rien saisir, ni tenir, ni arrêter. Il a des yeux et des oreilles, mais il ne voit, ni n'entend rien. Il n'a que deux facultés, absolument nécessaires à sa conservation, et ce sont des facultés, qu'il doit perdre en se perfectionnant, savoir celles de crier et de sucer le sein de sa mère. Au reste il faut qu'on fasse tout pour lui, qu'on le lève et qu'on le couche, qu'on pourvoie à ses besoins, qu'il ne peut pas faire connoitre distinctement. Sans des soins assidus, il périroit le jour de sa naissance; et il reste assez longtems dans cet état d'infirmité totale.

Les premiers jours l'enfant est sujet à des coliques aigues, qui lui arrachent des cris, demandent des secours, et l'exposent à de grands dangers. Il ne paroit pas que les petits des animaux soient sujets à ces coliques, et nous ne savons pas, si les enfans des nations barbares y sont exposés; ainsi on ne sait, si c'est un mal particulier aux enfans des nations policées et un effet de nos institutions; ou un accident propre à la nature humaine. Les premières semaines se passent à peu près à dormir; peu à peu le sommeil diminue, les forces se dévelopent, on remarque que l'enfant commence à apercevoir les objets, et à entendre les sons. Vers la fin du second,

ou

ou au commencement du troisième mois, on voit l'enfant se rendre attentif à la lumière, y tourner ses regards, et se détourner du côté d'où part le son. Les femmes attentives ont soin les premières semaines, de ne pas exposer les enfans à une lumière trop éclatante, et de suivre dans la suite le mouvement des yeux des enfans, de peur que ceux-ci ne s'accoutument à regarder de côté et à loucher. Elles évitent également que l'enfant ne regarde en dessus, ce qui donneroit une mauvaise disposition à ses yeux. Les enfans mettent plus d'une année à distinguer les distances. Ils tendent la main pour saisir ce qui est à dix pas d'eux, comme si la chose étoit à leur portée. Il leur faut aprendre à voir, à entendre, à toucher, comme ils aprennent à marcher et à parler.

Dès que la mère a mis son enfant au monde, ses seins se remplissent de lait, nourriture de l'enfant, et la seule qu'il puisse prendre. Les premiers essais que fait l'enfant pour téter sont douloureux pour la mère. Quelques femmes foibles manquent de lait, et alors elles nourrissent leurs enfans avec des bouillies, ou elles prennent des nourrices, si elles peuvent les payer. Celles qui les nourrissent de bouillies ont de grandes précautions à prendre, pour ne pas surcharger l'estomac des enfans. Les bouillies de farine et de

lait font dangereuses et causent ordinairement des obstructions, qui produisent l'affoiblissement, le rachitisme, la consomption et la mort. On a les mêmes suites fâcheuses à craindre des bouillies les mieux faites de pain rassis et d'eau, dès qu'on en donne trop. Le lait pur, excepté celui du sein, est aussi trop indigeste, il faut y mêler de l'eau. La plûpart des enfans ne trouvent bientôt plus dans le sein de leur nourrice une nourriture suffisante, et il faut y supléer par les bouillies. Mais on a sujet de s'en repentir, si l'on manque de précautions.

La commodité des nourrices à gages une fois imaginée, des femmes robustes, mais commodes, et qui aiment mieux leurs aises que leurs enfans, s'en prévalent, pour se débarrasser du soin d'allaiter et de panser les enfans, et pour jouir de la liberté de sortir du logis et de se répandre. Il n'y a que les riches qui puissent le faire. Ces femmes s'exposent à de grands dangers, surtout aux premières couches, parce que le lait, qui se présente toujours, s'arrête dans les seins, s'y coagule, s'y corrompt, et produit des fièvres, des dépots de pus qu'il faut ouvrir, des cancers qu'il faut couper. On prétend que le lait de la nourrice, qui ordinairement a déja allaité son propre enfant, n'est pas aussi salutaire que celui de la mère à l'enfant nouveau-né, par la raison que le premier lait est

mince,

mince, peu nourrissant, proportionné à la foiblesse de l'enfant; et de plus, purgatif. Plus le lait vieillit, plus il devient épais et nourrissant, et par cela même indigeste pour un enfant nouveau-né, ce qui a des suites fâcheuses, comme la bouillie trop forte.

L'enfant dans le sein de sa mère, participe à toutes les infirmités, à toutes les passions de celle-ci. La colère, la frayeur de la mère est le germe de l'emportement et de la peur de l'enfant. Elle lui transmet ses dégouts et ses penchans. La Reine Marie Stuart étant enceinte, quelques Seigneurs Ecossois tuèrent sous ses propres yeux son sécretaire à coups d'épée. Le fils qu'elle mit au monde, Jaques Roi d'Angleterre, ne put jamais soutenir la vue d'une épée nue. On prétend même que les affections des mères laissent quelquefois des traces visibles et hideuses sur le corps des enfans. Il est bien naturel, que la santé ou la maladie, la force ou la foiblesse de la mère se communique à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Il en est de même du nourrisson; il participe à toutes les affections, et à toutes les infirmités de celle qui l'allaite, soit sa propre mère ou une nourrice à gages. Je rencontrai un jour dans une maison tierce, une jeune fille, qui m'étoit inconnue. C'étoit une jolie brune bienfaite. Elle se mit à parler et je fus effrayé; elle parloit du

du nés, et si indistinctement, qu' on avoit peine à l' entendre, et la cause de cet accident étoit sa nourrice. Cette malheureuse s'étoit attiré par son libertinage, une maladie qui corrompt toute la masse du sang, et qui attaque surtout la gorge, la luette, les gencives et le nés, et avoit communiqué par son lait cette maladie à son nourrisson; et la pauvre enfant, qui n'avoit guéri qu'avec peine y avoit perdu la luette. Que la nourrice s' effraie, se mette en colère, son lait se gâte, le nourrisson en souffre; et il prend ces défauts, si cela revient souvent. On prétend même que le nourrisson peut devenir un coquin, un débauché, un gourmand, par la seule raison que sa nourrice étoit entachée de ces vices, et qu' il peut devenir stupide, en suçant le lait d' une imbécille. Aussi les mères qui aiment leurs enfans, les allaitent elles-mêmes lorsqu'elles le peuvent, et se gardent bien de les confier à une mercenaire. Elles pensent d' ailleurs, qu' une nourrice à gages, qui abandonne son enfant pour en nourrir un étranger, étant mauvaise mère, n' aura guères d' affection pour un enfant, qui ne lui apartient pas, et qu' elle en prendra peu de soin. Il est certain que la nourrice n' est pas si affectionnée au nourrisson, que la mère à l' enfant.

Mais la mode a imposé aux femmes riches, et surtout aux femmes de condition, la loi de s'exposer à tous ces inconvéniens,

et

et de prendre des nourrices. On s'étonneroit fort de voir une dame de condition allaiter son enfant; et les bourgeoises aisées, qui aiment à imiter les dames, prennent des nourrices, toutes les fois qu'elles le peuvent. Cependant il y a bien des femmes, qui se mettent au dessus de cette mauvaise coutume; et il semble que cette mode commence à perdre de son crédit.

On enveloppe l'enfant dans des drapeaux et des linges de toutes sortes; cela s'apelle emmaillotter. Les premiers jours même on lui lie les bras. On dit que c'est afin de les lui étendre; ils s'étendroient bien sans cela. Les peuples barbares de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie n'y font pas tant de façons; ils couchent leurs enfans nouveaux-nés sur de la mousse, de la vermoulure, ou quelque haillons. Le cinquiéme ou sixiéme jour de la naissance de son enfant, un homme donnoit un festin à quelques amis. Pendant que ceux-ci sont à table, on crie au secours, l'enfant a perdu l'haleine, il a des convulsions, il expire, la mère tombe en pâmoison. Une femme de la compagnie prend l'enfant, le remue, le démaillotte. A peine ses liens sont défaits, que le pauvre innocent respire; c'étoit son maillot qui l'étouffoit, un moment plus tard il étoit mort. Avant les trois mois on délivre l'enfant de ses entraves durant le jour, mais on les lui met la nuit. Le jour il porte un corps de

 baleine.

baleine. La plûpart des mères prétendent, que les enfans sont trop foibles, et qu'ils ont besoin du secours de ces corps de baleine pour se soutenir. Mais l'enfant ne fait encore aucun mouvement. Ces corps de baleine sont inconnus chés les négres, chés les hurons, les lappons, les tartares; et les enfans viennent pourtant fort bien. Nos paysans ne prennent pas tant de précautions, et cependant on trouve rarement chés eux des personnes contrefaites. Leurs enfans sont au contraire plus robustes.

Vers le neuviéme mois les premières dents commencent à percer, ce sont celles de devant. Quand il s'en présente plusieurs à la fois, l'enfant est en danger, et souffre beaucoup; mais cela est rare; elles viennent ordinairement l'une après l'autre. Il y a peu d'enfans qui n'aient alors des coliques, un peu de fiévre, quelques uns même ont des convulsions fréquentes et dangereuses, et il en meurt plusieurs. On a compté que le tiers des enfans meurt dans le cours de la première année. Ce qui soulage beaucoup ces pauvres enfans, c'est qu'ils bavent avec excès, et qu'ils ont ordinairement une diarrhée, qu'il faut favoriser. L'art y supplée par des purgatifs et des clystères. A l'âge de quatre ans les enfans ont toutes leurs dents, excepté les quatre machelières au fonds de la bouche, qui ne viennent qu'environ la vingtiéme année.

Vers

Vers la fin de la première année, l'enfant commence à se soutenir sur ses jambes. On a coutume de porter presque continuellement les enfans jusqu'à ce qu'ils sachent marcher. Ces enfans deviennent commodes; et veulent toujours être sur les bras; ils ne savent pas s'aider. Les pauvres gens mettent leurs enfans à terre sur quelque linge après les premiers mois, et les abandonnent de bonne heure à eux-mêmes. Aussi savent-ils se trainer, s'aider, se tourner de bonne heure. Seulement il faut les mettre en lieu, où ils ne puissent pas tomber rudement.

Dès qu'un enfant commence à poser un pied devant l'autre, et qu'il veut aprendre à marcher, on lui aide au moyen de chaises roulantes, de lisières &c. Toutes ces machines ont cet inconvénient, qu'elles compriment la poitrine. Les enfans du peuple, et surtout des campagnards aprennent à marcher d'eux-mêmes, et tous les enfans peuvent se passer de lisières. Des parens timides font mener longtems leurs enfans quoiqu'ils marchent fort bien; ils craignent que l'enfant abandonné à lui-même ne tombe, et ne se blesse; ils allèguent qu'il est étourdi. Le danger n'est pas grand; un enfant tombe vingt fois sans en ressentir aucun mal parce qu'il ne tombe pas de haut. Les enfans foibles qui marchent seuls, sont timides et usent de précaution, ensorte qu'ils tombent rarement.

ment. Qu'un tel enfant soit en pleine course, il se rallentira et saisira quelque apui s'il approche d'un seuil de porte, ou d'un autre obstacle. Au contraire les enfans si longtems gardés, ne connoissant pas le danger, sont étourdis, et tombent bien plutôt et plus lourdement; ils ne savent pas s'aider ni se précautionner; plus on les garde, plus ils deviennent grands, lourds, étourdis, et plus les chutes sont dangereuses. Les parens qui craignent pour leurs enfans, n'ont qu'à leur ôter les lisières de très bonne heure, ou ne leur en point donner.

> Le trop de précautions qu'on prend contre un danger,
> Fait le plus souvent qu'on y tombe.

A peine les enfans savent marcher, qu'ils grimpent. Ici le danger est réel. Ils peuvent en tombant, se blesser, se démettre, se casser les membres et se tuer. Les enfans à qui on interdit absolument cet exercice deviennent lourds et timides. Les autres se fortifient, s'enhardissent, acquièrent de l'adresse par ces essais. Les parens et les surveillans prudens se contentent donc de diminuer le danger; ils ferment aux enfans l'accès des lieux trop élevés, des fenêtres, des toits, ils écartent les échelles trop hautes. Ils se tiennent près des enfans, pour les secourir au besoin, mais sans leur rien dire, sans les aider, ni à grimper, ni même à descendre,

et

et ne leur prêtent la main qu'à la dernière extrémité. Quand ils les voient en un danger réel, ils se gardent bien de s'écrier et de tancer les enfans. Ils s'efforcent d'être tranquiles, se mettent à portée, et laissent les enfans se tirer tout doucement du péril; après quoi ils le leur montrent en les avertissant. On ne voit guères se blesser, que des enfans trop retenus, trop gardés, trop aidés, et qui sans exercice et sans adresse, échapent par hazard à la vigilance de leurs surveillans. Un enfant exercé mesure ses entreprises à ses forces; il connoit sa portée, et voit le péril.

La fontanelle se ferme dans le cours de la seconde année. C'est alors aussi que les cheveux commencent à couvrir la tête. Bien des gens couvrent soigneusement la tête de leurs enfans. Cette méthode affoiblit la peau et le crâne, et expose la tête trop tendre à bien des douleurs, outre que cette chaleur continuelle y détermine une quantité de sang, qui se jette toujours dans les parties les plus chaudes du corps; et le tout ensemble produit des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des rhumes de cerveau, souvent opiniâtres. Quelques cent ans après une bataille entre les Egyptiens et les Perses, on distinguoit encore les crânes des morts des deux nations sur le champ de bataille. Ceux des Egyptiens étoient épais et durs; ceux des Perses

Perses minces et mous. C'est que les Egyptiens alloient nud-tête, et que les Perses se couvroient de gros bonnets. Plusieurs personnes, pour fortifier la tête de leurs enfans, et leur épargner les maux dont j'ai parlé, leur couvrent légèrement la tête, tant que la fontanelle est ouverte, et la découvrent entièrement, dès que celle-ci est fermée. Les cheveux n'en croissent que mieux. Il ne faut pas pourtant exposer un enfant nud-tête aux grandes ardeurs du soleil. Le froid, la neige et la pluie ne sont guères ou point dangereux.

Les enfans sont sujets à avoir de la vermine sur la tête. Avec un peu de soin elle se perd, à mesure qu'ils deviennent grands. Il y a des gens qui croient que cette vermine leur est utile, en ce qu'elle décharge la tête d'humeurs superflues.

Ils ont presque tous de tems à autre, des ébullitions considérables sur la tête. Celle-ci se couvre de croûtes, et quelquefois même de pustules remplies de pus. Ces ébullitions, quelques dégoutantes qu'elles soient, sont très salutaires; ceux qui les guérissent trop promptement attirent à leurs enfans des maux fâcheux; on en a vu qui ont perdu par cette imprudence, l'ouïe, ou la vue. Ces ébullitions se perdent d'elles-mêmes avec l'âge, et ne sont nullement dangereuses, pourvu qu'on ait soin de les nettoyer, et si elles sont fortes, de

couper

couper les cheveux, de peur qu'il ne se forme des amas et des plaies. On a vu des enfans négligés, à qui le pus ramassé a creusé de profondes plaies, qui se sont remplies de vers.

CHAP. II.

De la petite Vérole.

Peu de personnes échappent à la petite vérole. C'est une ébullition plus ou moins abondante, qui se répand sur tout le corps, en forme de petites taches rouges, qui s'élèvent peu à peu, puis de pustules, qui se remplissent de pus. Ces pustules s'ouvrent et se déchargent, quelquefois elles se dessèchent sans s'ouvrir. Cette maladie étoit inconnue à l'antiquité. L'Amérique l'ignoroit avant que les Européens eussent découvert cette terre, et lui en eussent fait part. Je pense qu'elle n'est pas fort connue au midi de l'Afrique et aux Indes. Elle est ordinairement épidémique, et revient tous les six ou sept ans. Elle est contagieuse, principalement quand elle séche, et très meurtrière, car elle emporte presque la dixiéme partie des enfans qu'elle attaque. C'est surtout ces derniers qui y sont sujets: cependant on a vû des adultes en être atteints; mais alors elle est d'autant plus douloureuse et plus redoutable, que l'âge est plus avancé et la peau plus endurcie. C'est un bonheur qu'elle n'attaque jamais qu'une

qu'une fois une même personne; du moins n'a-t-on point d'exemple bien avéré, qu'on l'ait prise deux fois.

Elle se manifeste par des vomissemens, des maux de coeur, de la fiévre, des douleurs de tête, des rêveries, mais qui ne sont point dangereuses, non plus que les convulsions qui accompagnent quelquefois l'éruption et la favorisent.

Plus on échauffe les enfans, de quelque manière que ce soit, plus on augmente la fiévre, l'éruption et le danger. Le peuple qui ignore cela croit bien faire en chauffant les poeles à l'excès, en mettant sur les enfans de grosses couvertures, en leur donnant du vin, ou d'autres drogues échauffantes. Il en périt beaucoup de cette manière, et ceux qui en réchapent, en remportent souvent de fâcheuses suites, des yeux foibles ou malades, des ébullitions opiniâtres &c.

Il faut le plus qu'on peut, égayer les enfans durant cette maladie, et les empêcher de dormir hors leurs heures ordinaires, à moins qu'ils ne soient très mal, et qu'ils ne gardent le lit. Ces pauvres enfans sont tristes, pesans, assoupis, mais il faut résister à cet assoupissement. Les médecins ordonnent de ne point enfermer ces malades, mais de les laisser sortir, jouer à l'air même froid, pourvu qu'ils n'en soient pas trop affectés. Ils défendent de beaucoup

chauffer

chauffer la chambre des malades, et leur interdisent la viande dès la fiévre. Ils veulent qu'on aere la chambre une ou deux fois le jour, et qu'on y brule du vinaigre. Ces précautions rendent ordinairement la petite vérole fort bénigne.

On a inventé un moyen de rendre son venin encore moins dangereux par l'inoculation. Elle consiste à prendre un peu de pus de petite vérole sur la pointe d'une lancette, et à l'insinuer sous la peau supérieure au moyen d'une légère égratignure. Cet art nous vient de Circassie, où il est en usage depuis plusieurs siécles, pour conserver la beauté des filles, et les rendre de meilleur débit. Il est décidé, que la petite vérole inoculée est beaucoup plus bénigne que la naturelle, même quand l'éruption est égale. Il est constant par de longues observations, que de mille enfans inoculés il en meurt à peine dix, au lieu qu'il en meurt plus de cent sur mille de la petite vérole naturelle. Cette opération est encore sujette à bien des contradictions, cependant elle semble gagner le dessus.

On préparoit autrefois rigoureusement les enfans qu'on vouloit inoculer, quelques six semaines d'avance, par des purgatifs fréquens et une diéte sévère; la viande leur étoit absolument interdite. Aujourd'hui plusieurs médecins ne préparent plus, n'ordonnent plus de diéte, et permettent la viande jusqu'à la fiévre.

Quand

Quand la petite vérole est extrêmement abondante, elle est capable de défigurer tout le visage, de gâter la peau en la marquant, de changer les traits, de les déranger et de les grossir, ensorte qu'un enfant charmant avant cette maladie devient hideux et méconnoissable. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle attaque même les facultés de l'esprit, et rend les enfans stupides, lorsqu'elle est violente. Elle éxerce assés souvent sa malignité sur les yeux. La petite vérole inoculée ne produit aucun des ces effets.

La rougeole est une maladie propre aux enfans. C'est une ébullition en forme de taches rouges, qui ne supure point. Elle est plus dangereuse par ses suites que par elle-même. Son venin se jette souvent sur les parties nobles, et laisse des restes fâcheux, le plus ordinairement des catharres, et tue même quelquefois. Cette maladie demande le lit, le régime et une chaleur modérée.

Les enfans ont presque tous des vers. Pourvu qu'il n'y en ait pas trop, ils n'en souffrent guères, dès qu'ils ont acquis quelque force; mais l'abondance en devient très fâcheuse et meurtrière. Les vers sont de plusieurs sortes.

Les enfans sont plus exposés que tout autre à toute contagion. Plus ils sont jeunes, plus leurs parties sont molles et tendres, et plus le venin s'insinue, et plus son

son action est violente. Les personnes prudentes écartent autant qu'elles peuvent les enfans des chambres des malades. On prétend même que ces innocens se consument en couchant avec des personnes âgées. Un danger très réel qu'ils courent au moins, et qui en a emporté plusieurs, c'est d'être étouffés, si la personne avec qui ils couchent, se met sur eux dans le sommeil. On voit par là combien leur vie est exposée. Aussi les parens sages pensent toujours qu'ils peuvent aisément perdre leurs chers enfans; ils prennent des précautions pour les conserver, et s'attendent à ces accidens, afin de n'en être pas trop effrayés, quand ils arrivent. Ceux qui ne prennent pas ces précautions sont inconsolables dans le malheur. La moitié des enfans meurt avant la septiéme année. Il est très rare de trouver une famille tant soit peu nombreuse, qui n'ait perdu plusieurs enfans. On voit quelquefois des familles entières de huit, dix enfans, mourir en bas âge. Un moment suffit pour emporter un jeune enfant qui paroit en pleine santé.

CHAP. III.

Continuation de l'histoire de l'enfance.

Les enfans crient et pleurent beaucoup. Au commencement ils n'ont point d'autre moyen de manifester leurs besoins, leurs douleurs et leurs desirs. Ils crient même

 souvent

souvent sans qu'on en puisse découvrir la cause, ni les apaiser. Beaucoup d'enfans ont une certaine période, où ils crient sans relâche, et en aparence sans sujet. Cela dure une heure ou plus chaque jour pendant plusieurs mois, et toujours à la même heure. Quand le tems est passé, les cris cessent sans autre raison. Tous les soins qu'on peut prendre pour les prévenir ou les faire cesser sont infructueux. Il y a des gens qui prétendent que ces cris sont salutaires aux enfans, pour déveloper leurs poumons, et mettre leur sang en mouvement, c'est leur promenade, disent ces gens. A mesure que leurs forces se dévelopent, les enfans crient moins, jusqu'à ce qu'enfin chés les hommes la faculté de pleurer se perde presque entièrement. Les femmes plus sensibles pleurent aisément à tout âge, Ceux qui servent les enfans peuvent facilement les rendre pleureurs et criards, en faisant trop d'attention à leurs cris, en les caressant, et en se donnant beaucoup de mouvemens pour les apaiser.

Ces maux, ces cris, ces pleurs de l'enfance ne l'affectent pas comme nous serions affectés avec de pareils symptômes. L'ignorance du mal, la grande légèreté, et surtout la gaieté des enfans leur épargnent la prévoyance, le souvenir des douleurs, et une grande partie de la souffrance. Aussi les voit-on gais et pétulans. Dès que l'enfant peut faire entendre quelques sons expres-

expressifs, dès qu' il commence à distinguer les objets et à jouïr de quelque liberté de mouvemens, on remarque dans ses gestes, sur son visage, dans le ton de sa voix une grande activité, et une gaieté charmante. Il s'agite, il gazouille, il met de l'accent dans son gazouillement, on diroit qu' il s'entend, qu'il raconte, qu'il se fâche, qu'il caresse; il rit, il s'écrie, il tressaillit, il veut tout saisir, et saisit tout avec une maladresse amusante: il porte tout à la bouche, et finit par tout jetter par terre. Il ne faut pas lui vouloir du mal du dommage qu' il cause, il jette également un bâton et un vase précieux, mais il ne connoit ni le prix du vase, ni sa fragilité. Celui qui veut conserver ses affaires, doit les mettre hors de là portée des enfans. Longtems les enfans demeurent maladroits, mais leur maladresse a ordinairement bonne grace. L'étourderie ne les quitte aussi que bien tard faute d'expérience. Ils ne connoissent pas le mal, comment pourroient-ils être prudens?

Les enfans sont colères; un refus, une légère offense les irrité; ils crient à pleine tête, ils frapent, ils trépignent. Ces passions sont exaltées par la faute de ceux qui gardent les enfans. L'empressement de ceux-là à épargner à ceux-ci tout sentiment fâcheux, rend les derniers délicats et sensibles. Or celui qui est sensible et délicat est colère, parce que tout le blesse. On agace

les enfans, on s'amuse de leur colère qu'on a excitée; on les exhorte à battre, et on rit de leurs emportemens et de leurs petites violences. Cela les aigrit et les rend méchans. Il y a des gens assés imbécilles, pour grossir par leurs plaintes les maux que ressent l'enfant, les injures qu'il peut avoir reçues; pour accuser la table, le chien des étourderies de l'enfant, et pour lui aprendre à exhaler sa colère sur ces objets innocens, qu'ils battent même, pour consoler l'autre, ou pour l'amuser; pour se laisser battre eux-mêmes et faire semblant de pleurer. Un enfant, à qui on a d'abord refusé quelque chose, et dont on a méprisé les cris, sans y répondre, ni par des menaces, ni par des caresses, aprend à suporter le refus; celui dont on n'écoute pas les plaintes aprend à souffrir ses douleurs. Celui qu'on a laissé s'aider lui même, qu'on n'a pas secouru avec empressement dans ses chutes, aprend à suporter les chutes et les autres petits accidens. On peut presque former les enfans à son grè, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine.

Les enfans ne paroissent pas naturellement portés à la crainte; un enfant accoutumé de bonne heure à coucher seul dans les ténèbres, ne les craint pas, mais il faut l'accoutumer dès les premiers mois. Les enfans attaquent les chats, les chiens, ils attaqueroient des lions et des tigres, ne

ne connoissant pas le danger. Cependant on voit des enfans très peureux. En voici la raison. On ne les a jamais laissés seuls, jamais ils n'ont été dans l'obscurité; les gardes leur ont fait peur des choses qu'ils ne devoient pas toucher, des endroits où ils ne devoient pas aller; elles les ont menacés de l'homme noir, du gros chien &c. pour les faire taire; elles leur ont conté des histoires épouvantables, pour les amuser ou les faire dormir. Ces pauvres malheureux, qui ont puisé la peur non tant dans ces discours insensés, que dans les gestes d'effroi; dans le ton d'angoisse des conteuses, ne sachant aprécier le danger prétendu dont ils n'ont point d'idée, ont conçu des monstres dans leur imagination saisie: ils n'osent plus rien entreprendre, le moindre petit chien, un oiseau, une ombre les jette dans des transes.

Les suites de cette timidité sont très funestes. Un pauvre enfant a infiniment à souffrir surtout les longues soirées de l'hyver; il n'ose souffler, ni quitter le tablier de sa garde. Le moindre bruit dans la maison lui annonce des spectres et des monstres. La frayeur le trouble, l'agite, altère sa santé. Qu'un mauvais plaisant s'avise de l'effrayer, et il ne faut pour cela qu'un drap, un masque, ou une voix rauque, l'enfant prend des convulsions, des attaques d'épilepsie, des foiblesses, et il

meurt même misérablement. S'il vit, sa vie est malheureuse et inutile; le courage lui manque, il ne peut rien entreprendre.

Les parens sensés et soigneux veillent éxactement sur leurs domestiques et sur leurs enfans, de peur que les premiers, ignorans des fâcheuses suites d'une semblable folie, ne gâtent ceux-ci par leurs mauvais contes. S'ils remarquent que leurs enfans s'effraient de quelque objet ou de quelque bruit inconnu, ils le lui font voir et éxaminer de près.

Les enfans n'ont aucun dégout pour quoi que ce soit; ils manient les araignées, les vers, les chenilles, les choses les plus sales. S'ils gardoient cette insensibilité, ils s'épargneroient bien des désagrémens, mais leurs affaires, et les personnes qui auroient commerce avec eux en souffriroient; on les rebuteroit partout, parce que leur vue inspireroit du dégout; ainsi les parens leur inspirent du dégout pour la malpropreté, et leur aprennent à se tenir nets. Mais les gens sages se gardent bien de pousser cette délicatesse jusqu'aux chenilles, aux araignées, aux insectes quelconques, parce qu'elle est inutile et absurde.

Les enfans aiment assés à tirailler les chiens, les chats, les oiseaux, tous les animaux qui sont à leur portée, et même leurs camarades. Cela vient de leur activité: ils veulent agir, et ne savent comment:

ment: d'ailleurs il y a des gardes assés imbécilles pour se laisser battre et tirailler par les enfans afin de les amuser. Les gens sages défendent absolument ces désordres, parce que c'est un tourment pour les pauvres objets de ces jeux, et un éxercice de cruauté. Si les jeux de l'enfant sont cruels, sa colère deviendra féroce.

Les enfans sont très curieux, ils veulent tout voir, tout éxaminer, et avant que leurs yeux et leurs doigts soient formés, ils portent tout à la bouche, pour voir si ce n'est pas quelque gourmandise, le seul intérêt qu'ils aient actuellement. Cela est naturel, ils ne connoissent encore rien, et ils doivent aprendre une infinité de choses. Par la même raison un enfant dans la rue ou à la promenade s'arrête à tout, relève chaque petite pierre, chaque brin de bois, chaque fleur. Les gens instruits de l'utilité de ce penchant, les laissent faire, mais ils écartent les jouets grossièrement barbouillés de verd et de jaune, parce que ces couleurs sont des poisons, que l'enfant lécheroit et qui lui feroient du mal.

Ces petites créatures s'attachent de bonne heure aux personnes qui en prennent soin; la nourrice a les premiers droits, puis ceux qui jouent avec eux, ou qui leur font quelque bien ou quelque plaisir à leur façon; enfin les petits enfans sont l'objet de leur attention, de leur bienveillance et

de leurs caresses. Il est amusant de voir ensemble deux petits enfans qui ne sont pas accoutumés l'un à l'autre. Tout le reste, et surtout les enfans plus grands qu'eux et les personnes âgées, leur est indifférent. Il y a même deux ou trois périodes, où ils sont farouches, et ne veulent voir aucun étranger. Cela se passe de soi-même, et bien vite auprès des enfans accoutumès à voir beaucoup de monde. L'attachement des enfans est souvent à charge aux personnes qu'ils affectionnent; ils ne veulent les quitter ni jour ni nuit, ils refusent les soins et les services de tout autre; ils veulent accompagner leurs amis partout, et pleurent et se désolent quand ils en sont séparés: cela arrive ordinairement après une maladie des enfans, où ils s'attachent à ceux qui les ont servis. Cet attachement est bon, mais il touche au caprice; pour l'éviter il suffit d'accoutumer l'enfant à plusieurs personnes, aux domestiques indifféremment, et même à des inconnus.

C'est dans l'enfance et la jeunesse, que le corps fléxible peut acquérir de l'adresse, et se former à tout ce qu'on veut; c'est aussi à cet âge, que les enfans peuvent le mieux aprendre les élémens des choses, qu'ils auront un jour besoin de savoir. Voilà pourquoi il faut profiter de ce tems, et les parens envoient leurs enfans aux écoles et leur font donner les instructions néces-

nécessaires. C'est le tems d'aprendre à jouer des instrumens, à danser, à écrire. Cet âge passé on n'aprend plus qu'avec peine, et il ne reste guères que le regret de n'avoir rien apris. C'est le cas de bien des personnes âgées, qui n'ont pas écouté dans leur jeunesse les conseils et les ordres qu'on leur donnoit. Passé ce tems il est presque impossible d'aprendre à écrire, à jouer du clavecin, les doigts roides ne peuvent plus se plier et s'accoutumer. D'un autre côté la jeunesse est le tems où l'on contracte de mauvaises habitudes; la souplesse du corps et de l'esprit se prête et se fait au mal de même qu'au bien. Ces habitudes deviennent bientôt incorrigibles si on ne les corrige pas de bonne heure. C'est pourquoi les parens et les instituteurs veillent si soigneusement aux fautes et aux défauts de la jeunesse.

C'est dans la jeunesse que se forment les vices et les vertus, comme la paresse et la vigilance, la négligence et l'ordre, la pusillanimité et le courage, la malice et la bonté, la colère et la douceur, la gourmandise et la sobriété. Ce sont des habitudes, qui se contractent.

Plus l'enfant avance en âge, plus il devient grand, plus il acquiert de forces, plus sa santé s'affermit, et plus tous ses sens se perfectionnent par l'usage.

Chap. IV.

L' adolescence.

L'âge depuis ſeize juſqu' à vingt ans environ, eſt le tems où la jeuneſſe achève de faire ſon cru; les jeunes hommes prennent de la barbe, leur voix devient rauque et groſſe. Les jeunes filles ſont ordinairement formées avant ce tems.

La jeuneſſe eſt l'âge, où chacun choiſit ſon état et ſ'y prépare plus particulièrement, où les jeunes hommes aprennent les métiers, les arts, les ſciences. Par cela même c'eſt une période fort importante pour tout le reſte de la vie. Ceux qui en profitent pour aprendre à faire un ouvrage utile, trouvent dans la ſuite un établiſſement honnête. Ceux qui ont été négligens en ce tems mènent une vie triſte dans la miſère et le mépris.

Mais c'eſt auſſi la période la plus dangereuſe de la vie; c'eſt celle de la fougue des paſſions, de la colère, du plaiſir, de l'intempérance, des projets et des entrepriſes téméraires, de l'aveugle confiance en ſoi-même et aux autres. La jeuneſſe ſent les premiers rayons d'une raiſon dévelopée; on commence à la traiter en homme, à lui témoigner des égards; ſouvent les parens lui laiſſent beaucoup de liberté, ou elle eſt entièrement abandonnée à elle-

même.

même. Ensorte qu'il lui semble être tout à coup formée et capable; elle n'écoute plus que ses fantaisies; l'expérience lui manque, sa raison n'est pas encore murie; elle ne sait donc ni se conduire ni se laisser conduire. Par malheur son imprudence, et sa confiance téméraire, sa facilité à se laisser séduire attire les séducteurs. Jeunes gens perdus, hommes ruinés, vieillards fripons, femmes sans honneur, tout se jette sur l'adolescent échapé nouvellement à la tutéle. Les uns l'entrainent à la débauche et lui aprennent à en faire gloire; les autres attentent à sa bourse. Il n'y a guères que le riche qui soit exposé à ces dangers. Il n'en vaut pas la peine de corrompre un pauvre garçon. Il se trouve bien de tems en tems quelque vaurien en sous ordre, pour qui une bagatelle est de bonne prise, mais cela est assés peu commun. Le peuple échape ordinairement. D'ailleurs il se borne à peu près à l'ivrognerie, furtout en province; dans la capitale, et parmi les gens d'importance on va plus loin. Tout cet article regarde les peuples policés. Chés les nations barbares il ne se trouve point de séducteurs.

Un jeune homme qui a le malheur de tomber dans ces piéges, perd le tems précieux de la jeunesse, et se ruine, quant à la fortune autant qu'il peut, et quant au corps, à l'esprit et aux moeurs, peut-être sans ressource. Il néglige la culture de son

esprit,

esprit, il s'accoutume au désordre et au vice, et se prépare une vieillesse caduque à l'âge de trente ans.

Les filles qui ont le malheur de se laisser surprendre aux séductions, s'exposent à une plus grande infortune encore. Le moins qu'elles risquent, c'est de passer leur vie dans la honte et le mépris.

La jeunesse est l'âge de l'amitié prompte. Une liaison est bientôt formée, parce que la défiance, fruit tardif de l'expérience, n'y met aucun obstacle. La bonne foi et une confiance entière la rendent fort vive, et elle dure assés ordinairement toute la vie, pour peu que l'habitude, et une certaine conformité de gouts honnêtes la cimentent. C'est cette facilité à se lier d'amitié, qui livre les jeunes gens aux séducteurs.

Tous les sentimens se dévelopent rapidement; on se trouve presque tout à coup tout différent de ce qu'on étoit auparavant. Le desir de la vertu, la piété sont dans leur plus grande force.

Jusqu'ici la jeunesse a vêcu d'aumônes, elle n'a rien mérité encore par un travail utile; toutes ses occupations n'ont été que des préparations à sa véritable vie; inutile à elle-même et aux autres, elle a tiré par grace sa subsistance de ses parens et de la société, qui se sont chargés avec plaisir du soin de sa foiblesse, dans l'espérance d'en

retirer

retirer un jour des services. Voici le tems de pourvoir par elle-même à ses besoins, et de payer à la société la dette qu'elle a contractée, c. à d. de travailler à son tour. Les laboureurs, les artisans commencent à s'en acquiter plutôt que ceux, qui s'apliquent aux sciences, et qui attendent des charges dans l'état. Ces derniers ont encore un long aprentissage à faire, avant que d'être capables de ces charges, toujours importantes. Leurs études n'ont atteint que les premiers élémens, il leur faut étendre leur connoissances, et attendre que l'âge ait muri leur raison, avant d'être admis à l'administration de la justice, des finances, de la police, ou d'être apellés à instruire la jeunesse et le peuple.

Chés les nations barbares un jeune homme est tout ce qu'il peut être, dès qu'il sait conduire un troupeau, cultiver une piéce de terre, chasser une bête, ou pêcher un poisson; le voilà homme fait, il s'établit, et devient chef de famille. Pour les femmes, en tout pays, leur destination est de conduire la maison, et d'élever leurs enfans; elles sont bien plutôt capables de remplir leur destination que les hommes.

Chap.

CHAP. V.

L' âge viril.

L'âge de la plus grande force est entre trente et cinquante ans. La fougue des passions est rallentie, la raison murie par l'expérience, le corps affermi par l'âge, sans avoir trop perdu de son activité et de sa souplesse. C'est le tems du travail, et de la grande utilité de l'homme.

Ces forces varient beaucoup, selon que l'homme est né de parens robustes ou délicats, ou même valétudinaires; selon l'éducation, c. à d. selon qu'il a mené une vie active ou sédentaire, selon qu'il a été simplement ou délicatement nourri, vêtu et conduit; selon la profession qu'il éxerce, et surtout enfin, selon sa bonne ou sa mauvaise conduite. Le laboureur, l'artisan qui fait un ouvrage rude, comme le forgeron, les enfans des pauvres gens, qui sont peu soignés, simplement nourris, qui courent beaucoup, qu'on n'aide guères, deviennent robustes et vigoureux. Ils soutiennent de longs et pénibles travaux étant hommes, ils portent des charges surprenantes. Les hommes nés de parens riches, et qu'on a beaucoup soignés, délicatement nourris, qu'on s'est empressé d'aider partout, qui ont reçu tous les soulagemens imaginables dans les maladies, qui n'ont fait aucun travail pénible, sont beaucoup plus foibles.

Aussi

Auſſi le ſont ceux qui mènent une vie ſédentaire, tous ceux qui liſent et écrivent beaucoup. Il eſt aſſés ordinaire, que les parens transmettent leurs infirmités à leurs enfans; ſi par exemple, le père ou la mère ſont étiques, il y a tout lieu de craindre, que les enfans ne le deviennent un jour auſſi; la goute paſſe des pères aux enfans. Mais ceux qui ſont le plus à plaindre, les plus foibles, les plus valétudinaires, ſont ceux qui dans leur jeuneſſe ont donné dans la débauche; ordinairement ils reſſentent dès les trente ans les infirmités de la vieilleſſe, leur corps eſt uſé, leurs forces ſont perdues.

L'enfance étoit gaie, la jeuneſſe pétulante, l'âge viril eſt grave et ſérieux; prudent et circonſpect; réfléchiſſant avant que d'entreprendre, ferme dans ſes réſolutions, et conſtant dans l'éxécution de ſes projets. Mais tous les hommes ne ſont pas hommes. On en voit, qui à l'âge de quarante ans, ſont légèrs, imprudens, téméraires, inconſtans, lâches. Ce ſont ceux qui dans leur jeuneſſe n'ont pas apris à ſe ſervir de leur raiſon; ceux qui étant riches, n'ont jamais eu de peine à ſe ſatisfaire; ceux qui ont eu autour d'eux des complaiſans, empreſſés à les ſervir, à leur ſauver la peine de leurs folies, à reparer et à cacher leurs fautes, à penſer et à agir pour eux. Les enfans qui peuvent payer un pauvre camarade pour faire leur tâche à l'école, n'auront

un

un jour de l'homme que la figure, et les connoissances et la raison d'un enfant. D'autres encore qui se sont accoutumés au vice sont vicieux, et n'atteignent point à la sagesse de l'homme, ils sont paresseux comme les enfans qui ne connoissent pas la conséquence de la paresse; gourmands, colères, curieux de se parer, comme des imbécilles, selon les habitudes qu'ils ont prises.

On écoute le jeune homme sensé avec plaisir et complaisance, on l'aime quand il a une bonne conduite; s'il s'oublie on le méprise et on en rit; s'il s'irrite, ses menaces excitent la pitié; on sait bien qu'il manque de pouvoir et de constance pour éxécuter des menaces inconsidérées. L'homme sage est estimé et respecté; il a la confiance de ceux qui le connoissent; on le consulte et on l'écoute: ses discours ont de l'autorité, parce qu'ils sont sensés et graves, et que l'âge et l'expérience leur donnent du poids. Il ne s'irrite point sans raison, et pour des bagatelles; mais on craint sa colère, on sait qu'elle est juste, on connoit sa constance, à éxécuter ses desseins, son autorité, son crédit et son pouvoir. C'est lui qui range à l'obéissance les enfans mutins, et les domestiques rebelles, qui procure la paix de la maison, arrête l'insolence de ceux qui voudroient la troubler. Il ne promet qu'après avoir bien pensé à la justice de la promesse et à la possi-

la possibilité de l'éxécution, et quand il a promis, on peut compter sur sa parole. Il est ferme dans l'éxécution de son devoir et de ses desseins, il sait sacrifier son plaisir et résister aux sollicitations; ce ne sont pas les prières de ses amis, mais la raison et l'équité qui règlent sa conduite. Il est laborieux, sachant que c'est sur lui que repose la prospérité de sa maison. Tel doit être l'homme, on en trouve sur ce modèle, mais il y en a beaucoup, qui paroissent être hommes, et qui ne le sont pas.

Les femmes sont d'un caractère différent. C'est la patience, la douceur, la complaisance qui les distinguent. On attend d'elles, non de la vigueur, mais de la bonté. On ne les craint pas, mais on aime et l'on respecte une femme raisonnable. Aussi c'est à elle qu'on s'adresse, quand on veut obtenir quelque chose.

Mais si tous les hommes ne sont pas hommes, toutes les femmes ne sont pas femmes non plus. On en trouve de folles, qui n'ont d'autre pensée que leur parure; de puériles, qui ne sont que caquetter, entendre, chercher, altêrer les nouvelles de la ville et des maisons. Celles-ci sont méprisées, parce que ce sont de petits esprits, qui ne savent s'occuper d'aucune chose utile et sérieuse; on les déteste même, parce qu'elles cherchent à pénétrer les secrets des familles, qu'on n'aime pas à voir pu-

 blier;

blier; elles imaginent, elles devinent, elles ajoutent, disent presque toujours des fausses, et causent beaucoup de chagrin et de trouble, non à dessein, mais par sottise. Enfin il y a des femmes furieuses, qui se portent aux derniers excès, qui exhalent leur colère contre leurs maris par des querelles et des injures, maltraitent leurs domestiques et leurs enfans. On a remarqué qu' une telle femme est plus dangereuse, et capable de plus grands excès qu'un homme, parce que les femmes sont plus sensibles, et moins maitresses de leurs sentimens. On en trouve aussi, qui ont la gravité et la fermeté des hommes; cela est aussi rare que de les voir égaler la force de ces derniers.

Chap. VI.

La vieillesse.

Vers la fin de cette période on commence à se ressentir des infirmités de l' âge, on perd de son agilité, de ses forces, on se refroidit; le corps se courbe, les cheveux blanchissent, les membres, les yeux, le gout, l' odorat, tout s' affoiblit; l' oreille devient dure, les doigts infléxibles, ce qui va toujours en augmentant jusqu'à la mort.

Les passions sont rallenties, et l' activité est diminuée, mais la raison profite de ce calme et s'accroit par une longue expérience. La vieillesse mérite le respect par

sa

ſa prudence, ſa ſageſſe, l'étendue de ſes connoiſſances, et l'obtient de tous les gens ſenſés.

Elle n'eſt pas fort propre à un travail qui demande de l'activité, mais elle eſt d'autant plus habile à conduire, à donner des conſeils. Ses infirmités lui inſpirent quelquefois de l'humeur; le calme des paſſions la rend ſévère, et ſon amour pour le repos l'éloigne de la jeuneſſe turbulente. On trouve cependant des vieillards gais, condeſcendans, et qui ont la complaiſance de ſuporter la jeuneſſe, et de favoriſer ſes plaiſirs. Ces vieillards ſont chéris. La vieilleſſe des femmes reſſemble à celle des hommes.

Ceux qui ont mené une vie déréglée, qui ſe ſont livrés aux paſſions, à la pareſſe, n'atteignent point la vieilleſſe, ou elle eſt fâcheuſe pour eux. Chargés de douleurs, la raiſon leur manque, ils regrettent les plaiſirs qu'ils ne peuvent plus gouter, ils envient à la jeuneſſe ceux dont elle jouit, et ſ'en vengent par des cenſures aigres. Ils n'ont jamais eu l'eſtime des hommes, le mépris les pourſuit encore, et les accompagne avec leur folie et leurs maux jusqu'à ce que la mort y mette fin.

L'extrême vieilleſſe ou la décrépitude eſt triſte; ſon corps ne ſe ſoutient plus, il faut la garder, la ſervir comme un enfant. Les dents ſont perdues, et elle ne prend

que quelque nourriture liquide sans y trouver du gout. Les mains sont lourdes et tremblantes, la langue balbutie, les yeux voient à peine la lumière; la raison même s'affoiblit. Alors l'homme est timide, soupçonneux, capricieux. Il n'est plus utile à rien.

Chap. VII.

De la mort.

Enfin la mort termine les plaisirs & les peines de la vie. Elle n'attend pas toujours la vieillesse ou la décrépitude. Il n'y a pas une année de la vie, où il ne meure une quantité de personnes, & les premières sont les plus sujettes à la mort; plus l'homme avance, plus sa constitution s'affermit, & plus il a lieu d'espérer une plus longue vie, pourvu qu'il ait des forces & de la santé. Il y a bien des maladies qui tuent promptement de jeunes personnes, & auxquelles des personnes d'un âge mûr résistent. L'éthisie p. ex. est promptement mortelle avant l'âge de trente ans; mais après cette période, elle peut trainer bien des années. Cependant l'âge viril n'est pas assuré, des maladies violentes l'emportent souvent d'une manière imprévue. On a même remarqué, que des gens bien robustes sont plus exposés, dans certaines maladies violentes, que des personnes délicates. Aparemment que ces dernières vivant plus régulièrement,

par

par la crainte que leur inſpire leur foibleſſe, évitent des dangers auxquels le courage et la confiance expoſent les gens vigoureux. Il ſe peut auſſi que leur conſtitution plus molle ne ſoit pas ſi fort altérée par les violens ébranlemens d'une maladie, que le corps robuſte et nerveux des perſonnes vigoureuſes. Le roſeau plie et ne rompt pas, le chène réſiſte, mais ſi la tempête redouble, il eſt briſé ou renverſé. C'eſt une raiſon pourquoi les femmes ſuportent mieux que les hommes certaines maladies.

On a vu des hommes atteindre l'âge de cent, cent vingt, cent trente, & même cent cinquante ans, mais ces exemples ſont très rares.

A ſeptante ans notre courſe eſt bornée;
A quatrevingts, pour ceux qui plus heureux
Ont eu du ciel un corps plus vigoureux.

La mort eſt quelquefois très ſubite et n'avertit point. De jeunes gens et des vieillards ſont morts en pleine ſanté; l'un après le repas, en ſ'habillant pour ſortir; l'autre en rentrant le ſoir bien portant, après un repas agréable; un troiſiéme ſur le point de ſe mettre au lit, ſ'eſt endormi en ſe deshabillant. En un mot,

Il n'eſt aucun moment,
Qui nous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement.

Les cauſes de la mort ſont, divers accidens, les maladies, les folies, et la vieilleſſe. On voit auſſi des hommes qui ſe

tuent. On accuſe les Anglois d'y être ſujets. Il y a des François et des Allemands qui les imitent; j'ai vu un jeune garçon d'environ dix ſept ans qui ſe tua un ſoir d'un coup de piſtolet ſans qu'on ait pu en découvrir la raiſon; il ſe portoit bien, il étoit aimé de ſes parens; mais il avoit lu des livres qui raportent avec éloge l'hiſtoire de gens, qui ſe ſont caſſé la tête, et il imita leur exemple. On trouva un billet de ſa main qui portoit: „J'ai vêcu en honnête „homme; je veux mourir en héros An„glois." La vie d'honnête homme qu'il avoit menée conſiſtoit à avoir apris quelques pages de latin au collège.

Autrefois le Magiſtrat puniſſoit de pareilles actions. Le cadavre du ſuicide étoit livré au bourreau, et enterré avec infamie. La honte en retomboit ſur la famille, déja aſſés affligée par la mort miſérable de ſon parent, le criminel mort n'en reſſentoit rien. Aujourd'hui le Magiſtrat ne ſ'en mêle plus, on plaint la famille, et on regarde le meurtrier de ſoi-même comme un inſenſé. On ne verra guères un homme raiſonnable et vertueux attenter à ſa vie; peut-être que Caton et Brutus en ſont les ſeuls exemples; ils ſe tuèrent pour ne pas être témoins des malheurs de leur patrie. Ceux qui ſe donnent la mort le font ordinairement pour ſe délivrer de la miſère, des dettes, de la honte, des douleurs, ou pour prévenir

l'anim-

l'animadverſion du Magiſtrat. Ce ſont là nos Héros Anglois. Il y a auſſi de jeunes gens, qui ſe tuent de dépit de ne pouvoir arranger les choſes à leur fantaiſie, d'être obligés de ſ'aſſujettir au travail et à l'ordre pour vivre dans le monde; de n'avoir pu ſéduire, deshonorer une fille, qu'ils pourſuivoient ſous couleur de l'aimer, et que des parens vigilans déroboient à leurs pourſuites.

Des accidens, des chutes, des incendies, l'eau peuvent donner la mort. Je parlerai ailleurs des maladies. On a vu des hommes en tuer d'autres par malheur, ou dans l'emportement de la colère, ou pour les dépouiller. Quelques peuples de l'Amérique ſeptentrionale tuent leurs parens parvenus à l'extrême vieilleſſe, par pitié et pour leur épargner le fardeau de l'âge caduc. Il y a des brigands qui font de nuit irruption dans les maiſons pour voler, et tuent ceux qui leur réſiſtent; quelquefois ils rôdent ſur les grands chemins, où ils détrouſſent et tuent les paſſans. Ce ſont des vauriens qui dans leur jeuneſſe ſe ſont adonnés à la pareſſe; ils ne ſavent et ne veulent rien faire; ils manquent de capacité et d'habitude; ils veulent cependant vivre, et ſe mettent à voler. Dès que le magiſtrat en a des nouvelles, il met des gens à leurs trouſſes, et ils ſont ſaiſis et punis tôt ou tard.

Le Magistrat est contraint assés souvent de décerner peine de mort contre des malfaiteurs, comme des meurtriers, des brigands, des incendiaires. Ils périssent de différentes manières par la main d'un bourreau.

L'ivresse amène des querelles, les querelles les coups, et un coup inconsidéré a souvent ôté la vie à celui qui l'a reçu. C'est ainsi que Cain tua son frère. La colère et l'emportement tiennent lieu d'ivresse. Le dessein de ces malheureux n'est pas d'aller jusqu'à cet excès, mais l'emportement les aveugle. On a vu des parens assassiner leurs parens pour en hériter.

Quand des gens de qualité prennent querelle entre eux, c'est la coutume qu'ils vuident leur querelle à coups d'épée ou de pistolet. Cet usage est défendu par les loix; le duelliste est exposé à une mort honteuse, ou du moins à la perte de ses biens. Mais la mode méprise la loi. Il est vrai qu'on ne se bat pas toujours à outrance, souvent il ne se verse pas une goute de sang. Cependant quand les combattans sont acharnés, il en résulte de fâcheuses blessures, et même des meurtres. Mais cela s'apelle défendre son honneur. Cette coutume vient des tems barbares des Gaules. Les anciennes nations policées ne l'ont jamais connu. Un Général Athénien ayant dispute avec son collègue dans le conseil, ce

ce dernier leva la canne ſur lui; il ne ſ'en fâcha pas même; Frapez, lui dit-il, mais écoutez mes raiſons. Les Japonnois quand ils ont querelle ſe tuent eux-mêmes, pour montrer leur courage et ſauver leur honneur bleſſé.

Les maladies qui conduiſent à la mort ſont généralement peu douloureuſes, parce qu'elles affoibliſſent l'homme, et que les douleurs ſont en proportion des forces. La gravelle, la pierre, la goute, le mal de dents ſont très douloureuſes ſans être mortelles; l'éthiſie, qui eſt très mortelle, ſe termine ſans douleur. La mort même n'eſt rien du tout, le malade eſt ordinairement aſſoupi, ou accablé, ou étourdi par la maladie. Les convulſions au dernier ſoupir, ne font ſoufrir que les ſpectateurs, le mourant n'en reſſent abſolument rien.

Cependant les hommes craignent la mort, comme le plus grand de tous les maux. Il y en a beaucoup qui ſe ſoumettroient volontiers à la gravelle, à la goute, qui ſupporteroient la miſère, ſe laiſſeroient mutiler, ſ'ils pouvoient par là rachetter leur vie.

Quand la maladie eſt longue et fâcheuſe on entend ſouvent les hommes ſouhaiter la mort. Pluſieurs ſ'en repentent quand elle aproche. L'homme ſage attend la mort, ſans la deſirer ni la craindre.

C'est l'usage chés nous d'enterrer les cadavres, d'autre peuples les brulent, les Egyptiens les embaumoient, quelques Américains les mangent, les naturels de Madère les mettoient dans un creux de rocher, un bâton à la main, et leur donnoient un pot de lait. Mais ce en quoi tous les peuples se sont réunis, c'est à faire des funérailles un objet de luxe et de magnificence. Quelques nègres vendent à la mort du père ou du mari, tout ce qui est dans la maison, pour regaler en viande et en eau de vie les amis et les voisins du défunt, qui ne manquent pas de se rendre à la maison de deuil. Les Egyptiens dépensoient de grandes sommes pour embaumer leurs morts. Les Japonnois et les Indiens les brulent sur des buchers de bois précieux qu'ils arrosent d'huiles odoriférantes. Les anciens avoient des urnes d'argent et d'or, des tombeaux magnifiques. Aujourd'hui on charge les cadavres d'étoffes et de bijoux précieux, on à des cercueils de métal, avec des ornemens, où on ne met pas même le cadavre. Les funérailles des grands se font la nuit à la lueur des flambeaux, une file immense de voitures drapées suivent le char funèbre, comme si toute la ville y assistoit, et ces voitures sont vuides; les maitres restent dans leurs maisons, et la foule des valets n'éclaire que des chevaux et des carosses. On sonne les cloches, on drape des apartements; et souvent tout

cela

cela n'eſt qu'une aparence vaine; le corps du défunt, que la corruption a forcé de mettre en terre, avant que les aprêts des funérailles fuſſent achevés, pourrit déja, et on n'emporte avec tant de cérémonie et de faſte qu'un cercueil vuide. Il y a des familles qui ſe ruinent à enterrer leurs morts.

Les Nègres dans le voiſinage du Sénégal ſe rendent dans la maiſon du mort, aux cris redoublés d'une femme gagée. Ils ſ'approchent l'un après l'autre du défunt, lui font des complimens, et ſe font place l'un à l'autre. Chés pluſieurs peuples c'eſt l'uſage d'avoir des femmes gagées pour pleurer. On donne aux morts de beaux habits, leurs armes, &c. Il y en a même, qui ordonnent ſoigneuſement leurs atours, et l'ordonnance de leurs funérailles. On demandoit à Diogène comment il vouloit qu'on en uſât avec ſon cadavre: Jettez le dans un champ. Voulez-vous que les vautours vous mangent? Non pas, vous n'avez qu'à me donner un bâton, et je les chaſſerai. Mais vous ne le ſentirez pas. Eh bien que m'importe donc que les vautours me mangent ou non? On fit la même queſtion à Socrate: Comme il vous plaira, répondit-il, pourvu que vous puiſſiez me ſaiſir et que je ne vous échappe pas. Les Japponois ont une coutume ſingulière. Ils brulent ſur le bucher du défunt ſes meilleures armes et ſon plus beau cheval. Les Germains

Germains en faisoient autant. Mais ce n' est pas assés pour les Indiens. La femme la plus chérie se brule avec son mari, et il y a de grandes querelles entre les veuves, à qui aura cet honneur; souvent il faut nommer des juges pour règler ce différent. Celle à qui le prix est ajugé triomphe, se pare de ses plus beaux atours, et se jette dans le feu, au milieu des chants et des danses. Les autres s' en retournent tristes et confuses; (dit-on.)

On comprend bien qu' il ne s' agit ici que des riches; cependant dans tout pays, les pauvres les imitent autant qu' ils peuvent, et quelquefois au delà de leurs forces: ils s' abiment dans les dettes pour faire des funérailles.

Dans tout pays les prêtres ont un personnage à faire aux funérailles. On croit leur ministère, leurs prières, leurs cérémonies nécessaires, ou tout au moins utiles au défunt; et la famille affligée attend leurs consolations. Plus souvent encore ils servent à la vanité de cette famille, et font partie de la pompe funèbre, comme les flambeaux et les voitures. Il y a même des pays, où ils sont obligés de faire l' éloge du défunt, dussent-ils mentir.

L' usage du deuil est de la plus haute antiquité, et répandu par toute la terre. Il varie beaucoup suivant les tems et les lieux. Chés nous ce sont des voiles, du

linge

linge effilé, des étoffes laineuſes et noires, des crépes, des habits ſans boutons, des cannes et des fourreaux d'épée drapés: du papier bordé de noir, et de la cire à cachetter de même couleur. Ailleurs ou en d'autres tems, c'eſt le blanc, ou une autre couleur, ſelon la mode. Le deuil dure quelques jours ſeulement et juſqu'aux funérailles chés quelques peuples, ailleurs quelques ſemaines. Chés nous il diffère ſelon les perſonnes. Le deuil d'un père d'une mère et d'une femme ſix mois; d'un frère ou d'une ſoeur trois; une veuve porte un an le deuil de ſon mari. On a le profond deuil, le demi deuil, et d'autres degrés encore. On ne porte point le deuil d'un enfant au deſſous de douze ans. Toutes les perſonnes en charge, toute la nobleſſe d'un pays, ſont obligées de porter le deuil du ſouverain et de ſa famille. Le tout eſt règlé par des loix, pour prévenir les excès ruineux.

Dans les cas de maladies extraordinaires les Médecins demandent à la famille la permiſſion d'ouvrir le cadavre, pour rechercher les cauſes et le ſiége de la maladie. Leur intention eſt de ſe mettre en état de guérir ceux qui pourront encore en être attaqués. Ils diſſéquent auſſi les corps de ceux qui meurent dans certains hôpitaux. Autrefois ils ne pouvoient obtenir de ſemblables permiſſions; ils étoient réduits à voler à grands fraix, et avec de

grands

grands risques les cadavres des cimetières et des gibets. Si le peuple s'en appercevoit, ils en étoient détestés, quelquefois même maltraités. Aujourd'hui on n'est pas si difficile; on sait que cela est nécessaire pour connoitre la construction du corps humain; ses maladies, et les moyens de les guérir. Il y a bien des gens pourtant qui ne veulent pas permettre cette opération sur leur cadavre, ni sur ceux de leur famille.

Et cependant c'est le moyen d'éviter un accident affreux, celui d'être enterré vif; ce qui est arrivé plus d'une fois. Les fossoyeurs ont vu quelquefois des cadavres couchés sur le ventre: preuve qu'ils s'étoient tournés dans le cercueil; car on couche les morts sur le dos. On raconte qu'un Marguiller ayant dessein de voler les bijoux d'une femme, qui venoit d'être mise dans un caveau, et ne pouvant lui arracher aisément une bague, se mit à lui couper le doigt. La douleur réveilla la morte, le marguiller s'enfuit, la femme le suivit dans son accoutrement, et se présenta à la porte de son mari. Les domestiques eurent bien de la peine à lui ouvrir, parce qu'ils la prenoient pour un spectre. Les Juifs sont exposés à enterrer vifs bien des gens, car ils emportent leurs morts, presqu'au moment qu'ils sont expirés. On en use à peu près de même chés plusieurs peuples, tant par ignorance de cet inconvénient,

vénient, que parce qu'on regarde un cadavre comme une chose impure et horrible, qu'on éloigne le plutôt qu'on peut. Une foiblesse peut avoir toutes les aparences de la mort, le pouls arrêté, point de respiration sensible, un froid général; et cet état peut durer plusieurs jours. Le seul caractère bien sensible et indubitable de la mort, c'est la corruption qui se manifeste par la mauvaise odeur. Aussi n'enterre-t-on les morts en été que deux ou trois jours après qu'ils sont expirés, et plus tard encore en hiver.

CHAP. VIII.

Santé et maladie.

L'état habituel de l'homme est la santé; qui est rarement si parfaite, qu'on n'ait absolument aucune incommodité. Mais ces légers malaises ne valent pas la peine d'être mis en ligne de compte. Ceux qui sortent de maladie trouvent que la santé est une chose délicieuse: être sans douleurs, avoir l'usage libre de ses membres et de ses sens, jouïr du plaisir de manger et de boire avec apétit, de reposer tranquillement, d'agir à son gré, de profiter des beautés de la nature et de la conversation des hommes, de pouvoir vaquer à un travail utile et agréable, d'éviter l'ennui; voilà les avantages de la santé. Mais ceux qui n'ont jamais été malades n'y sont pas fort sensibles.

A l'école des maux on aprend à jouir;
Qui souffrit de la faim, sait gouter l'abondance.

Les meilleurs, ou plutôt les seuls moyens de conserver la santé sont l'exercice, le repos, les alimens simples, le tout pris avec modération; et la force de maitriser et de modérer les passions, la crainte, la tristesse, la colère et la joie.

La santé est quelquefois interrompue par des maladies. Les gens d'une constitution délicate, foible; ceux qui vivent, ou qui ont vécu dans l'intempérance, qui ont commis des excès ou des imprudences; ceux qui mènent une vie sédentaire, inactive, qui se garantissent trop soigneusement, y sont le plus exposés. On voit des gens presque toujours malades, et quelques uns qui ne le sont jamais.

Entre les maladies, les unes ne sont qu'affoiblir, épuiser, consumer le malade, le mettre hors d'état d'agir, sans lui causer des douleurs; d'autres sont douloureuses. Les unes sont mortelles, les autres sans danger; quelques unes passagères, d'autres durables, et encore d'autres qu'on croit incurables, quoiqu'elles ne tuent qu'après de longues années; celles-ci s'appellent chroniques. Les unes viennent subitement, et ce sont ordinairement les plus violentes; d'autres viennent lentement et par dégrés, après avoir longtems menacé. Elles varient selon les climats,

l'âge du sujet, les saisons et même selon les tems. Il y avoit dans l'antiquité des maladies inconnues de nos jours, et on en découvre de nouvelles de notre tems. Le printems est sujet aux maladies inflammatoires, l'été et l'automne aux maladies putrides. L'hiver met ordinairement fin à toutes les épidémies. Il y a des maladies intérieures, et d'autres extérieures. Ces dernières consistent en fractures, luxations des membres, tumeurs, abcès, inflammations et déchiremens de la peau et des chairs, et les corps étrangers, introduits dans les chairs, comme des échardes &c. Ce sont les maladies chirurgicales; toutes les autres s'apellent intérieures, quoiqu'elles paroissent souvent sur la peau, comme la petite vérole, les taches pétéchiales, la gale, la peste; parce que ces maladies viennent du sang; elles sont l'objet de la Médecine.

On peut réduire toutes ces maladies à une seule cause, l'altération du sang. Mais cette altération est différente selon les causes qui la produisent. Le sang se corrompt par les alimens mal digérés, à cause de la foiblesse de l'estomac, produite par l'inaction, l'avidité ou la gourmandise. Des alimens trop nourrissans, quoique bien digérés, chargent le sang de quantité de sucs superflus. Ces causes produisent des vomissemens, des toux d'estomac, des ébullitions, des fièvres intermittentes, des

fiévres putrides, des taches pétéchiales, le pourpre &c. Le sang trop échauffé, trop desséché, ou trop agité par les liqueurs, les épices, les passions, les veilles, l'excès de l'action et du plaisir, produit des maladies inflammatoires, des rhumes de poitrine, de cerveau, des esquinancies, des pleurésies, des ulcérations du poumon, des vomiques, des éthisies, des fiévres chaudes, des consomptions et des hydropisies. Les excès en tout genre emportent une quantité de jeunes gens à la fleur de leur âge, et rendent misérable le reste de leur courte vie.

Il y a des maladies héréditaires; j'en ai déja parlé. Les passions font des dérangemens terribles dans la santé. Le dégout peut infecter une personne saine. La colère cause des fiévres chaudes, des transports, des jaunisses, des fiévres bilieuses, des apoplexies, l'épilepsie et une mort subite. Une fille tomba dans une fiévre chaude à l'instant, à la vue d'un homme qu'elle haïssoit: une autre fut attaquée d'épilepsie; parce qu'on l'avoit irritée. La frayeur donne des convulsions et la mort. Une méchante fille joua le revenant, pour effrayer ses compagnes qui se réjouïssoient; plusieurs de ces pauvres enfans tombèrent sur le champ sans connoissance, on eut bien de la peine à les faire revenir et quelques unes tombèrent malades. La tristesse ôte le sommeil et l'apétit, conduit à la langueur,

gueur, à la jaunisse, et peut causer une mort lente. La joie excessive aliéne l'esprit et tue promptement. Les femmes, étant plus délicates et plus sensibles, sont aussi plus sujettes aux ravages des passions.

Une source féconde de maladies, ou plutôt la cause d'une foiblesse, d'une sensibilité habituelle, d'une constitution valétudinaire par état, et d'une disposition continuelle à être malade, c'est l'anxiété pour la santé. Il y a des gens qui semblent n'avoir d'autre affaire que de se bien porter, et qui n'emploient leur santé qu'à la préserver. La crainte de devenir malade, les empêche d'user de leurs forces, de peur de s'échauffer; ils ne sortent pas, ils se couvrent bien chaudement, pour prévenir les rhumes et les fluxions; ils n'osent jamais suivre leur gout, mais il faut que tout ce qu'ils mangent soit mollet et fondant; ils boivent chaud en été, en un mot ils sont esclaves et martyrs de leur santé. Ils ont des tems réglés pour prendre médecine, pour se faire saigner, pour prendre les eaux. (On apelle cela des remèdes de précaution.) Or ce sont ces personnes la précisément, qui sont foibles, délicates, valétudinaires; elles n'ont ni forces ni santé; toujours des rhumes, des fluxions, des coliques, des maux d'estomac. C'est leur crainte, ce sont leurs précautions, qui les jettent dans les maladies

 qu'ils

qu'ils veulent éviter. On peut les comparer à ces gens qui tremblent à la vue d'un cheval. Une voiture vient au trot, ils s'enfuient, et prennent justement le côté ou la voiture tourne. Ils s'angoissent, ne voient que la voiture et point le pavé, ils courent, tombent et sont roués. Celui qui ne craint pas, s'arrête, observe, fait deux pas à côté, et n'a aucun dommage. Voici les instructions d'un fameux Médecin.

„Dans quelque état que ce soit, quel„que robuste que soit le sujet, si la saignée „n'est pas nécessaire, elle nuit. Les sai„gnées réitérées affoiblissent, énervent, „vieillissent, diminuent la force de la cir„culation et par là engraissent d'abord; en„suite en affoiblissant trop, et en détruisant „enfin les digestions, jettent dans l'hy„dropisie. Elles dérangent la transpiration, „et par là rendent catarrheux; elles affoi„blissent les nerfs, et conduisent à l'hy„pochondrie, c. à d. au relâchement des „intestins. On n'aperçoit pas d'abord ces „mauvais effets, au contraire, on se trouve „plus à l'aise. Mais il n'en est pas moins „vrai que la saignée est nuisible. On a beau „dire, que quelques jours après on a plus de „sang, c. à d. qu'on est plus pesant qu'au„paravant, et qu'ainsi le sang est bien vite „réparé. Le fait est vrai; mais ce fait „même est une preuve que les évacuations „naturelles se font moins bien faites, et

„qu'il

„qu'il est resté dans le corps des humeurs, „qui devroient en sortir. On a bien la „même quantité de sang, et au delà; mais „ce sang n'est pas aussi bien travaillé.

„Les purgatifs pris sans nécessité, ou „réitérés souvent, ont les mêmes inconvéniens; ils ruinent la digestion, l'estomac „ne fait plus ses fonctions, les intestins se „relâchent, et l'on devient sujet à des coliques violentes; le corps ne se nourrit „pas, la transpiration se dérange; il survient des fluxions, des maux de nerfs, „une langueur générale et l'on vieillit „longtems avant le tems. C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut „se purger quand on manque d'apétit. „Cela est très souvent faux, comme lorsque „le défaut d'apétit vient de la foiblesse de „l'estomac: la plûpart des causes qui détruisent l'apétit, ne peuvent point être „enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elle augmente. Les personnes, „dans l'estomac desquelles il se forme „beaucoup de glaires, croient guérir par „les purgatifs, qui paroissent en effet les „soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager et trompeur. Ces glaires „viennent de la foiblesse de l'estomac; et „les purgatifs augmentent cette foiblesse: „ainsi quoiqu'ils enlèvent une partie de ces „glaires formées, ils en rendent la source „plus féconde. Au bout de quelques jours

„il y en aura plus qu'auparavant; et en „réitérant les purgatifs, le mal est bientôt „incurable, et la santé perdue. L'on peut „souvent se passer de purgatifs, lors même „qu'ils paroissent nécessaires, en se retran„chant un repas par jour pendant quelque „tems, en se privant de tout aliment suc„culent, et surtout des alimens gras; en „beuvant beaucoup d'eau fraiche, et en „prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. „Comme l'estomac souffre toujours d'une „purgation, il faut se ménager pendant „quelques jours, après l'avoir prise, tant „pour la quantité, que pour la qualité des „alimens.

„Le préservatif le plus sûr, c'est d'évi„ter tous les excès. On mange généra„lement plus qu'il ne faut pour se bien „porter; l'habitude en est prise; mais on „devroit au moins s'imposer la loi de ne „manger que par faim. La seule sobriété „guérit des maux presque incurables, et „rétablit les santés les plus ruinées.

„On fait un tort irréparable à la santé „des enfans, par des purgatifs pris mal à „propos. On les empêche par là d'acquérir „toutes leurs forces, on dérange leur cru „et on ruine leurs dents.

„Les personnes sujettes à de fréquens „rhumes, celles qu'on apelle fluxionnaires, „croient devoir se tenir fort au chaud. „C'est une erreur qui achève de ruiner leur „santé.

„santé. Cette disposition aux rhumes vient „de deux causes, ou de ce que la transpiration se dérange aisément, ou de la foiblesse de l'estomac, ou de celle du poumon. Quand le mal vient de la transpiration dérangée, plus on se tient au chaud, „plus on excite les sueurs, et plus le mal „augmente. Cette humidité tiède affoiblit „le corps, et surtout le poumon; les humeurs y trouvant moins de résistance, s'y „jettent davantage; la peau sans cesse „baignée par une petite sueur, se relâche, „s'amollit, devient incapable de faire ses „fonctions; la plus petite cause arrête alors „toute transpiration et il nait une foule de „maux de langueur. Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver „de l'air froid; et tous leurs soins sont „autant de moyens efficaces pour rendre „leur santé plus foible; et cela d'autant „plus sûrement, que la crainte de l'air „assujettit nécessairement à une vie sédentaire, qui augmente tous leurs maux, „auxquels les boissons chaudes, dont ils „font usage, mettent le comble. Ils n'ont „qu'un moyen de guérir; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres „chaudes, et de diminuer peu à peu leurs „vêtemens; de coucher au froid, de ne „rien manger ni boire que de froid; les „boissons même à la glace leur sont salutaires; de prendre beaucoup d'exercice; „et enfin, si le mal est invétéré, de faire

usage

„usage pendant longtems des bains froids. „Cette méthode réussit aussi parfaitement „pour ceux chés qui le mal dépend primi„tivement d'une foiblesse d'estomac ou de „poumon. Plusieurs personnes, sujettes „depuis bien des années, à être enrhumées „tout l'hiver, et qui pendant cette saison „ne sortoient point du tout et beuvoient „toujours tiède, ont suivi la méthode dé„crite ci-dessus, et se sont très bien por„tées." Le même Médecin raconte qu'il prit des engelures pour s'être servi d'un manchon.

Un homme d'un très bon tempérament étoit riche, et vivoit en riche, c. à d. qu'il faisoit bonne chère, dormoit la moitié de sa vie, et passoit l'autre à se divertir. A quarante trois ans il avoit eu plusieurs attaques d'apoplexie, et tous les ans une maladie mortelle. Il perdit son bien, et il fallût se résoudre à travailler pour vivre; il se levoit à quatre heures du matin, et souvent il n'avoit que du pain et de l'eau. Cet homme vit disparoitre toutes ses maladies, et il a passé les soixante et quinze ans en bonne santé.

Il y a des gens qui ne veulent faire aucun usage des remèdes, disant que la nature répare elle-même ses pertes et ses dérangemens. Ils disent encore, que les Médecins ne peuvent pas connoitre assés bien la constitution de notre corps, parce que

que ses parties sont trop fines, trop composées et qu'on ne peut pas deviner où est le désordre. Il est vrai que souvent les Médecins se trompent, et prennent une maladie pour une autre. Il est vrai qu'ils sont rarement d'accord, et sur la maladie, et sur la manière de la traiter. Leurs méthodes changent aussi, ce qu'on peut attribuer aux observations qui les instruisent, et leur font reconnoitre les défauts des méthodes anciennes. Il est pourtant vrai aussi, que l'art d'un habile Médecin peut soulager le malade, et même lui sauver la vie. Mais ceux qui rejettent tous les remèdes, s'en trouvent mieux que ceux qui en abusent. Au moins ne s'attirent-ils point un nouveau mal par des remèdes. Il y en a peu qui ayent ce courage.

Il s'en trouve beaucoup plus qui rejettent les secours du chirurgien: et la raison en est, la crainte de ses opérations. Ils semblent croire que les chirurgiens trouvent plaisir à couper et à déchiqueter, et ils ne peuvent se résoudre à souffrir un coup de lancette. Aussi voit-on plusieurs de ces gens perdre leurs doigts ou quelqu'autre membre, pour avoir voulu se panser eux-mêmes, et s'y être mal pris.

Enfin il y en a d'autres qui n'emploient ni Médecins, ni remèdes, quand ils sont en santé, ou pour quelque incommodité légère. Dans les maladies graves

ils usent des secours de l'art, et suivent alors éxactement les avis du Médecin. Mais ils le suivent lui seul, et refusent d'écouter les conseils, et de recevoir des remèdes de tout autre.

Il y a une infinité de gens qui donnent des conseils et des remèdes. On a même des remèdes de famille de toutes sortes, qu'on emploie à tors et à travers. Ce qui trompe ces bonnes gens, c'est l'idée qu'un remède qui a servi en telle occasion, doit faire le même effet dans toute autre qui lui ressemble. Ils ne savent pas que les mêmes douleurs peuvent avoir des causes très différentes et même contraires, et que le remède qui a enlevé une cause, doit augmenter la cause opposée. On peut p. ex. avoir des syncopes à force d'épuisement, mais aussi à force de réplétion. Peut-on guérir de la même manière celui qui a trop mangé, et celui qui meurt de faim? On peut avoir des maux de dents ou parce que les dents se carient, ou parce qu'il y a une inflammation dans les gencives. Une saignée guérit en ce cas ci, et ne peut rien dans l'autre. Le meilleur remède contre la carie, c'est d'arracher la dent; et ce remède rendroit terrible le cas de l'inflammation. Il est bien certain que beaucoup de gens ont guéri, en prenant des remèdes de famille. C'est que ces remèdes étoient par hazard bien apliqués, ou que la constitution du malade étoit

étoit assés forte, pour empêcher, ou pour vaincre leur mauvais effet.

On trouve de vieilles femmes, des bergers, des bourreaux, qui exércent en secret la médecine; et des charlatans, qui promettent de guérir tous les maux avec leurs drogues. Ils prétendent rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, rétablir une vue affoiblie, réparer l'estomac, le poumon, guérir la gravelle, tous les maux invétérés, que les médecins les plus habiles reconnoissent incurables, et cela en peu de tems et à peu de fraix. Le peuple leur donne sa confiance, parce qu'ils font des promesses magnifiques, parce qu'ils se vantent d'avoir fait tant de cures merveilleuses, et qu'ils savent étourdir les pauvres ignorans par un flux de bouche intarissable et une effronterie, qui ne se laisse point déconcerter.

Le hazard vient à leur aide, et guérit quelquefois, non par leur secours, mais entre leurs mains, des maux considérables. Comme ce sont des ignorans, qui n'ont aucune connoissance de la constitution, ni des ressorts du corps humain, ni de la vertu des remèdes qu'ils employent, il ne se peut qu'ils ne fassent beaucoup de mal. Aussi sont-ils obligés de se cacher, de peur de tomber entre les mains de la police.

Enfin il y a une autre sorte de gens, qui se vantent de guérir également tous

les

les maux, et cela sans employer aucun remède, mais seulement par des opérations secrettes, faites sur le sang, la sueur, les crachats ou autres éjections du malade. Ils appellent cela guérir par sympathie. C'est comme si on vouloit battre un homme qui seroit en Amérique, en maltraitant son portrait, ou un vieux habit qu'il nous auroit laissé. La foule accourt à ces hommes merveilleux; c'est une chose si agréable de guérir de maux désespérés sans prendre de remède, ni faire de dépense. On cite tels et tels, qu'ils ont guéris, et que les Médecins avoient abandonnés. Il y a quelques années, qu'un tel homme vint à H. Les malades de tout âge et de toute condition accoururent. La police interdit au Médecin merveilleux l'entrée de la ville; il n'y entra plus, mais les malades sortirent, ou envoyèrent dehors. On ne parloit que de gens, qu'il avoit guéris; il avoit fait de vrais miracles. Or il vous faut savoir, que notre médecin étoit un garçon jardinier, dont toute la science consistoit à tourner la terre et planter des choux. On le savoit. Il faisoit le dévot, et éxigeoit la foi chrêtienne de ses malades, disant, que l'incrédulité détruisoit la vertu de ses opérations. L'engouement dura quelques mois. Après ce tems on ne parloit plus de ses cures. Le mal revenoit, ou bien il n'étoit pas guéri. Ce qui favorise un tel homme, c'est outre la crédulité du peuple, 1. qu'il se

fait

fait des guérisons sous ses mains, et ce que presque tous les malades éprouvent quelque dérangement en changeant de méthode. Il est certain qu'entre cent malades, la nature en guérit au moins quatre vingts et dix. Si les cent sont inscrits sur le rôle d'un médecin en faveur, on lui attribue les guérisons. Il en est de même des véritables médecins; la nature fait toujours plus qu'eux et leurs remèdes. Un charlatan exige d'abord, que ses malades se confient entièrement en lui et en son art, et renoncent aux soins des Médecins. Un homme ayant longtems pris des remèdes, dont peut-être quelques uns étoient mal appliqués et nuisibles, astreint à une diéte rigoureuse et peut-être mal-entendue, se voiant tout d'un coup délivré des remèdes, et affranchi de la diéte, par l'ordonnance du charlatan, éprouvera sans doute un grand changement, et quelquefois un changement avantageux. Ajoutez la joie, l'espérance que donnent les promesses téméraires du fripon; doit-on s'étonner, qu'il se fasse quelque heureuse guérison sous ses mains?

Une autre raison qui augmente encore davantage le crédit de tout fourbe ignorant, c'est qu'il guérit en effet promptement certains maux, qui entre les mains du Médecin trainent en longueur, ou même ne guérissent point du tout. Telles sont les fiévres intermittentes, les plaies invétérées

qui

qui se sont formées d'elles-mêmes, les rhumes, les fluxions, des ébullitions sur la tête ou le corps, des évacuations, comme la diarrhée et la dissenterie, &c. Il est d'ordinaire facile de mettre fin à toutes ces incommodités; mais c'est un mal; car elles sont pour l'ordinaire des voyes que la nature s'est ouvertes, pour décharger le corps d'humeurs vicieuses: et on ne sauroit la troubler impunément dans ses opérations. Une fiévre trop promptement guérie amène une maladie plus fâcheuse; une diarrhée, une dissenterie arrêtée, produit des fiévres putrides ou inflammatoires. Les Médecins qui connoissent le danger, se gardent bien d'arrêter un mal léger, de peur d'en faire naître un plus grand. Le peuple ignorant s'impatiente; le charlatan arrive, rit de la foiblesse de l'art du Médecin, promet une guérison prompte et tient parole; et le voilà mis fort au dessus des plus habiles. Il est en possession de la confiance du pauvre peuple, et l'en paye en ruinant sa santé, ou en le mettant au tombeau. Les gens instruits ont beau crier, beau représenter le danger; on se contente de leur alléguer tels et tels faits; et on ne prend pas garde aux conséquences. Voilà la source des plaintes qu'on entend tous les jours faire contre les Médecins; on les accuse de trainer les maladies en longueur, et on veut guérir promptement.

Les

Les Médecins ordonnent des remèdes pour la guérison des malades; et ils trouvent ici bien des oppositions. Il y a encore bien des gens que la saignée, les lavemens et les émétiques révoltent. Il est certain qu'une saignée faite à propos, peut sauver un homme attaqué d'une maladie inflammatoire. Il est vrai aussi qu'on a vu des malades de cette sorte guérir sans ce secours. Les lavemens font un effet très prompt et très salutaire. L'émétique est souvent de beaucoup préférable à la purgation; parce que celle-ci conduisant les matières, qu'elle doit évacuer, par tout le canal intestinal, il en passe une quantité dans le sang, qui en est altéré; au lieu que l'émétique rejette promptement ces impuretés, sans qu'elles puissent parvenir au sang.

Le principal point, c'est le régime. Il suffit souvent seul pour prévenir ou pour guérir des maladies considérables; il est d'ailleurs nécessaire aux convalescens, pour prévenir des rechutes fâcheuses. Le régime comprend toute la conduite du malade, son manger et son boire, (ceci s'appelle la diète) son dormir, son action, l'air chaud ou froid, son vêtement, &c.

La plûpart des malades, ou des personnes incommodées, et qui craignent quelque maladie, pensent s'en guérir par les sueurs; et prennent pour cet effet des drogues échauffantes, du vin, des épices, de

de l'eau de vie; ils se couvrent de grosses couvertures, et chauffent les chambres à l'excès. Cette méthode est nuisible. Toutes les maladies fiévreuses épaississent le sang et le desséchent, à ce que disent les Médecins. Or la sueur ôte au sang le peu de liqueur qui lui reste, achève de le dessécher et le brule, ensorte qu'elle augmente la maladie. D'ailleurs la méthode d'exciter la sueur est nuisible; elle échauffe plus qu'elle n'excite la sueur, et augmente la fiévre. L'air frais soulage ordinairement le malade. Les liqueurs et les épices sont funestes dans la fiévre.

La sueur guérit sans doute quelques maladies dès le commencement, avant que la fiévre ait enflammé le sang; mais il ne faut l'exciter ni par des vêtemens ou des couvertures trop chaudes, ni par des poeles trop échauffés, ni par des liqueurs ou des épices; mais en beuvant une infusion tiéde de fleurs de sureau, ou de l'eau tiéde avec un peu de vinaigre.

Les sueurs salutaires se présentent ordinairement d'elles-mêmes; alors il faut les favoriser, en évitant de se découvrir ou de se refroidir; mais non en se couvrant ou en s'échauffant. Un garçon robuste de dix sept ou dix huit ans, ayant une maladie inflammatoire, commençoit à prendre des sueurs, qui l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, et se mettoit

toit à chaque instant nud. Il se fit tout à coup un dépot sur le poumon, qui l'emporta au bout de trente heures.

On craint que le malade ne meure d'inanition, et on le force à manger contre son gré. C'est un usage dangereux. Un malade ne consume point, parce qu'il n'agit pas, et il peut passer des semaines sans nourriture. D'ailleurs, c'est en vain qu'on fourre des alimens dans son estomac. Ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais c'est ce qu'on digère. Or un estomac gâté, sali, affoibli par la fiévre, ne digère point. Les alimens que prend le malade ne sauroient donc le nourrir. Ces alimens pourrissent dans son corps, corrompent son sang et augmentent son mal. On remarque que les malades se portent ordinairement plus mal après avoir mangé. Le malade ne doit manger, que lorsqu'il se sent de l'apétit. Ses répugnances sont un avertissement contre le danger des alimens, et devoient lui servir de préservatif. Il faut surtout qu'un malade évite les bouillons, la viande, le vin, les oeufs, les gâteaux, tant que dure la fiévre. Il ne lui faut point de chambre trop chaude; point de grosse couverture, et il est bon qu'il ne se tienne pas trop au lit, s'il a la force d'être levé. Les fruits bien mûrs, et surtout les fruits aqueux, et les boissons de fruits, sont très salutaires, surtout dans les diarrhées, les dyssenteries, les constipa-

tions; malgré les préjugés contraires. Ils ſont même un préſervatif contre la dyſſenterie. Autrefois on les défendoit ſévèrement; mais l'expérience a découvert l'erreur.

Bien des malades apellent le Médecin, ſe font preſcrire des remèdes et un régime, ſans prendre les uns, ni obſerver l'autre. Ils ont grand ſoin de cacher ces infractions des ordonnances; à les voir on diroit qu'il ne ſ'agit que de ſe cacher du Médecin, et que les négligences ne feront rien, pourvu que celui-ci les ignore. Il eſt certain que bien des gens guériſſent en négligeant les conſeils du Médecin; il y a des peuples entiers qui ne connoiſſent ni Médecin ni médecines. La médecine change; autrefois p. ex. on évitoit les fruits dans la dysſenterie, on y employoit des échauffans, auſſi bien que dans la petite vérole, et dans d'autres maladies. On regardoit l'émétique et le quinquina comme des remèdes extrêmes et dangereux. Aujourd'hui c'eſt tout le contraire. Autrefois les malades guériſſoient et mourroient entre les mains des Médecins; ils guériſſent et meurent encore aujourd'hui. L'art ne ſauve ni ne tue pas tous ceux qui guériſſent ou qui meurent dans ſon uſage. Il ſ'agiroit de ſavoir quelle méthode en ſauve davantage, et il y a lieu de croire que c'eſt la nouvelle; parce que plus on avance, plus on peut faire d'obſervations; on profite des expériences des anciens et des ſiennes.

Les

Les Médecins outrent, dit-on, les précautions, et par cette raiſon il n'eſt pas néceſſaire de ſ'aſtreindre ſi ſcrupuleuſement à leurs avis. Cela eſt certain; les Médecins donnent leurs avis ſur les cas les plus dangereux, et ils doivent le faire, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui en arrivera. Ils ont vu des perſonnes robuſtes, que la moindre négligence a jettées dans une maladie mortelle; cela n'arrive que rarement, mais il eſt de leur devoir de nous avertir, et de règler là-deſſus leurs ordonnances. Et celui qui les néglige, riſque de tomber dans ces cas extrêmes. Le plus ſûr eſt donc, de les ſuivre ſcrupuleuſement. Si le Médecin ſe trompe, ce qui arrive ſouvent, vû la grande complication de notre conſtitution et des maladies; ceux qui n'ont aucune connoiſſance de ces choſes, doivent ſe tromper bien davantage.

Chés beaucoup de peuples ignorans et barbares, ce ſont les Prêtres qui ſont l'office de Médecins, ces Prêtres étant les ſeuls qui ayent, ou qui prétendent avoir quelques connoiſſances. Leur art conſiſte pour l'ordinaire dans des prières, des pratiques ſuperſtitieuſes, des amulettes, des paroles prétendues ſacrées. Il en étoit à peu près de même dans les anciens tems. Il en eſt encore de même de nos jours. Bien des bonnes gens croient qu'on guérit de la fiévre en prononçant certaines paroles,

en écrivant certains caractères: qu'on dissipe les verrues, qu'on guérit des éréſipèles par des pratiques ſemblables. Et ils prétendent avoir des éxemples de ces guériſons. Cela n'eſt pas étonnant, puisque la nature en opère, qu'on met enſuite ſur le compte du remède employé. Mais ces artifices mêmes peuvent contribuer à la guériſon; voici comment. L'imagination peut produire des maux réels et les aggraver. L'un ſe croit malade, et ne l'eſt pas; un autre ſe l'imagine, et le devient en effet; un troiſiéme l'eſt réellement, il ſ'inquiéte, ſe croit en danger; cette crainte l'angoiſſe, lui échauffe le ſang et aggrave le mal. On raconte qu'un homme ſ'imaginoit avoir des grenouilles vivantes dans le ventre. Tous les remèdes furent inutiles, parce que les grenouilles n'étoient que dans ſa fantaiſie. Un domeſtique ſ'aviſa de mettre des grenouilles dans ſa chaiſe percée; le malade crut les avoir rendues et guérit. Deux hommes furent mordus par un chien. L'un part et revient au bout de vingt ans. Il ſ'informe de l'autre; on lui dit qu'il eſt mort enragé, pour avoir été mordu par un chien. Il compare les tems et trouve que c'eſt le même chien qui l'a mordu lui même; cette idée le frappe, il devient enragé et meurt miſérablement. Il ſe feroit bien porté ſans cette nouvelle, car la morſure d'un chien enragé n'infecte plus après les quarante jours.

Tout

Tout moyen donc qui tranquilise l'imagination, produit l'espérance de la guérison, réjouït l'esprit et peut produire par cela même des guérisons singulières. On a garanti plusieurs personnes de la rage dans les Pays bas, en leur apliquant un morceau d'étoffe prétendu consacré.

Mais il faut aussi remarquer, que ces peuples barbares sont beaucoup moins sujets aux maladies que nous. Leur manière de vivre, l'air et l'intempérie des saisons, auxquels ils sont souvent exposés, la pêche, la chasse, la guerre, la simplicité de leurs alimens et de leurs boissons, ne leur laissent que des maux inséparables de la nature humaine. Le Tartare, qui n'a que du lait de cheval et de l'eau, ne peut se bruler l'estomac et le sang comme nous, qui avons du vin et des liqueurs; l'apétit du Groenlandois, qui n'est excité par aucune épice, par aucune variété de mêts, ne l'expose pas aux indigestions qui nous accablent.

Si notre art nous aprend à préparer des alimens, des vêtemens, des habitations, des aises nuisibles; d'un autre côté il trouve moyen de nous garantir de bien des maux. Nos contrées ne connoissent plus la peste que de nom, et l'orient en est infesté toutes les années. Autrefois on regardoit la gangrène, le cancer comme des maux incurables, on commence à les guérir; bien d'autres maladies ont perdu leur force

meurtrière, la petite vérole fait moins de ravages qu'autrefois.

Les maladies ne sont pas sans usage; elles nous donnent des leçons de tempérance. Celui qui en a essuyé de graves, est ordinairement plus prudent et plus circonspect; il ne donne pas aisément dans les excès de la table et du plaisir, comme celui qui n'a point encore souffert. De là vient aparemment, qu'on voit des personnes délicates vivre longtems, et des gens robustes mourir jeunes. C'est aussi la raison pourquoi la jeunesse est moins prudente, parce qu'elle n'a pas encore ressenti pour l'ordinaire les effets de l'imprudence. On a remarqué que les enfans valétudinaires sont généralement parlant, plus raisonnables que les enfans sains. Ils ressemblent presque à des hommes, par leurs discours et leurs raisonnemens. C'est dommage qu'ils meurent bientôt.

Les maladies nous ont conduit à l'anatomie, à la botanique, à la chimie et à plusieurs autres belles sciences. Si l'homme n'étoit pas exposé à souffrir, il ne mettroit p. ex. aucun choix dans ses alimens, il prendroit le premier fruit, qui lui tomberoit sous la main. Mais quelques-uns s'étant trouvés mal d'avoir mangé un fruit inconnu, leur malheur a rendu les autres circonspects, on s'est appliqué à connoitre les fruits et à les discerner. D'autres ont

remar-

remarqué qu'en mangeant tel fruit ou telle herbe, ils ont été guéris de leurs douleurs, on s'est rendu attentif à ces productions salutaires et on les a distinguées. On a voulu savoir en quoi consistoient les maux, on a ouvert, disséqué, examiné des corps morts. Sans cette raison, qui auroit pris sur soi de surmonter la répugnance, que nous inspire un cadavre; qui auroit suporté cette puanteur? Ainsi nous avons apris à connoître en partie, et à admirer la grande richesse de la nature, et les merveilles de notre constitution.

Il y a des gens que la moindre incommodité impatiente, et met de mauvaise humeur; ils se plaignent comme s'ils souffroient beaucoup. On en voit d'autres tranquilles et même gais, au milieu de grandes douleurs. Ce qui montre, que nos souffrances, et notre malaise dépendent moins des douleurs, que de la manière de les suporter.

Les malades ont bien des soulagemens et des consolations. Il y a plusieurs maladies, où on tombe dans un assoupissement presque continuel, et où on ne sait et ne sent rien. Chaque moment de relâche est si agréable, qu'il dédommage presque des momens fâcheux. On se fait une loi de visiter les malades, de s'entretenir avec eux, de les amuser, autant que leurs forces le permettent; et cela est bien agréable pour ces pauvres gens, et leur fait oublier

quelques momens leurs maux. On s'empresse à les servir, à les soulager en toutes manières, on s'accommode à leurs desirs, et même à leurs fantaisies et à leurs caprices. Dans la convalescence, chacun s'offre à leur procurer quelques alimens agréables et salutaires. Même les inconnus ne se refusent pas à leur fournir quelque vin pur, qu'on ne trouve pas chés le marchand, ou telle autre chose rare, et quelquefois précieuse. Surtout les femmes ont une patience admirable à servir les malades, à les veiller, à prendre soin d'eux; elles y sont infatigables. Dix hommes ne rendroient pas autant de services qu'une femme: sa douceur, sa complaisance, son inquiétude pour la moindre bagatelle, la douceur avec laquelle elle manie le malade, la rend parfaite pour ces services fâcheux et désagréables. On en voit veiller plusieurs nuits de suite à côté d'un lit, s'oublier elles-mêmes, le manger, le boire et le repos, pour soigner le malade, surtout si c'est un mari, un frère, un père ou un enfant.

La convalescence est un état délicieux. On sent alors combien il est agréable de ne point souffrir, d'avoir la libre disposition de ses membres, la force d'agir, le plaisir de voir les beautés de la nature, et de gouter la saveur des alimens. On ne sent guères tous ces avantages dans une longue santé: la privation leur donne du prix.

Cet

Cet état demande des précautions ; il faut éviter les efforts, le grand air, surtout par le froid et la pluie. Un homme relevoit d'une fiévre chaude ; un des premiers jours de sa convalescence, il sortit un moment au grand soleil à midi ; c'étoit sur la fin de Juin : il retomba et mourut quelques jours après. C'est surtout contre l'apétit naissant, qu'il faut se précautionner ; il est très dangereux de manger trop, et on y est fort dispôsé.

SECTION V.

De l'ame et de ses facultés.

CHAP. I.

Facultés intellectuelles.

Si l'on compare l'homme aux animaux, il semble au premier coup d'oeil, qu'il soit le plus foible de tous, à proportion du volume de son corps. L'ours, le lion, le loup, le chien et le chat même, peuvent lui devenir redoutables. Il y en a deux raisons. Chaque animal a ses armes, des dents, des griffes, de gros sabots, ou des cornes ; l'homme n'en a point ; ses dents sont foibles, sa bouche petite, ses ongles ne sont ni crochus, ni aigus, ni forts. Les animaux ont tous une peau épaisse et dure, quelquefois même à l'épreuve de la bale,

comme l'éléphant, l'hippopotame, le rhinoceros, le vieux sanglier. Tous sont à l'épreuve du poing. La peau de l'homme est délicate, sensible à toutes les impressions et pénétrable à tout. Ainsi l'homme est presque à l'égard de l'animal, dans l'état d'un homme nud devant un homme armé de toutes piéces.

Cette destitution a obligé l'homme à se faire des armes offensives et défensives de toutes sortes. Le bâton et les pierres ont été les premières. On a imaginé la fronde, pour lancer les pierres plus loin; le bâton a été muni d'une pointe durcie au feu, d'un os, d'une arête de poisson, d'une pierre tranchante. Telles sont encore les armes des peuples barbares. L'arc a suivi. Puis sont venus les dards, les épées, les lances, les piques, le machines à lancer des pierres de plusieurs cens livres. On s'est muni de cuirasses, de boucliers, de casques, on s'est couvert de fer, pour se garantir des coups. Enfin est venue la poudre, et avec elle des arts tout nouveaux, pour l'attaque et la défense. Les animaux les plus redoutables, et l'art de les vaincre, de les soumettre, ou de les détruire, n'ont plus été qu'un jeu, auquel l'homme s'est appliqué pour le plaisir.

On prétend pourtant, que l'homme a réellement la plus grande force a proportion de sa taille. L'exercice l'augmente.

Un

Un homme nourri et élevé délicatement, qui ne s'applique à aucun ouvrage pénible, est assés foible. Mais le laboureur, et celui qui travaille à un ouvrage grossier, prend des forces singulières, et une peau fort dure. Le forgeron tient à la main un fer, que nous n'oserions toucher, sans nous bruler. Le porte-faix soulève des fardeaux égaux à la charge d'un cheval. Les voyageurs nous racontent encore de plus grandes choses des peuples barbares. Un homme éxercé à la course, fatigue un cheval; l'Américain court le cerf à pied.

Ce qui donne un grand avantage à l'homme, c'est son adresse. Il est beaucoup plus souple que les animaux. Ces derniers n'ont point de mains pour saisir et tenir; ils ne peuvent guères avoir que leur adresse naturelle. L'homme aprend à se plier de toutes manières, à grimper les arbres, à faire des mouvemens variés et prompts. On raconte qu'il y a des hommes capables de se battre à coups de poing contre le chien et le loup, et d'autres qui ont terrassé des ours et les ont étouffés en les embrassant. Nous avons déja vu la souplesse des doigts. La force et l'adresse dépendent presque entièrement de nous. Un homme bien constitué peut acquérir toutes ces qualités, par l'éxercice et le travail; et il peut se rendre foible et pesant par l'inaction et la nonchalance. Le courage

courage et la bonne volonté augmentent de beaucoup les forces; la crainte les diminue.

Il paroit que l'homme, et même chés les peuples barbares de l'Afrique et des Indes, est sujet à plus de maux que les bêtes. Mais il a aussi l'art de les soulager. L'homme a des forces absolument différentes de celles des animaux; celles de la raison, ou de l'intelligence.

Nous distinguons les choses qui sont à notre portée, et nous avons la faculté de nous les représenter dans notre esprit, quoiqu'elles soient absentes, au moyen de l'imagination; la mémoire nous les fait reconnoitre.

On s'aperçoit que les animaux ont ces mêmes facultés. Le chien connoit son maitre, distingue les étrangers, se représente la chasse en songe, et se souvient des leçons et des coups qu'il a reçus.

Notre imagination ne se borne pas à nous rapeller les idées des choses que nous avons vues. Elle en forme de nouvelles par les combinaisons qu'elle en fait; ainsi elle peut se figurer un cheval ailé; elle présente au peintre, les traits d'un homme en colère; au musicien, le ton de la voix d'un homme affligé; au poéte, les discours d'un homme qui prie. C'est ce que les animaux ne sauroient faire.

Nos

Nos idées n'ont pas toujours la même clarté, ni le même degré de précision. On fait bien qu'on a vu quelque chose, on se le représente aussi, mais obscurément et comme un objet qu'on verroit la nuit; on ne sait ce que c'est. On a vu une chose en tel endroit, et on croit l'avoir vue en un autre endroit. On ne sait, si cet homme qu'on a rencontré, avoit les cheveux bruns ou blonds, un habit verd ou gris, le nés long ou court; si cette maison a deux étages, quatre ou six croisées de front: On a cueilli telle herbe et on ne sait si sa tige est lisse ou raboteuse, si telle fleur a de longues feuilles, si elle a six ou huit pétales. Cela n'empêche pas toujours de reconnoitre ces choses. Qui est-ce qui fait p. ex. le compte des boutons de son habit, celui des feuilles d'un oeillet, d'une giroflée, ou d'une rose? On ignore de même qui est la personne dans une compagnie nombreuse, qui a fait ou dit telle ou telle chose: on a entendu plusieurs anecdotes, on confond les personnages et les conteurs, on transporte même à une histoire les traits de l'autre.

Cela arrive par défaut d'attention, ou parce que les objets se présentent en trop grand nombre. Il est toujours impossible de voir, d'entendre et d'observer tout; parce qu'il s'offre toujours une foule de choses. Je vois, p. ex. un homme; on diroit que ce n'est qu'un objet, mais il y

en

en a des milliers. Sa figure, c. à d. sa taille, la grosseur de son ventre, la largeur de ses épaules, l'élévation de sa poitrine, la forme de ses jambes, de ses pieds, celle de ses bras, la longueur et la proportion de ses doigts; la largeur de sa paume; la couleur, l'épaisseur de sa barbe, de ses sourcils; la longueur de ses cheveux; la couleur, l'action, la grandeur de ses yeux; l'ouverture de sa bouche; la grandeur, la figure de son nés, l'élévation de son front &c. Viennent son action, sa démarche, son adresse, ses discours. Puis son vêtement. Tout cela est composé d'une infinité de piéces; il faudroit des jours pour l'examiner, et on ne l'a vu qu'un moment. Avec lui se sont présentés des millions d'autres objets. C'étoit dans un jardin, où l'on voyoit le ciel, les nuées, où l'on sentoit le vent, la pluie, la chaleur du soleil; on flairoit l'odeur de mille fleurs, la verdure, les arbres, les fruits, les jardinages s'offroient en même tems; les oiseaux chantoient, une mouche importune piquoit, un frélon bourdonnoit à nos oreilles. Ou bien c'étoit un apartement; les meubles, la tapisserie, un lit, un canapé, une pendule, des tableaux, des rideaux attiroient nos regards; la propreté ou la saloperie, l'ordre ou le dérangement, les parfums ou la mauvaise odeur, faisoient impression sur nous; la chaleur, la lumière et l'obscurité; une vue sur la rue ou sur un jardin, partageoient

geoient notre attention. . Etoit-il possible d'être attentif à toutes ces choses, de les éxaminer et de s'en former des idées distinctes et éxactes?

Cependant l'habitude et la sagacité de nos sens, acquise par l'usage, peut aller fort loin. Le musicien démèle tous les tons d'un concert. Le peintre saisit tout un visage, toute une attitude, toute une passion, parce qu'il est éxercé à distinguer les traits du visage et l'attitude de chaque membre, dans tel ou tel mouvement.

La plûpart des gens, n'ayant jamais remarqué cette difficulté de bien entendre, de bien voir, ne se donnent aucun soin pour observer. Ils voient, ils écoutent légèrement, et raportent, attestent, sans hésiter ce qu'ils prétendent avoir vu et ouï, parce que la chose s'est faite ou dite en leur présence. Il leur arrive très souvent de dire des faussetés, étant bien persuadés qu'ils disent vrai, et s'exposent à passer pour menteurs, ou pour étourdis. Les personnes instruites et prudentes sont attentives aux choses qu'elles croyent assés importantes, pour mériter qu'on les voye et qu'on les sache, et négligent le reste, parce qu'on ne peut pas tout embrasser. Et si quelque chose leur échappe, si elles ne sont pas bien assurées des faits, elles s'en taisent. Quand on connoit des personnes de cette sorte, on s'en raporte sans peine à leurs discours.

L'ima-

L'imagination peut nous repréſenter ſi fortement des objets abſens, ou même des tableaux qu'elle a formés elle-même, que nous les prenons un moment pour la vérité, c. à d. pour des objets réels et préſens, ſans pouvoir revenir de notre erreur qu'avec peine. C'eſt le cas des ſonges, des rêveries d'un malade, et des foux.

Un homme voit en rêve des perſonnes abſentes et même déja mortes; il ſ'entretient avec des Rois et des Princes; il trouve de grandes ſommes d'argent; il ſe promène dans des lieux enchantés; il eſt transporté tout à coup dans des contrées fort éloignées; il vole par les airs; il voit des monſtres prêts à le dévorer. Il en eſt à peu près de même du malade.

La folie n'eſt autre choſe qu'une idée fauſſe, que l'imagination a tellement exaltée, qu'elle ſ'attache à toutes les autres, et domine ſur elles. Ainſi l'un ſ'imagine être Roi ou Prince; un autre ſe croit haï, pourſuivi et dans un danger éminent. L'un et l'autre agiſſent en conſéquence. Le premier ne parle qu'avec hauteur, donne des ordres, ſe pare de guenilles, ou de débris de papier, qu'il apelle ſes galons, ſon cordon, ſon étoile. L'autre eſt inquiet, ſes yeux roulent dans ſa tête, comme pour voir, ſi les archers ſont à ſes trouſſes; il marche légèrement et avec précipitation; il ſe cache, et avant que de reparoître, il

jette

jette de tous côtés des regards timides. Un tel homme est raisonnable comme un autre, tant qu'il ne s'agit pas de son genre de folie. On a coutume d'enfermer ces pauvres gens, de peur qu'ils n'incommodent.

Il y a des folies d'un moment, c. à d. où l'imagination fortement frapée d'un objet, nous le rend présent. Ainsi on pensera fortement à une personne absente ou morte, et tout d'un coup on la voit, même en plein jour. La plûpart effrayés de ces visions, détournent les yeux et assurent avoir vu. De là tant de contes d'aparitions, de revenans. Mais les personnes plus sages ne se sont pas troublées; elles ont regardé attentivement, éxaminé avec soin, et reconnu que le fantôme n'étoit que dans leur imagination. J'ai déja dit, que l'imagination peut produire des maladies et les guérir.

L'agitation du sang éxalte l'imagination. Une personne qui s'écrie, qui s'agite dans la peur, ou dans la colère, peut par cela même porter la passion jusqu'à la syncope, aux convulsions et à la manie. Les personnes instruites ont grand soin d'éviter ces mouvemens et ces cris, et par cela même se tranquilisent bientôt. C'est ce pouvoir du sang et de l'imagination, qui fait qu'on peut être affligé, consterné, effrayé, irrité par une simple représentation,

par un tableau, par un récit, par les tons de la musique. Toutes ces choses imitent l'action, les discours, le ton de la voix d'un homme en colère, affligé, épouvanté: on donne une grande attention à ces représentations, l'imagination s'échauffe, et l'on voit la chose même.

La mémoire est fidèle, quand elle nous rapelle les choses, comme nous les avons connues; quand elle les altère, on l'appelle infidèle. Elle est forte, quand elle retient longtems; et foible, si elle oublie. Une mémoire vaste peut beaucoup retenir. Il est rare que la mémoire ait toutes ces bonnes qualités. Nous oublions, nous confondons souvent les idées, surtout quand elles se multiplient. Ceux qui ne connoissent pas ces défauts de la mémoire, se confient en elle; ils croient savoir une chose, parce qu'ils l'ont sue autrefois; ils en parlent, en décident, racontent, et le tout de travers. Ces gens passent pour menteurs, ou pour imbécilles. Nous pouvons fortifier notre mémoire par l'exercice; quand nous avons à nous plaindre d'elle, c'est ordinairement notre faute.

Les maladies peuvent la ruiner à un point surprenant. On a vu des hommes oublier dans une maladie les noms des choses les plus communes, et même leur propre nom. La vieillesse fait le même effet.

L'homme

L'homme ne borne pas ſes connoiſſances aux choſes qu'il voit, qu'il entend, qu'il goute, qu'il flaire et qu'il ſent, et qu'on appelle les ſenſations, parce que nous en acquérons l'idée par le moyen des ſens; mais il ſe forme des idées purement intellectuelles, c'eſt à dire, qu'on ne peut point repréſenter, et qu'il faut ſeulement concevoir, comme p. ex. l'idée de *Bonté*. On voit bien une choſe qui eſt bonne, on voit auſſi le bien qu'elle produit, comme p. ex. un bon couteau, et comme il coupe bien; ou du pain, et l'on ſent le plaiſir qu'il fait à manger et le bien qu'il produit en nourriſſant. Mais on ne voit pas la *bonté*. Il en eſt de même de l'*Utilité*, du *Déſordre*, de la *Vertu* et du *Vice*, du *Chaud* et du *Froid*.

Voici comment l'homme forme ces idées. Il voit du pain qui eſt bon, un couteau qui eſt bon, un habit qui eſt bon. Ces choſes ont une certaine reſſemblance, qui conſiſte en ce qu'elles rendent des ſervices. Il conſidère cette reſſemblance ſeule et ſans les choſes dans lesquelles elle ſe trouve; et il l'appelle la *Bonté*, qu'il retrouve enſuite, et qu'il nomme du même nom dans divers objets.

Tous les mots des langues, dans leur ſignification indéterminée, expriment de ces idées intellectuelles, ou de ces reſſemblances. Ainſi l'*homme* n'eſt pas un tel ou un tel, mais il ſignifie, tous ceux qu'on

appelle ainsi, parce qu'ils ont une certaine ressemblance, qu'on appelle Humanité. De même le *canard* signifie la ressemblance qu'il y a entre certains oiseaux aquatiques. Je vois bien un homme qui marche, mais non pas le *marcher*. Le mot *celui-ci* même n'exprime qu'une ressemblance, c. à d. la présence d'un être que je montre; car *celui-ci* marque tantôt Pierre, tantôt Jaques, tantôt un chien, tantôt un cheval, tantôt un arbre, tantôt un bâtiment, tantôt un rocher &c. L'attention à nos idées s'appelle la réflexion.

Ce pouvoir de séparer les ressemblances de leurs sujets, et de les comparer, pour en former une idée, paroit absolument manquer aux animaux; et de là vient, qu'ils n'ont point de langage. Il est vrai qu'ils savent se faire entendre à ceux de leur espèce, mais par des cris, qui marquent la douleur, ou la joie, ou la colère, ou la crainte, mais non par des mots qui expriment des idées. Un chien fait entendre qu'il souffre; mais il ne peut nous faire comprendre par ses cris, s'il est battu, mordu, s'il s'est brulé, s'il a la colique. Il caresse son maitre, et lui témoigne de l'amitié; mais il ne peut marquer, si c'est par habitude, ou par reconnoissance. On a des oiseaux qui prononcent des mots, mais ils ne parlent pas; c. à d. qu'ils n'expriment point leurs idées, et ne comprennent pas le sens de leurs termes. Ainsi le pero-

peroquet, la pie &c. diront *bon jour*, le soir et le matin; *pain blanc* sans en demander, et ils ne le mangeroient peut-être pas &c.

Nous sommes si accoutumés à distinguer les sujets ou les choses, des qualités qu'elles ont, que nous les considérons presque toujours comme séparées, après quoi nous les combinons par réflexion. Nous ne disons pas: *le bon pain*, *le pain bon*, mais: *le pain est bon*. Par où l'on voit que nous concevons l'idée de bon hors de celle de pain; que nous les comparons et que nous attribuons au pain l'idée de bon, prise d'ailleurs. Cela s'appelle juger. Ainsi juger, c'est attribuer à un sujet quelque qualité, que nous y apercevons. Ceux qui sont inattentifs, se trompent et portent de faux jugemens.

Il y a des objets hors de notre portée, comme les astres, les contrées éloignées, les hommes et les animaux, qui se trouvent hors du coin de terre, que nous habitons; les choses ensévelies dans la terre, ou cachées au fond des mers: aussi des qualités cachées dans les objets que nous voyons. Alors nous jugeons de ces choses par quelques ressemblances, que nous y trouvons avec d'autres, qui sont à notre portée, et des qualités cachées par quelques signes que nous apercevons. Nous ne voyons pas la véritable grandeur du soleil, ni des étoiles, ni de la lune, ni leur distance de

nous. Mais nous jugeons de cette distance de la manière suivante: On voit un homme à une plus grande distance qu'un chien, parce qu'il est plus haut. Un arbre se voit de plus loin encore: Une tour se montre encore de plus loin, et on la perd plutôt de vue qu'une montagne. Nous avons donc jugé que plus un objet a de hauteur et plus on le voit de loin; et que plus on le voit de loin, plus il a de hauteur. Or nous savons, qu'on voit les mêmes astres que nous, en même tems à mille lieues de nous, au lieu qu'on n'y voit ni nos tours, ni nos montagnes, ni nos nuages; de là on a conclu que les astres doivent être beaucoup plus élevés. On est parvenu ensuite par l'art à déterminer à peu près ces distances. Ces distances connues, nous avons jugé de leur grandeur, qui est infiniment au dessus des aparences: et l'art nous a encore apris à la déterminer jusqu'à un certain point, fondés sur ce que les objets paroissent plus petits à mesure qu'ils s'éloignent.

Dans les jugemens dont j'ai parlé plus haut, il ne se trouve que deux idées: le pain est bon; savoir *pain* et *bon*, je compare l'idée de *pain* avec cette autre idée *bon*, et je les joins. Mais ici *astre* et *distance* ne me suffisent pas, parce que je ne vois pas cette distance distinctement. Il me faut donc avoir recours à cette idée, que plus un objet est élevé et plus il est visible

visible à des distances considérables. Il m'a fallu connoitre cette qualité des astres, qu'on les voit à de grandes distances pour être en état de juger, qu'ils sont fort élevés au dessus de nous, ou fort éloignés de la terre. Je n'ai pu juger non plus de leur grandeur, qu'après avoir connu leurs distances. Cette manière de juger s'appelle raisonner.

Nous raisonnons aussi quand nous jugeons des qualités ou des choses par leurs signes, par leurs causes, par leurs effets, ou par leurs ressemblances. En un mot, tout jugement, qui renferme plus de deux idées, est un raisonnement. Ainsi bien des gens jugent par la lumière et la chaleur, que le soleil est du feu, parce que ces deux qualités se trouvent dans le feu. D'autres doutent que le soleil soit du feu, et ils ont d'autres ressemblances, sur lesquelles ils jugent ainsi. On voit un homme robuste et d'une conduite sage, on juge qu'il vivra longtems et qu'il jouïra d'une bonne santé. Deux hommes sont irrités l'un contre l'autre. Il arrive un accident au premier. L'autre l'assistera-t-il? L'un juge que non, parce qu'il est irrité; mais d'autres, qui connoissent sa bonté ordinaire, sa facilité à pardonner et sa compassion, jugent qu'oui. Ceci sont des jugemens sur les causes et les effets; en voici sur les signes. On voit sortir du toit d'une maison une grande fumée. On juge qu'il y a

un grand feu, et on craint un incendie. L'air est étouffant, et chargé de nuages, on attend un orage. Tous nos raisonnemens sont fondés sur les ressemblances des choses, dont nous jugeons actuellement, avec celles que nous connoissons. Cette ressemblance s'appelle *analogie*.

Ces ressemblances sont toujours fort imparfaites, et par cela même, nous trompent fort souvent. On a été plusieurs milliers d'années à voir le soleil et les autres astres, sans soupçonner leur distance et leur grandeur. Il n'y a guères plus de deux mille ans, qu'un Philosophe fut honoré de grandes distinctions, pour avoir enseigné, que le soleil étoit plus grand que le Péloponnèse. Le feu reluit et éclaire; les phosphores, le bois pourri, les écailles et les entrailles de certains poissons, les yeux de plusieurs animaux, les vers luisans, et une espèce de scarabée en Amérique, reluisent aussi. Tout ce qui reluit n'est donc pas du feu. Le bois, les pierres, les métaux violemment frottés s'échauffent, sans qu'il y paroisse du feu. Il peut donc y avoir de la chaleur sans feu visible. La fumée est un signe du feu; non pas toujours. Le fumier, la chaux vive quand on la fond, l'eau froide en hiver, font de la fumée. Et puis on prend pour de la fumée, ce qui n'en est pas, comme des vapeurs, de la poussière, un essain d'insectes à une distance considérable. C'est ce qui rend

rend la connoiſſance des maladies ſi difficile, et la pratique de la médecine ſi incertaine, parce qu'on ne voit pas les maladies, et qu'on n'en peut juger que ſur des ſignes ſouvent équivoques. Les jugemens qu' on porte ſur ce que les hommes feront ou ne feront pas, ſont également, et peut-être plus incertains. Ce qu'ils ont fait cent fois en pareille circonſtance, ils ne le feront peut-être pas aujourd'hui, ſoit qu'ils changent d'avis, ou que dans ce moment il y ait quelque cauſe imperceptible, qui les détermine d'une façon contraire. On ne peut pas même juger du paſſé avec certitude. Un homme paroit timide, confus devant ſon juge, ou devant des perſonnes qu'il eſtime; on l'a accuſé devant eux d'une mauvaiſe action. Vous le jugez coupable ſur ſa confuſion. Vous avez raiſon peut-être; mais il ſe peut auſſi que vous vous trompiez. La ſurpriſe, la douleur de ſe voir calomnié, l'étonne et lui ôte la confiance, que ſon innocence devroit lui inſpirer. Un autre paroit aſſuré; on ne peut pas en conclure qu'il eſt innocent; peut-être n'eſt il qu'effronté.

Nous avons trois moyens de nous inſtruire, ou d'acquérir des idées, 1. les ſens, ou l'expérience. Les ſens nous aprennent ce qui eſt hors de nous, et le ſentiment nous inſtruit de ce qui eſt au dedans; de nos douleurs, du plaiſir, de notre penſée &c. 2. La réflexion, qui conſidérant nos

idées, en marque les ressemblances et les différences, en tire de nouvelles idées, et nous aprend des choses, où nos sens ne sauroient atteindre. Nous avons parlé de ces deux-ci, et des erreurs où elles peuvent nous induire. La troisiéme, c'est l'instruction, ou la part que les autres nous donnent à leurs connoissances.

C'est un grand avantage que cette communication de connoissances. Dans l'état où nous sommes, il nous faut une infinité d'idées. Un homme qui vivroit dans les forêts seul, n'auroit besoin que de savoir trouver sa nourriture sur les arbres, ou à terre; distinguer ses alimens de quelques plantes insipides ou malfaisantes; se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, dans la caverne d'une montagne, ou dans le creux d'un arbre; se défendre contre les bêtes féroces, qui pourroient se trouver dans son voisinage. Voilà toute sa science. Mais nous, il nous faut savoir travailler d'une manière utile et agréable à tous, afin que les autres nous rendent participans de leurs travaux; ces ouvrages demandent de l'art, de l'agrément. Il nous faut savoir vivre avec les hommes, c. à d. nous précautionner contre la ruse et la violence des mal-intentionnés, nous accommoder à leurs gouts et à leurs caprices pour gagner leur bienveillance; et dans l'abondance et la variété des biens que nous possédons, éviter

les

les choses et les excès nuisibles. L'erreur nous est funeste, elle ne l'est pas tant au huron, ou à l'habitant de la terre du feu. Il nous importe donc de connoitre la vérité et d'acquérir beaucoup de connoissances exactes. Il seroit impossible à chacun, d'acquérir par les sens ou la réfléxion cette foule d'idées; il mourroit au milieu de ses essais, et ses expériences le tueroient.

Cette communication est donc très utile, et même nécessaire. Par ce moyen chacun profite des expériences, des réfléxions d'un grand nombre, et même de ceux qui l'ont précédé, et de la plûpart des siècles passés. Les livres des anciens nous découvrent leurs sciences; et dans les arts, on transmet d'une génération à l'autre, les découvertes qu'on a faites, les instrumens qu'on a inventés, et les procédés dont on a reconnu l'utilité et la facilité.

Ce moyen est très facile et très abrégé. L'expérience nous fait toujours payer chèrement ses leçons; car nous ne saurions reconnoitre les erreurs, et distinguer les choses utiles, sans être instruits par le mal qu'entrainent nos fautes et nos méprises. Mais on peut sans danger aprendre et retenir, ce que les autres nous enseignent, touchant les choses bonnes et mauvaises, utiles et nuisibles. On nous raconte que telle faute, telle chose a causé tel mal, mais nous ne le ressentons pas.

La

La voye de l'expérience est longue. Je ne puis essayer tels et tels alimens, que lorsque j'ai faim, et cela ne revient tout au plus, que deux ou trois fois le jour. Je ne puis dans mes essais, éprouver qu'une chose à la fois, de peur de me tromper en attribuant à l'une le mal que l'autre m'a fait. Et quand j'aurai ressenti quelque incommodité après tel ou tel aliment, je ne serai pas sûr, si cet aliment est la cause de ma douleur, ou si c'est la disposition de mon estomac, actuellement affoibli ou gâté par d'autres causes. La réfléxion ne vient guères non plus qu'après des erreurs et des fautes fâcheuses, qui nous avertissent de prendre garde à nous. Elle est lente dans ses comparaisons, et il faut bien de l'éxercice, pour savoir ce qu'on doit éxaminer, et ce qu'on peut négliger. Je suppose p. ex: qu'un jeune homme doive apprendre par réfléxion, comment il doit faire pour gagner les bonnes graces de celui dont il attend sa fortune. Avant que de pouvoir se dire: *je veux gagner ses bonnes graces*, il faut qu'il sache qu'on peut ne pas les avoir; qu'un homme ne donne pas dès l'abord sa confiance et son amitié. Et comment saura-t-il cela? Ce ne peut être qu'en observant, qu'il a déja manqué la bienveillance de quelqu'un. Quand il aura découvert ce point, il lui reste à savoir comment on gagne des bonnes graces, c. à d. comment on peut se rendre agréable. Il sera

déja

déja bien avancé. s'il a remarqué, qu'un beau visage fait plaisir à voir; que la propreté sur soi, et une certaine manière de se mettre, plait aux yeux; que l'habileté, qu'une conduite régulière gagne l'estime; et qu'il aime ceux qui ont de la politesse et des égards. Mais ce qui lui plait, plaira-t-il aussi à cet homme? Il n'en doute pas encore, et surement il se trompe. Un homme grave ne se soucie guères de la beauté d'un visage, et méprise l'ajustement. Ce qui est de l'habileté pour un jeune homme, ne l'est pas pour un homme d'expérience; et la politesse ingénue et simple, qui plait à notre adolescent, n'est pas la politesse respectueuse, qu'il lui faut avoir avec un homme en place. Notre jeune homme ne sait pas tout cela; il agit sur ses idées, et il choque; il ne sait où il en est. Il voit avec consternation, qu'il a manqué son but, qu'il s'en est éloigné; à quoi attribuer ce mauvais succès? Il cherchera longtems, avant que de penser, qu'il doit observer la conduite de ceux qui savent plaire. Enfin il a fait cette découverte et remet la main à l'oeuvre; il observe. Une foule de personnes sont en commerce avec l'homme qu'il veut gagner. Il voit les uns lui marquer de la confiance, parce qu'ils sont ses amis, ses proches, ou parce qu'ils lui ont rendu des services essentiels; notre jeune homme voit leur confiance et ne sait pas le reste. Il en voit qui sont presque

fami-

familiers et bien venus; ce sont de jeunes gens comme lui; mais il ignore, que ce sont les fils des supérieurs de notre homme en place. Il en voit d'autres soumis, empressés, et qui ne gagnent rien. Il ne sait pas que ces jeunes gens ont auparavant indisposé l'homme en charge, par une mauvaise conduite, qu'il ne sauroit facilement leur pardonner. Qui imitera-t-il? Sans doute ceux qu'il voit favorisés. Mais il se trompera encore. Peut-être ne découvrira-t-il jamais son erreur, si quelque personne charitable ne l'éclaire.

La réflexion ne peut s'appliquer que successivement sur chaque cas, à mesure qu'il se présente; cette marche est lente, comme on peut le voir dans l'éxemple ci-dessus. Mais on peut en peu d'instans apprendre plusieurs expériences et plusieurs réflexions faites par autrui. Cette voye est infiniment plus courte. La commodité de l'instruction fait que plusieurs s'y bornent, sans observer, ni réfléchir par eux-mêmes.

Cette instruction se fait de plusieurs manières différentes. Les arts et les métiers, qui sont des collections, d'observations et d'expériences, faites sur les matières dont il s'agit; s'enseignent, non tant par le discours, que par la pratique. Un homme instruit de son art, et qu'on nomme maitre, prend chés lui de jeunes garçons, les fait travailler sous ses yeux, et leur

leur montre comment ils doivent s'y prendre. Cette méthode a cet avantage, qu'elle donne en même tems l'instruction, et fait contracter l'habitude. L'Elève ne sait pas pourquoi il fait ceci ou cela, mais il aprend à le faire aisément et avec promptitude; il ne sait pas choisir les procédés, on ne lui enseigne que ceux qu'on croit bons. Bien des maitres n'en savent pas davantage. C'est ce qu'on appelle travailler méchaniquement, et c'est le cas de la plûpart des artisans, qui ne connoissent guères, que les procédés qu'ils ont apris, et ne les éxécutent, que par la raison qu'on les a ainsi dressés. C'est les jetter dans un grand embarras que de leur demander quelque ouvrage nouveau. Cependant il y en a qui vont plus loin, et ces artisans sont estimés et honorés, et gagnent abondamment leur pain.

Une autre manière de communiquer ses connoissances, c'est dans les écoles, ou dans des leçons privées. Le maitre enseigne à la jeunesse ce qu'il a apris des autres et de sa propre expérience; soit par des discours, comme quand il leur montre des faits d'histoire civile ou naturelle; soit par la pratique, comme au dessein, à l'écriture, à la danse, au manège.

Les livres sont faits pour nous communiquer les expériences et les réflexions de ceux qui sont éloignés de nous, ou qui sont morts. C'est ainsi que nous connois-

sons

sons les pensées, et que nous savons les sciences de personnes qui ont vécu plusieurs mille ans avant nous.

Les personnes d'expérience donnent des avis à leurs amis et aux jeunes gens: et l'on se communique ses connoissances les uns aux autres dans la conversation.

Il est vrai que toutes ces instructions ont leurs défauts, qui les rendent imparfaites. Tous ceux qui enseignent soit les arts, soit les autres connoissances, les maitres, les instituteurs, ceux qui font des livres, les personnes d'expérience, peuvent se tromper, avoir mal vu et entendu; et cela arrive même souvent. Il est clair que leurs erreurs passent dans leurs leçons, et se transmettent à leurs disciples. Ainsi nous trouvons dans une infinité de livres, des choses dont nous reconnoissons évidemment la fausseté. Les anciens parloient dans l'histoire naturelle de licornes et du phénix, ils faisoient ressembler l'hippopotame au cheval. Les disciples et les lecteurs ont ordinairement beaucoup de confiance en leurs maitres et aux auteurs, reçoivent leurs instructions sans défiance et sans examen, et adoptent ainsi leurs erreurs. Leur respect est encore plus grand, si les auteurs sont anciens; et va même jusqu'à résister à ses propres sens, à son expérience, à tous les raisonnemens qui contredisent leurs auteurs. Ainsi les médecins du siécle

passé

passé refusoient absolument de croire la circulation du sang, démontrée par une infinité d'expériences; parce que leurs maitres, et surtout Hippocrate et Galien n'en avoient rien dit.

Ainsi bien des gens savans soutiennent encore aujourd'hui, que la terre est maudite de Dieu, parce qu'on l'enseignoit autrefois, et résistent opiniâtrement à l'expérience qu'ils font tous les jours de sa beauté et de sa fécondité. Ce respect pour les personnes âgées, et pour les anciens, est convenable; mais c'est le chemin de l'erreur, et il empêche d'ajouter aux connoissances qu'ils nous laissent, et de les perfectionner. Au lieu qu'en ajoutant toujours ses expériences et ses réfléxions à celles des prédécesseurs, on doit naturellement les surpasser. Souvent les instructions se donnent avec négligence, soit de bouche, soit par écrit. Dans la conversation ordinaire on est encore plus négligé, on s'y applique moins à la réfléxion, et par cela même, on peut encore plus se tromper.

On peut assister à une instruction, ou faire une lecture, sans y donner la moindre attention. On se trouve souvent avoir lu plusieurs pages d'un livre, sans en savoir un mot, parce qu'on a pensé à toute autre chose. Il est encore plus facile de ne pas écouter un discours. Dans ces cas on voit bien, qu'il n'y a point d'instruction. Les

jeunes gens font fort sujets à cette inapplication, parce qu'ils ne connoissent pas l'importance de ces choses; ils n'ont pas encore senti la peine des erreurs et des fautes, et tout ce qu'on leur dit, ne fait que les effleurer; il faut que l'expérience prépare la voye à l'instruction; sans quoi celle-ci est peu de chose. Il est clair qu'il faut être attentif pour s'instruire. En cela l'expérience est excellente, elle ne nous permet point de distractions.

Le plus souvent la jeunesse ne peut pas comprendre les instructions qu'on lui donne. On lui dit que la richesse ne fait pas le bonheur de ceux qui la possèdent. Comment peut elle comprendre cela, elle qu'une bagatelle réjouït, qui est si disposée au contentement, et qui voit, qu'au moyen de l'argent on peut contenter toutes ses fantaisies? Elle n'a jamais été homme fait, pour savoir qu'un homme cherche toute autre chose qu'un enfant; qu'il est moins disposé à la gaieté et à la joie, et par cela même, elle ne sait ce que l'homme appelle bonheur. Ou bien elle donne dans l'excès opposé, et comme le jeune Cyrus, elle croit que le vin est un poison. Ainsi l'instruction fait presque toujours trop ou trop peu, rarement elle est précise.

Elle est parfaite, excellente pour tous ceux, qui ayant déja de l'expérience, connoissent le prix de l'instruction, s'y appliquent,

quent, la comprennent, la rectifient et la complettent par leur réfléxion. Ces personnes deviennent fort habiles. La jeunesse peut faire quelque chose à cet égard; mais l'âge viril est le vrai tems de l'instruction. Aussi voit-on, que malgré tout le soin qu'on donne à l'enfance et à la jeunesse, celle-ci ne fait tout au plus que se préparer à connoitre et à aprendre.

Il y a des gens, qui sont toute leur vie incapables d'acquérir des connoissances un peu difficiles, et de réfléchir; on les apelle stupides ou imbécilles. Presque tous les hommes ont de la facilité pour certaines connoissances, et ne peuvent faire que des progrès très lents en d'autres. L'un, p. ex. aprendra fort aisément l'histoire, la géographie, les langues, mais il ne fera rien en arithmétique, en géométrie; et un autre au rebours.

CHAP. II.

De la Volonté.

Nous formons des résolutions, nous prenons un parti, nous rejettons certaines choses. P. ex. on nous propose une partie de plaisir. Nous serions bien-aises d'en profiter; mais nous avons des occupations; le plaisir cause des dépenses; un ami malade nous a prié de lui tenir compagnie.

Nous éxaminons quel parti il nous convient de prendre. Le plaisir nous cause de la joie; ce seroit une raison de le choisir. Mais l'ouvrage doit être fait; voilà une raison de rester à l'ouvrage et de laisser le plaisir. Nous sommes les maîtres de choisir l'un ou l'autre, et après avoir choisi, nous agissons en conséquence de notre choix, c. à d. que nous suivons le plaisir, ou que nous demeurons à l'ouvrage, selon notre résolution. Ce pouvoir que nous avons de choisir, et de suivre notre choix, s'appelle la liberté. Le pouvoir que nous avons de choisir, s'appelle la volonté. Les raisons qui nous font vouloir l'un, et rejetter l'autre, s'appellent les motifs.

Nous nous déterminons toujours sur l'idée que nous avons du bon et du mauvais. Nous choisissons le bien et nous rejettons le mauvais. Il est donc clair que notre volonté se règle sur la connoissance que nous avons des choses. Ceux dont les connoissances sont vraies, qui connoissent la bonté ou les défauts réels des choses, choisissent toujours le bien et rejettent toujours le mal. Mais ceux qui prennent pour bon, ou pour mauvais, ce qui ne l'est pas, se trompent nécessairement dans leur choix; ils rejettent le bien et préfèrent le mal, chaque fois qu'ils se trompent. C'est par cette raison, qu'il importe si fort d'acquérir beaucoup de connoissances justes, et que l'erreur est si dangereuse. Sans doute

qu'il

qu'il y a des erreurs indifférentes, qui non plus que les vérités opposées, ne font ni bien ni mal. Peu importe que je me trompe, en croyant qu'un tel est camus, tandis qu'il a le nés aquilin; ou de prendre Alexandre de Macédoine pour un Roi de Sparte; ou de mettre la France à l'Orient. Mais le Voyageur ne sauroit impunément tomber dans cette derniere erreur. Une fille à marier ne peut, sans être grièvement punie, se tromper sur le compte de celui qui la demande, et le prendre pour sâge et raisonnable, tandis qu'il est vicieux et débauché.

Ce n'est pas tant sur le bien et le mal même que les hommes ont coutume de se tromper; mais c'est sur la mesure de l'un et de l'autre. On voit bien p. ex. que la richesse est bonne, c. à d. qu'elle fait plaisir, parce qu'on peut se procurer par elle toutes sortes d'agrémens et de commodités; mais on ne sait pas jusqu'à quel point elle est bonne, et quelles sont ses imperfections et ses peines. On croit que le riche ressent toujours le même plaisir, que ressentiroit un pauvre, qu'on viendroit d'enrichir subitement. On ne sait pas, que l'habitude rend le premier insensible aux avantages de sa situation, tout comme le pauvre est insensible aux désagrémens de la sienne; que le riche, accoutumé à avoir des fantaisies, et à les satisfaire, en a toujours plus qu'il ne peut contenter, forme

des souhaits vains, et sent des privations, aussi bien que le pauvre. On ne sait pas que celui qui a des richesses a beaucoup d'embarras, d'inquiétudes, de craintes, de chagrins, qu'il fait des pertes, et que ses pertes l'affligent plus que ses possessions et ses gains ne le réjouïssent.

Les enfans ont coutume d'envier le sort des personnes âgées. Ils voient qu'il est bon d'être grand. Mais ils se trompent, et sur les avantages des hommes faits, et sur la mesure de leur bonheur. Ils croient, les pauvres innocens, que les hommes faits sont les maitres d'agir, et d'employer leur bien à leur fantaisie, parce qu'ils ne leur voient point de précepteur qui les commande. Or cela est très faux: car il n'y a aucun homme, qui ne soit commandé par ses besoins, sa famille, ses devoirs; qui ne soit obligé de se refuser bien des choses agréables; il a plus de liberté qu'un enfant, mais sa liberté est très bornée. L'avantage des personnes âgées ne consiste donc pas dans le pouvoir et la liberté de suivre leurs fantaisies, mais dans la sagesse de savoir les réprimer, dans une raison solide, dans un grand nombre de connoissances agréables, dans la science de vivre avec les hommes, en sachant gagner leur amitié.

Un jeune homme que son gout ou des séducteurs entrainent aux excès, à l'ivrognerie p. ex., se trompe doublement. Non qu'il

qu'il n'y ait du plaisir à boire du vin. ni qu'il regarde l'ivresse comme une chose agréable. Son espérance est vraie en ceci et il connoit qu'il y a du danger. Mais voici l'erreur: il se figure le plaisir plus grand qu'il n'est, et au contraire il se forme une trop petite idée du danger et du mal. Il s'imagine donc que tant qu'il boira, ce sera avec délice; il ne connoit pas, ou il compte pour rien les dégouts, les nausées d'un estomac surchargé; il pense éviter l'ivresse, ou du moins il se flatte qu'elle n'aura aucune suite fâcheuse; il se confie en la force de sa constitution, ou peut-être en la prudence qu'il se propose de mettre dans ses excès; et rejette les effets funestes de l'ivrognerie, dont il est le témoin, sur la foiblesse de la constitution de ces infortunés, ou sur leur imprudence, qu'il saura bien éviter, à ce qu'il se promet.

Le monde est tout plein d'erreurs pareilles; d'où résultent nécessairement une infinité de fautes nuisibles. D'un autre côté, on se fait une idée affreuse de certains maux, comme la maladie, la pauvreté, la mort, les infirmités de la vieillesse, de certains dangers, de certaines peines attachées à la vie.

Il ne s'agit jamais pour l'homme, de choisir entre un mal ou un bien tout pur, parce qu'il n'y en a point. Tout est mêlé de bien et de mal, selon différentes pro-

portions. La plus grande sagesse humaine consiste donc, non à éviter le mal, et à n'avoir que du bien; mais à savoir tirer le plus grand bien et le moindre mal de chaque situation.

L'homme ayant la liberté, a donc le pouvoir d'éviter un plus grand mal et de choisir le mieux, dans le cas ou plusieurs partis donnent lieu au choix. La liberté est nulle où il n'y a qu'un parti à prendre. Mais ce cas n'a peut-être jamais existé. Cette liberté ne peut s'exercer que sur la connoissance des parties éligibles; elle demande donc une raison instruite, de l'attention et de la réfléxion. L'ignorant et l'étourdi n'éxercent point leur liberté; l'un ne peut, et l'autre ne sait pas choisir.

Il y a bien des gens qui ne savent pas se déterminer, et qui demandent des conseils, c. à d. qui attendent que les autres les déterminent. Cela vient, ou de ce qu'ils ne connoissent pas les cas éligibles, et alors ils agissent sagement, en cherchant à s'instruire. Ou bien ils ne se connoissent pas assés, pour savoir si tel ou tel cas leur convient; ou bien ils cherchent ce qu'il est impossible de trouver, quelque chose de parfait; et ne le trouvant point, ils ne savent entre des choses imparfaites borner leurs desirs, et prendre le courage de suporter les peines qui y sont attachées, ou de choisir entre ces peines, celles pour les-

lesquelles ils ont le plus de forces. Les gens accoutumés à réfléchir, éxaminent foigneufement les cas propofés, et leurs propres forces; f'ils ne peuvent par eux-mêmes acquérir une connoiffance affés complette, ils f'adreffent à d'autres, pour en être inftruits; enfuite ils fe déterminent eux-mêmes, fans demander confeil, c. à d. fans éxiger qu'un autre choififfe pour eux.

Ceux qui demandent confeil, f'expofent à l'un des deux inconvéniens que voici. C'eft que celui à qui ils f'adreffent ne foit pas fuffifamment inftruit du cas; ou qu'il foit d'un caractère différent. Louïfe recherchée en mariage par un bon fermier, demande confeil à fa maraine, parce qu'elle n'a plus de mère. La maraine aime fa filleule, et fon amitié f'allarme de l'embarras de l'économie, de cette foule de valets et de fervantes dans une ferme, des foins qu'il faut prendre des laitages, de la cuifine, du potager; ce tracas n'eft point du tout fon fait, parce qu'elle aime le repos et la vie tranquille. Elle donne donc à Louïfe le confeil qu'elle fuivroit elle-même; c'eft tout ce qu'on peut éxiger. Mais Louïfe eft active, même un peut inquiéte, c'étoit précifement fon fait, et elle rejette la propofition. On ne peut pas éxiger d'autrui de prendre la peine de f'inftruire pour nous, tandis que nous craignons de nous inftruire nous-mêmes; et il faut toujours fupofer

les autres moins instruits de nos intérêts, et moins attentifs à nos affaires que nous. Quel intérêt y auroient-ils? Il y a cependant bien des gens qui demandent des conseils, et encore plus qui en donnent, même sans qu'on leur en demande.

Ce qui met le plus grand obstacle à la liberté, ce sont les gouts, les penchans et les passions. Le gout est une prédilection pour quelque objet, qui n'exclut pas les autres. Le penchant est un gout déterminé et dominant pour quelque chose, comme p. ex. pour la bonne chère, pour les liqueurs fortes, pour le jeu, pour la danse. Le dégout d'une chose s'appelle aversion; ainsi on voit des gens, qui ont de l'aversion pour certains alimens, certains visages, certaines couleurs.

Ces penchans et ces aversions deviennent des habitudes. Si ces habitudes sont mauvaises, on les appelle des vices.

Quand le penchant ou l'aversion deviennent si forts, que la présence de l'objet trouble la tranquillité de l'homme, on l'appelle passion. Tous les gouts et tous les penchans peuvent devenir des passions.

Les gouts sont en très grand nombre et fort variés. Les uns préfèrent tel aliment, les autres un autre; les uns aiment certaines couleurs, beaucoup aiment la musique, d'autres la lecture par préférence; d'autres

d'autres encore certains ouvrages, la peinture, la broderie. Les uns aiment ces étoffes, les autres en aiment une autre. L'un fait cas des oiſeaux, un ſecond des chiens, un autre des chats, un autre encore des ſouris. Il y a auſſi des gouts extraordinaires, qu'on appelle dépravés, parce qu'il y en a peu qui les ayent, et que le grand nombre fait la loi. On a vu des gens avaler avec plaiſir des chenilles, des araignées; ſe réjouïr du coaſſement des grenouilles, ou du ſabbat des chats. Ces perſonnes ſont expoſées à la raillerie, mais il y en a qui ſe mettent au deſſus de cela, et ſuivent leur gout. Ces gouts ne peuvent ſe corriger par des remontrances; toutes les exhortations du monde ne peuvent faire, qu'un homme trouve doux ce qui lui paroit aigre.

Le penchant univerſel et perpétuel des hommes, c'eſt l'amour de ſoi, et le deſir du bien être. Il eſt invincible et indeſtructible. Il eſt d'une utilité infinie, ou plutôt, c'eſt lui qui produit tout le bien qui ſe fait; car tout le travail, tous les ſoins des hommes, tendent à ſe procurer des ſentimens agréables, et à éviter le déſagrément. Mais c'eſt ce même penchant, qui produit tout le mal que fait l'homme. L'ivrogne s'enivre pour ſon plaiſir; le voleur vole pour avoir du bien; c'eſt l'amour qu'ils ſe portent qui les pouſſe à ces déſordres; parce qu'ils ne connoiſſent pas

assés le bien et le mal, et leurs mesures. Celui qui croit bon ce qui est mauvais, choisit ce mauvais et en souffre. Celui qui prend le moindre bien pour le plus grand, manque le grand, et n'a que le moindre. Si on présente deux sacs inégaux à un homme, en lui donnant le choix, l'étourdi saisira le plus grand, mais l'homme prudent ouvrira les sacs, s'il en a la permission, et verra que le petit contient de l'or, et le grand du cuivre.

Ce qui rend la situation des hommes délicate, et souvent embarrassante, c'est qu'il s'agit presque toujours d'opter entre le moment présent et l'avenir. D'un côté le travail et la peine présente, avec l'espérance raisonnable d'avantages futurs; de l'autre, l'aise, la commodité, le plaisir présent, avec la crainte et la certitude de la peine qui suivra. Le buveur a le choix entre le plaisir de boire du vin dans ce moment, et d'avoir ce soir des nausées, et demain des maux de tête et des coliques; ou l'effort nécessaire pour résister à cette heure à son penchant, et de se porter bien demain. Mais les nausées ne viendront que ce soir, et les autres incommodités demain; l'hidropisie et la consomption tarderont encore peut-être quelques années, et le vin est là. Le voleur a le choix entre un bien agréable, acquis sans travail, et la prison ou la potence dans la suite; ou une vie laborieuse et tranquille. Mais

l'argent

l'argent est là, il ne s'agit que de le prendre; le travail seroit pour ce moment, au lieu que la prison et la potence ne sont que dans l'avenir. Dans tout travail la peine est présente, et la récompense ne vient qu'après; au lieu que dans le désordre, le plaisir et le gain sont présens, et la peine ne se montre que dans le lointain. Le laboureur séme au printems, et ne recueille qu'en automne. Celui qui plante des arbres, n'en attend le fruit qu'après de longues années; le jeune homme ne peut se promettre le fruit de ses travaux que dans l'âge viril. Or le moment présent nous touche davantage, qu'un avenir souvent éloigné. De la viennent la plûpart des négligences et des désordres.

La gourmandise, le gout pour les boissons, le plaisir et le jeu sont des penchans assés généralement répandus. Nous en avons déja vu les fâcheux effets. Ils ne naissent pas absolument avec nous, mais nous y aportons une disposition générale, qui fait partie de l'amour de nous mêmes. Ces choses sont agréables. Cependant nous n'y prenons du penchant, que par les occasions, même fréquentes de nous y livrer; et il dépend beaucoup de nous, et encore plus de nos parens dans notre enfance, de nous y assujettir, ou de nous en préserver. Un homme élevé durement, accoutumé à la sobriété et au travail, n'y est guères sujet.

L'hom-

L'homme paroit avoir un penchant naturel à l'action; la pétulance des enfans en est la preuve. Cette activité se perd avec l'âge, quand elle ne trouve point d'aiguillon; c'est ce qu'on voit chés presque tous les peuples barbares, qui languissent dans l'inaction, négligent par indolence de se procurer des aises, qui sont sous leur main. Les Nègres des bords du Sénégal, p. ex. se contentent de leur ris, plutôt que de se donner la peine de la chasse ou de la pêche. Mais cette activité se soutient, pour peu qu'elle soit animée par le travail ou par le plaisir. Dans le premier cas elle devient activité utile et régulière; dans le second elle se tourne souvent en pétulance et en licence. L'homme est si actif qu'une des plus grandes peines, que le Magistrat puisse infliger au rebelle et au malfaiteur, c'est la prison et les chaines, c'est-à-dire, la privation de la liberté et l'inaction. C'est l'activité qui nous pousse au travail, qui nous rend utiles. C'est elle aussi qui poussa Aléxandre, Pyrrhus et bien d'autres à ravager la terre, seulement pour avoir de l'occupation. Le défaut d'occupation jette dans une triste langueur, qu'on appelle l'ennui, et qui est plus fâcheuse qu'une maladie grave.

La curiosité est un des premiers penchans de l'homme. Chés les nations barbares elle semble mourir avec l'âge, après qu'elle a rempli la petite mesure de connoissan-

noiſſances, néceſſaires au genre de vie de leur climat. Chés nous, la variété, la multitude des objets, les inſtructions qu'on donne à l'enfance et à la jeuneſſe, donnent à ce penchant une énergie qui le porte quelquefois juſqu'à la paſſion. Les perſonnes qui ont déja beaucoup apris, trouvent un ſi grand plaiſir à aprendre davantage, que bien des hommes ruinent leur ſanté, et abrègent leurs jours par une vie ſédentaire. Elle nous étoit bien néceſſaire dans la foule des choſes, qui nous environnent, et entre lesquelles le choix, la modération, la prudence ſont ſi importantes.

Cette même curioſité porte une foule de gens déſoeuvrés, à ſ'ingérer dans les affaires d'autrui, à ſ'informer de ce qui ſe paſſe dans les maiſons voiſines, à épier les actions des gens, à queſtionner les domeſtiques et les enfans. Ces gens ſe font ordinairement haïr et mépriſer. On les mépriſe pour leur déſoeuvrement, et on les haït pour leur caquet; car ils gardent rarement leurs découvertes pour eux; et comme ils ne font la plûpart du tems que deviner, car on les empêche de voir autant qu'on peut, ils voient à demi, ils devinent mal, répandent de faux bruits, et ſouvent des bruits injurieux. On a vu de ces caquets brouiller des amis, déſunir des familles, ruiner des fortunes, et cauſer des meurtres.

On

On voit quelquefois des gens, à qui la curiosité pour les choses naturelles a causé bien du mal et de l'inquiétude. Les uns se sont apliqués à des recherches ruineuses, entre lesquels il y en a qui ont fait des découvertes utiles. Les autres ont rêvé nuit et jour, pour découvrir et expliquer des choses, qu'il semble que l'homme ne découvrira et ne comprendra jamais. Et quelque vastes que soient les connoissances humaines, elles sont cependant resserrées dans un cercle assés étroit, par des abimes impénétrables; p. ex. nous connoissons bien jusqu'à un certain point, la construction de notre corps, c. à d. les grandes parties dont il est composé. Mais nous ne connoissons, ni la texture interne de ces parties, ni le principe de leur action, ni comment les alimens que nous prenons, se transforment en ces diverses parties dures et molles, liquides et solides. Nous connoissons bien la surface de la terre, mais non sa construction intérieure; s'il y a un feu perpétuel dans ses entrailles, comment elle forme les pierres et les métaux; enfin ce seroit une chose infinie de dire tout ce que nous ne pouvons pénétrer, car nous ne connoissons de toutes choses, tout au plus que la surface, et les parties les plus aparentes, l'organisation, la texture, le jeu intérieur, la vie, le mouvement, sont pour nous des mystères inexplicables. On a vu des gens, qui vouloient franchir ces

ces bornes, perdre le sens, pour avoir trop appliqué leur esprit. La curiosité nuit aussi à ceux, qui veulent embrasser trop de matière; ils ne connoissent rien; le trop d'objets confond leurs idées.

Il n'y a peut-être pas un homme, dans tous les pays où il y a des riches, qui n'ait desiré des richesses, au moins une fois en sa vie. Ceux en qui ce desir n'est pas une passion, sont éguillonnés par lui, et s'appliquent à un travail utile et honnête, à une économie prudente; et ils parviennent ordinairement, non pas au terme desiré, mais à une fortune convenable à leur état, à moins que des accidens n'y mettent obstacle. Ceux en qui ce desir va jusqu'à l'inquiétude ou la passion, ont beaucoup à souffrir; car il est bien rare, qu'ils puissent l'assouvir, d'autant plus que le desir s'accroit en même tems que la richesse. Celui qui a commencé par desirer mille écus, en desirera bientôt dix mille, après avoir obtenu les premiers; après ceux-ci viendront les cent mille, puis les millions, et puis toujours davantage, si les acquisitions continuent.

Ces personnes avides ne pouvant guères se satisfaire par des voyes honnêtes, donnent dans des moyens illicites, les usures criantes, les injustices, les vols, et toutes sortes de pratiques criminelles, jusqu'à ce que leur conduite parvienne à la

connoissance du Magistrat, qui les punit. L'avidité les rend avares; ils craignent de se procurer les choses les plus nécessaires; ils vivent misérablement au milieu des richesses. La moindre perte les rend malheureux.

Il arrive quelquefois, que des gens font tout à coup une grande fortune inattendue, soit par héritage, soit à quelque jeu, comme la lotterie, soit qu'ils trouvent quelque somme considérable, soit enfin que les circonstances du tems les favorisent. Ainsi quelques pauvres artisans dans une certaine ville gagnèrent chacun quelques milliers d'écus à la lotterie, et une servante angloise encore davantage; une pauvre vieille trouva une bourse de trois cens écus, en creusant du sable; un pauvre Anglois fit un gros héritage; un fermier fait une bonne recolte durant la cherté; des artisans ont un promt débit de leur ouvrage, comme ceux qui travaillent pour les armées durant une guerre. Mais rarement ces fortunes rapides sont durables: parce qu'elles portent les gens, qui n'ont pas l'usage des richesses à des folies ruineuses. Ces gens n'ayant jamais vu que de très petites sommes, sont éblouïs par ces bourses d'or, et il leur semble qu'elles sont inépuisables. Tous ceux dont je viens de parler finirent mal. Les artisans qui avoient gagné à la lotterie, quittèrent leur travail, firent bonne chère, et devinrent

bien

bien plus miférables qu'auparavant, ayant pris gout à la fainéantife et aux délicateffes; l'héritier en fit autant; la fervante fe pendit de furprife; la vieille devint folle, et il fallut l'enfermer. Les autres donnent ordinairement dans la bonne chère, le luxe, la négligence de leurs affaires, et les biens f'en vont affés vite.

Il f'eft trouvé quelques perfonnes, qui ont méprifé les richeffes, fachant qu'on peut être content fans elles, et qu'elles jettent quelquefois dans l'embarras. Tels ont été dans les anciens tems Solon, Socrate, Diogène, Camille, Fabricius; tels furent encore Jefus et fes difciples. On leur offrit des richeffes, mais ils les refufèrent conftamment.

Le defir d'être eftimé et honoré eft un des principaux penchans de l'homme. S'il n'eft pas inné, du moins trouve-t-il en nous des difpofitions faciles. Les plus tendres enfans font fenfibles au blâme et à la louange. Cet honneur n'eft pas une chimère, car les hommes ont des égards pour ceux qu'ils eftiment et qu'ils honorent; ils leur cèdent des avantages, ils font difpofés à leur rendre des fervices. Au lieu qu'ils négligent ceux qui leur font indifférens, et qu'ils offenfent ceux qu'ils méprifent.

Les hommes accordent leur eftime à diverfes chofes, felon les idées qu'ils f'en font. Ceux qui regardent les richeffes

comme le bien principal, estiment les hommes à proportion de leurs richesses. Ceux qui aiment la parure, estiment les gens bien parés. D'autres accordent beaucoup d'honneur à un beau visage; celui qui estime le savoir, respecte le savant: et d'autres estiment les hommes, à proportion de l'utilité qu'ils procurent par leur industrie et leur labeur, et de la confiance qu'on peut mettre en leur probité. Les professions qui s'attirent le plus d'égards sont presque par tout, non les plus nécessaires, mais celles qui conduisent à quelque fortune, au lieu que les premières sont souvent méprisées. Ainsi l'horloger, l'orfèvre, le perruquier, le brodeur, jouïssent de plus d'estime que le laboureur, le charpentier ou le forgeron. C'est qu'ordinairement ces derniers sont pauvres, et que leurs moeurs sont grossières et désagréables. Les peuples policés sont si délicats, qu'ils préfèrent des colifichets agréables à l'utilité rustique.

Ainsi le grand nombre cherche à se faire estimer par la parure, par tout ce qui peut lui donner un air de richesse. Ils parlent de sommes considérables, de repas somptueux; ils cachent leur misère ou leur médiocrité sous des aparences et des discours pompeux. Il y en a beaucoup, qui pour avoir un habit ou une coeffure à la mode, s'épargnent le pain sec; d'autres ont des habits de soie et manquent de linge,

ge, préférant le brillant au néceſſaire. Ne pouvant avoir des joyaux d'or, des pierres précieuſes, ou des perles; ils en mettent d'argent doré, de verre et de cire, qui reſſemblent aux autres. Un pauvre jeune homme n'ayant point de montre, attacha un cordon et une clef de montre à une boete de fer blanc, et étaloit le cordon, avec autant de ſoin, qu'il cachoit la prétendue montre. Il fut bien attrapé un jour, qu'on lui demanda l'heure en nombreuſe compagnie. Aucun de ces gens ne ſe laiſſera voir dans ſon négligé, ou à ſa table, de peur de découvrir ſa miſère. Ces pauvres gens ſont ſouvent expoſés à rougir, lorsque leur indigence perce, et on en rit ſous cape. Ils ſe jettent dans de folles dépenſes pour ſe ſoutenir, et finiſſent par la dernière miſère, ſans trouver beaucoup de compaſſion. Les Nègres mêmes avec leurs haillons, veulent paroitre riches; ils portent à la ceinture un gros trouſſeau de clefs, comme ſ'ils avoient beaucoup de coffres. On dit que l'eſpagnol vend ſa chemiſe pour avoir du pain, et garde ſon épée.

D'autres, et ſurtout les femmes, mettent leur mérite dans la beauté; de là tant de parures incommodes. De là ces longues jupes, ces baleines, ces corps à lacer, qui cachent les diformités des jambes, des hanches et des épaules. On dit que les Dames dans le grand monde, mettent tous

les jours plusieurs heures à leur toilette. Ces Dames n'ont pas le tems de s'appliquer à des choses utiles, elles négligent leur maison, et font des dépenses outrées en parures. Après tout on distingue toujours une belle personne d'une laide; on se moque de celle-ci; et on plaint l'autre, de se rendre moins agréable, par une parure gênante, qui gâte sa beauté. On sait que les peuples barbares se peignent en diverses couleurs, et se chargent les membres d'anneaux, de coquillages et de grains de verre.

Il y a des gens qui mettent leur honneur à être nés de parens distingués par leur naissance, leurs titres ou leurs charges; ou le paroitre. Il y a bien des gens, p. ex. qui se font passer pour gentilshommes, pour barons et pour comtes, là où on ne les connoit pas. Peu avoueront qu'ils sont fils d'un artisan. Cela leur sert jusqu'à ce qu'ils soient connus, les uns par leurs mauvaises moeurs et les autres pour ce qu'ils sont. On dit du premier: *C'est dommage que ce misérable soit fils de si honnêtes gens*; et de l'autre: *c'est un sot et un menteur*; et on les chasse tous deux. On estime ceux qui étant nés de parens pauvres et de basse condition, sans les renier, sont parvenus à un meilleur état; parce qu'on pense, qu'il leur a fallu beaucoup de mérite, d'habileté et d'application.

On

On voit des gens, furtout dans la jeunesse, se faire un honneur de manger plus que quatre, ou de boire à l'excès. On trouve dans l'histoire, que Cyrus le jeune, voulant se faire estimer des Lacédémoniens, pour obtenir leur secours, leur vanta entre ses autres bonnes qualités, celle de savoir porter plus de vin, qu'homme de son pays. Quelques peuples des bords du Niger se défient, à qui avalera le plus gros tourteau de ris, et se piquent de l'honneur de la victoire. D'autres mettent leur gloire dans la force de leur bras, dans l'agilité de leur course, dans la vigueur de leurs poumons. Cela est réellement avantageux. Mais ceci ne l'est guères.

Plusieurs hommes, et bon nombre de femmes font parade de délicatesse, jusqu'à affecter de ne pouvoir toucher ceci ou cela, de ne pouvoir marcher un quart d'heure sans fatigue, ni soulever la moindre bagatelle; de craindre le chaud et le froid, de tomber en foiblesse à la vue d'une grenouille, d'une souris, ou d'une araignée: une odeur désagréable suffit pour les déconcerter.

Il s'en trouve aussi, qui ne cherchent à se faire estimer, que par leur capacité, leur savoir, leur bonne conduite, et négligent le reste. Ils sont estimés de ceux qui connoissent et qui aiment leur mérite. Mais ils rencontrent aussi bien des gens,

qui ne le reconnoitront pas, et ne se donneront pas la peine de le connoitre; car le plus grand nombre juge sur l'apparence, l'habit, les manières. Ceux qui réussissent le mieux, sont ceux qui à la capacité et la sagesse, joignent un extérieur et des manières agréables.

La louange est un témoignage d'estime; tous les hommes l'aiment, et c'est un moyen de gagner leur amitié, que de les louer. Aussi y a-t-il des gens qui louent tout, et qui font semblant de s'extasier à des bagatelles; ils louent un ruban, l'air de santé d'un visage, quelquefois malade. Ce qu'ils en font, n'est pas par conviction, mais pour s'insinuer, ou par bonté d'ame, afin de faire plaisir, ou par habitude. Souvent ces donneurs de louanges blâment et se moquent dans l'absence. En général, les hommes ont beaucoup de penchant à la censure. Il y en a qui sont si avides de louanges, qu'ils parlent perpétuellement de ce qu'ils ont fait et dit de louable à leur avis. On ne les aime guères, et on les accuse de vanterie. D'autres font semblant de se blâmer, dans l'intention, à ce qu'on croit, d'être contredits et loués. On se moque de cet artifice; et les plus prudens disent, qu'il vaut mieux ne point du tout parler de soi. Ceux qui ont des vices, dont ils craignent, qu'ils leur tournent à honte, ont grand soin de les cacher. La plûpart riroient si on les accusoit de s'être

enivrés,

enivrés, et tourneroient l'affaire en badinage; qui seroient fort offensés, et croiroient leur honneur blessé, si on leur disoit, qu'ils sont bossus ou pauvres.

Tout le monde blâme et loue, et souvent sans connoissance: tel loue la beauté d'une piéce de musique, qui ne connoit pas une note, ou qui a caquetté pendant le concert. Un autre loue un discours, un livre, un ouvrage qu'il a vu en passant. et dont il ne connoit point le mérite. Un autre encore loue un tableau, et n'a aucune idée de la peinture. Le blâme se distribue de même. Chés les uns c'est l'amitié ou la haine qui parle, chés d'autres, c'est l'envie de passer pour connoisseurs.

Il y a une sorte d'honneur fort à la mode chés les gentilshommes, et qui a passé aux plus basses classes du peuple; c'est que les hommes se piquent de ne pas souffrir la moindre injure, la moindre marque de mépris, le plus léger démenti. Ils regardent tout cela comme autant d'affronts mortels à l'honneur, et ils se croient obligés de soutenir ce dernier, en battant et en se faisant battre; les gentilshommes à coups d'épée ou de pistolet, et les roturiers à coups de poing ou de bâton. Le gentilhomme croit son honneur rétabli quand il a le flanc percé ou les doigts emportés; et le bourgeois, quand il a l'oeil poché, ou des contusions à la tête.

Tous les hommes aiment la société; les plus petits enfans se réjouïssent de voir des enfans de leur âge. Nous cherchons à gagner l'amitié de nos semblables. Les moyens en sont à peu près les mêmes, que ceux qui nous attirent leur estime. L'amitié demande de plus de la convenance d'humeurs et de caractère, de la confiance et des services mutuels. Ce gout pour la société, nous fait chercher dans nos promenades les lieux publics, les cabarets, les caffés. Il réjouït l'homme prudent; le jeune étourdi y trouve la négligence, un jeu ruineux, la débauche et le vice. Les femmes ne fréquentent pas ordinairement les lieux publics; elles s'en dédommagent dans les visites. On trouve quelquefois des hommes qui fuient la société, mais ce n'est guères que dans l'extrême vieillesse, ou après quelque chagrin violent. On aime surtout les sociétés des deux sexes. Ceux qui se lient aisément, sont en danger de se lier avec des gens de mauvaises moeurs, et d'être séduits par eux. Les riches, les gens en place, ont beaucoup d'amis; on s'empresse autour d'eux, parce qu'ils ont une bonne table, qu'ils font des présens, qu'ils peuvent donner des charges, ou servir dans un procès. Mais si l'homme riche se ruine, ou que l'homme en place soit démis de sa charge, ces amis se dispersent. On a vu des amis, qui ont exposé leur vie pour leurs amis. Cela est très rare. On en

a vu

a vu davantage qui ont demandé à leurs amis des ſervices injuſtes, et ſe ſont offenſés du refus. On en voit qui accordent tout à leurs amis, ne pouvant réſiſter à leurs ſollicitations, et ayant le préjugé qu'il faut tout faire en amitié. On appelle aſſés légèrement amis de ſimples connoiſſances, des amis de plaiſir. On dit, qu'on ne reconnoit l'ami qu'au beſoin.

Les hommes ont un penchant naturel et peut-être invincible à l'imitation. On le voit dans les enfans au berceau; et les hommes faits font ce qu'ils voient faire aux autres. De là vient, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes moeurs. Enfans et hommes, tous excuſent leurs fautes en diſant: Cela ſe fait ſouvent: Un tel l'a fait avant moi. Ceux qu'on imite le plus, ſont ceux qu'on aime, ou qu'on eſtime. Ainſi le peuple imite les Grands, et ſe ruine en faiſant le ſinge; ainſi les enfans aiment à jouer à la Madame, aux viſites, à faire des révérences. Dans les pays guerriers, les poliſſons ſ'amaſſent par troupes, ont des drapeaux, font des marches, et ſe caſſent la tête à coups de pierres et de bâtons. L'imitation eſt un moyen facile de ſe conduire; on a plutôt vu ce que font les autres, qu'on n'a éxaminé ce qu'il eſt bon de faire. Mais comme les éxemples ſont bons et mauvais, on riſque ſouvent de mal faire par imitation.

Auſſi

Aussi y a t-il bien des gens qui se corrompent par elle. Les imitateurs sont surtout les jeunes gens, les personnes qui n'ont pas assés de connoissance pour se conduire, et ceux qui veulent flatter quelqu'un, en prenant ses actions pour modèle. On croit quelquefois, en imitant certaines personnes qu'on respecte, s'égaler à elles. Ainsi les enfans imitent leurs parens, les domestiques prennent les gestes, les tons, les manières de leurs maitres. Les courtisans d'Alexandre panchoient la tête, parce qu'Alexandre la panchoit. Or dans cette imitation, c'est ordinairement sur les défauts qu'on se modèle, parce qu'ils frappent davantage, et qu'ils sont faciles à attraper. On a bien plutôt fait de marcher de travers comme un habile homme, que d'être aussi savant que lui.

Dès la première enfance nos coeurs sont ouverts à la compassion; un enfant crie, parce qu'il en entend crier un autre. Personne ne peut voir souffrir sans être émn, et sans être porté à soulager celui qui souffre. Cette disposition soulage beaucoup les pauvres, les malades, leur donne du secours, ou tout au moins de la consolation. Les personnes accoutumées au spectacle de la misère et des douleurs, comme les gens qui desservent les hôpitaux, les géoliers, y sont moins sensibles. On voit aussi quelquefois des hommes, qui paroissent ne point connoitre la compassion; ils

sont

font rares. Les passions, comme la colère, la vengeance, la haine, l'envie étouffent quelquefois ce sentiment, et inspirent la cruauté. Il y a même des cas où les hommes n'oseroient écouter leur compassion. Ainsi le père qui châtie son enfant pour le corriger; le magistrat chargé de punir les malfaiteurs, pour maintenir le repos et le bonheur public, le chirurgien, prêt à faire une opération douloureuse, pour sauver la vie à un homme, ne peuvent s'abandonner à la compassion, qui leur rend leur devoir si difficile. Les enfans paroissent quelquefois cruels; c'est en partie leur ignorance, qui leur cache le mal qu'ils font, et en partie leur légèreté, qui ne leur permet pas de le connoitre. Les animaux les plus exposés à leurs mauvais traitemens, sont ceux qui ne donnent point de signes frappans de douleur, qui manquent de voix, comme les insectes. Les montagnards de Labrador tuent leurs pères parvenus à la caducité, par compassion, et pour leur épargner les maux et les langueurs de l'âge.

Chap. III.

De l'habitude.

L'habitude a un grand pouvoir sur nous; elle nous rend faciles des exercices difficiles en eux-mêmes, et au premier abord. C'est par elle qu'on parvient à lire, à écrire rapide-

rapidement, à toucher le clavecin, à courir, à soutenir un travail pénible une journée entière, à plier notre corps, nos membres de telle manière que nous voulons. Elle donne de la souplesse à tous nos membres, et de la facilité à toutes nos actions. C'est elle qui met une différence si considérable entre l'enfant et l'homme, le maitre et l'apprentif, l'homme cultivé et l'homme brut; c'est elle qui introduit cette justesse, cette rapidité dans les évolutions militaires; cette légèreté dans les mouvemens du danseur, cette fermeté et cette liberté dans l'attitude du cavalier. Nos yeux, nos oreilles, tous nos sens se forment par elle.

L'habitude adoucit toutes les impressions fâcheuses. Le bruit, les mauvaises odeurs, la peine, le travail, la douleur même, la faim, la soif, la pauvreté, les haillons, en un mot, tous les maux deviennent supportables par l'habitude. C'est elle qui nous fait supporter toutes les entraves de nos vêtemens incommodes. Elle nous attache à tout, au sol, aux hommes, aux choses. Par elle le Groenlandois et le Lappon préfèrent hautement leurs glaces et leurs neiges, à nos champs et à nos prairies; leurs cabanes à nos maisons, et leur poisson huileux à nos ragouts. De là vient cet attachement singulier pour le pays natal, qui fait que les hommes soupirent après la patrie, languissent, séchent, tombent malades,

lades, et meurent chés l'étranger, quoique leur patrie soit souvent fort inférieure à ces autres contrées, et qu'ils ne puissent pas espérer de retrouver dans la première, ce qu'ils sont tout prêts à perdre dans les lieux où ils se trouvent. Cette habitude a tant de force, qu'elle nous fait penser avec une sorte de regret aux lieux, où nous avons habité autrefois, même sans trop de contentement. Nous aimons beaucoup à revoir les personnes que nous avons fréquentées autrefois, surtout dans notre jeunesse, quoique nous n'en ayons pas fait grand cas. C'est ce qui rend les séparations si désagréables.

On voit des personnes qui attachent à un vêtement, à un meuble, à un livre, un prix qu'ils n'ont pas; mais ces choses leur sont devenues chères, par une longue habitude. De là vient, que les personnes âgées racontent avec tant de plaisir l'histoire de leur tems, c. à d. les événemens auxquels ils sont accoutumés de penser; qu'ils aiment les chansons, les danses, les usages d'autrefois, et qu'ils ont tant de peine à gouter les nouveautés.

L'habitude nous accoutume au bien, et nous en ôte le sentiment. Un pauvre homme qui boit rarement une goute de vin, le boit avec délices; le riche qui boit tous les jours des vins exquis, en fait peu de cas. Le convalescent goute la santé, l'homme

me sain ne la sent point. Le sentiment du convalescent s'affoiblira bientôt, et si le pauvre se voit en état d'avoir du vin tous les jours, il perdra une grande partie du plaisir qu'il avoit à le boire. Voilà pourquoi c'est envain, que les desirs de l'homme sont quelquefois remplis, il se lasse bientôt de ce qui l'a d'abord charmé, et il forme des desirs nouveaux.

Mais en même tems que l'habitude nous rend les choses insipides, elle nous y assujettit tellement, que nous ne pouvons plus nous en passer qu'avec peine. Cet homme accoutumé au vin, le boit sans plaisir et ne peut y renoncer. Cet usage étoit d'abord une volupté, à présent c'est un besoin fâcheux. Mais la force de l'habitude va plus loin. Elle nous assujettit à des besoins factices, elle nous rend nécessaires des inutilités. L'usage du tabac est un de ces besoins singuliers, dont on ne voit ni la raison, ni l'utilité, ni l'agrément; et cependant la sujettion y est si forte, que la privation en seroit un véritable tourment. C'est sans doute à l'habitude plutôt qu'au plaisir, ou à son excellence, que le caffé doit sa vogue prodigieuse. Bien des gens ne peuvent, disent-ils, boire de l'eau; c'est qu'ils se sont trop accoutumés à d'autres boissons.

L'histoire rapporte que Mithridate, Roi d'une partie de l'Asie, s'étoit tellement habitué au poison, que voulant enfin s'empoi-

poisonner, il ne put y réussir. L'habitude de boire du vin, fait qu'on en peut supporter des quantités incroyables. L'Arabe marche nuds pieds dans ses sables brûlans, où nos voyageurs ont peine à se soutenir avec une forte chaussure. Le Groenlandois marche sur ses neiges comme nous sur nos prairies. Le soldat se fait à la fatigue dans une longue guerre, et retourné dans les villes, il en suporte à peine l'air renfermé; la chambre, les lits l'inquiétent. Le voyageur se fait aussi; plus son voyage est long, plus il trouve de forces. Il n'y a que le premier pas qui coute, dit-on. Celui qui voit la tempête de sa fenêtre plaint ceux qui sont à la campagne; et le voyageur mouillé jusqu'aux os, ne sent pas la moitié de ce que l'autre imagine. Il en est de même du vice comme de toutes les autres habitudes. Les premiers désordres coutent, comme les premiers efforts et les premiers maux, et on se familiarise bientôt avec les uns, tout comme avec les autres. Tout au contraire la nouveauté frappe, réveille, séduit; mais dès qu'elle a perdu sa première pointe, on en revient à l'habitude.

L'assiduité au travail, l'ordre, l'économie, la sobriété, la régularité à son devoir, la vigilance, sont le plus souvent l'effet de l'habitude. Une bonne habitude porte le nom de vertu, et une mauvaise celui de vice. La gaieté même, la résolution,

le courage, coulent ordinairement de la même source et naissent de l'habitude d'être content, de penser pour soi-même, et de voir le danger. Enfin toutes les dispositions tirent une grande force de l'habitude. L'ivrognerie, la gourmandise, la goinfrerie, ne sont que de pures habitudes, non plus que la fureur du jeu.

Chap. IV.

Suite des penchans.

La grossièreté des manières vient du défaut d'éducation et de conversation avec les gens polis. Les hommes sont fort sensibles à la grossièreté; une révérence omise ou mal-faite, peut nuire même à la vertu. Il y a pourtant des gens qui affectent la grossièreté et la rudesse: en voici la raison: Bien des gens polis sont fripons; et les plus fripons affectent une politesse excessive, pour cacher leur malice et s'insinuer; ils caressent, ils flattent, ils font de grands complimens et de profondes révérences. Ces autres, qui sont réellement vertueux, ou qui veulent passer pour l'être, abhorrent cette politesse fausse, ou en font le semblant, et donnent dans une sorte de rudesse, ou même de grossièreté, qu'ils honorent du nom de franchise Cette prétendue franchise, n'est quelquefois aussi que de l'humeur. On distingue fort bien

la vraye franchise de la grossièreté et de l'affectation. Elle consiste à dire ingénuement une vérité désagréable, quand on y est appellé, mais avec douceur et ménagement. Un homme, p. ex. entend accuser faussement quelqu'un; il sait la vérité, il la dit. quoiqu' il sache, que les gens n'aiment pas à être démentis; mais il ne donne pas un démenti grossier. L'affectation et la grossièreté disent des choses désagréables sans nécessité, sans trop s'enquérir de la vérité, et surtout sans ménagement dans les expressions. D'un autre côté la flatterie ne réussit guères qu'auprès des jeunes gens, qui ne savent pas qu'on peut mentir pour plaire et pour tromper.

Il y a des hommes, qui ont une telle habitude de mentir, qu'ils mentent, non pour l'utilité qui leur en revient, ou par plaisir, mais par besoin, comme ils prennent du tabac. Ils mentent à tous propos, sur les choses les plus indifférentes. Cela vient d'une mauvaise habitude, prise ordinairement dans la jeunesse. Ces gens s'exposent aux suites les plus fâcheuses de leur vice. Ils deviennent le jouet et la risée de tous; on ne met aucune confiance en leurs discours, on ne compte nullement sur leur parole; on se garde bien de leur prêter; la vérité dans leur bouche ne trouve aucune créance. Aussi les gens prudens évitent le mensonge avec soin, ils aiment

mieux avouer une vérité, qui leur est fâcheuse, que de se sauver par le mensonge. Ils y gagnent. La vérité leur attire un court déplaisir; mais elle donne à tous leurs discours de l'autorité et de la créance, et leur simple parole suffit après cela: ils jouïssent de l'estime de tous.

Les mensonges ont fait imaginer des moyens de s'assurer de la vérité. Ce sont des attestations fortes. Les personnes véridiques refusent de s'en servir, leur simple parole suffit. Cependant il y en a qui en abusent étrangement par habitude; ils ne disent rien qu'ils n'assurent sur leur foi, sur leur honneur, sur leur ame. Ces gens encourent le soupçon de mensonge. Voici comme on pense d'eux: Un homme qui ne ment point sait qu'on le croit, parce qu'il le mérite, et se contente d'une simple affirmation, le reste étant superflu. Celui-ci proteste, il craint donc qu'on ne le croye pas, il faut donc qu'il sente qu'il ne mérite pas d'être cru, et qu'il se sache menteur; c'est pourquoi il veut nous arracher notre créance à force de protestations.

Un homme qui a toujours été à son aise, qui n'a jamais souffert de peine ni de mal, qu'on a toujours aidé, servi; contracte une sorte de mollesse et de foiblesse, qui lui fait craindre tout effort, toute incommodité, et tout sentiment désagréable dans les autres, qui produiroit en lui des senti-

mens

mens femblables. De là naiffent la pufillanimité, la timidité, la crainte, le foupçon et une molle complaifance.

Le mot de pufillanime fignifie une ame foible, comme celle d'un petit enfant. On défigne par là ces gens, qui n'ofent rien entreprendre, craignant de ne point réuffir et de manquer de force. Leur devife eft: Je ne faurois; je n'en viendrai jamais à bout; comment pourrois je faire cela? En effet ils ne réuffiffent à rien, parce qu'ils n'entreprennent rien; ou f'ils entreprennent, c'eft avec tant de crainte, tant de lâcheté, que rien ne peut réuffir. Ils n'emploient point de force, parce que la crainte la leur ôte, ou les empêche de la déployer. On peut les comparer à une bouteille de bon vin, qu'on n'ouvre jamais de peur que le vin ne fe perde. Ils n'ofent fe préfenter devant un inconnu, ni folliciter, ni réfifter aux volontés de quelqu'un; ils craignent de déplaire, un mot les déconcerte. Auffi peut-on faire d'eux, ce qu'on veut, il n'y a qu'à les effrayer, et rien n'eft plus facile. Ces pauvres gens font expofés ainfi à négliger leurs avantages, à perdre leurs droits, et à fe faire grand tort. Un méchant pourra les porter à faire du mal; ils ne favent rien refufer, les follicitations les importunent, le bruit leur pèfe; ils ne peuvent foutenir le mécontentement ni les reproches.

La mollesse rend un homme incapable de suporter la vue des maux et de la douleur. Il y a bien des gens qui en voyant un enfant tomber, une personne attaquée, ou exposée à quelque danger sont si émus, qu'ils s'écrient, détournent les yeux et prennent la fuite. Ils ne feront point de visite à un malade, pour ne pas voir ses douleurs, ni à une veuve, de peur d'entendre ses plaintes, qui leur déchirent le coeur. Le moindre accident qui leur arrive à eux-mêmes les atterre; la tête leur tourne, l'effroi les aveugle, ils sont perdus ne voyant pas les ressources qu'ils ont sous la main.

La crainte est un des effets les plus fâcheux de cette mollesse. Tout ce qui a quelque apparence de peine ou de danger effraye ceux qui y sont sujets. La moindre élévation, un pont un peu étroit, les fait trembler. Mais encore y a-t-il ici quelque danger. On voit des gens qui poussent leur crainte plus loin; un lézard, une araignée, une grenouille, le bruit d'un fouet, ou d'un pistolet, les fait fuir. Les ténêbres les mettent dans des transes; un bruit léger, un éclair les troublent. Ces pauvres gens sont malheureux, car ils ont à tout moment des sujets de frayeur; il se fait sans cesse quelque bruit; les nuits d'hyver sont longues, les lumières viennent à s'éteindre, on frappe à la porte ou au volet, un chat descend l'escalier, un morceau de bois

bois pourri vient à reluire, une poutre, un meuble de bois craque; une fouris siffle, une chauve fouris donne contre une vitre. Or la crainte, outre qu'elle est très désagréable par elle-même, fait de tristes ravages; des fièvres chaudes, des transports au cerveau, des aliénations d'esprit, des convulsions, la mort, en font des effets assés fréquens. Un homme effrayé ne peut absolument pas s'assurer de la vérité, la peur lui fascine les yeux, et d'ailleurs il les détourne, il craint de les ouvrir, il s'enveloppe dans ses couvertures. Il se forge donc des monstres où il n'y en a point, et tremble quand tout est tranquille. Son imagination toute remplie de fantômes sinistres, ne lui laisse aucun repos. Si le danger est réel, il est perdu. Un homme qui craint l'eau, est mort s'il tombe dans un ruisseau, un homme hardi se jette dans le Rhin, et le traverse à la nage. Cette crainte est un pur effet de la mollesse. Elle est difficile à guérir, mais on peut lui ôter quelque chose de sa force nuisible. Il faut tâcher seulement de ne pas s'écrier, de ne faire aucun mouvement. Ces mouvemens et ces cris augmentent l'agitation du sang et la force de l'imagination, et par conséquent la frayeur.

Les gens timides sont soupçonneux, ils craignent toujours qu'on ne les méprise, qu'on ne se moque d'eux. C'est le cas des sourds. Ces soupçons les inquiètent, les

troublent. Le moindre oubli de la part de leurs amis, ou de ceux qu'ils fréquentent, leur paroit un mépris, ils s'en offensent; Les voilà mécontens, irrités. Car ces personnes si molles, si foibles, quand il s'agit de résister, qui craignent tout, sont les plus sujettes à la colère. Ils sont comparables à un homme qui a des blessures: le moindre choc qu'un autre ne sent pas, lui cause des douleurs. Ce qui ne touche pas un homme ferme et hardi, blesse et irrite un enfant et un homme timide et foible. Voilà pourquoi un malade s'irrite plus aisément qu'un homme en santé.

Cette perpétuelle inquiétude ôte la gaieté et inspire la tristesse; celle-ci produit l'humeur et le caprice. L'humeur est un état de foiblesse, où l'on s'irrite des moindres choses, et où il semble même qu'on cherche des sujets de colère. Le caprice est une fantaisie déraisonnable et changeante, à laquelle on veut que les autres se conforment. Ceux qui ont de l'humeur et des caprices sont bien fâcheux; les premiers s'offensent des choses les plus innocentes; les seconds veulent qu'on les devine, et s'irritent quand on ne s'empresse pas à les deviner et à les satisfaire; ce qui est fort difficile, parce qu'ils changent à tout moment de fantaisie. Les malades, les petits enfans gâtés sont fort sujets à l'humeur et au caprice; la foiblesse

et

et la sensibilité des premiers, l'imbécilité et l'impuissance des seconds, en sont les causes. Les personnes affligées, chagrines et les gens ivres y ont de grandes dispositions. Ceux qui sont occupés de méditations profondes et difficiles, s'irritent aisément de tout ce qui les interrompt.

L'humeur produit la contradiction. On trouve des gens qui contredisent aux choses les plus vrayes et les plus claires, et dont on ne peut pas douter qu'ils ne les croyent. C'est qu'ils cherchent à offenser. Il est pourtant vrai que ce n'est ici que le petit nombre des contredisans. La plûpart contredisent par étourderie, par ignorance, quelquefois pour faire croire, qu'ils s'entendent aux choses dont il s'agit. Il y en a peut-être, en qui c'est une pure habitude.

De la foiblesse nait le mécontentement, et celui-ci engendre l'envie. L'envie est le chagrin de voir, que d'autres possèdent des biens, dont on se croit privé. On trouve bien des gens, qui pensent avoir des droits à tout, et qui s'affligent et s'offensent lorsqu'un autre obtient ce qu'ils prétendent. Ce défaut vient de l'ignorance des droits communs et des bornes des droits propres; et de l'habitude.

Un autre effet de cette foiblesse, c'est d'éxiger des services de tout le monde, sans en vouloir rendre. C'est précisément une disposition d'enfant. L'enfant a raison, car

il a besoin d'être servi et il est incapable de servir. Par toutes ces raisons, les personnes foibles sont peu aimées, parce qu'elles se rendent incommodes et importunes; on les évite.

On peut se guérir de cette foiblesse en aprenant à connoitre ses forces, en les éxerçant et en pensant, que les autres ont sur nous les mêmes droits, que nous prétendons sur eux. C'est à quoi cette sorte de gens ne pense guéres. Ils aiment à railler, à se moquer des fautes, des défauts des autres; ils raillent rudement et d'une manière offençante, et si on les raille à leur tour, ils s'irritent et disent des impertinences.

La foiblesse qui veut toujours des apuis, et des secours, et le desir de jouïr, donnent naissance aux desirs insatiables. Un homme qui sait se servir et se pourvoir lui-même, est bientôt content; mais celui qui manque de force et d'adresse n'a jamais assés.

La paresse est aussi un de fruits de la foiblesse; c'est la difficulté du travail qui en inspire le dégout. On peut la vaincre par l'application et l'éxercice. Elle a encore d'autres causes; 1. l'habitude, ou plutôt le défaut d'habitude d'un travail ordinaire, et d'une application règlée: 2. la disconvenance de nos forces avec notre genre de vie: 3. le gout du plaisir. Les paresseux sont tous fort à plaindre; ils tombent dans

la misère, dans l'ennui et dans le désordre; le mépris les poursuit; quelquefois ils s'adonnent aux crimes, et font une fin sinistre.

La négligence ressemble beaucoup à la paresse, et l'accompagne toujours: elle consiste dans l'oubli du devoir et de l'ordre. Il y a bien des gens qui sont négligens, qui laissent trainer leurs hardes et leurs autres affaires; ce n'est pas qu'ils soient paresseux, mais c'est qu'ils sont chargés d'autres occupations, qui leur font négliger ceci. On n'attend pas des hommes cette sorte d'ordre, au contraire on craint ordinairement qu'un homme, qui a cet esprit minucieux, ne néglige des affaires plus importantes. Cela est quelquefois vrai, et quelquefois faux. La régularité dans le détail de la maison est l'affaire des femmes.

La paresse et la négligence entrainent la malpropreté; c'est un pur vice d'habitude, car la propreté devient un vrai besoin, quand on s'y est habitué. La malpropreté est dégoutante, celle de la personne est malsaine, et celle des affaires est ruineuse.

La présomption est la trop haute opinion qu'on a de soi. Le présomptueux se croit capable de tout; il a plus de force, plus d'adresse, plus d'habileté; il est plus savant que tout autre. On voit bien que ce vice vient, de l'ignorance de ses forces, comparées aux difficultés, et à celles des

antres.

autres. Aussi ce sont précisément, les jeunes gens sans expérience, qui sont le plus présomptueux. Les gens qui se sont essayés, perdent la présomption. D'un autre côté, c'est le sentiment des forces, qui inspire ces sentimens; voilà pourquoi un fou et un homme ivre sont si présomptueux et si entreprenans; la chaleur de l'imagination ou du vin éxalte leurs forces pour un moment; ils les sentent et se croient invincibles.

Une confiance raisonnable en nos forces nous inspire le courage d'entreprendre, et de ne pas nous rebuter par les difficultés. La présomption fait entreprendre des choses folles, impossibles. Cependant il faut bien prendre garde. Tel homme entreprend des choses étonnantes; il réussit sans un hazard favorable; il n'étoit donc ni présomptueux ni téméraire. La défiance en ses propres forces fait les coeurs foibles et pusillanimes.

Quand à la présomption se joint le mépris des autres, elle se change en orgueil; et l'orgueil devient hauteur, quand il se fait connoitre par les discours et la conduite. Un homme hautain veut des préférences, des respects, des égards, dont il se dispense envers les autres.

Il y a bien des hommes qui ne veulent point flatter, qui refusent de faire des soumissions déplacées, qui ne veulent pas demander la justice comme une grace, ou

leurs

leurs droits comme une faveur; qui ne savent pas prier, suplier, pour obtenir quelque bienfait. On les taxe ordinairement d'orgueil; mais on se trompe; ils sont fiers, c. à d. qu'ils sentent, que tout homme doit respecter en soi l'humanité, et ne point l'avilir par des lâchetés. Socrate fut fier devant ses juges. Sa fierté lui couta la vie, mais elle lui attira l'estime de tous les gens de bien.

L'orgueil et la hauteur, qui se fondent sur des choses qui ne sont pas le mérite réel, deviennent *vanité*. On appelle vain, ce qui n'est d'aucun usage. Un homme vain est, p. ex. celui qui se croit beaucoup meilleur que les autres, parce que son père lui a laissé des richesses, ou le titre de gentilhomme; ou parce qu'il a un habit magnifique: toutes choses qui n'ajoutent rien au mérite, quoiqu'elles s'attirent l'estime des hommes. Un homme bien vêtu, riche ou gentilhomme est plus fêté qu'un habile homme, ou qu'un homme vertueux. Il y a cependant bien des gens, qui savent distinguer et préférer hautement le mérite. Un Roi de France admettoit quelquefois un marchand à sa table, à cause de la grande habileté de cet homme dans le commerce. Ce marchand s'avisa de demander au Roi des lettres de noblesse, qui lui furent accordées. Le nouveau noble se présenta pour faire sa cour au Roi; mais celui-ci ne l'admit point, et lui fit dire: Je vous admettois autre-

autrefois à ma table, parce que vous le méritiez, comme le premier homme de votre état; mais aujourd'hui que vous en êtes le dernier, vous n'êtes pas digne de cet honneur. Les personnes qui connoissent la foiblesse et l'incapacité d'un homme vain, le méprisent et se moquent de lui: chacun est d'autant moins disposé à l'aimer, qu'il choque tout le monde par son insolence. Les personnes qui ont du mérite, c. à d. de la capacité, ne sont ordinairement pas vaines; en sorte qu'on regarde la vanité, comme la marque d'un petit esprit sans mérite. Un Duc reprochoit un jour à un Cardinal, qu'il étoit fils d'un porcher. Sans doute, reprit l'autre; mais si votre père eût été porcher, vous le seriez encore.

La jeunesse n'est pas assés attentive à sa conduite, elle agit sans réfléxion, c'est ce qu'on nomme étourderie. Il y a bien des personnes âgées entachées de ce vice. Un étourdi peut faire bien du mal. Les gens ont coutume de s'excuser sur leur étourderie, quand ils ont fait mal. Je n'y pensois pas, disent-ils. On a déja mis le feu à des villes, et on s'est cassé la tête, en n'y pensant pas. L'étourdi fait des promesses, sans examiner s'il pourra les tenir; souvent elles passent ses forces, plus souvent elles ne pèsent qu'à sa paresse, une autrefois il les oublie; on ne peut pas y compter. Cet homme est méprisé, on rit de

de ses promesses. Le fripon promet dans le dessein de manquer de parole, et seulement pour parvenir à son but.

La légèreté ressemble beaucoup à l'étourderie; elle consiste à ne pas bien achever ce qu'on fait. Elle produit l'inconstance qui voltige d'un objet à l'autre.

L'irrésolution vient de ce qu'on ne sait pas distinguer et aprécier les avantages et les défauts des partis proposés; elle n'entreprend rien.

Les passions poussent l'homme à des excès surprenans, lui font franchir toutes les barrières, et le précipitent visiblement à sa perte. En voici un éxemple. Un couvreur vint demander quelqu'avance à un homme qui lui en avoit déja faites. Payez moi les premières, lui dit celui-ci, puis je vous en ferai de nouvelles. Vous ne voulez donc pas me donner de l'argent? Non. Eh bien, vous vous en repentirez. Il feroit difficile de deviner la vengeance qu'il prit. Il se pendit le soir aux échaffaudages de la maison de cet homme. Je le vis le lendemain matin; un homme vigoureux à genoux, le cou apuié simplement sur la corde, et étranglé. Cette vengeance étoit assés rude; l'échaffaudage entier étoit dévolu au bourreau, il y avoit des fraix à payer, et il falloit donner le salaire aux maçons, qui ne vouloient pas travailler sur un échaffaudage

faudage rendu infâme. Nous avons déja parlé des ravages que les passions font dans la santé.

Cette violence des passions vient de ce qu'on s'est laissé aller à ses penchans, qu'on a contracté des habitudes. Si on y avoit résisté de bonne heure, on ne seroit pas exposé aux ravages des passions. Socrate, dit-on, étoit naturellement emporté; et ses efforts le firent parvenir à une modération dont on a peu d'éxemples.

Les penchans, les passions sont les ressorts qui donnent à l'homme de l'activité. Un homme froid, est lâche et nonchalant.

Chap. V.

Expression.

Nous exprimons nos pensées et nos affections de différentes manières. La douleur et la joye ont leurs cris; l'affliction pleure, et le plaisir rit. Le rire et le pleurer sont propres à l'homme.

On voit au visage et aux yeux d'un homme, s'il est en colère, s'il est triste, gai, s'il aime ou s'il hait, s'il a des desirs ou des répugnances. On y distingue même les habitudes et les vices. Le méchant, le fripon ont un visage désagréable; l'homme bon a les traits doux, l'oeil simple et ouvert, on le voit avec plaisir. Tous les

les vices enlaidiſſent le viſage; au lieu que les ſentimens doux, agréables et bons lui donnent de la beauté. Le meilleur fard eſt la bonté, ou la vertu. Cependant il faut bien ſe donner de garde de ne pas juger d'une perſonne ſur ſa ſeule phiſionomie; il ſe trouve des cas, ou elle trompe.

Le geſte eſt l'attitude du corps entier, et l'action des mains, qui varie extrêmement ſelon les affections de joie ou de triſteſſe. Un homme hautain ou impertinent, p. ex. aura des geſtes indécens, il ſ'étendra, il crachera loin, ſe mouchera avec bruit, &c. Le ton de la voix eſt auſſi varié que le geſte et l'air du viſage.

L'homme ne peut donc guères cacher ſes affectious, et il n'y parvient qu'avec des peines infinies. Il y en a pourtant qui ſe cachent, quoiqu'imparfaitement; et c'eſt par cette raiſon qu'il faut être circonſpect à juger ſur la phiſionomie. On peut donc diſtinguer l'affligé, et lui offrir des conſolations et des ſecours, qu'il auroit honte de demander; reconnoitre la joie pour la partager; la colère pour l'éviter, ou l'apaiſer.

L'expreſſion la plus générale et la plus éxacte, c'eſt le diſcours. Non ſeulement il déclare nos affections, mais il en explique les cauſes; c'eſt par lui que nous communiquons nos penſées et nos expériences. Nous avons trouvé l'art de parler aux ab-

 ſens,

sens, et à ceux des siécles éloignés; cet art, c'est l'écriture; nous écrivons des lettres et des livres. L'Antiquité avoit peu de livres, parce qu'elle n'avoit pas l'imprimerie; un livre coutoit peut-être cent fois plus qu'aujourd'hui, parce qu'il falloit l'écrire. Bien des peuples encore ne connoissent pas l'écriture. Mais chacun a son langage.

Souvent on parle sans s'entendre; cela vient de plusieurs causes. Bien des gens ne savent point leur langue, et prennent un mot pour l'autre; et ceux qui savent la langue attachent au même mot la même idée principale à la vérité, mais des acceptions, ou des idées particulières très différentes. Il y a certains mots qui dans toutes les langues ne présentent aucune idée déterminée et fixe; et qui attendent leur détermination d'une mesure ou d'une comparaison: tels sont les mots *grand*, *petit*, *long*, *court*, *habile*, *pauvre*, *riche*, *médiocre*, *bon*, *mauvais*. *bien*, *mal*. (Les quatre derniers ont encore un sens absolu. Car il y a des choses bonnes et mauvaises en elles-mêmes; mais le plus souvent on appelle *mauvais* ce qui est seulement *moins bon* ou *moins agréable*; un mauvais couteau, un mauvais habit, une mauvaise maison, un méchant repas, la mauvaise herbe, le mauvais tems &c. et p. conf. on n'appelle bon que le meilleur.) Tous ces mots sont très vagues. La souris est *grande* comparée à

la mouche, et *petite* au prix du chat. L'Eléphant est petit en comparaison de la baleine.

Une foule d'autres mots sont presque tout aussi vagues. *Sage*, *heureux*, *honnête*, *honnête homme*, *peuple*, *savant*, *ignorant*, *bête*, *stupide*, *imbécille*, *jour*, *malheur*, *vertu*, *méchanceté*, et mille autres.

Sage dans le vrai sens du mot, signifie un homme, qui sait dans chaque circonstance, choisir ce qu'il y a de plus avantageux pour lui, sans nuire aux autres, et qui sait résister à ses penchans, aux tentations du plaisir présent, et aux sollicitations de ses amis. Ainsi un homme qui aime le vin, et qui étant à une table bien servie, fait se modérer malgré les sollicitations et les railleries, est sage en ce point. En ce sens il n'y a point de sage absolu. On appelle sage celui qui succombe à moins de tentations, et fait moins de folies qu'un autre. Mais le mot sage signifie aussi un homme, d'un caractère doux et bon. Aussi un homme prudent.

De là il arrive, que l'on dispute souvent sur des choses qui paroissent claires. Il arrive souvent après de longues disputes, quand on vient à s'expliquer sur le sens des termes, que les deux tenans soutenoient précisément la même chose, mais que se servant de termes différens, que chacun entendoit à sa manière, ils s'étoient crus

opposés, parce qu'ils ne s'entendoient pas. Bien des gens, connoissant cet embarras, ont la coutume, avant que de disputer, de se faire expliquer les termes, et il arrive presque toujours alors que la dispute s'évanouït.

Il y a des gens d'un flux de bouche surprenant; on ne conçoit pas qu'ils puissent trouver tant de sujets de parler; ils fatiguent beaucoup ceux qui sont obligés de les écouter; on les craint et on les évite. Aussi ne parlent-ils que de bagatelles, de vieilles histoires, puis n'ont rien d'interressant, ils raportent les discours de leurs parens, quelque querelle qu'ils ont eue, les détails de leurs affaires. Personne ne se soucie de cela qu'eux-mêmes. On trouve aussi bien des gens qui parlent très peu.

On n'aime pas non plus ceux qui parlent d'une manière trainante, embarrassée, qui répétent vingt fois les mêmes choses ou les mêmes mots; ni ceux qui bredouillent, ni ceux qui ont quelque défaut à la langue, qui crient, qui balbutient, qui murmurent entre les dents, au lieu de parler distinctement.

Chacun aime à tenir son rang dans la conversation; celui qui parle toujours choque, et n'est pas aimé. On se rend agréable en parlant aux autres de leurs bonnes qualités, de leurs affaires; un convalescent aime à entendre parler de sa maladie, une

veuve

veuve de la mort de ſon mari. Ceux qui ne parlent que d' eux-mêmes ſe rendent déſagréables.

Il y a dans toutes les langues des expreſſions malhonnêtes, groſſières, qui expriment des idées ſales. Ceux qui ſ' en ſervent ſont mépriſés, comme des gens groſſiers et malhonnêtes.

Chap. VI.

Spiritualité et immortalité de l' ame.

Les ſavans penſent que l' intelligence et la volonté ne ſauroient être des qualités du corps; et ils en concluent, que l' homme doit avoir une ame diſtincte du corps, en quoi ces facultés réſident. Le corps eſt de la matière, c. à d. une choſe étendue, peſante, ſenſible, et ils prétendent qu' on ne peut y concevoir que du mouvement, de l' augmentation et de la diminution, de la compoſition et de la diſſolution. Tout cela, diſent-ils, ne reſſemble point du tout à la penſée, ni à la volonté. Ils ajoutent que les corps changeant ſans ceſſe, perdant ſans ceſſe par la tranſpiration une quantité de leurs parties, et en acquérant de nouvelles par la nutrition, les parties diſſipées emporteroient une partie des penſées, une piéce de chaque penſée, comme la toile d' un tableau qui ſ' uſe emporte en tombant une partie de la peinture, ſi ces

pensées étoient attachées au corps. Or nos pensées sont toujours entières ou nulles, point de demies idées, des idées dont une piéce soit effacée tandis que l'autre subsiste.

De là ils concluent, premièrement, que la substance qui pense et qui veut en nous, n'est pas notre corps, mais un être distinct du corps, qu'ils nomment l'ame. Secondement, que cette ame n'est point matérielle, c. à d. qu'elle n'est pas composée de plusieurs piéces, qu'elle ne tombe point sous les sens. Et ils nomment un tel Être immatériel, qui pense et qui veut, un *Esprit*. Ils disent donc que nous avons une ame spirituelle.

D'autres vont plus loin encore, et disent que l'on ne sauroit même concevoir le mouvement dans la matière, parce que la matière ne peut que recevoir le mouvement qu'on lui donne, mais non se mouvoir elle-même. Nous avons remarqué en effet, en parlant du mouvement libre de notre corps, que nous ne saurions nous l'expliquer. De là ces savans concluent que le mouvement libre qui se voit en l'homme, doit être l'ouvrage de son ame spirituelle, qui donne le premier branle à nos mouvemens, par le moyen des nerfs.

Une ame spirituelle, c. à d. simple ne sauroit périr; le corps étant composé d'une infinité de parties, peut se dissoudre, c. à d.

ses

ses parties peuvent se séparer; et cela arrive en effet en partie tous les jours, et totalement après la mort. Mais une ame simple, n'ayant point de partie n'a rien à perdre, elle ne peut se dissoudre. On conclut encore que les pensées étant dans l'ame, ces pensées ne peuvent se perdre, puisque l'ame ne perd rien. Ainsi l'on croit que l'ame continuera de penser et de vouloir après la destruction du corps; c'est ce qu'on entend par son immortalité, dont parle tout le monde.

Il est vrai que l'ame est fort assujettie aux diverses révolutions du corps. La maladie, l'enfance, la vieillesse l'empêchent de penser. Cela est certain; mais il n'en résulte pas qu'elle perdra la pensée en perdant le corps. Car il paroît, non que le corps dans un état d'infirmité ôte à l'ame la faculté de penser; mais qu'il l'embarrasse dans ses fonctions. Ainsi un homme a mal aux dents, il pense mal. Qui voudroit en conclurre que la pensée est dans les dents? mais c'est que la douleur, que lui causent ses dents, détourne l'attention de l'ame. Un homme pense mal au milieu du bruit par la même raison. Enfermez vous dans une maison, comme l'ame est dans le corps: bouchez tous les jours de votre chambre, vous n'y verrez rien. Ne seroit-il pas plaisant d'en conclure, que vous ne verriez rien en sortant de cette chambre?

Il n'y a peut-être jamais eu fur toute la terre un feul peuple qui n'ait eu l'efpérance de l'immortalité. C'eft chés nous, chés les Juifs et chés les Mahométans, un principe fixe et univerfel, une affaire décidée, dont on ne doute plus. Les anciens payens parloient beaucoup d'un jugement des ames après la mort, du bonheur des juftes et du malheur des méchans. Quand les Portugais découvrirent au quatorziéme fiécle l'île de Madère, habitée par un peuple moitié fauvage; ces infulaires avoient un ancien ufage, qui confiftoit à donner à leurs morts un pot de lait, et un bâton à la main; ils eftimoient qu'ils avoient deux Rois, celui qui régnoit actuellement et le dernier décédé; ils regardoient celui-ci comme une efpèce de Dieu tutélaire, dont l'ame devenue plus puiffante après la mort du corps, veilloit fur eux, et fe plaifoit à les protéger. Les Indiens brulent fur le corps de leurs morts des efclaves et la femme favorite, dans l'idée que ceux-ci les aillent fervir et réjouïr par leur préfence dans l'autre vie. Les anciens Germains bruloient des armes et le cheval de bataille, avec le cadavre du maitre, par la même raifon.

Chés les Chrêtiens, les Juifs et les Mahométans, on ajoute à l'idée de l'immortalité de l'ame celle de la réfurrection des corps. Beaucoup d'anciens croyoient, que les ames des morts animoient de nouveaux

veaux corps d'hommes ou d'animaux, selon leurs actions et leur mérite; c'est ce qu'ils apelloient la Métempsychose.

SECTION VI.

Créance de la Divinité.

On n'a encore trouvé aucun peuple, qui n'ait eu l'idée de quelque divinité. Même les plus barbares croient des Dieux. Tous les peuples, excepté les Juifs, les Chrêtiens et les Mahométans, en ont toujours admis plusieurs.

Cette créance universelle de la divinité vient aparemment de ce que les hommes accoutumés d'attribuer tout ce qu'ils connoissent, à des causes productrices et proportionnées à ces effets; intelligentes, habiles, sages, puissantes, selon la beauté ou la grandeur des objets; n'ont pu croire que les beautés et l'immensité de l'univers, éxistassent sans une cause puissante, intelligente et sage. Ils voyoient qu'il faut de l'art, pour éxécuter les moindres choses; ils pensoient donc naturellement que les grandes choses demandent un art bien supérieur. Ils attribuoient donc à leur divinité la formation de l'univers, ou plutôt ils recouroient à une divinité, parce qu'ils en avoient besoin pour se rendre raison de l'éxistence du monde. De la grandeur et

de la magnificence de l'ouvrage, ils concluoient la puiſſance et l'art de l'ouvrier, et la beauté des cieux et de la terre leur enſeignoit la bonté de leur auteur.

L'immenſité du tout, et le nombre infini de ſes parties, qui ſurpriſe l'imagination de l'homme le plus éclairé, étonnoit ces peuples ſimples. Ils concevoient bien que la Divinité devoit être bien grande, bien plus grande que l'homme, que les rois, qu'un peuple entier; mais ils ne pouvoient atteindre à l'idée d'un Dieu égal à l'Univers; enſorte qu'ils imaginèrent pluſieurs Divinités créatrices et ordonatrices, partageant ainſi entre pluſieurs un ouvrage, qui leur paroiſſoit trop grand pour un ſeul. Ainſi chaque partie du monde eut ſes Dieux créateurs. Quelques ſavans trop préſomptueux, pour croire une Divinité, qu'ils ne pouvoient concevoir, abandonnèrent cette idée ſi ſimple et ſi naturelle de raports, de cauſes et d'effets. Ils ſoutinrent que le monde n'avoit aucune cauſe de ſon éxiſtence, mais qu'il étoit éternel, ou le produit du concours d'une matière, nageant au hazard de toute éternité, dans un vuide immenſe. Ils auroient eu honte d'en dire autant de la moindre cabane.

On voyoit ſubſiſter toutes choſes dans un ordre immuable, les pères racontoient aux enfans les révolutions que leurs ancêtres leur avoient racontées, et qu'ils avoient

vues; et les enfans voyoient ces mêmes révolutions. A qui attribuer un ordre si constant? Tous les ouvrages humains demandent des réparations; et on crut que les oeuvres de la Divinité en avoient un besoin égal, vû surtout leur multiplicité, et les dérangemens momentanés qu'on voyoit, ou qu'on croyoit voir. Je dis qu'on croyoit voir, car on ne connoissoit pas, dans ces tems anciens, la nature aussi bien qu'on la connoit aujourd'hui. Les tonnerres, les éclipses du soleil et de la lune paroissoient des dérangemens, les peuples trembloient, les prêtres faisoient des prières et des sacrifices, les magiciens appelloient leur art au secours des Astres en danger. Cependant l'Univers subsistoit, les dérangemens rentroient dans l'ordre; quoi de plus naturel, que d'attribuer ces réparations prétendues à la Divinité, ou aux différens Dieux, chacun dans son département. Ainsi l'idée d'une providence, qui dirige le cours des choses, et conserve l'Univers, devint un dogme général.

Un Dieu seul n'avoit pas suffi à la formation de l'Univers, un seul ne pouvoit suffire à son gouvernement. Tout se remplit de Dieux. Le soleil et la lune eurent chacun le sien, la terre se peupla de Divinités, la mer, les fleuves, les fontaines et les montagnes, les forêts, les jardins, les campagnes, les fleurs, la vigne, chacun eut son

son Dieu tutélaire. Même chaque maison eut ses pénates, chaque homme, chaque enfant eut son démon protecteur.

Ces Dieux n'étoient pas tous également puissans; la subordination régnoit entr'eux. Les Dieux des fleuves étoient plus puissans que ceux des fontaines; celui de la mer avoit l'empire sur tous. Chacun avoit un pouvoir proportionné à l'importance de sa charge, et à la grandeur de son département. Le Dieu de la vigne étoit fort puissant, parce que le vin a beaucoup de pouvoir sur l'homme. Les Prêtres ont de tout tems beaucoup ajouté à ces idées assés simples; ils ont multiplié le nombre des Dieux, règlé leurs rangs, et déterminé les limites de leur pouvoir.

De tout tems les hommes se sont représenté la Divinité à l'image de l'homme. Cela est naturel. Si le boeuf ou le lion se faisoient une idée de la Divinité, ils lui donneroient des cornes et des griffes; seulement elles seroient plus longues que les leurs propres. Ainsi les Américains se figuroient la Divinité comme un vénérable vieillard, logé sur des rochers inaccessibles. Les Kamtschadales en font un géant, qui mange plusieurs baleines à son souper. Les Prêtres ont grand soin de la représenter comme avide de prèsens, et fort prompte à s'irriter, quand on manque au devoir essentiel de lui en offrir; ils la peignent

peignent terrible, pour profiter de la peur du peuple, et pour ſe faire acheter leur médiation afin de l'apaiſer.

L'idée de la Divinité tomba encore plus bas. Les hommes puiſſans, célèbres par leurs bienfaits, ou par leurs crimes, les inventeurs des premiers arts utiles ou agréables, furent à la longue honorés comme des Dieux. Les Rois et les Princes furent élevés à ce rang par leurs flatteurs, leur famille, ou plutôt par leurs ſucceſſeurs, qui volurent donner au peuple un éxemple à imiter à leur égard; ou par les peuples qui vouloient flatter le tyran en lui montrant leur profond reſpect pour lui-même, en déifiant celui, qui avoit été, ce qu'il étoit actuellement.

Le ſoleil, la lune, le feu ont longtems été les objets de l'adoration et le ſont encore en quelques endroits. Le ſoleil eſt ſi majeſtueux;

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant:

Il nous procure tant de biens, qu'il étoit aſſés ſimple de lui attribuer les bienfaits, dont il eſt l'inſtrument. La lune a beaucoup de reſſemblance avec lui; la puiſſance du feu eſt ſi grande, ſon éclat eſt ſi éblouïſſant, et d'ailleurs il a quelque choſe de caché et de myſtérieux, en ce qu'on ne peut ni le manier, ni l'approcher de près impunément; qu'il pouvoit s'attirer des reſpects.

Enfin

Enfin la Divinité a été ravalée jusqu'aux animaux et aux plantes; les Egyptiens ſurtout ſ'y ſont diſtingués. Le boeuf Apis, un ſimple taureau vivant, étoit honoré par tout le pays. Le chat, le crocodile, l'ibis, une ſorte de cigogne avoient des temples. Pluſieurs plantes étoient honorées comme des Divinités.

Au milieu de toutes ces abſurdités, presque tous les peuples ſ'élevèrent à l'idée d'un Dieu ſuprême, maitre de l'Univers et des Dieux ſubalternes. Les Grecs avoient leur Jupiter très grand et très bon, père des Dieux et maitre des hommes. Il donnoit ſes ordres aux divinités, et ces ordres étoient des loix inviolables. Celui d'entre vous, dit-il aux Dieux aſſemblés devant ſon trône, celui d'entre vous qui enfreindra mes volontés, je le chaſſerai du ciel, et je le précipiterai dans le tartare, qui eſt autant au deſſous de la terre, que la voute céleſte eſt au deſſus d'elle. Et ſi vous doutez que j'aye le pouvoir d'éxécuter cette menace, eſſayez vos forces contre ma puiſſance; deſcendez tous ſur la terre, attachez y une chaine, dont je tiendrai le bout, et quand il me plaira, je vous enleverai ſans peine, vous et toute la terre, malgré vos efforts réunis, j'attacherai la terre et elle demeurera immobile. On raconte qu'une Américaine allant de nuit conſulter un médecin pour ſa fille dans un

lieu

lieu éloigné, regardoit la lune avec une grande attention. Quelqu'un la rencontra et lui demanda, pourquoi elle regardoit ainsi la lune: Je demande, répondit-elle, la guérison de ma fille à celui qui l'a faite. Il y avoit à Memphis un temple qui portoit cette inscription: Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera, et personne n'a encore percé le voile qui me couvre.

Entre les biens on voyoit du mal dans le monde. Des orages, des tempêtes, de la grêle entre les pluies bienfaisantes, des volcans, des tremblemens de terre, des maladies contagieuses; on ignoroit les causes de ces maux, et on ne pouvoit les attribuer qu'à une puissance supérieure. Les peuples pénétrés de l'idée de la perfection et de la bonté de la Divinité auroient craint de lui attribuer le mal. Cela produisit diverses doctrines, selon que les peuples et les savans crurent le mieux se tirer de cette difficulté. La plus simple étoit d'attribuer le mal à des êtres supérieurs et méchans, comme on avoit attribué le bien à des êtres bons. De là la doctrine des mauvais démons, répandue chés tous les peuples; les Perses eurent un Arimane, les Egyptiens un Typhon, les Phéniciens un Moloc, les Grecs des légions de génies malfaisans, la peur, la fièvre, les harpies, les gorgones, les furies, Némésis. Les

Juifs,

Juifs, les Chrêtiens et les Mahométans ont un Satan ou Diable, et ses anges par millions.

On attribuoit à ces mauvais démons tout le mal qui arrivoit dans le monde, les maladies, la guerre, les dérangemens aparens du monde, l'intempérie des saisons, la disette, et qui pis est, les folies et les fureurs des hommes. Un insensé commettoit-il des crimes inouïs, c'étoit le démon qui lui avoit troublé l'esprit, qui l'avoit poussé au crime. L'excuse étoit toute prête. Car qui peut résister à un esprit supérieur?

Les uns représentoient ces mauvais génies, comme cherchant sans relâche à s'échaper aux yeux du Créateur, pour gâter furtivement son ouvrage, y mêler le mal, séduire l'homme, et le rendre malheureux; et cette ruse leur réussissant souvent. Aparemment que le Créateur ou le Protecteur du monde ne pouvant veiller à tout, les démons saisissoient le moment, où il étoit occupé d'une chose, pour en gâter une autre; le trop grand nombre de ces génies malins lui échappoit. Il n'avoit pas assés de gardes pour les contenir. Les autres représentent le malin esprit comme semant, dans l'instant de la Création même, les germes du désordre et du mal dans le monde.

Une

Une feconde doctrine née du mélange des biens et des maux, eft que le Dieu fuprême n'a point créé le monde, et n'y prend aucune part; mais que l'Univers eft l'ouvrage d'une Divinité fubalterne, moins puiffante et moins fage, et qui n'a eu ni la fcience, ni le pouvoir de faire un monde parfait.

Enfin la troifiéme établit une néceffité abfolue et irréfiftible, au pouvoir de laquelle les hommes, les Dieux et leurs ouvrages font irrévocablement affujettis. Cette néceffité qu'ils appellent *Deftin* ou fatalité, n'eft pas un être intelligent, mais un agent aveugle.

Nos favans aujourd'hui nous en donnent une autre explication. Le mal, nous difent-ils, eft inféparable du bien, ou plutôt c'eft le bien même mal appliqué, ou pouffé à l'excès. Le vin réjouït et fortifie; mais il apefantit et tue, pris à l'excès: le feu nous rend des fervices infinis, mais fa force fi utile devient nuifible, quand elle f'éxerce fur notre corps, ou fur nos biens. Les favans prétendent d'ailleurs, que le mal même a fes ufages pour la perfection de l'homme, et qu'ainfi on peut attribuer le mal à Dieu, fans toucher à fa bonté.

Ces Dieux et ces génies bons et mauvais agiffent tous plus ou moins fur le monde, felon la croyance commune, en dirigent les événemens, et en répandent

les biens et les maux. Tous les peuples sont dans l'idée, que ces intelligences célestes et infernales, se communiquent à l'homme, lui apparoissent, lui inspirent des résolutions, lui communiquent des connoissances vrayes ou fausses, l'éclairent ou le trompent, selon les circonstances ou leurs inclinations. De là toute la divination par les songes &c. les oracles, les révélations, les visions, les prophéties. Surtout ils croyoient que les Dieux se communiquoient aux insensés, aux imbécilles: et que les démons aimoient à se loger dans le corps des hommes.

L'ame détachée du corps, acquiert selon l'opinion générale, une puissance qui tient de la divinité; apparoit quelquefois aux mortels, et sert de médiatrice entre les Dieux et les hommes, pour annoncer à ceux-ci les volontés des premiers. Cette doctrine est un résultat de l'idée des Dieux, de l'immortalité et de la spiritualité des ames, jointes à la crainte, et à quelques phénomènes singuliers, que la connoissance plus éxacte de la nature nous a expliqués. L'adresse des prêtres et leur avidité lui a donné une grande étendue.

Aussi a-t-on toujours regardé le soin des morts comme une affaire de religion. Les Grecs croyoient que les ames, dont les corps n'avoient point obtenu la sépulture, ne pouvoient entrer dans le séjour des

des ames, et qu'elles venoient tourmenter les vivans. On a longtems enterré les morts chés nous autour des temples et même dedans; cela se fait encore dans quelques pays. La police l'a défendu dans d'autres, parce qu'on prétend, que là corruption s'en fait sentir dans l'air; et peut produire des maladies. Les volontés des mourans sont éxécutées avec un scrupule religieux. Bien des gens croiroient, que les ames ne jouïroient pas sans cela de leur repos, et qu'elles viendroient faire des reproches aux vivans, qui auroient méprisé leurs volontés.

Toutes les Divinités bonnes et malfaisantes avoient un culte et des honneurs; et souvent les malfaisantes en obtenoient plus que les bonnes. On croyoit que celles-ci, portées naturellement à faire du bien, le faisoient sans y être sollicitées; mais qu'il falloit apaiser les Divinités ennemies par toutes sortes de moyens, et faire tout pour se les rendre propices.

Peu de personnes ont cru la Divinité indifférente à la conduite des hommes. Presque tous ont pensé, qu'on pouvoit plaire aux Dieux et leur déplaire; et ils se sont règlés sur le gout qu'ils leur attribuoient.

L'homme se fait souvent demander ses bienfaits, et arracher ses faveurs par des importunités; ainsi tous les peuples ont

employé la prière, comme un moyen d'obtenir des graces de la divinité. Les hommes éxigent des témoignages de reconnoissance pour leurs services; on a donc tâché de se rendre agréable à la Divinité par des actions de graces. L'homme aime la louange; on a donc aussi célébré les louanges des Dieux, par des prières et des hymnes.

Ces prières se faisoient dans des temples, ou dans les familles assemblées; le Prêtre prononçoit les prières dans les uns, et le père de famille dans les autres. C'étoient toujours des personnes respectables par leur expérience et leur sagesse. De là sans doute est venue l'opinion, qu'il falloit de l'art pour faire des prières agréables à la Divinité: ceux qui ne se croyoient pas assés habiles, voulant pourtant aussi se rendre agréables aux Dieux, se firent composer des formulaires, qu'ils aprenoient et qu'ils récitoient; cet usage est encore fort commun parmi nous. Quand on a souvent répété un discours, on parvient bientôt à le prononcer sans y penser; ensorte que souvent on se trouve au bout de sa prière, sans savoir qu'on l'a dite. Bien des gens désaprouvent cette méthode, et des hommes très respectables ont enseigné, qu'il ne faut jamais s'adresser à Dieu par la prière, sans y penser avec un profond respect. Ils disent que ces prières récitées sans attention, ne peuvent être d'aucun usage;

qu'au

qu'au contraire, elles font criminelles, parce qu'elles font une forte d'infulte faite à Dieu. Ils affurent que chacun peut prier Dieu, fans étude et fans art; qu'il ne f'agit que de lui dire avec refpect, ce que nous penfons, ce que nous defirons, ou ce dont nous avons befoin, comme un enfant demande à fon père: et qu'au refte, la prière fe fait, non pour la Divinité, mais pour nous.

Tous les peuples ont regardé la prière comme un devoir indifpenfable, de l'omisfion duquel la Divinité f'offenferoit, comme les hommes f'offenfent, quand on manque à les faluer. On a donc fixé des tems pour la prière, comme le matin, le foir, en fe mettant à table, et en la quittant. Outre cela il y a des jours et des heures fixées, où l'on f'affemble pour faire des prières publiqnes. Les Mahométans ont fept prières à faire par jour.

L'opinion de l'utilité de la prière a porté bien des gens à faire de fort longues prières, ou une nombreufe file de prières plus courtes. Il y en a qui font cinq ou fix prières avant le repas, et autant après. Quelques peuples du nord de l'Afie ont inventé un moyen encore plus aifé, en faveur des fimples, qui ne peuvent aprendre des prières, ou des gens à qui leurs devoirs ôtent le loifir de prier. Ils attribuent à la fimple agitation du formulaire une falutaire

vertu; enforte qu'ils ont imaginé une boete mobile fur un petit bâton, qu'on fait tourner avec un léger mouvement de la main, moyennant un poids, qui met la boete à la volée. La prière écrite eft enfermée dans la boete, et il fuffit de la tourner, pour avoir part à l'efficace de la prière.

Bien des gens attribuent à la prière, mais furtout à certains formulaires, un pouvoir merveilleux. D'autres attribuent une efficace fupérieure à la prière faite par certaines perfonnes, comme par un prêtre, ou dans une certaine langue qu'ils n'entendent pas. Les Juifs, p. ex. attribuent une fainteté particulière à *l'Hébreu*, et les Mahométans à l'Arabe.

Il y a des hommes qui ont des opinions différentes. Ils prétendent, que la prière ne fauroit produire aucun effet extraordinaire, ni arracher à Dieu des faveurs, qu'il n'auroit pas réfolu d'accorder; mais que la prière encourage et fortifie l'homme, et l'anime à bien faire.

Jefus Chrift demanda à Dieu d'être délivré des fouffrances qui l'attendoient, et il favoit que Dieu ne le lui accorderoit point. Mais il fe trouva plus de courage après la prière. Il a enfeigné à fes difciples à prier en peu de mots, et leur défend expreffément les longues prières.

Les

Les temples, des bosquets consacrés servoient, et servent encore de lieu d'assemblée. Les hommes se les représentent comme des demeures saintes, où la Divinité se raproche davantage des hommes. Ces temples ont toujours été des édifices distingués par leur magnificence, leurs ornemens, les richesses qu'ils renfermoient, le tout à proportion du gout, du génie et des facultés des peuples. On avoit mis, dit l'histoire, plus de cent ans à bâtir le temple de Diane à Ephèse, et beaucoup de Rois s'étoient empressés à l'orner.

Les Mages détestoient les temples; ils disoient, que la Divinité est trop grande pour habiter dans un édifice fait de la main des hommes; que la terre et les cieux sont le seul temple digne d'elle. Les premiers peuples n'avoient point de temples; et Salomon après avoir bâti celui de Jérusalem, au moment d'en faire la dédicace, s'écrie: Dieu habiteroit-il effectivement sur la terre? voilà les cieux ne le peuvent contenir; combien moins cette maison que je lui ai bâtie?

Les temples renfermoient les simulacres des Divinités, les vases sacrés, c. à d. qu'on employoit au culte; et les dons souvent magnifiques qu'on faisoit à la Divinité. Les prêtres y avoient leur demeure. Ils étoient regardés comme des personnes sacrées; on croyoit qu'ils avoient un com-

merce étroit avec la Divinité; et que ce commerce leur communiquoit une sainteté et un pouvoir supérieur. Plusieurs de ces prêtres étoient en réputation de connoitre et de prédire l'avenir, que le Dieu leur révéloit.

C'étoit dans ces temples, et par le ministère des prêtres qu'on célébroit le culte public. Il consistoit, outre les prières et les cantiques, dans des sacrifices, des processions, des festins et autres pratiques religieuses.

La reconnoissance pour les bienfaits de la Divinité, a fait naitre aux hommes l'idée de faire des offrandes ou des présens. Les uns se faisoient en monnoye, en statues, en vases précieux; les autres en fruits, en grain, en vin, qu'on offroit au temple, comme pour le Dieu; ces offrandes étoient au profit des prêtres; mais le peuple les regardoit comme les ministres des Dieux, et ce qu'on donnoit aux temples et aux prêtres, étoit un don fait à la Divinité. Chés certains peuples, entr' autres chés les Juifs, c'étoit une loi inviolable, d'offrir les prémices de tous les fruits, et même les premiers-nés des animaux.

A l'idée de reconnoissance se mêla peu à peu celle d'apaiser la justice de la Divinité, irritée contre les crimes des hommes. Le sang d'un animal devoit les expier. L'animal étoit tué dans le temple, et on

le

le brûloit en tout ou en partie sur l'autel. Des restes de la victime on faisoit un festin pour les prêtres et la famille de celui qui sacrifioit. Les sacrifices se faisoient aussi pour savoir l'avenir par les entrailles des victimes, ou pour se rendre la Divinité favorable en quelque grande entreprise. On faisoit des voeux dans les périls.

On crut que plus les sacrifices et les offrandes étoient précieuses, plus elles étoient agréables aux Dieux. De là est venue sans doute la coutume des Phéniciens et des Carthaginois d'offrir des victimes humaines. Les pères sacrifioient leurs enfans à Moloc, qui représentoit le feu. Les mères se faisoient un mérite d'assister à ces sacrifices, l'oeil sec et le regard tranquille. On mettoit l'enfant tout vif sur les bras de la statue; ces bras panchés laissoient tomber la victime dans un feu sous elle. L'histoire rapporte que dans des calamités publiques, on sacrifioit ainsi des centaines d'hommes et d'enfans à la fois.

On célébroit des jeux, on donnoit des spectacles, des festins, on faisoit des processions et des danses aux grandes fêtes. Les fêtes de Bacchus étoient célébrées par des débauchés. Des hommes, des femmes en masque couroient les rues et les champs, comme des insensés; ils crioient à pleine tête, secouoient des torches allumées; il se commettoit quelque-

fois des meurtres dans ces orgies. Les Romains qui reçurent presque tous les cultes, méprisèrent celui des Egyptiens, et détestèrent celui de Bacchus.

Il falloit être initié pour être admis à la plûpart de ces temples et de ces cultes. Ces initiés étoient admis après des instructions, des préparations, des purifications, avec de grandes cérémonies. Certains cultes apartenoient exclusivement aux femmes, d'autres aux hommes: les autres étoient communs, et les enfans mêmes étoient initiés de bonne heure; on croyoit par là mériter la faveur de la Divinité. Socrate ne voulut point être initié.

Il falloit se préparer à certains sacrifices, et à certains cultes, par des purifications, des ablutions et d'autres cérémonies. Les Grecs et les Romains avoient coutume de faire des libations à leurs repas religieux; ils répandoient à terre quelques goutes de vin, avant que de boire.

Ceux qui ont passé pour les plus sages, sans rejetter absolument les cérémonies, tâchoient de plaire à la Divinité, par la modération, le courage, la patience, la tempérance, l'humanité, la justice; en un mot, par l'exercice des vertus. Jesus-Christ enseignoit, que les vrais adorateurs de Dieu faisoient consister leur culte, non dans la fréquentation des temples, mais dans l'amour de Dieu, la charité envers les

les hommes, et la fidélité à son devoir; c'est ce qu'il apelloit, adorer Dieu en esprit et en vérité.

Tous les peuples ont cru que la Divinité punit les crimes, souvent en cette vie, et infailliblement après la mort. Or comme la plûpart des désordres consistent dans l'abus des plaisirs, et que d'ailleurs ils pensoient, que les péchés s'expioient par des pénitences et des tourmens volontaires, il s'est trouvé une foule de gens, qui ont cru se rendre plus saints, plus agréables à la Divinité, et s'assurer un sort plus heureux après la mort, en se privant des douceurs de la vie. Les uns s'astreignoient à des jeûnes fréquens et austères, d'autres à des abstinences perpétuelles, s'interdisant tantôt le vin, tantôt la viande. D'autres se retiroient dans les déserts, fuiant le commerce des hommes; se nourrissoient de racines ou de fruits sauvages, ou de quelques légumes qu'ils cultivoient. D'autres encore plus austères, se fouettoient et se déchiroient le corps, se chargeoient de chaines, se perchoient sur des colomnes, se tenoient des jours, et même, à ce qu'on dit, des années entières dans une même posture gènante, &c. Ces personnages passoient pour des saints et des favoris de la Divinité. Ils ne faisoient du moins aucun bien aux hommes, car ils ne travailloient pas, et vivoient d'aumônes, et quelquefois richement.

L'idée

L'idée de pouvoir se rendre agréable à la Divinité, produisit par corruption la chimère de la Magie, qui se vante de pouvoir contraindre les Divinités subalternes au moins, et les puissances infernales, à servir l'homme, et à lui révéler les secrets de l'avenir; de produire des changemens dans les cieux, les astres, les saisons; d'opérer toutes sortes de merveilles favorables et malfaisantes. Elle employoit à cet effet des cérémonies mystérieuses, des paroles barbares, quelquefois le sang humain. Ces merveilles s'opéroient souvent par le secours des puissances infernales. Les prêtres s'emparèrent de cet art; il leur fournit des revenus amples et assurés sur la crédulité et l'imbécilité publique. Cette superstition s'est soutenue jusqu'à nos jours, quoique tous les gens éclairés se soient élevés contr' elle. On trouve encore partout des imposteurs, qui se vantent de chasser les démons, de découvrir les secrets de l'avenir et les trésors cachés; et une foule de dupes qui les croyent.

Tous les hommes se sont accordés à reconnoitre l'immortalité de l'ame et une autre vie, où les hommes seront punis ou récompensés selon leurs actions; une Divinité qui prend soin du monde et des hommes son ouvrage, qui mérite les honneurs et le culte des hommes, et à qui l'on peut plaire par la piété et la vertu. Mais ils se

sont fort divisés sur la manière de lui plaire par les cérémonies du culte public. Elles sont aussi différentes que le génie et le gout des différens peuples.

Chaque ville en Egypte avoit ses Dieux particuliers, et souvent le Dieu d'une ville étoit en abomination dans la ville voisine. Les uns sacrifioient d'une manière, et les autres d'une autre; quelques uns n'avoient point de temples, et les autres en construisoient avec magnificence. Chacun prétendoit avoir le meilleur culte et quelquefois le seul agréable à la Divinité. Il y a eu souvent des querelles fort vives à ce sujet, entre les différens partis; car tous les hommes sont fort attachés au culte de leurs pères, et ils ont un grand zèle pour lui; ensorte qu'il est fort rare, qu'ils passent à un autre. En effet il faut pour cela; ou beaucoup de raison pour discerner ce qui est bon, ou beaucoup de légèreté et d'indifférence. Toutes les histoires sont remplies de martyres soufferts pour le culte adopté. Les uns enduroient une mort lente et cruelle, les autres passoient leur vie dans des prisons, d'autres fuioient leur patrie, abandonnoient leurs biens, et même leur famille, plutôt que de renoncer au culte de leurs pères. Ce zèle pour le culte les rendoit ennemis irréconciliables, et persécuteurs ardens de tous ceux qui en professoient un autre. On regardoit ces derniers comme des ennemis de la Divinité, comme des

des profanes, des impies, des obſtinés, qui fermoient les yeux à la vérité, en lui préférant une erreur déteſtable. Le Juif ne vouloit pas même tendre un verre d'eau au Samaritain; non que le dernier adorât un autre Dieu, ou pratiquât d'autres cérémonies; mais c'eſt qu'il célébroit ſon culte, dans un temple édifié ſur le mont Garizim, au lieu que le Juif ſe rendoit à Jéruſalem.

Mahomet eut deux diſciples principaux, Omar et Ali: ils différèrent ſur quelques points. Leurs ſectateurs ſe diviſèrent, et ſont encore diviſés depuis plus de mille ans. Omar eſt l'oracle de la Turquie, et Ali celui de la Perſe; et les deux partis ſe haïſſent et ſe damnent réciproquement.

Les idolâtres excités par les Juifs, ſe rendirent perſécuteurs des Chrêtiens, eux qui avoient auparavant toléré toutes les religions. Ils bruloient, ils ſacrifioient des gens, qui ſe faiſoient un honneur et une joye de ſouffrir la mort. Le Chriſtianiſme prit enfin le deſſus, lorsqu'un Empereur l'eût embraſſé, et perſécuta le Judaïſme et le Paganiſme à ſon tour. Il fit plus. Les Chrêtiens ſe partagèrent ſur certains dogmes, qui n'étoient point décidés. Le parti le plus fort perſécuta le plus foible, lui ravit ſes biens, et fit couler ſon ſang. Tout cela ne ſe fait point par méchanceté, mais par un zèle aveugle.

SECTION

SECTION VII.

Société paternelle.

L'homme ne vit pas seul; excepté quelques personnes, jettées par un naufrage dans une ile déserte, ou quelque enfant égaré dans une forêt, comme il s'est trouvé une petite fille en France; tous les hommes vivent avec leurs parens, ou leur famille au moins.

La petite fille dont je viens de parler, pouvoit avoir neuf ou dix ans, et parut sur le soir dans un village. Comme elle étoit fort brune et toute nue, un paysan superstitieux la prit pour un démon, ou pour un monstre, il lâcha son chien sur elle. Celle-ci l'attendit sans crainte, et dès qu'il fut à portée, elle lui déchargea un coup de bâton, qui l'étendit roide mort. Elle fut prise; on trouva qu'elle ne savoit ni parler ni penser, et ne différoit d'un animal que par la figure.

La première société est celle des pères avec les enfans. Les quadrupèdes et la plûpart des oiseaux, ont une société de courte durée, surtout avec leurs mères. Elle finit dès que le petit peut pourvoir à ses besoins, ce qui arrive bientôt après sa naissance. Il y a des différences selon les espéces.

Les

Les pères aiment beaucoup leurs enfans, et les mères les aiment encore davantage. Cependant les enfans, bien loin d'être de quelqu'utilité aux parens, leur donnent beaucoup de peines et d'inquiétudes, surtout aux mères. Les cris des enfans les inquiétent, la moindre maladie qui attaque ces enfans les angoisse, les met en allarmes; leurs maux les affligent; et souvent ces petites créatures chagrinent leurs parens par leur désobéissance, leurs caprices, leurs folies.

Les hommes seroient semblables aux animaux, sans l'éducation et l'instruction. Ce sont les pères, les mères, les maitres qui enseignent aux enfans à parler, à penser, à travailler, à écrire, à chanter; qui leur montrent ce qui est bon et mauvais, et comment ils peuvent se servir des instrumens, que nous avons, pour nous faciliter l'ouvrage; à faire et employer le feu. En un mot c'est l'éducation qui nous distingue des animaux.

Cette culture demande une entière obéissance de la part des enfans, car il est impossible d'instruire celui qui ne veut pas écouter, et de former celui qui ne veut pas faire ce qu'on lui ordonne. Voilà pourquoi les enfans naissent foibles et fléxibles: fléxibles, pour pouvoir se prêter à tout; et foibles, afin que les parens puissent les contraindre sans peine à l'obéissance.

L'édu-

L'éducation étant un grand ouvrage demande un long tems, c'eſt pourquoi la foibleſſe des enfans dure fort long tems; au lieu que presque tous les animaux ont bientôt la force de leurs pères et de leurs mères. Un enfant qui à l'âge de ſix mois, ſeroit auſſi fort que ſon père, ne pourroit pas être élevé, il n'obéiroit pas, et il ſeroit impoſſible de lui faire comprendre, que l'obéiſſance eſt bonne, puisqu'il ne ſauroit pas encore parler, et que d'ailleurs la raiſon lui manqueroit.

Auſſi les pères et les mères ont toujours beaucoup d'autorité ſur leurs enfans. Chés les Grecs il dépendoit du père d'élever ſes enfans, ou de les faire mourir. Il pouvoit les punir de mort, quand ils manquoient à leur devoir. Chés nous les pères n'ont pas ce droit, mais ils peuvent diſpoſer de leurs enfans à leur gré, les conduire, les punir comme ils veulent. Le magiſtrat leur prête ſon ſecours, ſ'ils le demandent: le fils rebelle eſt mis en priſon ſans éxamen, ſur la ſeule requiſition du père. Chés les anciens Germains, les fils n'oſoient ni manger ni boire, ni ſe montrer au public avec leurs pères, jusqu'à ce qu'ils euſſent le droit de porter les armes. Quand les fils ſont élevés, c. a d. quand ils ſont hommes, l'autorité du père ſur eux ceſſe, et la reconnoiſſance, l'amour et le reſpect prennent chés eux la place de l'obéiſ-

l'obéissance. Les filles demeurent sous tutéle, jusqu'à ce qu'elles se marient.

De tout tems l'autorité paternelle a été fort respectée; la religion même l'augmentoit. La bénédiction du père passoit pour un grand avantage; au lieu que ses malédictions passoient pour attirer aux enfans les effets de la justice divine. La bénédiction du père, disoient les Juifs, édifie la maison des enfans, mais la malédiction de la mère la ruine.

Les parens sont chargés de pourvoir à la subsistance de leurs enfans, et de répondre de leur conduite. Si ces derniers causent quelque dommage, les premiers sont obligés de le réparer. Les enfans héritent les biens de leurs parens après la mort de ceux-ci. Il y a des pays, où un père peut deshériter ses enfans, en tout ou en partie, et d'autres où cela ne lui est pas permis.

Si les pères et les mères viennent à mourir, avant que les enfans ayent l'âge et l'éducation convenables, des parens ou des amis se chargent du soin de leur éducation, et de la gestion de leur patrimoine, sous le nom de tuteurs; et entrent dans tous les droits des pères. Ces tuteurs sont tenus de rendre compte au magistrat de leur gestion.

Les enfans perdent assés souvent de bonne heure, les uns leur père, les autres leur mère. Ils ne trouvent jamais en ceux qui

qui en rempliſſent la place, la tendreſſe et les ſoins que les premiers avoient pour eux; d'ailleurs ils reſtent quelquefois ſans bien et ſans reſſource pour vivre. Ils ne périſſent pas de faim, des parens, des perſonnes charitables, la police prennent ſoin d'eux; mais ils n'ont pas les agrémens, la bonne nourriture, qu'ils avoient dans la maiſon paternelle, ſurtout ceux dont les pères avoient quelque charge, ou quelque revenu conſidérable, qui ceſſe par leur mort. Mais cette éducation plus dure n'eſt pas toujours un mal. Bien des enfans délicatement élevés, ſe corrompent et ſ'affoibliſſent, ſ'adonnent au plaiſir, et négligent le travail. Cette autre éducation les endurcit, les fortifie, les forme au travail, à la modération et à l'obéiſſance. Souvent les pères et les mères confient à d'autres le ſoin de l'inſtruction et de l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils n'ont pas toujours le loiſir ou la capacité de le faire eux-mêmes. Il y a des écoles publiques, des inſtituts d'éducation. En Perſe et à Lacédémone, il n'étoit pas permis aux pères d'élever leurs enfans à leur fantaiſie. Il y avoit des établiſſemens publics, où la jeuneſſe étoit formée en commun.

Les frères et les ſoeurs ſ'aiment mutuellement, cependant ils ne ſ'accordent pas toujours, ou plutôt ils ſe querellent aſſés ſouvent.

SECTION VIII.

Société conjugale.

Quand les jeunes gens deviennent grands, ils se marient. Cependant ils ne le font pas tous. Il s'en trouve un grand nombre des deux sexes qui refusent de se marier, les uns par piété, parce qu'ils croient ainsi se rendre plus agréables à Dieu; les autres par paresse, pour n'avoir pas une grande famille à entretenir; ou par libertinage, afin qu'une femme ne les gène pas; d'autres ne peuvent pas se marier avec la personne qu'ils voudroient, ils ne trouvent pas un parti à leur gré. Il y en a que personne ne veut épouser.

Ce sont les jeunes hommes qui choisissent, et qui demandent en mariage; les jeunes filles n'ont d'autre parti à prendre, que d'attendre qu'on les demande. Les filles qui desirent de se marier, et qui s'empressent trop, sont en grand danger d'être méprisées. On demande d'une fille qu'elle soit réservée.

D'un autre côté il y a des filles trop difficiles et trop délicates qui demandent trop d'un homme. Ce défaut peut aisément venir des flatteries des jeunes hommes; qui croyent les filles assés vaines et assés imbecilles pour se laisser prendre à des flatte-

flatteries outrées. Ces flatteurs ne sont pas ordinairement des gens qui pensent à un attachement sérieux; ils ne cherchent que l'amusement; c'est pourquoi ils tiennent à toutes le même langage. Une fille éblouie par ces louanges, croit pouvoir prétendre à tout, et les partis qui s'offrent ne sont jamais assés bons pour elle. Elle les refuse donc, elle vieillit, ses espérances s'évanouissent; alors elle saisit la première occasion, de peur de ne rien trouver, et accepte quelque misérable; ou bien elle demeure fille toute sa vie.

Un homme avoit chés lui une fort jolie parente. Quelques jeunes gentilshommes avoient les entrées libres dans la maison, et voyoient souvent cette personne; ils ne manquoient pas de lui faire hautement l'éloge de sa beauté. Un pasteur, qui avoit une fort bonne cure, la demanda en mariage; elle panchoit fort à l'accepter. Mais les jeunes officiers lui dirent et lui répétèrent, que c'étoit dommage, qu'une fille comme elle étoit trop bonne pour un pasteur, et pour se séquestrer à le campagne. La pauvre la crut, s'attendant sans doute, à devenir un jour une Dame d'importance. L'affaire fit du bruit; et personne ne la rechercha depuis; ceux qui l'avoient flatée ne pensoient pas à elle, et la pauvre fille finit par perdre l'esprit de regret.

Les filles qui vieilliſſent, n'obtiennent jamais la conſidération, qu'on accorde partout à une mère de famille; et quand on ſait qu'elle eſt cauſe de ſon célibat, on ſ'en moque; elle paſſe d'ailleurs la plus grande partie de ſa vie ſous tutéle, ou dans la gène.

Les jeunes hommes règlent leur choix ſur des vues bien différentes. Les uns ſe laiſſent ſéduire à la beauté, à une danſe agréable, à une belle voix, ou à tel autre avantage. Cela n'arrive guères que dans la première jeuneſſe, et il y en a beaucoup qui ſ'en repentent. Après les premiers mois, ils ſont tout accoutumés aux attraits de leurs femmes: et comme ils trouvent enſuite des défauts qui les chagrinent, le caprice, l'entêtement, la légèreté, la vanité, la coquetterie; ils ſe repentent de leur mauvais choix.

Un grand nombre ne cherche que la fortune. Une fille riche a pour eux toutes les qualités. Ce n'eſt pas la perſonne, c'eſt l'argent qu'il leur faut. Il y a des jeunes gens qui ſe voient à peine, et qui ne ſe connoiſſent point du tout avant le mariage. Le jeune homme donne commiſſion à un courtier de mariages, celui-ci ſait à peu près ce qu'il faut à un tel; c. à d. l'âge, la condition et l'argent que veut l'épouſeur; il a une liſte, la plus éxacte qu'il peut, des filles à marier et de leur bien. Il fait les propoſitions. Les futurs ſe voient

voient une fois par son entremise dans une maison tierce. On se regarde, et voilà qui est fait. Il y avoit des peuples dans l'antiquité, qui ne donnoient point de dot à leurs filles. Les Nègres es les Lapons reçoivent des présens de leurs gendres futurs, au lieu d'en donner. Ces filles savent au moins, qu'on les demande pour leur personne. C'est ce que nos filles riches ne peuvent savoir. Car celui qui aime la bourse, adresse ses flatteries à la personne. Un homme qui se marie ainsi, ne tarde pas non plus à s'en repentir le plus souvent. Bien des filles riches sont vaines, aiment le luxe, le plaisir, le jeu, et savent épuiser leurs revenus en bagatelles: ou bien elles sont négligentes et ignorantes en économie, n'ayant fait aucun ouvrage dans la maison paternelle, parce que la mère ou les domestiques s'en chargeoient. Certaine fille médiocrement riche, n'avoit d'autre occupation que quelques pompons et son clavecin; jamais elle ne cousoit du linge ordinaire, elle ne voyoit pas la cuisine; sa mère, bonne économe et fort active, ne le permettoit pas. Un matin elle entre par hazard dans la cuisine, et voit la servante lever quelque chose de dessus le lait, et le manger. Que faites-vous là, dit la jeune personne? Il faut bien écumer le lait, répond l'autre, et plutôt que de jetter l'écume au feu, je la mange. La demoiselle se paya de cette raison. Remarquez qu'elle

passoit les dixhuit ans. D'autres héritières ont grand soin, de faire sentir à leurs maris, les obligations qu'ils leur ont: elles leur font entendre souvent, que le bien vient de leur part, et qu'ainsi le mari n'est point en droit de leur refuser ce qu elles éxigent, ni de contrôler leurs dépenses. Qu'elles prodiguent en parures, au jeu; on dit au mari, qu'il ne lui en coute rien. Une telle femme ne s'enferme guères dans son ménage, allèguant qu'elle ne prétend pas être esclave, et qu'elle n'en a pas besoin, vû qu'elle est riche. Ou bien même elle ne permet point à son mari, de se mêler de ses revenus, elle administre elle-même sa recette et sa dépense. Le mari doit fournir aux besoins de sa maison, Madame ne s'en mêle pas; elle refuse même de payer les dettes, si le mari ne pouvant suffire à tous, s'est vu contraint d'en faire. Il y a aussi des filles riches, qui sont bonnes; mais il faut du discernement pour les distinguer.

Il y a des hommes, qui n'ont d'autre règle de leur choix que la vanité; ils recherchent des femmes au dessus de leur état; le petit bourgeois ne veut s'allier qu'à de bonnes familles, et le bon bourgeois veut une demoiselle. Ils est vrai qu'ils n'y gagnent rien, car la femme n'élève pas le mari, qui reste ce qu'il est, et ne fait qu'abaisser sa femme: ce qui lui en

revient

revient eſt de pouvoir dire Monſieur mon beau père, Meſſieurs mes Oncles et mes Couſins. Or ces Meſſieurs ne donnent pas leur Demoiſelle à un bourgeois, tant qu'ils ont quelque eſpérance de la mieux placer, c. à d. ſi Mademoiſelle n'eſt nue, contre-faite, ou ſtupide: et ils ne regardent jamais le bourgeois que comme un homme fort au deſſous d'eux. Il y a auſſi des demoiſelles raiſonnables; et on a vu des dames de la plus haute naiſſance, épouſer des bourgeois, ſ'accommoder fort bien à leur nouvel état, et oublier leur grandeur paſſée. Le cas eſt rare, et le pas dangereux.

Les filles acceptent par les mêmes raiſons que les hommes demandent. Les unes ne veulent que des hommes riches, et les autres des maris titrés. Elles ont les mêmes riſques à courir que les hommes.

Surtout la nobleſſe éblouït les riches bourgeoiſes, et quelquefois leurs parens. Bien des pères ne donneroient pas leurs filles à un bourgeois comme eux, ils la reſervent à un cavalier, qui ne ſ'adreſſe à eux que pour la richeſſe, et qui bientôt après mépriſe ſa femme, dépenſe ſon argent, joue, boit, dégage ſes terres obérées, et ſuce le facile beaupère. La fille devient Madame, mais elle eſt mépriſée de la nobleſſe. On trouve quelques exceptions peu fréquentes.

Les personnes instruites de tout ceci, ont grand soin d'y penser, et de sonder la personne qu'elles veulent épouser. Elles regardent en premier lieu aux qualités personnelles. Le père de la fille examine, si le prétendant est vraiment homme par la raison, la capacité; s'il est en état de nourrir une famille, et de la conduire; comme les Groenlandois, qui n'acceptent pour gendre, que celui qui est habile à la pêche du chien marin. On observe encore s'il n'a pas des défauts trop choquans, comme l'emportement, l'avarice, l'injustice, l'ivrognerie, le mensonge, le jeu. Car une fille, quelque bonne et sage qu'elle soit, ne sauroit être heureuse, avec un homme qui auroit ces défauts. Un père sage ou une fille prudente ne demandent pas qu'un homme soit sans défauts; il n'y en a aucun. Le jeune homme de son côté, ou son père plus prudent, regardent si la jeune fille est sage, si elle a une bonne réputation, si elle n'est pas vaine, dépensière, négligente, coquette; si elle sait travailler, conduire un ménage, si elle n'est pas contredisante, acariâtre, grondeuse, impertinente.

De part et d'autre on prend garde à la santé. Un jeune homme valétudinaire ne peut pas fournir aux besoins d'une maison, et laissera une jeune veuve; une fille foible ne suffira pas au tracas du ménage; ses enfans seront délicats. La personne malade

malade rend la vie trifte et pénible à celle qui fe porte bien. On fait quelque attention aux défauts corporels trop choquans.

Une certaine convenance de caractère eft bien utile. Un homme vif a befoin d'une femme patiente; une femme légère d'un mari grave; un homme qui panche à la triftefle, recherche une femme gaie fans excès. Plus il y a d'égalité de condition entre les époux, et plus on peut efpérer une union heureufe. L'égalité de bien n'eft pas fi néceffaire. Un jeune homme riche peut fans rifque époufer une pauvre fille, pourvu qu'il fe fente la force, le courage, l'habileté néceffaire pour fubvenir aux befoins de la maifon. Mais un pauvre homme rifque toujours, en époufant une fille riche. Les hommes qui époufent des femmes trop au deffous de leur condition, f'expofent à bien des chagrins. Un bon bourgeois p. ex. époufera fa fervante. Celle-ci fort tout à coup de fon état, elle ne fait quelle mine faire, elle devient impertinente, fans avoir affés d'ufage du monde pour cacher fon impertinence. Elle joint aux vices groffiers de fon premier état, les vices que le changement lui infpire, et n'a les bonnes qualités ni de l'une ni de l'autre condition.

La conformité d'âge eft pareillement bien defirable, pour maintenir l'union des époux. La jeuneffe eft trop vive, et la vieil-

vieilleſſe trop lente et trop froide; les caractères, les gouts ſont trop différens, pour qu'elles ſ'accordent bien. On voit cependant des mariages aſſés fréquens de jeunes hommes, qui épouſent des veuves âgées, et qui pourroient être leurs mères, pour entrer dans un établiſſement tout formé, ou pour hériter bientôt d'elles. D'un autre côté de jeunes filles épouſent, à la ſollicitation de leurs parens, des vieillards riches. Le plus ſouvent on ne forme ces liens, que dans l'eſpérance d'en être bientôt délivré par la mort. On ne ſ'aime pas, on n'a point de confiance, la disproportion eſt trop grande. Le jeune homme néglige ſa vieille femme, la mépriſe et la maltraite; le vieillard fait mèner une vie triſte à ſa jeune épouſe. On voit cependant pluſieurs exceptions. Un jeune homme ſage a de la reconnoiſſance et des égards, pour une femme à qui il doit ſa fortune; et une jeune femme prend ſoin d'un vieux mari, qui lui fait des avantages. Ceux qui font autrement ſont blâmés et mépriſés.

Preſqu'en tout pays les loix donnent un grand pouvoir aux parens ſur le mariage de leurs enfans; ſurtout une fille en dépend entièrement. Il y a des pays, où les parens conviennent entr'eux, et les jeunes mariés ſe voient pour la première fois, le jour de leurs nôces.

Les

Les filles ont coutume de rougir ou de rire, quand on leur parle de mari, elles n'écoutent pas quand on leur donne des avis. On diroit qu'elles ont honte de dire oui, quand on les recherche. Chés les Nègres, les époux sont obligés d'enlever leurs fiancées de la maison paternelle; et celles-ci font semblant de crier et de se débattre. Il en étoit de même chés plusieurs anciens peuples. Ces enlèvemens réussissent cependant toujours. Chés nous la cérémonie d'ôter la couronne à la mariée, est souvent accompagnée de larmes. Quelquefois même la mariée a des angoisses réelles, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale. Cela n'est pas étonnant, outre ce que la mode peut y contribuer, les filles entrent la plûpart du tems au mariage, sans en connoitre les devoirs, les peines, les avantages, ni les précautions qu'il faut prendre. Les mères prudentes ont grand soin d'instruire leurs filles de ces choses.

Dès que deux jeunes personnes sont fiancées, la renommée s'occupe d'elles. On cite toute leur vie; l'un plaint le jeune homme, et l'autre la jeune fille. Ils sont exposés à la raillerie dans les cercles où ils se trouvent.

Les nôces se célèbrent par tout pays avec grand apareil, selon les facultés des deux parties. Grande parure, grand' chère, foule

foule de convives, cérémonies. Le jour des nôces est un des plus ennuyeux; et bien des gens se ruinent, avant que d'entrer en ménage. Souvent le fiancé fait des présens à sa fiancée, qu'il payera ensuite de la dot de celle-ci. Si la mariée est fille, elle porte une couronne; si elle est veuve, on ne lui en met point. Il y a des peuples où toute la cérémonie consiste en ce que la fiancée se rend chés son fiancé, et va à la cuisine faire l'ouvrage de la maison, qu'elle fera tout le tems de sa vie.

Les commencemens du mariage ressemblent beaucoup au tems des fiançailles; ce sont encore des fêtes, des amusemens; point encore de devoirs sérieux; les époux sont complaisans, le mari est prévenant. Mais cela ne dure pas. Peu à peu on rentre dans le cours d'une vie sérieuse et occupée; on s'accoutume l'un à l'autre, cette première affection vive se rallentit.

Il arrive souvent que des frères et des soeurs, estimables et bons de part et d'autres, et qui sont honnêtes, polis, complaisans, et de bon accord avec tout le monde, sont assés difficiles entr'eux, et ont des débats. C'est que chacun a son caractère et ses défauts particuliers, qui contrarient ceux de l'autre; la familiarité, l'habitude d'être toujours ensemble, affoiblit la pointe de l'amitié, et fait évanouir cette sorte de respect, qu'on a pour les person-

personnes qu'on ne voit pas souvent; avec celui-ci se perd la complaisance, qui se prête volontiers. On se gêne bien quelques heures, quelques jours; mais entre frères, il faudroit toujours se gêner, pour se complaire mutuellement, et c'est ce qui n'arrive pas. Il en est de même entre mari et femme. Un jeune homme qui aime une fille, et qui la desire en mariage, a pour elle une amitié fort vive, il ne la voit que quelques heures chaque fois. Si la fille a quelque amitié pour lui, elle est accommodante et agréable. Le jeune homme est par ses sentimens, disposé à la plus grande complaisance; la mode et l'éducation lui ont apris à flatter les personnes du sexe, et il flatte avec plaisir celle qu'il aime, et qu'il veut gagner. Les jeunes gens ne se voient qu'aux momens de loisir, où l'on est tranquille; ils n'ont rien à démêler ensemble, ensorte qu'ils ne peuvent pas se croiser, et il règne entr'eux une parfaite harmonie. Les premiers jours du mariage, c'est la même chose.

Celui qui se promettroit toute une vie semblable, se tromperoit beaucoup. La jeune femme ne peut juger, ni du caractère de son mari, ni de ses complaisances futures envers elle, par ce qu'elle en a vu jusqu'ici. Elle-même ne sera pas toujours cette personne gaie, complaisante, agréable, douce, qu'elle a paru. Le mari se met au travail, il se fatigue, il a des peines,

des

des chagrins. La femme ne nagera pas toujours dans l'abondance et le plaisir. Le soin du ménage, l'embarras, la maladresse, la mauvaise volonté des domestiques; des incommodités l'attendent. A la gaieté succède le sérieux, quelquefois l'humeur.

Les jeunes mariés, qui n'ont pas pensé à tout cela, sont tout étonnés de ce changement; ils s'affligent, leur espérance trompée, la comparaison du présent et du passé, leur fait croire qu'ils sont malheureux. Cette idée leur inspire déja un commencement d'aversion; ils s'aigrissent, et l'aigreur grossit tous leurs sujets de plainte; ainsi ils se tourmentent l'un l'autre. Surtout la jeune femme a vu un amant empressé, respectueux, complaisant, flatteur, elle l'a cru parfait, parce qu'elle le voyoit tel; elle trouve à présent un mari, uni dans les façons, peut-être ferme, impérieux. Elle étoit la maitresse, à cette heure on lui demande de l'obéissance. Peut-être trouve-t-elle un libertin, un brutal, là où elle n'avoit vu qu'un homme caressant et flatteur. Elle a espéré, et elle prétend peut-être, un mari toujours semblable à l'amant. Elle ne peut que se plaindre.

Les jeunes hommes gâtent les filles par leurs flatteries, et puis ils veulent, qu'elles deviennent des femmes complaisantes et meme soumises. Les plus vicieux sont

font les plus careſſans. On croit qu'un amant trop empreſſé devient un mauvais mari; et on préfère un jeune homme uni dans ſes façons.

Dès qu'on eſt en ménage les beſoins augmentent. Un jeune homme a un ménage fort ſimple; une fille trouve chés ſon père ce dont elle a beſoin. Mais dès qu'ils ſont mariés la maiſon ſ'aggrandit; il faut un ameublement et un logement ſortable; des domeſtiques, une table plus régulière; on voit des amis, il faut les recevoir chés ſoi. Une femme cauſe bien des dépenſes. Viennent les enfans, nouveaux ſoins, augmentation du domeſtique; ces beſoins vont toujours en croiſſant à meſure que la famille groſſit, et que les enfans grandiſſent. Nos artiſans, nos laboureurs n'ont pas tant d'embarras. Les Nègres, les Tartares, les Américains bien moins encore.

Les époux ſont très ſouvent de différent avis. La femme eſt ordinairement craintive, et le mari a plus de courage; celui-ci forme des entrepriſes, que celle-là croit téméraires et impoſſibles. La femme eſt plus ſenſible, elle ne ſait pas faire des actes de vigueur, elle ſ'oppoſe même ſouvent à ceux que le mari ſe croit obligé de faire. Or il eſt impoſſible que tous deux ayent leur volonté. On eſt donc convenu par tout pays, et de tout tems, que dans ces cas la femme cèderoit au mari. Pluſieurs

raisons apuyent cet usage. Les hommes ne sont pas si souples que les femmes; il en couteroit bien plus de peine pour les conduire; les rèvoltes et les plaintes seroient frèquentes. L'homme a beaucoup plus de force que la femme, et chés le peuple, chés les nations sauvages et grossières, les hommes usent souvent de cette force pour maltraiter leurs femmes; et si l'usage donnoit l'autorité à ces dernières, il feroit fort à craindre que celui qui devroit obéir, ne forçât celle qui doit commander.

Bien des femmes prètendent être lèsées par cet usage, et refusent de s'y soumettre; il y en a telle, à qui il suffit que son mari ait quelque volonté, pour qu'elle s'obstine au contraire. Ces femmes vivent dans une désunion perpetuelle avec leurs maris, à moins qu'elles n'ayent un homme, qui aime son repos, et qui craigne le bruit. Un tel mari souffre assés patiemment l'obstination et les caprices de sa femme; mais il ne l'aime pas, il tâche de l'éviter, il fuit sa maison, qui lui est désagréable. Les enfans voient le mauvais éxemple des parens, et ne respectent ni le père ni la mère; les domestiques qui craignent moins les maitresses, méprisent ici le maitre, et sont insolens. Le mari néglige son travail, cherche dehors de l'amusement, et fait des dépenses. On le raille et on méprise sa femme.

Les

Les hommes qui ont le sang vif, ne souffrent pas ces contradictions: on se haït, on se traverse, on en vient à de fâcheuses extrémités, on s'évite, on se boude, on se sépare: chés le peuple on se bat. La maison tombe en décadence.

Aussi les femmes prudentes évitent-elles soigneusement ces contradictions; elles cèdent, et le font avec plaisir, quand elles ont un mari respectable par son sens et sa conduite. Même lorsque leurs maris se trompent visiblement, elles ne heurtent pas de front leurs volontés, elles attendent un moment favorable, font des représentations, et réussissent ordinairement à ramèner leurs maris à leur volonté.

Une femme prudente peut corriger un mari de vices considérables, comme de l'ivrognerie, de la négligence des affaires, de l'abandon de sa maison, de son gout pour le plaisir, de ses prodigalités, de ses brusqueries. Elle gagne son autorité par sa douceur et sa complaisance, elle lui rend sa personne et la maison agréable; elle le retient avec de l'adresse et de la patience, sans qu'il s'en apperçoive. On racònte qu'un homme qui avoit le vin mauvais, et à qui il arrivoit souvent d'en boire, brisoit dans son ivresse tout ce qui lui tomboit sous la main. La femme s'en affligeoit, mais elle ne disoit mot. Un soir qu'il recommençoit ce train ruineux, elle prit

ſans affecter aucune colère un miroir, puis une porcelaine, et les mit en piéces. Le mari la regarde: Que faites-vous là? Je vois, mon cher, que ces choſes vous importunent, je vous aide à vous en débarraſſer. Le mari confus n'y retourna plus de ſa vie.

Bien des femmes auſſi, qui ont des maris vicieux, dérèglés, ou ſeulement indifférens pour leurs méchantes femmes, ne ceſſent de ſe plaindre, de crier, d'étourdir leurs maris de reproches et d'injures. Au lieu de faire ceſſer le mal, elles l'empirent.

Le mari eſt chargé du ſoin de procurer la ſubſiſtance à ſa maiſon par ſon travail, d'expedier les affaires du dehors, de gouverner ſa maiſon, d'en règler la dépenſe ſur ſes revenus. La femme a ſoin de l'ordre, de la propreté, des domeſtiques, des enfans, ſurtout en bas âge, et des filles en tout tems. Elle ordonne la cuiſine, remplit le garde-manger. Chacun a ſon ouvrage, et tout va bien quand chacun fait le ſien, ſans vouloir trop ſe mêler de celui de l'autre.

Il y a bien des femmes lâches, négligentes, malpropres ſur elles et dans leur maiſon. La pouſſière ronge les meubles, les hardes trainent, la vaiſſelle reſte ſur la table, le linge ſale pourrit dans les coins. Elles ſont mal peignées, paſſent les demi-journées en habit de nuit; les araignées filent

filent leurs toiles aux fenêtres. Les domestiques travaillent et volent quand ils veulent: les enfans mangent tout le jour, et jettent leurs restes sur les meubles et sur les planchers. Les servantes ont la clef de la cave et du garde-manger; les provisions finissent avant le tems, les meubles se gâtent, les habits se salissent; on perd, on casse, on vole. La maison périt. Ces femmes se plaignent de la dureté du mari, qui veut les tirer de leur indolence; elles disent qu'il veut les rendre esclaves.

Rarement les hommes aiment le détail de l'ordre. Ils ne prennent pas soin de leurs hardes, de leur linge; on en voit qui demandent le matin à leurs femmes, les hardes qu'ils ont quittées en se couchant. Leurs occupations les empêchent ordinairement d'être fort éxacts. Les femmes soigneuses y supléent.

On trouve des femmes qui nourrissent leurs maris, soit par leur dot, soit par leur travail, et les maris ne font rien. D'autres maris font l'ouvrage des femmes; on en a vu laver le linge, faire la cuisine, aporter à leurs femmes le déjeuner au lit. Ces hommes qui font si bien l'ouvrage des femmes, font ordinairement très mal le leur; ils n'en ont ni le tems, ni le courage. Leurs femmes les méprisent et la misère les talonne.

Bien des maris se défient de leurs femmes; ils ne leur donnent l'argent du ménage qu'en détail, et pour chaque article à part. Quelques uns même vont au marché achetter les denrées, ordonnent la cuisine et débourfent un denier pour des herbes; ils excitent ainsi leurs femmes à les tromper, et celles-ci ont ordinairement une bourse secrette. Il y a des femmes qui trompent leurs maris pour toutes sortes de dépenses secrettes, comme pour gourmandises, pour ajustemens, pour donner à des amies. Ces femmes séparent leurs intérêts de ceux de leurs maris, comme si la femme pouvoit être bien, quand le mari est ruiné. Un homme de ceux qui vont eux-mêmes courir les marchés, donna un habit à sa fille. Celle-ci eut la commission de lever l'étoffe. Elle en paya vingt quatre écus, et en déclara vingt à sa mère, et celle-ci dit à son mari que l'habit en coutoit seize. La mère voloit donc le père, puisqu'elle pouvoit ajouter quatre écus, et la fille les voloit tous deux, car elle avoit de l'argent pour payer les quatre écus restans.

Il feroit difficile de trouver des époux, qui fussent toujours de bonne intelligence, et qui n'eussent jamais aucun léger démélé entr'eux.

La polygamie règne chés presque tous les peuples barbares, chés les Mahométans, les Chinois, les Japonnois. Chaque homme a droit

a droit de prendre autant de femmes, qu'il en peut payer et nourrir. Les trois derniers peuples les achetent pour la plûpart; il y a des marchés aux femmes, comme chés nous aux denrées. Les femmes sont esclaves et enfermées. Elles ne sortent jamais que bien couvertes, cachées dans des chaises bien closes, et environnées d'hommes armés, et seulement par l'ordre du maitre. Les Chinois ont imaginé un plaisant moyen d'empêcher leurs femmes de sortir; c'est de mettre les petits pieds à la mode. On écrase presque les pieds aux petites filles, et une femme, dit-on, a le pied à peine aussi grand que nos enfans de dix ans. Elles ne sauroient marcher d'un pas ferme, et par consé. elles ne peuvent guères sortir. Toute leur occupation est de se parer pour plaire à leur mari, et de faire quelques ouvrages à l'aiguille.

Chés les peuples barbares, les Nègres, les Indiens, les Américains, les femmes sont fort soumises à leurs maris; elles sont ce que les servantes sont chés nous. Les femmes des Nègres saluent leurs maris à genoux le matin; elles font tout l'ouvrage, et le mari ne fait presque que fumer du tabac. Elles ne mangent jamais avec lui, ni devant lui, mais elles dinent de ses restes dans un coint à part. Les Groenlandoises bâtissent les maisons, les maris ne font que pêcher.

Les Grecs et les Romains de l'antiquité n'avoient qu'une femme, comme les chrêtiens, de tout tems. Les Perses en avoient plusieurs; bien des Juifs ont imité cet éxemple. Les femmes grecques n'alloient à aucun festin, que chés leurs parens, et ne voyoient pas les étrangers, qui rendoient visite au mari. Les Romaines sortoient à peu près comme nos dames. Chés nous il y a des filles qui ne se marient, que pour être moins gènées; et pour faire autant de visites et de courses qu'il leur plait. Les dames perses regardoient l'ouvrage de main comme une occupation servile, les grecques faisoient les habits de leurs maris et de leurs enfans. Les juives en usoient de même. Voici ce qu'en dit Salomon.

„Qui trouvera une femme vertueuse? „elle vaut beaucoup mieux que les perles. „Son mari met sa confiance en elle, et rien „ne lui manquera. Elle lui fera du bien, „et non du mal tous les jours de sa vie. „Elle amasse de la laine et du lin, qu'elle „travaille avec habilité. Elle ressemble „aux navires des marchands, qui amènent „les richesses de loin; elle se lève avant le „jour, et distribue l'ouvrage à ses filles „et à ses domestiques; elle achete des „champs, et plante des vignes. Elle est „pleine d'ardeur et de courage. Elle console l'affligé, et prête au pauvre une „main secourable. Elle ne craint point la

„neige

„neige pour sa famille, car toute sa famille „a des vêtemens doubles. Elle se fait des „tours de lit, et des habits d'écarlate, et „de fin lin. Son mari est estimé et siége „avec les magistrats. Elle fait toute sorte „de linge, et le vend; elle se revêt avec „décence, ne craint point le lendemain, „et parle avec sagesse et douceur. Elle a „toujours l'oeil sur sa maison et ne mange „point le pain de paresse. Ses enfans la „respectent, son mari l'aime et lui donne „des louanges. Il dit d'elle: La bonne „grace est trompeuse, la beauté s'évanouït, „mais la femme vertueuse mérite des élo„ges."

Ce ne sont partout que les riches qui ont plusieurs femmes, et qui les enferment; les pauvres sont trop heureux que la leur travaille.

Chés nous les maris prétendent aussi être les maitres, et les femmes et les filles ont partout dans les cercles et les festins le premier rang; c'est toujours à celles que se font les premiers complimens, c'est elles qui donnent le ton, c'est d'elles que tout dépend. En famille c'est autre chose, de même qu'en affaires; c'est le tour du mari. Aussi voit-on bien des dames, qui aiment beaucoup les assemblées, et qui craignent leur maison.

Quand le mari et la femme sont mécontens l'un de l'autre, ils peuvent se sé-

parer, et se remarier à d'autres; il y a des pays où cela est difficile.

Il faut, pour rendre le mariage valide, qu'il soit inscrit dans les régitres publics, et que le ministre de la religion y donne la bénédiction. Les enfans qui naissent d'un mariage secret, ne peuvent point porter le nom du père, ils n'héritent pas de ses biens, ils ne sont point admis à certains métiers. Le mari peut chasser sa femme, qui n'ose point prendre son nom, et la femme quitter son mari, sans cette bénédiction et cet enrégitrement; le magistrat ne leur accorde point son assistance pour affaires matrimoniales. On n'a aucune estime pour des personnes qui violent ainsi l'ordre et les loix.

Le mari est responsable des fautes de sa femme, parce qu'on supose qu'il est le maitre; la femme ne répond pas du mari, car on pense qu'elle ne peut l'empêcher.

SECTION IX.

Société domestique.

Dans tout pays, même chés des peuples barbares, les familles un peu aisées ou qui ont beaucoup d'ouvrage, ont des domestiques, qui font les ouvrages les plus rudes de la maison. Chés les Turcs, les Persans, chés les chrétiens aux deux Indes, la

la plûpart de ces domestiques sont esclaves, achetés comme du bétail, et dont on dispose comme celui - ci. Chés plusieurs peuples, le maitre bat, enchaine, tue son esclave, sans que les loix s'en mêlent. Les esclaves d'Amérique sont des nègres, qu'on achete en Afrique, où les rois vendent leurs sujets, leurs prisonniers de guerre, les malfaiteurs, pour de l'eau de vie et des colliers de verre; le père vend ses fils, et eux - ci leur père, le frère son frère, les voisins les uns les autres; toujours le plus fort vend le plus foible. Les Européens les achetent et les envoyent en Amérique, travailler aux mines, aux plantations de caffé, de sucre, et de tabac. Tous les peuples ont eu des esclaves, excepté les chrêtiens en Europe; et le sort des esclaves a été de tout tems à peu près le même. Chés les anciens les esclaves étoient des prisonniers de guerre, des débiteurs insolvables, des gens qui se vendoient eux-mêmes.

Chés nos laboureurs, les servantes et les valets aident le maitre et la maitresse, et mangent avec eux au même plat. Chés les bourgeois et les grands, ils travaillent pour les maitres, et ne participient point à leur table. Quelques valets portent la livrée, et on les apelle laquais. Il y à des domestiques plus honorables, qui ne portent point livrée, comme la cuisinier, le sommelier, le maitre d'hôtel, le valet de chambre,

chambre, le fécretaire. Ce dernier eft fouvent un habile homme, qui eft admis à la table du maitre.

Ces domeftiques f'engagent tous librement; ils f'offrent à certains fervices déterminés, et demandent en récompenfe, le vivre, le couvert et des gages. Ils font libres de quitter le fervice, tout comme leurs maitres de les congédier, quand leur tems eft fini. Si un domeftique fe fauve, le maitre peut demander au magiftrat, qu'il foit pris et ramené, ou puni. S'il vole, les loix le châtient. Mais le domeftique mal payé ou maltraité peut auffi recourir aux loix.

On dit en proverbe: *Le bon maitre fait le bon valet*; c. à d. que quand les maitres nourriffent et payent bien leurs domeftiques, quand ils font humains et qu'ils veillent à ce que les gens rempliffent leur devoir, ceux-ci de leur côté font attentifs à le faire. Si les maitres payent et nourriffent mal, les domeftiques volent; f'ils font rudes, groffiers, les domeftiques font mécontens, et n'aiment pas les maitres; car les domeftiques ont auffi leurs fentimens d'honneur, et fuportent impatiemment les injures et les duretés. Si les maitres font négligens, f'ils ferment les yeux, f'ils abandonnent la maifon aux domeftiques; ceux-ci deviennent pareffeux, et négligent leurs devoirs. Le défordre régne toujours dans une maifon, où il y a plus
de

de domestiques qu'on n'en peut occuper. Chacun a du loisir et en veut davantage; il renvoye à son camarade le peu d'ouvrage qui lui reste à faire, et ce peu ne se fait pas. Tant de bouches et tant de gages ruinent les maitres. Ceux qui donnent toutes les délicatesses à leurs gens; les rendent gourmands, et leur préparent un triste ménage: ceux qui leur refusent tout, les rendent avides et voleurs. Il y a des maitres, qui se familiarisent avec les domestiques; ils en sont méprisés, et la maison tombe dans le désordre. On trouve surtout des maitresses, qui se font conter toutes les nouvelles de la ville par leurs gens, ou qui font des complots avec eux pour tromper les maitres. Ces femmes perdent toute autorité.

Bien des gens changent souvent de domestiques, parce qu'ils n'en peuvent jamais trouver de parfaits à leur gré. Il n'y en a point de parfaits; aucun homme n'est sans défaut. Ces fréquens changemens font perdre l'affection, qu'un bon domestique prend pour des maitres raisonnables. Des maitres et des maitresses adonnés au plaisir, ou surchargés d'ouvrage, abandonnent leurs enfans aux mains des domestiques. Ceux-ci sont des gens ignorans, souvent grossiers, parce qu'ils n'ont reçu qu'une éducation très imparfaite: ils rendent donc les enfans grossiers, et leur disent mille choses fausses. Ils sont superstitieux, et racontent

aux

aux enfans des histoires de spectres, de magie, de sortilèges, leur gâtent l'esprit, et les rendent craintifs. Ils veulent gagner la bienveillance de ces enfans, pour obtenir par eux des bienfaits; ils flattent donc les enfans, leur complaisent, leur inspirent des fantaisies, des caprices, les rendent vicieux en fortifiant leurs mauvaises dispositions, et leur enseignant même quelquefois le désordre. Ils cachent aux parens les fredaines des enfans, et les enfans volent leur parens pour donner aux flatteurs.

D'autres parens permettent que leurs enfans, fiers et vains de leurs avantages, soient impertinens et hautains envers les domestiques. Cela afflige ces derniers, les parens sont servis à contrecoeur, et les enfans deviennent durs et injustes. D'autres interdisent aux enfans la familiarité avec les domestiques; mais ils ne permettent pas que les enfans commandent, encore moins qu'ils disent des injures ou des impertinences aux gens. Ils disent que les domestiques n'apartiennent pas aux enfans.

On occupe les domestiques tout le jour; ils sont les derniers couchés, et les premiers levés. Ils jouïssent rarement de quelque relâche, et de quelque plaisir. Ils mangent les restes des maitres, et souvent froids. L'hiver ils travaillent à la cuisine et dans l'eau. Si personne ne vouloit servir, nous aurions bien de la peine. D'un autre côté des

des domestiques paresseux, imbécilles, maladroits, infidèles, négligens, causent beaucoup de chagrin. Les meilleurs ont besoin qu'on ait l'oeil sur eux, afin qu'ils s'acquittent de leur devoir. Jamais ils ne font notre ouvrage avec le zèle et l'éxactitude, que nous y aporterions. Cela est tout simple; ils n'y ont pas le même intérêt, et ils doivent faire pour nous ce que nous ne voulons pas faire pour nous mêmes.

SECTION X.

Société civile.

CHAP. I.

Ses causes.

On ne trouve sur toute la terre peut-être aucune famille isolée; partout les hommes vivent par peuplades. C'est le gout de la société et le besoin mutuel qui les réunit. Ce besoin est de deux sortes, celui de la défense, et la nécessité de l'assistance des autres pour se procurer les besoins de la vie.

C'est l'amour de la société seul, qui forme les peuplades des Groenlandois. La mer et les glaces qui les environnent, les garantissent suffisamment de toute insulte de la part des hommes; et les ours blancs ne sont pas assés redoutables, pour rendre néces-

néceſſaire une confédération. Chaque famille ſuffit par elle même à tous ſes beſoins. Le mari pêche le chien marin, la femme bâtit la maiſon, et coud les peaux de chien, pour en faire des hardes. Voilà toute leur richeſſe.

Auſſi ne ſont-ils pas ſerrés, mais répandus par leurs vaſtes déſerts, ou plutôt ſur les côtes, et n'ont rien à démêler enſemble. Chacun ſ'établit où il lui plait, mais toujours près d'autres cabanes. Ils ne connoiſſent point les noms nationaux, tous ſont des Groenlandois.

C'eſt déja autre choſe en Amérique. Les habitans ſont diſtingués, *ſous différens* noms, Hurons, *Iroquois*, *Topinamboux*, et quantité d'autres nations. Il en eſt de même dans toutes les parties de l'Amérique, en Afrique, en Aſie, aux Indes. Les diverſes peuplades ſe font la guerre les unes aux autres; en Amérique par d'anciennes haines, par habitude; dans le golphe du Méxique, pour manger des priſonniers de guerre, à ce qu'on dit; en Afrique pour les vendre.

En Europe, ſur les côtes de Barbarie, et à l'oueſt de l'Aſie, le gout de la ſociété et la défenſe ayant réuni les hommes, ils ont tiré de nouveaux ſecours les uns des autres. Partout ailleurs, chacun fait tout ce dont il a beſoin. Mais ayant diverſes choſes à faire, et étant ſouvent diſtrait de

chaque

chaque occupation, il acquiert peu d'habileté en chacune. Dans les pays aujourd'hui policés, les hommes se sont partagés les diverses occupations, et chacun ne s'est occupé que d'un genre d'ouvrage. L'habitude lui a procuré de l'habileté, et il peut sans peine fournir du sien, à tous ceux qui lui fournissent du leur. Cette facilité, et l'habilete que chacun acquiert, a perfectionné chaque genre de travail, l'ouvrage est devenu meilleur; on a rafiné, parce qu'on en avoit la capacité et le loisir; et ces rafinemens et ce loisir ont fait inventer de nouveaux arts moins nécessaires. Ces nouveaux arts sont devenus des besoins par l'usage, nous nous sommes accoutumés à une certaine perfection, nous avons désapris à nous servir des vêtemens et des meubles grossiers, que chacun pourroit se faire soi-meme, et la société qui d'abord n'étoit qu'une facilité, est devenue un besoin indispensable.

Ainsi nous avons des métiers et des arts de toutes sortes pour la nourriture, le vêtement, le logement, l'ameublement, et pour la sureté. Chacun fait le sien, et reçoit des autres, en échange de son travail, les choses dont il a besoin, et qu'il ne fait pas lui-même. Il seroit absolument impossible à un homme, de faire tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui.

Cent hommes, dont chacun voudroit pourvoir à tout par soi-même, vivroient misérablement, et seroient surchargés de travail; ou plutôt ils périroient avant que d'avoir fait un morceau de pain. Mais s'ils travaillent en société, faisant chacun son ouvrage pour tous, ils seront abondamment pourvus, ils auront du superflu et du loisir. De ce loisir sont nés les arts de superflu, ceux du luxe, de l'ornement, de l'amusement; la frisure, la brodure, les métiers en soie, en argent et en or, en pierreries, celui du tailleur, l'art du peintre, du musicien, du danseur, et plusieurs autres. Dans les moindres arts même, il y a bien du superflu. Le cordonnier donne à ses chaussures une élégance, qui passe les bornes du besoin.

On peut dire de tous les métiers à peu près, qu'ils ne sont pas absolument nécessaires. Par tout pays chacun peut aisément labourer la terre, faire un pain, quelque boisson, des étoffes grossières, préparer des peaux; les femmes savent toutes tailler et coudre des habits. Chacun sait faire une hutte. Cependant nous sommes accoutumés à regarder comme nécessaires certaines professions, qui le sont devenues en effet dans nos constitutions et nos moeurs. Tels sont le cultivateur, le boulanger, le boucher, le brasseur, le corroyeur, le maçon, le charpentier, le cordonnier, le tailleur, le tisseran, le menuisier,

fier, le forgeron, et tous ceux qui travaillent proprement pour le besoin. Il y en a peut-être encore plus, qui ne sont que pour le superflu et la commodité.

Il y a des métiers très pénibles, comme l'agriculture et la forge. D'autres sont désagréables, comme le métier de corroyeur, de ramoneur de chéminée, de boucher. D'autres exposent au froid, au vent, à la pluie, à l'ardeur du soleil. D'autres privent l'homme du repos; le métier de guet, de soldat, de postillon. D'autres mettent la vie de l'homme en danger, la navigation, la guerre, l'architecture, le travail des mines, la pêche, la chasse. Et cependant il se trouve toujours des hommes pour les éxercer. Encore ne sont-ce pas ces métiers pénibles, désagréables et dangereux, qui sont le mieux récompensés, ni par l'honneur, ni par les biens. Les métiers commodes, agréables, et souvent les moins utiles, sont le plus honorés et le mieux payés.

Un des travaux les plus désagréables est celui du soin des enfans et des malades. Combien de dégouts faut-il vaincre pour les nettoyer, pour supporter la mauvaise odeur, les cris, les plaintes, l'angoisse. Jour et nuit alerte, il faut être à chaque instant prêt, et rendre des services pénibles et fâcheux; on ne peut se promettre un moment de repos assuré. Il faut essuyer

des caprices, des fantaisies. Ce pénible soin regarde les femmes, qui s'en acquittent avec une patience et un zèle admirable.

Chacun dans la société trouve ainsi, dans le travail de tous, une abondance de choses nécessaires, utiles, agréables; les secours et les soulagemens dans ses besoins, et la sureté. Nous sommes partout et à chaque instant environnés d'une foule de choses et de commodités, que les autres nous procurent, et souvent au péril de leur vie, aux dépens de leurs membres, de leur santé et de leur repos. Nos bâtimens exposent tous les jours la vie de ceux qui les construisent; les métaux, les pierres, qui nous rendent des services si essentiels, ont été arrachés des mines et des carrières au péril de la vie des ouvriers. Pendant que nous dormons, quantité d'hommes veillent à notre service, et souffrent le froid, la tempête et la pluie dans l'obscurité.

Chap. II.

Forme extérieure de la société.

C'est ce besoin mutuel qui a engagé les hommes à se raprocher dans des villes, des villages, des bourgs, des hameaux. S'ils étoient répandus par les campagnes, outre qu'ils occuperoient une partie de la place, que demandent les champs, il faudroit courir à des distances considérables, et faire de

de vrais voyages, pour se procurer les choses nécessaires, et se prêter secours dans le besoin. Au lieu qu'à présent, nous avons tout sous la main.

Les villes sont fort différentes pour la grandeur, la population et la beauté. Berlin a environ trois milles d'Allemagne de circuit, Paris et Londres en ont encore davantage; et les voyageurs en donnent douze à la ville d'Agra dans le Mogol: d'autres villes ont à peine un quart de mille de circonférence. Les grandes villes sont remplies de palais, de places spacieuses, ornées de temples, de colonnades, de beaux ponts, de statues. Les maisons sont massives, contigues, hautes, bâties avec gout; les rues sont ordinairement allignées, pavées avec soin, et munies d'égouts, pour emporter les eaux et les immondices. La police tient des gens pour nettoyer les rues, en emporter tout ce qui choque les sens, les boues, les bêtes mortes. Madrid n'a point de pavé; et l'on dit que les immondices et les charognes restent dans les rues, et y infectent l'air. On dit la même chose de Constantinople. On compte dans Berlin six mille feux, et cent cinquante mille ames; et quatre fois autant dans Londres et dans Paris. Les papiers publics disent, que des incendiaires ont déja brulé depuis peu, dix mille maisons à Constantinople, et qu'ils continuent encore à mettre le feu.

Ce qui fait la grande population de ces villes, c'est premièrement la Cour, c. à d. le souverain et sa famille; la noblesse qui s'attache aux grands, et celle que les plaisirs y attirent. Dans une semblable ville il y a des spectacles de toutes sortes, de grandes fêtes à la Cour; le séjour même en est plus agréable, à cause de la beauté des lieux, des jardins, des promenades et de la nombreuse société. Les grands magistrats, les tribunaux supérieurs, les ambassadeurs des puissances étrangères y résident. Ces villes étant ordinairement situées sur des fleuves navigables, le commerce y fleurit, et la grande consomption intérieure le favorise encore; il y a donc quantité de marchands, dont plusieurs sont riches. Les grandes manufactures sont ordinairement dans la capitale, ce qui attire une foule d'ouvriers. Ceux-ci entrainent à leur suite des milliers d'artisans pour le besoin, la subsistance, le vêtement, l'ameublement, le logement. La cour, les grands, accoutumés à ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, prennent un gout délicat, qui va toujours en croissant, et se communique de proche en proche aux bourgeois; les artisans sont obligés de s'appliquer à travailler avec gout. De là nait le luxe, qui fait de continuels progrès, qui embellit la ville, donne à gagner au peuple, fait sortir l'argent des mains du riche, et ruine ceux qui veulent paroitre riches sans l'être.

Ce luxe attire encore des gens, qui veulent en profiter. Les rues sont couvertes de friseurs, de vendeurs à la toilette, les boutiques sont remplies de pompons, d'eaux de senteur, d'étoffes précieuses, de bijoux, de confitures, des vins et des mets les plus délicats, les marchés sont chargés de venaison, de fruits hâtifs, et de tout ce qui peut satisfaire la gourmandise. On a compté à Varsovie cinq cens friseurs, sans les perruquiers.

Ces villes sont de vrais gouffres, qui engloutissent les productions des campagnes, vingt milles à la ronde. On comprend bien que le petit territoire qui en dépend, ne peut leur fournir le grain, les fruits, les jardinages, le bétail, la venaison; et leur fleuve, le poisson qu'elles consument. Toutes ces choses y viennent souvent de fort loin. On dit qu'à Paris il se consume par an, à peu près cinquante mille boeufs, sept cent mille moutons, cent vingt cinq mille veaux et quarante mille chocons. Dans une ville qui contient à peine douze mille ames, il s'est mangé l'an mil sept cent soixante et dix sept, cinq cent soixante six boeufs, trois mille neuf cent quatre vingt neuf veaux, quatre mille cinq cent treize moutons, et quatre mille neuf cent dix neuf cochons. A ne compter qu'une demi livre de pain par tête, pour chaque jour, il doit se consumer par an dans Berlin environ onze

mille Vifpel de grain, c. à d. autant de charges d'un chariot bien attellé: et l'on peut en mettre autant pour la brafferie de bière, pour l'eau de vie, pour les bêtes.

C'eft ici le fiége du gout et de la politeffe, le centre des plus belles chofes, et le concours des habiles gens en tout genre, dans les métiers, les arts et les fciences. Il y a des établiffemens, et des perfonnes de toute forte, pour l'éducation et l'inftruction de la jeuneffe; et une affluence de médecins. En un mot, on trouve ici tout ce qu'on peut defirer.

Une telle ville préfente aux jours de marché, dans les rues les plus fréquentées, ou lorsqu'un événement extraordinaire attroupe le peuple, un tracas affés désagréable; on ne peut traverfer ces larges rues, fans percer la foule, et fans être coudoié; c'eft un murmure confus de voix, on va, on vient, on court, on crie; les charettes, les voitures augmentent l'embarras, il faut toujours avoir l'oeil au guet, de peur d'être roué. Ce tintamarre dure toute la journée, et étourdit ceux qui n'y font pas accoutumés. Tous les quartiers ne font pas fi bruyans.

La grande population rend les logemens et les denrées chères. Le luxe qui régne et que chacun imite à fa façon, fait que la moitié des habitans eft miférable.
Dans

Dans les villes où la gueuserie est permise, on ne peut faire vingt pas, surtout dans les lieux fréquentés, sans être assailli par des mendians, et quelquefois on les voit défiler par bandes. Sous ces haillons, et sous des aparences plus honnêtes, se cachent des voleurs, qui aiment sourtout le concours, et qui sont fort habiles à vuider les poches des négligens, outre ceux qui se tiennent dans les cabarets et les caffés pour attraper les niais; et ceux qui rodent la nuit, pour détrousser ceux qui leur tombent sous la main; ou qui même percent les maisons. Ces derniers sont rares dans les villes où la police est vigilante. Les guets, les sentinelles, les patrouilles, les corps de garde, répandus dans tous les quartiers, et dans toutes les rues de la ville, les retiennent. Mais ces arrangemens salutaires n'ont pas lieu dans toutes les grandes villes, non plus que les lanternes publiques. Pour prévenir ces vols et les autres excès, il est ordonné dans plusieurs villes, comme Berlin, Londres, de porter le soir des lanternes, sous peine d'être mis au corps de garde. On peut mieux voir et suivre un homme qui feroit un méchant coup, s'il porte une lanterne.

Le luxe, la délicatesse, l'abondance, les plaisirs, rendent les hommes plus délicats et plus foibles, et corrompent la jeunesse. Les séducteurs, les occasions de

débauche, qui se trouvent ici à tous les carefours, achèvent de ruiner les moeurs et la santé. Les vêtemens incommodes et gènans, y contribuent beaucoup. Aussi voit-on une quantité de filles et de femmes contrefaites, de jeunes gens à l'âge de seize ans, sans force, sans courage, sensibles à tout, pâles, maigres, malades, enrhumés, attaqués de la poitrine, l'estomac gâté; et vers l'âge de vingt ans, ils sont incapables de faire l'ouvrage d'un enfant de village à dix.

Les médecins ont beaucoup d'occupation dans ces grandes villes, ils doivent réparer les maux, qu'ont produits l'éducation, les hardes, les frisures, la gourmandise, l'ivrognerie, la débauche. Les personnes délicates veulent soutenir leur santé, et réparer leurs forces, par le secours de l'art; elles en abusent; elles consultent le médecin, et prennent des remèdes dans la santé, par précaution, par pusillanimité, par habitude; et cet abus achève de leur ôter le courage, et de ruiner leur constitution.

A une certaine distance des grandes villes, on voit au dessus d'elles un nuage qui les couvre; ce nuage est formé de la poussière, de la fumée, des exhalaisons de cette foule d'hommes et d'animaux entassés, qui corrompent l'air. C'est une cause puissante de maladies. Aussi compte-t-on, que le terme moyen de la vie à Paris, à

Londres,

Londres, et dans les villes semblables, est de vingt cinq ans. Tous ces maux tombent surtout sur les riches. Le pauvre est assés robuste, même dans la capitale.

La foule attire les fripons, et favorise les mauvaises moeurs, en donnant la facilité de se cacher. Ainsi c'est dans les grandes villes, que se trouvent les plus grands désordres, la plûpart cachés sous les belles aparences de la politesse et de la décence.

Tout ce qui est hors de la capitale, s'appelle la province. Il y a ici aussi de grandes villes, qui contiennent depuis dix jusqu'à cent mille ames. Elles aprochent d'autant plus de la Capitale, pour les avantages, pour le luxe, les vices, et en tous les autres points, qu'elles sont plus peuplées et que le commerce et les manufactures y attirent les richesses. Ainsi Leipzig ne le cède point à Berlin; Magdebourg et Stettin sont près de l'atteindre.

Toutes ces villes ont de grands avantages. Elles sont remplies d'artisans de toutes sortes, et l'on y trouve le nécessaire en abondance; les arts y régnent, à proportion de leur grandeur et de leurs richesses. Elles sont enfermées de murailles, ce qui les met à l'abri des brigands, des coureurs de pays, et jusqu'à un certain point, des gueux et autres rebuts de l'humanité. Il y a partout des gardes, des guets, des sentinelles, dans les rues et sur

les tours, qui veillent à la fureté publique, furtout durant la nuit. Elles ont des pompes à feu, des pompes, toutes fortes d' inftrumens pour le feu. Les poftes et autres voies, leur aportent de loin les chofes, les lettres, et emportent les leurs, à peu de fraix et fans embarras.

Les petites villes, qui avec les bourgs et les villages, f'appellent le plat pays, ne diffèrent fouvent presque en rien de ces derniers, excepté, qu'elles ont un hôtel de ville, et droit de foire; elles font bien éloignées de la grandeur et de la magnificence, du luxe, des richeffes, de la politeffe et du gout des grandes villes. Elles ne font presque habitées, que par des laboureurs, et quelques chétifs artifans; fouvent les maifons font des cabanes mal bâties, point contigues, la plûpart du tems couvertes de chaume; point de pavé, point de troupes, ni murs, ni portes; on n' y trouve qu' à peine, ce que nous regardons comme les premiers befoins. Il n' y a quelquefois ni boulanger, ni viande. Chacun fait fon pain, on mange du falé, et quand on a befoin de viande de boucherie, on va la querir à la ville voifine. Pour tout médecin, on y trouve un barbier ignorant et bavard. Le peuple eft groffier, et fes vices le font comme lui. Les querelles, les coups, l' ivrognerie font les maux dominans. L' ignorance et la fuperftition y donnent une libre carrière à la fourberie

et

et à l'imposture. C'est là qu'on entend encore parler de sorciers, de revenans, de trésors cachés. Les habitans sont privés de tout ce qu'on appelle les aises et les agrémens de la vie. Mais ils sont accoutumés à cette privation, ou plutôt ils ne la connoissent pas, parce qu'ils ignorent les rafinemens des grandes villes. Ils sont sains, laborieux, vigoureux; et la bonne foi, l'équité régnent dans leurs cabanes. L'air libre et pur, le travail, la frugalité, l'ignorance de certains désordres, conservent leur santé et leur vie; et on assigne au plat pays trente ans et plus, comme le terme moyen de la vie. Les riches des grandes villes y vont rétablir en été leur santé ruinée. Au village on ne trouve que des laboureurs, quelques cordonniers, forgerons et tisserans. Les habitations étant ouvertes, sont exposées aux incursions de tous les coureurs de pays, mendians, brigands, incendiaires. Aussi c'est dans les villages, les bourgs et les petites villes, que se commettent le plus d'excès de cette sorte. Mais le petit nombre faisant que tous se connoissent, ils sont à couvert du voleur du dedans; le campagnard se couche sans fermer ni porte ni volet; il abandonne le jour sa maison ouverte, pour aller aux champs. Sa pauvreté, le vil prix de toutes ses possessions, les lui assure. Il n'a pour toute serrure qu'un loquet de bois, qu'il ne daigne pas même fermer. Que lui pren-

prendroit-on? Des ſacs d'argent, de la vaisſelle de prix, des écrains, chés les riches, ſont bien une autre amorce, et il faut ſe mettre à couvert.

Les villes et les villages des Nègres, des Indiens, les habitations des Américains, ſont encore plus chétives, ce ſont des amas confus de huttes. Les Groenlandois ne forment pas de vrais hameaux ſeulement. Il en eſt à peu près de même des Islandois. Les Tartares et les Arabes vagabonds errent par peuplades, logées ſous des tentes, ſelon les beſoins de leurs troupeaux, ou de leurs brigandages; ils n'ont aucune place fixe. Le beſoin de l'agriculture, *de la* nourriture des troupeaux, *de la chaſſe*, ou des voyageurs, a produit chés nous quelques habitations iſolées, dans les campagnes, les prairies, les forêts et les grands chemins.

Chap. III.

Gouvernement.

En Aſie, en Afrique et en Amérique, des peuplades peu nombreuſes habitent de vaſtes régions. La terre demeure inculte par la pareſſe et l'ignorance des habitans, et parce qu'elle fournit d'elle même, dequoi ſatisfaire aux deſirs bornés, et aux ſimples beſoins des hommes. La te re dont perſonne ne ſe ſoucie, eſt en commun, et chacun en prend telle portion qu'il juge à

propos.

propos. Les forêts fourmillent de gibier, les fleuves et les mers de poiſſons, où chacun peut aller prendre, et qu' on néglige en plusieurs endroits. Chés nous c'eſt toute autre choſe. Il n' y a pas un pouce de terre, pas un lièvre dans les champs, pas un chevreuil dans les forêts, pas un goujon dans les eaux, qui n' ait ſon maitre. La grande population nous oblige à tirer parti de tout, à ménager le terrain et les champs, et à cultiver ſoigneuſement la terre, afin qu' elle produiſe ce dont nous avons beſoin, parce qu' il nous faut beaucoup. La Pruſſe avoit autrefois une abondance de buffles ſauvages; la chaſſe étoit commune, et il n' y en a plus. Les forêts qui apartiennent en commun à des contrées, ſe ruinent à vue d' oeil; le bois ne coutant que la peine de l' aller prendre, on en abuſe, on ne prend que le meilleur, la terre eſt couverte de branches abattues, qui y pourriſſent; chacun ne penſe qu' à prendre et perſonne ne plante, parce qu' on trouve aſſés pour ſoi. On ménage bien autrement, là où le bois eſt cher.

Il n' y a donc rien à prendre chés nous, il faut tout acquérir par le travail, et le pareſſeux ne trouve pas dequoi vivre. Les vieillards caſſés, les malades, les pareſſeux, les imbécilles, et ceux qui ſont hors d'état de travailler, pour n' avoir rien apris dans leur jeuneſſe, couroient riſque de mourir de faim, ſi on ne les aſſiſtoit; mais les au-

tres

tres leur donnent le néceſſaire; c'eſt ce qu' on appelle l'aumône. On donne volontiers aux malades, aux vieilles gens, aux imbécilles; mais le pareſſeux a bien de la peine d'obtenir quelque choſe.

Il n'eſt guères poſſible d'échanger les produits du travail les uns contre les autres, et on ſeroit ſouvent fort embarraſſé. Si le cordonuier étoit obligé de donner une paire de ſouliers pour le pain de ſon déjeuné, ou pour un plat de choux ou de carottes, il riſqueroit de mourir de faim. On a donc imaginé, d'attacher à l'argent, au cuivre, à l'or, au fer monnoyé, un certain prix fixe, marqué ſur la piéce même. *Ces monnoyes* n'ont aucune *valeur réelle, mais* une valeur de convention. Chés nous, et chés tous les peuples policés, c'eſt l'or et l'argent et quelques monnoyes de cuivre qui ont cours. Dans la Guinée, les noix de bétel, et certains coquillages en tiennent lieu. Dans l'antiquité il n'y avoit point de monnoye; mais l'or et l'argent ſe prenoient au poids. Le fer étoit en uſage à Lacédémone. Les monnoyes ne ſuffiſant pas au commerce, on y ſupplée par des billets, nommés *Lettres de change.* Un marchand, ou tout autre, des richeſſes et de la probité duquel on eſt aſſuré, écrit ſur un papier, ſigné de ſa main, et muni de ſon ſceau, qu'il ſ'engage a payer une certaine ſomme; et ſon billet a cours, au lieu d'eſpéces.

Dans

Dans cette foule de monde, il y a quantité de pareſſeux, de gens avides, qui par cela même deviennent fripons, et tâchent de vivre où de ſ' enrichir aux dépens d'autrui. Ils trompent, ils volent. C' eſt ce qui ne peut plaire à perſonne, car chacun aime, avec raiſon, à jouïr du fruit de ſon travail. Les hommes aiment la paix et le repos et ils ſont ſerrés de tous côtés par des hommes, quelquefois inquiets et remuans, qui cherchent leurs aiſes, qui veulent ſe mettre au large, et qui ne ſauroient le faire. ſans empiéter ſur le terrain d'un autre. On voudroit p. ex. avoir une belle cour, ou un jardin, mais le terrain eſt reſſerré, par les poſſeſſions des voiſins. On voudroit avoir une vue, et pour cela il faudroit avancer ſa maiſon de quelques pieds; mais les voiſins n' aiment pas, que notre maiſon avance, et leur ôte la vue; la rue ſeroit reſſerrée, et la place y manqueroit. Le champ, le pré de chacun, eſt borné par les champs et les prés des autres, par les grands chemins, par une rivière. Il eſt clair, que perſonne ne me permettra, de prendre de ſon champ, ou de ſa prairie. On ne ſouffrira pas, que j' empiéte ſur le grand chemin, et que je le reſſerre; les bâteliers et les meuniers ſ' oppoſeront à mes entrepriſes ſur la rivière. Enfin tout eſt meſuré, compaſſé et borné.

Il y a des gens querelleux, qui semblent avoir besoin de quereller, comme de respirer l'air. Chacun cherche son intérêt, et ne peut le trouver qu'aux dépens d'autrui; et il est clair, que personne n'aime que je fasse des aquisitions à ses dépens. Ainsi les hommes vivent dans une opposition perpétuelle et universelle; et cependant on peut dire, qu'ils vivent en paix. Comment cela se fait-il?

Il y a des opérations et des dépenses, où le concours est nécessaire. Une forêt à percer, un grand chemin à aplanir, une terre à défricher, un marais à dessécher, un incendie à éteindre, un fleuve à retenir dans son lit au moyen de chaussées, des bêtes féroces à extirper, une bande de voleurs à chercher et à saisir, des murs et des portes, des hôtels de ville, des temples, des corps de garde, des magazins publics, des hôpitaux à bâtir; des villes à fortifier, des ponts et des quais à construire; des pompes, des instrumens pour le feu, des pavés à faire. Tout cela demande le concours d'un grand nombre, et des dépenses communes. Or les hommes ne sont guères disposés à quitter leur travail, pour faire les ouvrages publics, à donner de l'argent pour les besoins communs; ils ne savent pas s'accorder sur l'exécution d'un ouvrage, sur le dessein et sur les moyens. Ainsi chaque société a son gouvernement.

Tous

Tous les hommes qui vivent sous un même gouvernement, forment un corps de société civile, un état, et ce qu'on appelle un peuple. Il y a une grande différence entre ces sociétés; les unes se renferment dans les murs d'une petite ville, une autre occupe des milliers de lieues. Il y a bien des intermédiaires entre Genève, et l'empire de Russie.

L'autorité, ou le droit d'imposer des loix, réside quelquefois dans tout le corps de la nation. Telles étoient autrefois Sparte et Rome. Le peuple s'assembloit dans la place publique, et décidoit les affaires de l'état, que le magistrat lui proposoit. C'est à peu près encore la forme de quelques cantons suisses. Les grands états, tels que la Hollande et l'Angleterre, ne sauroient s'assembler. En ce cas chaque ville, ou chaque province nomme un député, et lui confie son pouvoir. Tous les députés s'assemblent et forment le conseil d'état. Ces états s'appellent des républiques démocratiques.

Dans d'autres états, le pouvoir est entre les mains d'un certain nombre de familles; telles étoient autrefois Athènes, en certains tems, et la voluptueuse Sybaris: telles sont aujourd'hui Genève, Berne, Venise, Gènes, la Pologne. Les personnes qui sont en possession du gouvernement, forment un conseil, dont une partie

eſt chargée du cours ordinaire des affaires, ſous le nom de ſénat. Un tel état ſ'appelle une république ariſtocratique.

Ces états confient quelquefois une ſorte de préſidence et d'autorité ſupérieure à une, ou à un petit nombre de perſonnes, ſous divers titres. Ainſi Sparte avoit deux rois, Athènes ſes archontes, Rome deux conſuls, l'Angleterre et la Pologne leurs rois, la Hollande ſon ſtadthouder, ou gouverneur, Veniſe et Gènes leurs doges.

L'Angleterre eſt un état mixte; l'autorité y eſt partagée entre le peuple, ou la chambre des communes; la nobleſſe, ou la chambre des pairs, et le roi. Le roi de Pologne eſt à peine le gouverneur de ſon royaume, et le doge de Veniſe n'eſt qu'un fantôme pour la montre et la repréſentation. Les rois de Sparte furent ſouvent mis en priſon par les éphores, et les conſuls de Rome aſſommés par les tribuns.

Les autres états ſont gouvernés par un ſeul, qui a tout le pouvoir, ſous le nom de prince, duc, roi ou empereur. On les appelle monarchies, et le monarque ſ'appelle ſouverain. Quand celui-ci eſt obligé de garder certaines conſtitutions, et d'obſerver certaines loix, quand il gouverne l'état par des loix écrites et publiées, ce gouvernement ſ'appelle modéré. Si le ſouverain ne ſuit point de loix, ſ'il n'en donne pas au peuple, mais qu'il gouverne

l'état

l'état felon fes volontés momentanées, on appelle defpotique un femblable gouvernement. Les gouvernemens d'Europe font modérés, excepté celui de la Turquie. Le defpotifme régne dans toutes les autres parties de la terre. Il faut pourtant en excepter la république d'Alger.

Dans la première antiquité, comme les états et les royaumes étoient fort petits; chaque ville et chaque hameau avoit fon roi; on peut en juger par les cinq rois qu'Abraham vainquit avec trois cens bergers efclaves et les trente un que Jofué défit au pays de Canaan, quoiqu'il en reftât encore plufieurs, comme ceux des Philiftins, et celui des Jébufiens. Cela fe voit encore par la quantité de rois, qui furent dix ans à prendre la ville de Troie. L'Egypte et l'Affyrie étoient, en ces tems reculés, les feuls états confidérables.

La fonction des rois, des fénats, des confeils d'état, eft de gouverner l'état, d'y introduire et d'y maintenir l'ordre et la paix. Dans les anciens tems, et chés les peuples barbares, les rois n'étoient guères que les juges de leurs fujets, pour règler leurs différens, et les chefs militaires de leurs peuples. Tels étoient auffi les chefs ou princes des peuples, qui habitoient les Gaules et la Germanie. Chés les peuples barbares de nos jours, dans toute l'Amérique, l'Afrique et l'Afie, les monarques

se regardent, non comme les gouverneurs de leurs peuples, mais comme leurs maitres et leurs seigneurs, ayant droit de disposer de la personne de leurs sujets, qui n'ont aucune possession, mais qui tiennent tout de la faveur de leur maitre.

Les soins du gouvernement se raportent 1. à procurer à chacun la paix avec ses voisins, et à règler les différens, qui peuvent s'émouvoir entre les sujets, à contenir et à punir les perturbateurs du repos des autres, les injustices, les tromperies et les violences; c'est l'objet de la justice: 2. au soin de faciliter l'habitation, la subsistance du peuple, de procurer et de maintenir sa santé; de favoriser le commerce, les arts et les métiers; c'est le département de la police: 3. comme chaque particulier cherche à s'aggrandir aux dépens des autres de même les peuples empiétent sur les droits les uns des autres, et tâchent de s'aggrandir aux dépens de leurs voisins. De là nait l'attaque, les incursions dans les pays limitrophes. Ceux-ci se défendent, et c'est ce qu'on appelle la guerre. La guerre est aussi ancienne que la population du monde. On en trouve des traces au tems d'Abraham. Elle est perpétuelle entre tous les peuples sauvages; elle a souvent lieu entre les peuples policés de l'Europe. Le gouvernement en fait un de ses principaux soins: 4. l'état a besoin de

de tréfors, à toutes fortes d'ufages. La manière de les amaffer, et de les adminiftrer, f'appelle la finance.

Il eft impoffible qu'un confeil d'état, et encore moins un roi ou un prince, pourvoie à toutes ces chofes dans leurs moindres détails. L'un et l'autre établiffent, par cette raifon, des collèges et des perfonnes, qu'ils chargent d'une partie, et du détail de leurs foins. Il y a des monarques qui fe contentent de retirer les revenus de l'état, et laisfent à des miniftres le foin du gouvernement. Cependant ils f'amufent à des divertiffemens, à la chaffe, à la danfe, ou ils languiffent dans leurs palais. Tels font tous les monarques afiatiques et africains. Les miniftres font les maitres de faire ce qu'ils veulent, et ils en profitent pour f'enrichir et courir après le plaifir. Après la mort d'un certain miniftre favori en Europe, on trouva dans fes papiers trente mille requêtes, qu'il n'avoit pas ouvertes. Les bons et fages rois ne peuvent pas tout faire, mais ils ont foin de toutes les grandes affaires; c'eft eux qui donnent les loix, et ils fe font rendre compte de leur éxécution.

Les confeils fouverains dans les républiques, ne peuvent pas fans doute, négliger ainfi les affaires, parce que dans le grand nombre il fe trouve toujours quelques perfonnes d'ordre, actives et zèlées

pour leur devoir, qui mettent les autres en haleine; et perſonne n'a aſſés d'autorité, pour agir ſans contrainte. Mais en revanche, les réſolutions ſont lentes, le gouvernement n'eſt pas uniforme, et on ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus utile, parce qu'il ſe trouve dans le conſeil, des ignorans, qui ne voient pas le bien, et des malintentionnés, qui ſacrifient le bien public à leur intérêt propre. Les parens d'un général, qui commande les armées p. ex. voudront la guerre, pour maintenir leur parent dans l'autorité que la paix lui ôteroit. C'eſt ce qui n'a pas lieu dans un bon gouvernement monarchique; le ſouverain gouverne l'état ſur des principes et un plan fixe, il n'a pas beſoin de perdre ſon tems en conſultations et en diſputes, mais il peut prendre ſes réſolutions promptement et ſans contradiction. Il ſacrifie bien quelquefois auſſi, le bien de l'état à ſon intérêt particulier; mais ces deux intérêts ſont rarement différens; et d'ailleurs il ne ſ'agit que d'un ſeul, au lieu que tous les membres d'un conſeil républicain, ont chacun leur intérêt.

Dans tout état bien policé, toutes les parties du gouvernement ſont déterminées par des loix, tant afin que chacun ſoit inſtruit de ſon devoir, et qu'il ſache ce qu'il a droit d'attendre, ou ſujet de craindre; qu'afin de donner de la conſiſtence au gouvernement, et ne pas le laiſſer dépendre

de

de la volonté, de l'ignorance, de la mauvaise foi, et du caprice des sujets, ou des personnes chargées de quelque administration. Ces loix ont lieu dans les monarchies, et dans les républiques.

Les états despotiques n'ont point de loix, et c'étoit l'état des premiers peuples; ç'a toujours été celui des peuples ignorans, et privés de l'écriture; c'est encore celui de toutes les nations barbares.

Les loix les plus claires, les plus simples, les plus précises, sont les meilleures. Mais il y a encore beaucoup de loix obscures et vagues; et alors, celui qui est chargé de leur manutention, peut les expliquer à son gré; ce qui est fâcheux, et contraire à l'institution des sociétés.

Tout le peuple, grands et petits, doivent obéir aux loix, et cette obéissance doit avoir lieu dans la république, comme dans la monarchie. Si les loix sont violées, elles sont nulles, il n'y a point d'ordre, l'état tombe dans la confusion, et périt nécessairement. Par cela même que les hommes se mettent en société, ils perdent une partie de leur liberté, les voilà fixés, arrêtés à un endroit, et resserrés par leurs voisins. Une société avec une liberté absolue, est une chimère. C'est déja un grand mal, quand quelques particuliers peuvent se mettre au dessus des loix. C'est l'état du despotisme, c'est celui de toutes les républiques,

bliques, où les Magistrats et quelques particuliers sont assés puissans, pour ne rien craindre. C'est encore le cas, où les souverains ont des favoris puissans. Plusieurs souverains qui savent cela, et qui ne peuvent renoncer au plaisir d'une sorte d'amitié, ou de familiarité, l'accordent à un valet de chambre, ou à un cocher, qui ne peut rien faire. Le souverain foible qui lâche la bride aux grands, qui a trop de complaisance pour son épouse, pour les princes de sa maison, pour ses maitresses, les élève au dessus des loix, et ses sujets en souffrent.

Chap. IV.

Justice.

Chaque ville, chaque bourg, et même chaque village, a ses magistrats, qui en deux départemens différens, sont chargés de la justice et de la police.

C'est le juge qui est chargé de l'administration de la justice. Il ne lui est permis de juger, que conformément aux loix. Pour cet effet, on ne donne cette charge, qu'à des hommes instruits des loix, qui ont subi un examen, et qui ont déja travaillé longtems dans les tribunaux. Chaque juge est assisté de plusieurs personnes, qu'on nomme assesseurs, qui lui aident à connoitre la vérité et la justice des plaintes et des défenses; et à les juger selon les loix.

loix. De peur de surprise, il faut que le demandeur, ou le complaignant, donne sa plainte par écrit; c' est ainsi que le défendeur, ou intimé, fait sa défense, le juge son interrogatoire et sa sentence. Comme les parties, ou plaideurs, ne savent pas tous écrire suffisamment, ni exposer leur cause d'une manière convenable, il y a des personnes, chargés d' office, d' écouter les plaintes et les défenses, de les écrire, et de les exposer au juge. Ce sont les avocats. Le juge cite les parties à comparoitre avec leurs témoins, les interroge, les confronte, et cependant un sécretaire écrit les questions du juge et les réponses des parties. Cet écrit fait sur le champ s'appelle un procès verbal. Il faut que le sécretaire dresse un semblable verbal de tout acte judicaire. On communique à chaque partie toutes les piéces du procès en copie, et les originaux demeurent au greffe de la justice, sous la garde d'un homme exprès nommé greffier, qui en rend compte. Le juge ne peut juger que sur une plainte; il ne lui est pas permis d' aller chercher des coupables; excepté les grands crimes comme l'incendie, le meurtre, le brigandage, où il est obligé d'office de faire des perquisitions.

Il y a des infractions de loix qui ne regardent personne en particulier, mais la société entière, le gouvernement, les loix. Aucun particulier n'est admis à se porter pour

pour complaignant, et le juge n'ose point rechercher ni juger sans un accusateur; il y a donc des hommes chargés de faire ce personnage dans ces cas; c'est ce qu'on appelle le procureur fiscal. Mais il n'ose pas entamer un procès, avant que d'en avoir obtenu l'ordre du tribunal; qui doit juger auparavant, sur l'exposé du procureur, si l'affaire est assés grave. Alors il agit au nom du gouvernement.

Le gouvernement ne se fie pas encore à la probité, et aux lumières de ces premiers magistrats. Les droits des citoyens lui sont trop chers. Il établit donc des tribunaux supérieurs à ceux-ci, qui sont chargés du soin de toute une province. Le juge y a le titre de président, et les assesseurs celui de conseillers. Il y a ici le même ordre, et un greffe comme dans les premiers. C'est par ce tribunal que les loix, les édits du gouvernement, parviennent aux tribunaux inférieurs. Celui qui se croit lésé par le tribunal inférieur, peut en appeller à l'autre, et il faut que le premier tribunal, envoye au supérieur toutes les piéces du procès, afin que celui-ci juge de sa conduite.

Ce tribunal provincial est encore subordonné à une cour de justice, établie dans la capitale, à laquelle on peut en appeller de nouveau. Le chef de cette cour est un ministre; et le chef de la justice dans tout

un état s'appelle le grand chancelier. Celui qui appelle ainsi aux tribunaux supérieurs est puni, s'il appelle à tort; sans quoi les moindres procès occuperoient toutes les instances.

Tous les ans, chaque tribunal est tenu de donner à son supérieur un état de ses procès, de ceux qu'il a jugés, et de ceux qui sont encore pendans, du tems qu'ils ont duré, ou qu'ils dureront encore. Car le gouvernement veut que ses citoyens obtiennent prompte justice. Le grand chancelier fait souvent la visite des tribunaux provinciaux.

Dans tout état bien règlé, on peut demander et obtenir justice des grands, comme des petits, et même du gouvernement, ou du souverain. Il y a une loi dans les états du roi de Prusse, portant, que dans tout litige entre le gouvernement et un particulier, si la cause du gouvernement est le moins du monde obscure ou douteuse, le particulier gagne par cela même sa cause.

Chaque tribunal a ses officiers, archers, huissiers, géoliers, ses prisons &c. afin de contraindre les réfractaires, et de punir les infracteurs des loix, et les perturbateurs du repos public.

Ces personnes doivent vivre; il est juste que celui qui les emploie les paye. Ainsi celui qui a tort est obligé de payer tous les

les dépens du procès. La peine est bien juste. Les juges doivent avoir leur salaire, mais il n'est pas permis de les corrompre par des présens; et ils n'oseroient guères se laisser corrompre; parce que la partie lésée, qui voit toutes les piéces du procès, peut en appeller, la prévarication se découvriroit, et le juge prévaricateur seroit puni, par amende, ou dans un cas grave par cassation. Il seroit inutile de sollicitér le juge, qui n'est pas maitre de former la sentence, mais qui doit s'en tenir aux loix. Socrate dit à ses juges: Messieurs, vous êtes ici, non pour faire grace à qui vous én prie, mais pour rendre la justice à qui vous la devez.

Les peines imposées aux violateurs des loix sont l'amende, la prison, la honte, le pilori, les coups, les chaines, la mort. Les plus fréquens délits sont les dettes, les injures, les coups, le vol, la tromperie. Le brigandage, le meurtre, l'incendie sont des crimes capitaux. Un grand nombre de procès regardent les héritages, les bornes des possessions, les embarras des bâtimens &c.

Chap. V.

Police.

La police est chargée de l'ordre, de la sureté; du soin de la santé, et de la vie des citoyens.

Nous

Nous avons déja parlé des gardes, du soin d'éclairer les rues des villes. La police veille sur les maisons suspectes, elle a soin de ce qui regarde les incendies; elle est fort vigilante à les prévenir. A cet effet, elle ordonne aux architectes la manière de bâtir, la construction des cheminées, des fourneaux &c.: elle établit des ramoneurs de cheminée, qui nettoyent les cheminées, et servent au besoin, et elle veille, à ce qu'ils fassent leur devoir; elle défend de mettre dans telle ou telle partie dangereuse de la maison, une quantité trop considérable de matières combustibles, de bois, de paille &c.; elle défend certaines opérations dangereuses dans les villes, comme de rôtir le grain, pour le brassage de la bière, de bouillir des quantités d'huile, de fumer du tabac dans les forêts, dans les rues des villages; elle ordonne de tenir de sceaux, et des seringues dans les maisons: elle tient des pompes à feu publiques, des tonneaux remplis d'eau aux carrefours et dans les places; dans les tems où il y a beaucoup de monde, et de tracas en ville, comme durant une foire, les pompes à feu sont au marché, et toutes prêtes à servir, il y a toujours un nombre d'hommes et de chevaux, commandés pour le besoin. Dès qu'une garde aperçoit du feu, elle fait du bruit, le tambour bat, les cloches et les trompettes sonnent, le guet crie. Le magistrat est le premier sur pied, il se rend là,

où

où eſt l'incendie; tous ceux qui ſont commandés accourent. On arrête tous les passans, et les curieux, et on les fait travailler. Il faut que l'incendie ſoit grand, que le vent ſoit fort ou les bâtimens bien combuſtibles, ſi l'incendie doit durer quelques heures. On prête du ſecours et des gardes aux incendiés, pour ſauver leurs meubles et les mettre en ſureté.

Un homme qui perdroit ſa maiſon, ſeroit ruiné. La police y a pourvu. Chacun eſt obligé de faire inſcrire ſa maiſon dans un régitre public, et de la taxer à volonté. Lorsqu'il arrive un incendie, chacun eſt obligé de porter une partie du dommage, proportionnée à la taxe de ſa maiſon; et celui qui a ſouffert le malheur reçoit la ſomme, à laquelle il a taxé ſa maiſon. Supoſé que la ſomme de toutes les maiſons monte à 50500 écus, et qu'une maiſon de 500 écus vienne à bruler. Les 50000 écus doivent en porter 500, c. à d. 1 pour cent. Ainſi celui qui a taxé ſa maiſon 400 écus en paye 4, et ainſi de ſuite. Perſonne n'eſt ruiné, et un incendie devient l'affaire de tous, parceque, plus le dommage eſt grand, et plus chacun perd, enſorte que tout le monde ſ'empreſſe, parce que tous ſont intéreſſés.

Un marchand, un fabriquant, qui a beaucoup de marchandiſes, ou de matériaux dans ſa maiſon, peut être ruiné, ſi ces

ces matériaux brulent; ils ne font point affurés, non plus que les meubles.

Pour mettre les biens des particuliers en fureté, autant que cela fe peut, la police a des loix remarquables. Il eft impoffible que le commerce et plufieurs autres affaires, fe faffent fans crédit, et fans dettes. Mais pour faciliter les emprunts, il faut affurer au prêteur, la valeur de fon argent. Pour cet effet, on hypothéque un immeuble, une maifon, un champ. Mais fi le poffeffeur pouvoit obérer fa maifon, au delà de fa valeur, ou la vendre après l'avoir hypothéquée, le créancier feroit trompé. C'eft pourquoi la police a ordonné, qu'aucun immeuble ne pourra être vendu fans fa participation, et qu'aucune dette n'aura le droit d'hypothèque, qu'aux conditions fuivantes: C'eft que les contractans paffent un contract d'emprunt, qu'on nomme obligation, par devant le magiftrat, qui enrégitre l'obligation et l'hypothèque. Or tout prêteur fe gardera bien de prêter, fans prendre fes furetés, enforte qu'il fera paffer l'obligation par les mains du magiftrat, et qu'il pourra favoir, 1. fi l'immeuble eft obéré ou non, et f'il a fes furetés: 2. fi l'immeuble eft taxé affés haut dans le cadaftre des incendies, ce qui lui affure fon prêt, contre ce dernier accident.

Toutes les dettes ne font pas fur hypothèques; il y en a fur des billets qui

A a portent

portent différens noms, felon leurs diverfes formes; tout débiteur eft contraint de payer par ordre du magiftrat, f'il eft déféré par le créancier. On lui prend et on lui vend tous fes effets pour acquitter la dette, et f'il eft abfolument infolvable, il eft puni par la prifon.

La police règle les intérêts, qu'il eft permis de prendre, pour des capitaux empruntés, et ne permet que fix pour cent, tout au plus, excepté dans le négoce; et punit l'ufure, c. à d. un intérêt illégitime.

Il faut procurer aux citoyens les moyens de gagner leur vie; à *cet effet*, elle ordonne, que perfonne *n'ofe éxercer* un métier, que celui qui l'a apris felon les loix. Ainfi ceux qui l'ont apris ne rifquent pas, que des gens fans aveu, leur ôtent le pain, et que les aprentifs, après avoir apris quelque chofe, f'adonnent au libertinage, fe révoltent, f'échappent et aillent travailler ailleurs. Il faut qu'un garçon, pour être admis à un attelier, produife fes témoignages, comme quoi il a régulièrement apris chés un maitre, qu'il f'eft bien conduit, qu'il y a travaillé le tems ftipulé. Il faut que le compagnon faffe fes preuves, ou fon chef d'oeuvre, et foit infcrit dans le corps de métier, pour avoir la permiffion de travailler pour fon compte.

Pour

Pour procurer aux citoyens un débit aſſuré de leurs produits, presque tous les gouvernemens défendent l'entrée des fabrications étrangères.

La police veille à la ſubſiſtance du peuple, à ce que les marchés ſe rempliſſent de viande, de fruits, de grain, de bois, en un mot de toutes les néceſſités de la vie. Tous les mois elle fixe, par des taxes publiques, le prix des viandes, des boiſſons, du pain, et fait des viſites chés les bouchers, les braſſeurs, les boulangers, les marchands de toutes ſortes, pour éxaminer leurs denrées et leurs marchandiſes, le poids du pain, les poids et les meſures de tous, qui doivent être vérifiés par la police, et marqués de ſa marque. Dans les tems d'abondance, elle forme des magazins publics, pour aſſurer au laboureur la vente de ſes grains, et au peuple la ſubſiſtance dans la diſette. Cet ordre aſſure le néceſſaire, et prévient la cherté exceſſive du pain: faute de cela bien des pays favoriſés de la nature, ſont expoſés à la famine, dès la première mauvaiſe recolte. Par cette raiſon, l'exportation des grains eſt défendue, quand la moiſſon eſt médiocre, et que les magazins ne ſont pas remplis.

Si chacun avoit le droit de chaſſer, de pêcher, de couper du bois dans les forêts, la vénaiſon, le poiſſon, le bois, manqueroient bientôt, vû la grande population.

Pour prévenir cet accident, le gouvernement a reſtraint ces droits, à un certain nombre de perſonnes, qui lui en rendent compte. Il eſt permis de pêcher en tout tems, mais non de chaſſer, afin de ménager le gibier. La police a ſoin de faire ſemer et planter de jeune bois dans les forêts, de peur qu' elles ne viennent à manquer. Elle défend l'exportation des matériaux, laines, lin &c. pour ſoutenir les manufactures. Elle a ſoin de fournir d'eau les villes et les campagnes, au moyen de canaux, de pompes, de machines. Partout il y a des moulins, et des canaux avec des écluſes, pour leur fournir l'eau néceſſaire.

La police a reſſerré les forêts, pour procurer des terres labourables, deſſéché des marais, arrêté les fleuves dans leur lit, par des chauſſées, pour éviter les inondations. Elle ménage les eaux, par le moyen des écluſes, en faveur de la navigation; bâtit des ponts, fait des chemins, des chauſſées, les entretient, les répare, pour faciliter la communication et le commerce. Elle garde dans des régitres éxacts, les meſures des forêts, des champs, des poſſeſſions de chacun; c'eſt elle qui fait les titres de poſſeſſion; c'eſt ſous ſes yeux que ſe font les contracts de vente et d'achat des terres et des maiſons, et elle les inſcrit dans ſes régitres; enſorte qu'elle connoit et garantit les poſſeſſions de chacun,

cun, pour prévenir les injustices. Pour assurer aux enfans les biens du père, elle se rend dépositaire des testamens, qu'elle enrégitre, elle se charge de la gestion des biens des pupiles.

La santé des citoyens fait un de ses principaux soins. Elle a l'oeil sur les denrées et les viandes, afin qu'on n'en vende point de mauvaises et nuisibles. Dans les grandes villes, les boeufs se tuent dans des maisons publiques, sous l'inspection d'un officier de police, afin qu'on ne tue que des bêtes saines. Elle veille à la propreté des villes, favorise l'écoulement des eaux sales, empêche, dans les tems de contagion, la communication, et son soin s'étend même sur le bétail. Elle a établi un tribunal de médecine, qui éxamine les médecins, ne leur accorde le droit d'éxercer leur profession, que sur les preuves de leur capacité; et leur donne dans le besoin des ordres convenables. Elle ordonne qu'on fasse, et qu'on lui présente toutes les années, des listes éxactes de la mortalité, avec désignation de l'âge, des maladies et des saisons, pour en tirer des instructions, sur les moyens de conserver la vie et la santé des hommes. Elle établit des hôpitaux pour les pauvres, les malades, les orphelins. Elle défend de mendier, met les mendians de profession dans des maisons de correction et de travail, et pourvoit à la subsistance des pauvres.

Pour faciliter la communication et le commerce, la police a établi des postes. Ce sont des messagers et des coches, qui partent et arrivent à des heures déterminées. Chacun peut donner des lettres, des paquets, de l'argent; le tout parvient, pour un prix modique, à sa destination, sans qu'on ait aucune peine. Les postes vont jour et nuit, et par cela même promptement. La poste répond de la valeur des choses qu'on lui confie. Il n'y avoit encore point de postes en Allemagne, au milieu du dernier siécle.

La police veille aussi à l'instruction de la jeunesse et du peuple, et au culte religieux; c'est le soin du département ecclesiastique. Les Pasteurs sont obligés d'instruire le peuple et la jeunesse, et les maitres d'école, régens et professeurs, cette dernière, selon des règles à eux prescrites; et rendent tous les ans compte de ce qu'ils ont fait à cet égard. Les pasteurs, les anciens sont chargés de l'administration des aumônes et des biens de leurs églises, et ils en rendent pareillement compte. Ils tiennent les régitres des mariages, des enfans qui naissent, et des morts de leurs troupeaux, afin que la police puisse s'assurer de la légitimité, et des droits des héritiers.

La police a divers collèges subordonnés les uns aux autres, de même que la justice.

Chap.

Chap. VI.

De la guerre.

De tout tems les peuples ont eu des démélés enſemble, pour des droits, des frontières, des terres, des injures, par inquiétude. Il n'y a point de tribunal ſupérieur pour règler leurs différens, et les contenir; ils vuident donc leurs différens par les armes, c. à. d. ils ſe font la guerre les uns aux autres. De part et d'autre on lève des troupes, on ſe met en campagne, on tâche d'entrer dans le pays ennemi, on en tire tout ce qu'on peut, en vivres, en argent, en hommes; on ſ'empare des villes, on livre des batailles, c. à d. les deux armées ſe rencontrent, ſ'attaquent et ſe battent, jusqu' à ce que le plus foible cède, ou que la laſſitude les ſépare.

Autrefois c'étoit le courage, la force corporelle, et le nombre qui décidoient. Les armes étoient des pierres, des maſſues, des flèches, des dards, des lances. Aujourd'hui l'épée eſt plutôt un ornement du fantaſſin qu'une arme, et la cavalerie ſeule en fait uſage. La force du corps ne fait rien, le courage fait peu dans la bataille, excepté dans la cavalerie, et dans les chefs. L'art, la diſcipline, l'habileté du chef font presque le tout.

On accuſe la poudre de faire de grands ravages; cependant quand on lit les récits des batailles anciennes, où la moindre ar-

mée vaincue comptoit ses morts par mille et par dix mille, on trouve que la guerre est moins meurtrière qu'autrefois. Les playes que font les bales, sont moins dangereuses que les coups de fléche. Une grande armée assiégea dix ans la ville de Troie; il y périt des milliers de combattans de part et d'autre, et la fin de cette tragédie, fut le sac de la ville. L'histoire parle d'un siége moins ancien, qui dura vingt huit ans. Aujourd'hui on prétend, que la meilleure forteresse ne peut tenir plus de six semaines, sans couter la dixiéme partie du monde qu'autrefois.

Ci-devant tous les citoyens *étoient* soldats, et prenoient part à la guerre. Toutes les villes, pourvû qu'elles eussent des murailles, pouvoient se défendre contre l'ennemi, parce qu'on n'avoit point d'artillerie. On savoit bien renverser des murailles, mais il falloit pour cela de grandes machines, qu'on faisoit, lorsqu'on en avoit besoin, parce qu'on ne pouvoit pas les transporter, et cela coutoit bien de la peine et du tems. De là vient que toutes les villes se défendoient, et qu'on en saccageoit un grand nombre. Aujourd'hui il y a des troupes règlées, le bourgeois ne se mêle point de la guerre, c'est plutôt l'affaire du gouvernement, ou du souverain, que de l'état. Il n'y a que peu de villes, qui puissent arrêter l'ennemi. Les villes

villes ouvertes le reçoivent donc sans opposition, le soldat entre, on lui donne ce qu'il demande, ou ce qu'on peut lui donner; tout est tranquille et chacun fait ses affaires. Les villages et les petites villes risquent quelquefois d'être pillées. Mais on ne tue, et l'on ne brule plus, excepté quelques excès de troupes légères.

Les forteresses arrêtent l'ennemi, et celui-ci les assiége, les attaque, tâche de les emporter de force. Mais on n'attaque pas la ville dans un siége régulier; on ne s'en prend qu'aux fortifications, à quelques exceptions près, comme p. ex. Custrin, qui fut réduit en cendres. Les fauxbourgs des forteresses sont ordinairement mis en cendres, à l'aproche de l'ennemi; mais c'est par la ville même, de peur que l'ennemi ne s'y établisse. Quand la garnison ne peut plus se défendre, elle demande à capituler, et se rend à certaines conditions. L'ennemi entre, sans faire aucun mal. Si la ville est prise d'assaut sans composition, elle est abandonnée au pillage. Mais on n'attend pas jusques-là.

Ainsi la destination du soldat est la guerre, la défense de l'état, contre les entreprises des étrangers. Durant la paix, les troupes ne sont pas inutiles; elles veillent à la sureté, au repos public, prêtent main forte au magistrat, apaisent les querelles, le bruit. Outre cela elles travail-

 lent.

lent. La guerre revient fouvent. Durant fept cent cinquante ans, Rome n'eut que deux fois la paix, une fois quarante ans, et une autre fois un an. Du refte on fe mettoit tous les printems en campagne.

Dans l'antiquité, le citoyen fervoit en guerre, fans recevoir de paye; il étoit même obligé de fe fournir d'armes et de vivres. Aujourd'hui le foldat a fa montre et fon habit; le bourgeois le loge.

Les châtimens militaires font févères, et la difcipline eft fort éxacte. Les états où cela n'a pas lieu, ont à fouffrir de la part du foldat.

L'ordre et la manoeuvre *font admirables*, les mouvemens d'une *juftefle et* d'une rapidité furprenante. L'uniforme, le filence, l'ordre, les drapeaux, la mufique, rendent une marche militaire fort impofante. Le tambour fert au commandement, et les drapeaux de guides. Ces derniers excitent le foldat, parce qu'il prête ferment de fidélité fur fon drapeau. C'eft une infamie que de l'abandonner, et de le laiffer prendre. Quand les troupes romaines témoignoient de la lâcheté, leurs chefs jettoient une enfeigne au milieu des ennemis; alors les foldats fe ranimoient, et faifoient les derniers efforts, pour la recouvrer.

La manoeuvre fait la force des armées; c'eft par elle, que quelques centaines de foldats

ſoldats d'Europe, mettent en fuite, de nombreuſes armées d'Indiens.

Le militaire eſt en poſſeſſion des plus grands honneurs. Sans doute que ſes ſervices et les dangers qu'il eſt obligé d'affronter, les lui ont mérités. On n'y parvient aux charges, que par des degrés inſenſibles, et ce n'eſt qu'après de longs ſervices, et avec une grande expérience, qu'on ſ'élève à quelque grade. Chaque grade, quelqu'élevé qu'il ſoit, eſt obligé à rendre au grade ſupérieur, le plus grand reſpect, et la plus aveugle obéiſſance. Les moyens de ſ'avancer dans cette carrière ſont, la naiſſance, de longs ſervices, et des actions extraordinaires dans la guerre.

Chaque régiment a ſes cantons, où il prend ſes recrues. Pour ſoulager les citoyens on ramaſſe le plus qu'on peut d'étrangers. Il faut ſouvent uſer de force pour faire les enrôlemens, parce que la plûpart craignent les peines et les dangers de cette profeſſion. Au tems de la république romaine, le peuple laſſé de la guerre et mécontent de ſes chefs, refuſa de ſ'enrôler. Le conſul fit ſaiſir le premier qu'on appella, le fit vendre pour eſclave, lui et ſa famille, et confiſqua ſes biens; diſant que l'état n'avoit pas beſoin d'un citoyen, qui ne vouloit pas le ſervir au beſoin. De tout tems les déſerteurs ont été punis, par l'infamie ou la mort.

CHAP. VII.

Impôts.

On peut voir par ce que nous venons de dire, que l'état a des dépenſes conſidérables à faire, et que chaque ville a beſoin de bâtimens, et de perſonnes publiques en grand nombre. Tout cela éxige de grands revenus, qui ne peuvent ſe prendre que des citoyens. Les ſources de ces revenus ſont différentes.

Il y a des terres, que l'état ſe réſerve, et dont il tire les revenus. Cela ſ'appelle les domaines. Les perſonnes qui les adminiſtrent ſont nommés Baillifs.

Toutes les terres payent *certaines redevances* à l'état. Les maiſons dans les villes ſont chargées de loger les ſoldats ou de payer pour leur logement. Elles payent des taxes au tréſor de la ville, pour les guets, les officiers de juſtice et de police, les bâtimens et les beſoins publics. Il y a quelques maiſons et quelques terres éxemptes mais en petit nombre. Plus il y a d'éxemptions et plus le peuple eſt chargé.

L'état prend des capitations, des droits de vente ſur les immeubles, impoſe des taxes ſur le commerce, ſur les contracts, les héritages, ſur les revenus des particuliers. Il ſe réſerve le débit de certaines choſes, comme les cartes, le tabac, le ſel, les eaux de vie, les bois &c.

Dans

Dans toute l'Europe, les contracts d'achat et de vente, les obligations, les lettres de change, les contracts de mariage, les teſtamens, les contracts de louage des maiſons, les requêtes aux ſupérieurs, les ſentences des juges ſ'écrivent ſur du papier timbré, c. à d. marqué au coin de l'état, avec la déſignation de la ſomme qu'on a payée. En Hollande on a des papiers à cent cinquante florins la feuille. Les piéces mentionnées n'auroient aucun effet, ſur du papier ordinaire, comme faites en fraude des droits.

Les péages ſont des droits perçus ſur les marchandiſes ou les perſonnes, qui paſſent par certains chemins, où l'état a fait des dépenſes, par des écluſes, des chauſſées, des ponts, &c.

L'acciſe eſt un droit, qui ſe paye ſur les denrées. Cet impôt a l'avantage, qu'il proportionne les charges, à la dépenſe des citoyens, c. à d. à leur richeſſe. Il y a des états où ce droit eſt fort gros ſur les denrées du luxe, et presque nul ſur les choſes de première néceſſité.

La plûpart des hommes veulent être contraints à payer ces droits; ils ne ſont pas réfléxion, que ces impôts ſont abſolument néceſſaires, pour les beſoins de la ſociété, et pour le repos et l'avantage de chaque citoyen. Ainſi ils tâchent le plus qu'ils peuvent de frauder les droits. Mais

ſ'ils

ſ'ils ſont découverts, ils ſont punis. Au reſte, cette diſpoſition des hommes, rend le nombre de ſurveillans, et de perſonnes chargées de la perception des impôts, beaucoup plus grand, et par cela même augmente les impôts.

Ce que je viens de dire du gouvernement, je l'ai emprunté de la ſociété civile, qui m'eſt le plus connue; tous les gouvernemens d'Europe, ſont à peu près ſur le même pied, les républiques, auſſi bien que les monarchies. Le Hollandois paye ſes impôts, comme le Pruſſien.

Chap. VIII.

Comparaiſon des gouvernemens.

Presque tous les hommes ſont mécontens du gouvernement; la moindre loi qui les gène, leur fait jetter les hauts cris. Chacun aſſure, que ſ'il étoit à la tête de l'état, tout en iroit bien mieux. Le tailleur de Henri quatre de France, lui préſenta un petit livre de ſa façon, qui contenoit des règlemens touchant le gouvernement. L'un ſe plaint des entraves du commerce, l'autre des prohibitions de marchandiſes étrangères, un troiſiéme trouve les impôts exceſſifs, et ſurtout, ſur les déliceteſſes dont il uſe; un autre ſe plaint du militaire; enfin chacun a ſes griefs. Le ſujet d'un état monarchique, trouve le monarque

narque trop abſolu, et juge qu'il abuſe du pouvoir, que le peuple lui a confié; le républicain fait les mêmes plaintes de ſes magiſtrats.

Lacédémone fut bien la république la plus parfaite, qui ait jamais éxiſté. Tous les citoyens étoient membres du conſeil d'état. Cependant ils avoient leurs magiſtrats et leurs loix. Chaque Spartiate étoit ſoldat né. Ils étoient obligés de ſacrifier leur vie dans le poſte, où leurs chefs les plaçoient. L'infamie pourſuivoit les lâches et les fugitifs. Les pères n'étoient pas maitres d'élever leurs enfans, l'état ſ'en chargeoit. Les maris n'oſoient manger dans leurs maiſons, et avec leurs femmes; mais il falloit ſe rendre aux repas publics. Agéſilas, un de leurs rois, au retour d'une glorieuſe expédition, mangea avec ſon épouſe. Il en fut repris et puni.

Une diſſention perpétuelle régnoit dans Athènes entre le magiſtrat et le peuple. Il ſuffiſoit de ſ'y diſtinguer par la vertu, pour être banni. Ainſi on éxila Ariſtide, parce qu'on étoit las, de l'entendre appeller le juſte. Socrate fut publiquement joué ſur le théatre, et condamné à la mort. Miltiade, après avoir ſauvé ſa patrie, attaquée par trois cent mille Perſes, qu'il défit dans une bataille, n'ayant pu réuſſir dans une autre expédition, fut accuſé de haute trahiſon, condamné à une amende, qu'il ne put

put pas payer, et mis en prison, où il mourut des blessures, qu'il avoit reçues, en défendant sa patrie.

Rome devint république, après avoir été gouvernée deux cens ans, par des rois. Les querelles entre le peuple et les grands ne finirent, qu' à la ruine de la république, et n'étoient ordinairement suspendues, que par le pressant danger de la guerre. On a souvent assommé des magistrats, trainé des consuls en prison, maltraité des censeurs, dans la place publique; qui plus d'une fois a été couverte de sang. Camille avoit remporté plusieurs victoires, conquis deux peuples aux romains, il avoit *été dictateur,* plusieurs fois consul, et *remporté l'honneur* du triomphe. Il se fit haïr du peuple, par son éxactitude à faire son devoir, fut accusé, d' avoir gard pour lui une partie du bùtin, et condamné à l'éxil.

Les déserteurs étoient battus de verges, et puis décapités. Les gouverneurs pilloient les provinces, et ce ne fut que longtems après, qu'on fit une loi, pour permettre la plainte aux peuples véxés.

Le décemvir Appius ayant trouvé une fille qui lui plaisoit, la fit déclarer esclave, et le père ne put lui sauver l'honneur, qu' en la tuant à coups de poignard, en plein marché.

Le

Le censeur Métellus ayant exclu du sénat Attinius, tribun du peuple, celui-ci fit saisir le censeur, un jour qu'il se promenoit, et alloit le précipiter du roc tarpéien. Le censeur résista, et fut tellement maltraité, que le sang lui sortoit par les oreilles. Le peuple accourut, mais le tribun étant inviolable, personne n'osoit prendre la défense de Métellus, jusqu'à ce qu'un autre tribun vint le délivrer. Il n'y avoit que quelques années que ce même tribun avoit fait mettre en prison les deux consuls. Il ne fut point puni.

Un des plus fameux capitaines de Rome, Scipion l'Africain, fut trouvé étranglé dans son lit. On en soupçonnoit certaines personnes; mais les coupables ne furent point recherchés.

Marcus Scaurus étant consul, le prêteur manqua de se lever de son tribunal, lorsqu'il vint à passer. Scaurus lui ordonna de se lever, lui fit arracher sa robe, et rompre sa chaire magistrale.

Les uns étoient riches, et la plûpart misérables. Les pauvres, (ils étoient tous laboureurs) étoient obligés tous les ans d'aller à la guerre, aussi bien que les riches; leurs champs étoient malcultivés, il leur falloit se fournir d'armes et de vivres, et servir sans paye. Ils empruntoient, et les riches leur prêtoient à grosse usure, que les loix modérèrent enfin au denier huit:

 Ils

Ils payoient la capitation, comme les riches, et ceux qui ne payoient pas, étoient mis en prison. Tout cela achevoit de les abimer. Les débiteurs insolvables étoient livrés, par le juge, à leurs créanciers, qui en disposoient a leur gré, les enfermoient dans les prisons, les envoyoient les fers aux pieds, cultiver la terre, avec les esclaves, les maltraitoient à coups de bâton et de verges. De vieux soldats, couverts de blessures, des centurions, étoient mis aux fers et battus comme des esclaves.

Le consul Appius méprisoit le peuple, et le traitoit avec hauteur. Il tourmenta beaucoup l'armée. Les soldats *irrités* n'éxéutèrent ses ordres que *nonchalament*, et s'enfuirent dans leur camp, au moment de donner bataille. Le consul fut contraint, de reprendre le chemin de Rome. Dès qu'il fut hors du païs ennemi, il fit battre de verges tous les centurions, qui avoient quitté leur poste, et leur fit couper la tête. Ensuite il fit décimer l'armée.

Caius, tribun du peuple, ôta aux sénateurs l'administration de la justice, alléguant la vénalité des sénateurs. Il en chargea les chevaliers, qui se vendirent de même, renvoyèrent les coupables absous, et de plus condamnèrent des innocens.

Scévola, proconsul d'Asie, fit rentrer dans le devoir les publicains de son gouvernement, qui commettoient de grandes in-

justices.

justices. Il fut secondé par un vertueux sénateur, nommé Rutilius. Les publicains étoient chevaliers, et les chevaliers en possession de l'administration de la justice. Ils firent servir leur pouvoir à leur vengeance, et condamnèrent Rutilius à l'éxil, comme coupable de débauches criminelles. Son médiocre patrimoine fut confisqué. Alors la judicature fut partagée entre les sénateurs et les chevaliers, et on fit une loi, permettant de poursuivre les juges prévaricateurs. Peu de tems après la judicature fut encore ôtée aux sénateurs, et les chevaliers juges, informèrent contre tous ceux qui leur avoient été contraires. Une infinité de sénateurs furent éxilés.

Marius et Sylla ambitionnoient tous deux le commendement d'une guerre. Sylla y fut nommé. Pendant son absence, Marius vint à bout, les armes à la main, de se faire nommer par le peuple, et condamna Sylla à l'éxil. Sylla entre à Rome avec son armée. Les habitans l'accablent de pierres, du haut des maisons; Sylla y fait mettre le feu. Marius s'enfuit, mène quelque tems une vie errante, trouve moyen de lever des troupes, vient à Rome en l'absence de Sylla. On le reçoit à condition qu'il épargnera la vie des citoyens. Il entre, fond avec ses soldats sur le peuple assemblé dans la place publique, le massacre, pille les maisons, fait tuer tous

les jours quelques ſénateurs, et en fait mettre la tête ſur la tribune aux harangues. Un mot, un ſigne de tête de Marius, coutoient la vie à ceux qui ſe préſentoient devant lui. Un ſénateur l'ayant abordé, et n'ayant point reçu de réponſe à ſon compliment, il fut maſſacré ſur le champ. Cela paſſa depuis en règle; tous ceux à qui Marius ne rendoit pas le ſalut, périſſoient. Ces maſſacres, et le pillage de la ville, durèrent cinq jours. Toute l'Italie ſ'en reſſentit; Marius avoit des ſatellites ſur les chemins, et dans les villes, qui égorgeoient ceux qui cherchoient leur ſalut dans la fuite. Peu des adverſaires de Marius échapèrent. Marius ſe nomma lui-même conſul. Le même jour ſon fils tua un tribun, deux prêteurs furent éxilés, et un ſénateur précipité du roc tarpéien. Après la mort de Marius, ſon fils introduiſit dans le ſénat des aſſaſſins, qui égorgèrent un grand nombre de ſénateurs.

Enfin Sylla vint à Rome. Il fit périr à ſon tour les partiſans de Marius. Ceux de ſon parti profitèrent de l'occaſion, pour ſe défaire de leurs ennemis particuliers, et de ceux, dont le bien leur donnoit de l'envie. Le ſénat ſe plaignit, et demanda, qu'au moins il plût à Sylla, de nommer ceux, qu'il vouloit faire périr, afin que les autres puſſent être tranquilles. Alors Sylla donna une liſte de quatre vingts noms, à la tête desquels étoient les deux conſuls.

Le

Le ſecond jour une nouvelle liſte de deux cent vingt; le troiſiéme autant. Cette proſcription expoſoit les proſcrits à la merci du premier venu. Leurs biens étoient confiſqués. Leur nombre monta à quatre mille ſept cens. Il y avoit peine de mort contre quiconque donneroit aſyle à un proſcrit, fût-ce ſon fils, ou ſon père. Catilina ayant tué ſon frère, il obtint que le mort fût mis au nombre des proſcrits, pour ſe mettre lui-même à couvert des loix. En reconnoiſſance, il ſe chargea d'aſſaſſiner un ſénateur, fort aimé du peuple. Il le fit trainer par les rues de Rome en le battant de verges; arrivé au lieu du ſuplice, Catilina lui fit arracher les yeux, couper la langue et les mains, rompre les caiſſes, et trancher la tête. Un ſénateur étant tombé en défaillance à ce ſpectacle, fut maſſacré ſur le champ. Un chevalier fit aſſaſſiner ſon beau frère, pour recueillir ſeul une ſucceſſion, il prit une commiſſion de Sylla, et fit maſſacrer tous les parens du mort. Sylla proſcrivoit des villes entières, faiſoit raſer les unes, démanteler les autres, tuer et vendre les habitans: les mieux traitées furent accablées d'impôts. C'eſt ainſi, qu'il tyranniſa Rome deux ans entiers. Il mourut tranquillement dans ſon lit.

Quelques années après, un certain Opianicus, empoiſonneur de ſes femmes et de ſes proches, corrupteur de la jeu-

 neſſe,

nesse, fabricateur de faux testamens, fut déféré aux juges. Il s'adresse à l'un d'eux nommé Stalénus, et lui remet soixante quatre mille livres, pour lui acheter la moitié des voix. Stalénus tenté de garder toute la somme, travaille à perdre l'accusé; pour cet effet il promet quatre mille livres, de la part de l'accusé, à quinze de ses collègues. Le jour de porter la sentence arrivé, Stalénus dit que l'accusé n'a rien donné. Les juges se croyant joués, condamnent Opianicus par vengeance.

A Venise les nobles sont seigneurs, ils éxigent le titre d'Excellence. Le peuple est esclave. Aucun bourgeois n'ose se montrer dans la place de St. Marc, à *l'heure* que la noblesse s'y promène. C'est un crime capital et puni de mort, que de parler du gouvernement, et d'y trouver à redire. A côté de la salle du sénat, est une chambre remplie de fusils chargés; à côté du palais il y a une garde de soldats, et une galère armée commande la place, pour prévenir les révoltes du peuple.

En Pologne la noblesse est souveraine, et le peuple esclave. Un seigneur tue un homme, et paye un quart d'écu de dédommagement.

Les querelles entre le peuple et le magistrat, ont plus d'une fois troublé le repos de Genève, et réduit la ville à deux doigts de sa perte.

Un

Un Allemand logé en Hollande, dans la maison d'un cordonnier, vit que son hôte payoit à l'état environ trois cens florins de droits par an. Aparemment sans compter l'accise.

Quelle que soit la forme du gouvernement, il faut des magistrats, et ces magistrats peuvent abuser de leur pouvoir. Dans la monarchie, on ne craint que les vices du monarque; dans la république, on craint ceux de tous les magistrats, et du peuple.

La république est toujours moins active, et moins puissante que la monarchie. Quand Rome étoit dans un danger extrême, elle créoit un dictateur, c. a d. un monarque, qui la délivroit promptement. Les républiques perdent ordinairement en délibérations et en querelles, le tems où elles devroient agir, et le mal est fait avant qu'on soit décidé sur les précautions.

Le gouvernement le plus imparfait, est beaucoup meilleur que l'anarchie. Le peuple juif fut quelques quatre cens ans, depuis Josué jusqu'à Saül, sans gouvernement, et sans police générale. Aussi les plus petits peuples voisins, qui l'attaquoient, le réduisoient à l'extrémité, jusqu'à ce que quelque homme entreprenant, prit le gouvernement en main; alors l'ennemi étoit ordinairement repoussé. Les villes se faisoient mutuellement la guerre, et le peuple se détruisoit lui-même.

Les Groenlandois ne connoissent aucune police. Ils n'en ont pas besoin. Ils n'ont aucune possession, point d'agriculture, point d'ennemis, ni de voisins. Les peuplades de l'Amérique ont des chefs pour la guerre. Les petits rois d'Afrique et des Indes, traitent leurs sujets, comme des troupeaux de bêtes.

Chap. IX.

Avantages et inconvéniens de la Société.

C'est à la société que nous devons notre repos, notre sureté, les arts, les sciences, les métiers; c'est d'elle que nous tenons le langage, et l'usage de la raison. L'homme isolé ne différeroit guères des animaux, que par la forme. Il feroit sans contredit absolument libre, c. à d. que rien ne le gèneroit, que personne ne le contrediroit, et qu'aucune loi ne sauroit lui rien préscrire ou défendre. Ce qui pourroit l'embarrasser, ce seroient les arbres des forêts, les marais bourbeux, le besoin, et les bêtes féroces. Ou plutôt il n'auroit aucune liberté, parce qu'il manqueroit de l'usage de la raison.

La société est donc très avantageuse pour l'homme, elle le forme; mais elle a aussi ses inconvéniens. Elle restreint notre liberté. Toute société, ne fût-elle que

de deux personnes, avec une liberté entière, est impossible; des milliers la gènent, nécessairement bien davantage. Nous avons déja parlé des loix, du gouvernement; il faut encore dire un mot de la gène, que nous impose chaque homme, avec qui nous vivons.

Chaque homme a son caractère, ses idées, ses gouts, différens de tout autre. Cela rendroit l'accord, même entre deux personnes, impossible, et à bien plus forte raison, entre un grand nombre, si l'on ne se gènoit et se contraignoit de part et d'autre. On a tous les jours à faire à tant de gens, dont l'un veut blanc, et l'autre noir; l'un est vif et gai, l'autre lent et froid; l'un est triste; un autre a de l'humeur; encore un autre est sérieux et grave. L'un trouve plaisir à la conversation, un autre préfère le jeu, et un troisiéme la promenade. Ce seroit un choc, une collision infinie, si chacun s'obstinoit à son sens. Ainsi personne ne garde, ne soutient, et surtout ne montre son caractère particulier; et cherche à se conformer au ton général. On ne dit pas crûment son avis, on ne soutient pas son sentiment, on n'exprime pas ses passions, on ne déclare pas nettement aux gens, ce qu'on pense d'eux. La contradiction, le reproche, certains avis désagréables, ne paroissent pas sous leur forme naturelle, de peur de choquer; mais ils ont trouvé

des expreſſions adoucies, qu'il faut ſavoir ſ'expliquer, pour les entendre. Je vous demande pardon, ſignifie: non; cela n'eſt pas vrai. Vous raillez, ſignifie: vous mentez. On ne dit pas aux gens: Vous m'ennuyez, retirez-vous; mais on laiſſe tomber la converſation, on regarde la montre.

Ce n'eſt pas aſſés de ne point choquer, on veut plaire et témoigner de l'affection. Les peuples ſimples, les gens groſſiers ne témoignent que celle qu'ils ſentent, et n'éxigent que celle qu'on leur porte. La partie rafinée des peuples policés en témoigne, et en éxige partout. On a donc inventé un jargon circulaire *et uniforme* d'affection, de reſpect, d'*humilité*. On demande des nouvelles de la ſanté, on a eu l'honneur de voir Monſieur, de lui parler; on eſt le ſerviteur, le très humble ſerviteur, on baiſe les mains, on rend graces, on fait préſenter des reſpects: on nomme les gens: Vous; comme ſ'ils étoient pluſieurs. Les rois diſent: Nous; c'eſt qu'ils parloient autrefois en leur nom, et au nom de leur conſeil. On ſe ſert de ce langage entre égaux, avec ceux qu'on aime, et avec les inférieurs, envers ceux qu'on reſpecte et ceux qu'on mépriſe. On fait à tous les mêmes révérences, on les reçoit avec le même empreſſement. C'eſt partout la même choſe.

Cette

Cette contrainte dans les difcours, ces formulaires, ce vernis, en un mot, eft, ce qu'on appelle la politeffe, qu'on pourroit définir, l'art de reffembler à tout le monde. Auffi les philofophes prétendent que pour connoitre l'homme, et le caractère des peuples, ce n'eft pas aux gens polis qu'il faut f'arrêter, qu'à Paris, à Londres et à Berlin, ce font les mêmes hommes; mais que c'eft le peuple, c. à d. les gens fans éducation et fans politeffe, qu'il faut étudier.

Cette politeffe eft fort agréable, on aime à voir des gens gais, contens, prévenans, ferviables, qui nous eftiment, ou qui le paroiffent. Mais elle nous empêche de connoitre les vrais fentimens des gens, et la vérité de leurs proteftations. On ne fait fur qui compter, parce que tous tiennent le même langage. Les gens de bonne foi, fans expérience, fe trompent en comptant fur de fauffes proteftations; les autres fe trompent, en ne fe fiant pas à celles qui font vrayes. C'eft d'ailleurs, pour un homme vrai, un affés grand embarras, que de tenir un langage flatteur, là où il penfe le contraire.

Il a déja été dit, que fi la fociété nous raproche des hommes, qui nous fervent, elle nous raproche auffi des méchans. Il en eft de même, de ceux qui nous plaifent et nous déplaifent. On eft obligé de lier

lier et d'entretenir commerce avec bien des gens, dont les moeurs, le caractère, l'esprit nous sont très désagréables; des médisans, des malins, des stupides, des ignorans. Il faut pourtant vivre et s'arranger avec eux, et on n'oseroit leur laisser voir ce qu'on en pense.

On n'ose pas non plus toujours dire sa pensée sur mille choses, quand même on auroit la vérité de son côté. On trouve partout des personnes, imbues de faux préjugés, qu'on ne feroit qu'aigrir, en voulant les instruire. Il y avoit un tems où l'on nommoit Athée celui qui doutoit des revenans et de la magie; et où l'on mit en prison un philosophe, qui disoit que c'est la terre qui tourne et non le soleil. De nos jours, on crie à l'irreligion contre ceux qui veulent introduire de nouveaux cantiques dans l'église.

CHAP. X.

Inégalité des biens.

Un grand mal en apparence, dans la société, c'est l'inégalité des biens. Les uns possèdent un million, et mille autres n'ont pas un écu. L'un a des villages, des villes, des provinces entières, un autre n'a pas un pouce de terre. Les riches ont de gros revenus, et jouïssent des délices de la vie sans travail; et des millions d'hommes

ont

ont à peine le pain au jour la journée, malgré un travail pénible et assidu. C'est le cas de presque tous les artisans, laboureurs, journaliers, en un mot de tous ceux, dont le travail est le plus nécessaire à la société. Les artistes, ceux qui ne travaillent que pour le luxe, ont un gain plus considérable; mais ce gain est casuel, sujet au caprices de la mode, et puis il leur faut exceller dans leur art; les moins habiles sont misérables, parce que ces choses n'étant que pour le plaisir, on y recherche la perfection. Les premiers au contraire, sont assurés de leur petit revenu. Ceux qui ont des charges, ont ordinairement un revenu considérable, en comparaison de la première classe. Mais ils y parviennent tard, après de longues études, après des services de plusieurs années sans aucun salaire, ou avec un salaire très modique. Le soldat n'a de poste avantageux, qu'après vingt ou trente années, lorsqu'il est chargé de dettes, ou que son patrimoine est épuisé. Tous ces gens, élevés avec gout, ce qui leur est nécessaire; obligés à la frequentation des gens de gout, sont contrains de vivre dans une sorte de luxe très dispendieux. Le capitaine, le conseiller d'une cour de justice, ne peut pas se loger, se meubler, manger, s'habiller lui, sa femme et ses enfans et élever ces derniers, comme son tailleur, ou son fendeur de bois; et avec vingt fois plus de revenus, il a peut-être le double

de

de foucis. D'ailleurs toutes les charges de l'état sont très médiocrement payées, et celui qui n'a d'autre revenu, ne peut pas vivre d'une manière convenable à son état. Le gouvernement en use ainsi, pour ménager le peuple, qui seroit obligé de payer de plus gros impôts, si les personnes qui le servent, avoient un plus riche salaire. Après cette classe vient celle des marchands. Il y en a d'une grande opulence, et il n'y a personne, dont la fortune soit plus exposée aux hazards. Enfin ceux dont la fortune paroit la plus brillante, ce sont les grands. Ils possèdent des terres et des revenus immenses. Mais ils sont fort souvent chargés de dettes équivalentes. C'est que l'état, dans lequel l'usage les oblige de vivre, et qu'ils outrent fort souvent, absorbe leurs revenus et au delà. En plusieurs pays, ces seigneurs terriens sont regardés comme les possesseurs absolus des biens et des personnes de ceux, qu'ils nomment leurs sujets. et les paysans sont serfs, c. à d. à peu près esclaves. Cette servitude est anéantie par les loix, en plusieurs contrées.

L'acquisition des richesses se fait par l'industrie, le commerce: la maison de Médicis en est un exemple. C'etoit une famille de négocians, qui s'enrichit au point, que les princes recherchèrent son alliance, et qu'elle fut élevée à la dignité ducale. Certains hazards prétendus heureux,

reux, dont j'ai déja parlé, la fourberie, le pillage des ennemis, font auffi des fources de richeffes. On fait quelquefois fortune, en rendant au prince des fervices fignalés, qu'il récompenfe par des dons. Des héritages accumulés font de grandes fortunes.

Ces grandes fortunes durent ordinairement peu, parce que la plûpart des poffesfeurs en abufent, ou parce qu'elles s'affoibliffent en fe partageant entre les héritiers. Il y a des pays, où l'ainé hérite la fortune et le rang du père, les cadets n'y ont qu'une petite part, et tombent dans un rang plus bas. Tel étoit l'ufage du tems des patriarches, et tel il eft encore aujourd'hui entre les grandes familles d'Angleterre. Ailleurs les biens fe partagent par portions égales entre les héritiers, excepté ce qu'on appelle les fiefs. Les princes mêmes fuivoient cet ufage, il y a quelques deux cens ans.

Cette inégalité des biens eft inévitable. Il eft clair, que l'homme actif et induftrieux doit gagner plus que l'homme lent et ftupide, et que le fage éconnome doit faire plus d'épargnes, que l'étourdi diffipateur. Ceux qui font à la tête du gouvernement, ayant en main les moyens d'acquérir des richeffes, en profitent. Dans la guerre le vainqueur gagne, et le vaincu perd. Celui qui a rendu de grands fervices à l'état ou au prince, doit naturelle-

ment

ment recevoir des récompenses. Cette richesse donne du lustre à la société, occupe des mains, qui ne travaillent que pour le luxe, et qui demeureroient oisives, dans une distribution égale. Elle donne à quelques familles le loisir de s'appliquer aux sciences, nécessaires à la conduite de l'état, à l'instruction du peuple et à sa santé. Elle donne naissance au bon gout, à la politesse, à la douceur des moeurs et de la vie.

Il n'est pas facile de s'enrichir. Cela est tout simple. On ne peut acquérir des richesses qu'aux dépens des autres, et chacun tâche d'en attraper le plus qu'il peut. Ainsi celui qui court la fortune, *heurte* tous les autres; les possesseurs *arrêtent* sa course, et les coureurs le poussent hors du chemin. Ce n'est guères que dans des pays barbares, mal policés, qu'on peut faire une fortune rapide par une industrie nouvelle. Mais chés un peuple cultivé, où l'industrie est commune, où les loix assurent à chacun ses possessions, les richesses demeurent à leurs possesseurs, s'ils ne les perdent par leur faute; et les acquisitions se partagent.

Les vrais riches ont de grands avantages. Ils sont éxempts des soucis qui tourmentent souvent les pauvres et les médiocres gens; ils ne sont pas condamnés à un travail dur et opiniâtre; il leur reste du loisir, pour cultiver leur esprit, pour acqué-

rir

rir des connoiſſances agréables et utiles; et pour jouïr des plaiſirs de la vie, qu'ils ſont en état de ſe procurer. Leur logis, leur ameublement ſont élégans et commodes, leur table eſt bien ſervie. Ils peuvent faire des entrepriſes utiles au public, et aſſiſter les pauvres. Mais il y a peu de riches qui tirent de leur fortune tous ces avantages. Les uns accumulent ſans fin et ſans ceſſe, ſans jouïr. D'autres abuſent de leurs richeſſes, pour ſe plonger dans un luxe et un jeu ruineux, dans la débauche, dans la pareſſe. Il eſt aſſés rare qu'un jeune homme riche s'applique auſſi ſérieuſement qu'il faudroit, pour cultiver ſolidement ſon eſprit, ou qu'il entreprenne un travail règlé; car l'homme ne travaille guères règlément, qu'autant qu'il y eſt obligé par le devoir ou le beſoin. Un tel n'évite point l'ennui et la langueur, malgré la variété des plaiſirs. Tel riche a plus de ſoucis et d'inquiétudes que maint pauvre. Un ſeigneur ſe plaindra amèrement d'une grêle, qui a gâté une partie de ſes grains. Un rentier eſt inquiet, quand ſes revenus ne rentrent pas à l'heure marquée, et celui qui poſſède vingt mille louïs, deplore une perte de cent francs. Les riches ſont ordinairement délicats, foibles, valétudinaires, tandis que le pauvre eſt ſain et vigoureux. Le riche eſt auſſi plus expoſé que le pauvre. Celui-ci ne peut guères ſouffrir, que dans ſa perſonne;

mais on peut blesser le riche en sa personne, et en chaque partie de ses possessions. Le pauvre ne craint le feu que pour sa cabane; le seigneur le craint pour sa maison, et pour toutes les maisons de ses terres. Le journalier ne peut souffrir que là où il est; le négociant d'Amsterdam souffre à Ceylon, et celui de Londres à Madras et aux Caraïbes.

Le contentement, la tranquilité, le bonheur, ne dépendent nullement du *plus* ou du moins de fortune. Le riche peut être content, et le pauvre peut l'être aussi. Un prêtre apellé chés un malade, le trouva couché sur quelques brins de paille, et couvert de baillons. Aucun meuble dans la chambre; on avoit vendu le peu qu'*il en* avoit, pour lui procurer quelque *soulagement*. Une hache et une scie étoient tout son bien. Bénissez Dieu, lui dit le prêtre, en voyant cette extrême pauvreté; bénissez Dieu de ce qu'il vous délivre de votre misère. Misère, reprit le malade; vous vous trompez, mon révérend. J'ai toujours été content de mon état. Ces outils me donnoient du pain, et j'ai toujours joui de la santé; si j'en reviens, ce dont je doute, je louerai Dieu de m'avoir rendu la santé. Mais, dit le prêtre, il faut pourtant vous résoudre à mourir, puisque telle est la volonté de Dieu. Sans doute, répondit le malade, d'un air assuré, il nous faut tous mourir: je bénis Dieu qui me rappelle à lui. En disant ces mots, il expira.

Chap. XI.

Inégalité des conditions.

L'inégalité des conditions eſt auſſi grande que celle des biens. On diſtingue entre la roture et la nobleſſe, mais il y a beaucoup de ſousdiſtinctions. Le payſan, le journalier, le marchand, le conſeiller au tribunal, apartiennent à la roture, c. à d. qu'ils ne ſont pas nobles; mais il y a autant de diſtance entre eux, qu'entre les derniers et la plus grande nobleſſe. Le pauvre gentilhomme campagnard eſt noble, auſſi bien que le miniſtre d'état; mais la diſtance eſt grande entre les deux. En général les conditions ſe croiſent beaucoup, et il eſt peut-être impoſſible, d'aſſigner des diſtinctions bien nettes.

Ce qui différencie les conditions, c'eſt premièrement la naiſſance, ou la nobleſſe. Celle-ci ſe diſtingue par quelques déterminations du nom et par ſon ſceau. Ses avantages conſiſtent, à pouvoir parvenir aux grandes charges de l'état, au généralat, au miniſtère; à pouvoir poſſéder des terres conſidérables, et de grands bénéfices. Mais elle ne peut éxercer aucun art, ni faire le commerce, ſans déroger, afin que la roture ne ſoit pas dépouillée, et afin de l'obliger à ſ'appliquer aux connoiſſances néceſſaires au ſervice de l'état. La nobleſſe

SECTION XI.

Grandeur de l'homme.

Chap. I.

Son pouvoir.

L'homme paroît foible et petit, cinq ou six pieds bornent sa hauteur; et sa force, comparée à celle du cheval, du boeuf, de l'éléphant, n'est rien. Cependant il a un grand pouvoir, qui mérite que nous nous y arrêtions.

C'est un fait constaté, que la terre abandonnée à elle-même, se couvre de forêts immenses et impénétrables, de marais impraticables, de plantes parasites et de bêtes féroces. Telle étoit notre Germanie, lors de la barbarie de ses habitans; telle étoit l'Amérique, lorsqu'elle fut découverte; telle est encore la Finlande, faute de cultivateurs. Telles seroient nos contrées, sans l'industrie de nos pères. Il faudroit nous frayer, la hache a la main, un passage au travers des buissons et des ronces, si nous voulions faire quelques lieues de chemin. Les rivières, sans lit marqué, sans rivages, inonderoient encore les terres, produiroient des marais bourbeux et empestés, corromproient l'air, glaceroient

nos

nos climats, et feroient sans cesse monter des vapeurs epaisses, qui nous cacheroient le soleil. Tout a changé; et comment?

On a coupé, brulé ces forêts immenses, et on les a resserrées dans les bornes de nos besoins. On a ouvert aux fleuves un libre passage, et arrêté leurs inondations par des chaussées. Les marais se sont déchargés de leurs eaux croupissantes dans des canaux creusés de la main des hommes. La terre nettoyée, séchée, a pu recevoir la chaleur du soleil, le climat s'est adouci, et le ciel est devenu plus serain.

A mesure qu'on détruisoit leurs repaires, les bêtes féroces ont pris la fuite, et ont cherché des endroits écartés, ou ceux où la barbarie leur laisse un asyle à côté des demeures humaines.

Ces terres nettoyées sont devenues l'habitation et la source des richesses de l'homme, qui sont encore son ouvrage. Sans lui les campagnes ne produiroient qu'une herbe inutile, et nourriroient tout au plus quelques troupeaux. Les grains, les productions excellentes de toute espéce, qui couvrent la campagne, sont le fruit de son travail. Le grain ne croit pas naturellement; abandonné à lui-même, il dégénère en herbe. La culture rend la terre plus fertile, et toutes les plantes plus fécondes.

En aprochant des habitations, nous apercevons des jardins, cultivés avec plus d'art et de soins. Ici se trouvent des plantes, qui, comme le chou, ont entièrement changé de nature sous la main de l'homme, ensorte qu'on ne reconnoit plus leur origine. On y voit réunies les productions de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. L'art sait conduire à maturité des fruits, qui demandent une chaleur supérieure à celle de nos climats.

Les fruits, du moins pour la plûpart, ne sont pas de simples dons de la nature. Presque tous les arbres de nos jardins seroient stériles, ou ne produiroient que des fruits sauvages et imparfaits, si on *les abandonnoit* à la nature. Il faut que *l'homme* les transplante, les greffe, les nettoye du bois mort ou superflu, et des chenilles qui les dévorent, pour en obtenir ces fruits excellens. Toutes les productions de la nature acquièrent par l'art un nouveau degré de perfection. Il en est de même des fleurs; les soins et l'industrie humaines en varient les nuances, en relèvent l'éclat. Donnez un arbre de certaine espéce à un jardinier, ordonnez s'il doit ramper contre terre, ou s'élancer en l'air; s'il doit se couronner de branches vigoureuses, ou étendre des rameaux souples et délicats. L'arbre docile à la main du jardinier, prendra la forme que vous voudrez; le groseiller, le rosier pousseront une haute tige; le

frêne,

frêne, le pommier tapisseront le pied de vos murailles. Même les fruits mûriront sous les glaces de l'hiver.

Entrons dans l'habitation voisine. Ce sont des cabanes, dont le bois, le chaume et la terre font tous les fraix. Mais qui peut méconnoitre ici l'art humain? On admire, et avec raison, les peuplades de castors, sur les rives du Mississipi. On les prendroit de loin pour des demeures de l'homme. Mais sans chicaner sur l'éxactitude des récits du voyageur étonné; quelle différence entre ces bâtimens et les cabanes, que nous avons sous les yeux! L'ordonnance des piéces, bien plus multipliées que dans les autres, le toit, la charpente bien liée, les vitres, les portes, les poeles, les cheminées, les étages posés les uns sur les autres, les degrés, tout annonce l'art humain, et distingue fort ces bâtimens des autres.

Mais ce n'est rien au prix d'une grande ville. Un bon pavé rend le chemin ferme, tandis que la terre, détrempée par les pluies et les neiges, permet à peine d'avancer. De grandes maisons, des palais, offrent un coup d'oeil magnifique. Remarquez la hardiesse de ces masses élevées à une hauteur considérable, de ces étages posés les uns sur les autres, et qui sont aussi solides que s'ils reposoient sur la terre. Mais les temples surtout méritent

notre attention. Voyez ces voûtes; ce ſont des pierres qui paroiſſent ſuspendues; l'art humain a ſu les affermir là haut, de manière qu'elles ſont inébranlables. Au deſſus d'elles ſ'éleve la tour, qui touche aux nues, et qui eſt faite et ornée de maſſes énormes. Meſurez en la hauteur, et comparez lui la taille de l'homme, qui les a bâties. Un ouvrier ſuspendu en l'air y travaille; à peine peut-on le voir. Eh bien, ce ſont de petits hommes comme celui-là, qui ont érigé cet immenſe monument. Mais voici quelque choſe de plus grand encore. Dans cette tour ſont ſuspendues des maſſes énormes de métal. On trouve à Vienne une cloche, peſant *trois* cent cinquante quatre quintaux, *ſans le* battant, qui ſeul en a treize. Six grandes voitures bien attellées ne traineroient pas ce fardeau. Le battant ſeul eſt la charge de quatre hommes vigoureux, et cent hommes remueroient à peine la cloche. Faites attention à la manière dont elle repoſe. Elle n'eſt pas apuiée ſur un fondement, ſur des pillaſtres de maçonnerie; elle eſt ſuspendue. Quelle axe lui faut-il? quelle force peut la ſoutenir? Penſez qu'elle n'eſt point à terre. Ces maſſes ſont à deux cens pieds d'élévation. Quoi, poſent-elles ſur un rocher? non, ſur un bâtiment, ouvrage de la main de l'homme. Et qui les a élevées à cette hauteur? Que peut ici l'éléphant avec ſa taille, ſa force,

ſa

sa puiſſante trompe? il eſt beaucoup trop foible et trop petit. C'eſt l'homme qui l'a fait. Mais que vois-je! Ce poids immenſe s'ébranle. Cette tour, cette charpente vont être renverſées, écraſées. Point du tout, ne craignez rien. Le mouvement ne fait encore que commencer; attendez. Voyez-vous le balancement devenir toujours plus fort? Le voilà au plus haut point. Cette maſſe vole, et la tour eſt immobile comme un rocher. C'eſt l'homme qui a fait cela.

Entrons dans les maiſons. L'homme y eſt à couvert de la tempête, il n'y reſſent ni le froid de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Il a ſu mettre des bornes au vent, aux glaces et aux rayons du ſoleil, et leur défendre de le toucher. Il admet la lumière, et la modère à ſon gré. Une douce chaleur remplit ſa chambre; c'eſt qu'il y entretient du feu, après avoir mis des entraves à ſa force nuiſible, à ſon éclat éblouïſſant et à ſa fumée étouffante. Le voilà au milieu des élémens, et des puiſſances de la nature, les modérant de ſorte, qu'il jouït de leurs influences bienfaiſantes, ſans craindre leur violence. Il ne leur laiſſe que la force de le ſervir. Dehors la tempête fracaſſe et renverſe, les pluies inondent, la grêle abat, le froid tue. Ici le calme régne, l'homme eſt tranquile, toute cette agitation ne le touche pas, c'eſt un ſpectacle qui l'amuſe.

La

La ſaiſon eſt avancée, la neige couvre les champs, les arbres ſont dépouillés de toutes leurs richeſſes, les petits oiſeaux tombent mort de froid, le loup ne trouve plus de pâture. L'homme ne craint pas la diſette; d'amples magazins lui aſſurent la ſubſiſtance.

La nuit a ramené le ſilence, tout repoſe. Sur les ſombres nuages qui couvrent le ciel j'aperçois une lueur funeſte, qui annonce un incendie. Le feu échapé de ſes entraves, par l'imprudence de quelque négligent, menace la ville enſévelie dans le ſommeil. Les flammes ſ'élancent de tous côtés. Je tremble. Attendez quelques momens. Entendez - vous ces ſignaux? Bientôt vous verrez accourir le ſecours. Le voilà; l'induſtrie l'a préparé, l'ordre y préſide ſous la protection des loix. Voilà déja les habitans ſauvés, les voiſins garantis; la violence du feu ſ'apaiſe, le danger eſt paſſé.

Le ſoleil ſe lève, et les rues de la ville m'offrent de nouveaux ſpectacles. Je vois transporter des fardeaux, des hommes aller avec viteſſe d'un quartier à l'autre. Les rues ſont couvertes de boue, la pluie et le froid tranſiſſent les paſſans. Ceux-ci font leur chemin à ſec, à l'aiſe, rien ne les touche, des machines ingénieuſes les garantiſſent. Voyez ces énormes voitures; on chargeroit vingt hommes de leur far-

deau;

deau; quel art dans leur conſtruction. Mais comment mouvoir cette maſſe? Les roues la portent, et l'égalité de leurs rais facilite leurs mouvemens. Ce ſont des animaux qui font tous les fraix du travail; l'homme n'a que la peine de voir, ſi ſes ordres ſ'éxécutent ponctuellement.

Ici ſe préſente un nouveau ſujet d'attention. Cette peſante voiture eſt trainée par des chevaux vigoureux. Ces fiers animaux ſont infiniment plus forts que l'homme, un coup de leur pied l'étend mort par terre, et je vois un enfant tenir les rènes, et en conduire pluſieurs. Il eſt vrai que l'auteur de la nature, voulant favoriſer l'homme, lui a imprimé un caractère d'autorité, qui le fait reſpecter de la plûpart des animaux. Il eſt vrai que le cheval a de la docilité, de la reconnoiſſance pour la main qui le ſoigne. Mais il n'eſt pas tel d'abord. Conſidérez un cheval indomté, voyez comme il eſt indocile et revêche. Une force ſupérieure à la ſienne, l'art humain, réduit cette pétulance. Jamais le cheval n'a réſiſté à l'homme.

Voici des animaux moins dociles et plus puiſſans. Voyez ce taureau armé de cornes redoutables. Quand l'homme voudra, il l'atellera à la charue, ou le mènera à la boucherie. Il ſuit ſon conducteur, dites-vous. N'en avez-vous jamais vû faire tous leurs efforts pour échaper?

Jamais

Jamais un feul a-t-il pu fe fouftraire au pouvoir de l'homme? Il lui donne un peu plus de peine; voilà tout.

Une autre efpéce d'animaux mérite que nous nous y arrêtions. Légers, intelligens, redoutables, ne connoiffent pas la crainte. Ils f'élancent fur tout animal, ils ne redoutent, ni le pied du cheval, ni la corne du taureau, ni la défenfe du fanglier, ni la gueule du loup, ni même la terrible griffe du lion. Ils refpectent l'homme, lui obéiffent, attendent fes ordres et les éxécutent avec une promte éxactitude; ils f'attachent à lui, le flattent, fe foumettent à fes châtimens, fupportent *fes* duretés, et fe montrent fenfib*les à fes* careffes. Le chaffeur f'en fie à fon chien. Celui-ci cherche le gibier dans les buiffons, l'arrête, le pouffe, va prendre la bête abattue, au travers des marais et des eaux. En voilà toute une troupe affamée, la gueule béante, attendant une curée qu'ils méritent; l'homme les retient, et ils n'ofent aprocher, avant qu'il leur en donne le fignal. Le berger fe couche fous un arbre, fon chien garde le troupeau, et empêche de fe ruer fur les blés. Le chien garde la maifon; il veille et fon maitre dort.

Tout cela vous paroit peu de chofe; en effet cet empire eft facile. Voyons donc des animaux plus redoutables. Lequel

quel voulez-vous, l'ours, le lion, le tigre, l'éléphant, le crocodile, l'hippopotame? car pour le loup, le renard, le linx, vous ne vous y arrêterez pas. Voyons donc ce que fera l'homme contre ces redoutables antagonistes.

Remarquez premièrement, que ces bêtes se tiennent éloignées des contrées, où l'homme habite, et où régne l'ordre et la police. Les loups peuplent les Pyrénées, et infestent la Pologne de concert avec les ours: ils entrent dans les villages, et viennent enlever le bétail. Ces animaux ne nous sont connus que par les descriptions de l'histoire naturelle, quoiqu'ils aient abondé dans nos climats, au tems qu'ils étoient encore barbares. L'homme peut donc les éloigner, les extirper, quand il veut en prendre la peine. On raconte que les lions de Barca et d'Arabie attaquent des caravanes entières. N'ayant pas apris à connoitre la puissance de l'homme, ils la bravent. Mais les lions de Barbarie fuient devant lui, dit-on, et se laissent arracher leur proie.

Arrêtons nous un moment; j'entends une musique barbare, la foule l'environne. J'aperçois un homme, qui tient un animal à la chaine, et le fait mouvoir au son de ce baroque instrument. Il veut amuser la populace et gagner quelques piéces de monnoye. Je suis pénétré de voir que

l'homme

l'homme s'avilisse à figurer ainsi avec une bête, pour un misérable gain. Ne pourroit-il trouver dans un travail honnête, et digne de lui, un pain plus assuré? Mais une autre idée me frappe. Cet animal, c'est un ours; terrible par sa force, ses griffes et ses dents, comment a-t-il pu tomber entre les mains de l'homme, recevoir un anneau dans ses narines, et une muselière autour de sa gueule; comment suit-il l'homme qui tient sa chaine; ainsi que feroit un chien docile? Comment cette lourde masse a-t-elle pu se redresser, et faire ces mouvemens? Il gronde, c'est malgré lui qu'il les éxécute; comment a-t-on pu l'y contraindre? Il est étonnant que *la force*, la pesanteur et la férocité de *cet animal*, n'aie pu le garantir de ce rôle ridicule, et contraire à toutes ses dispositions naturelles. Peu s'en faut que ce misérable et qui le mène, ne me paroisse un être respectable.

Et le lion, et le tigre, le plus féroce des animaux; ne les avons-nous pas vu dans une cage? n'ont-ils pas servi plus d'une fois de spectacle au peuple? Et cependant le tigre s'abreuve de sang, il quitte la proie qu'il vient d'abbattre, pour en déchirer une nouvelle qui se présente; aucune ne lui échape, la légèreté du cerf ne peut le sauver. Sa force est extrême, il entraine un boeuf, sans que ce fardeau rallen-

rallentiſſe ſa courſe. Mais ſa force, ſa viteſſe, ſa férocité ne le garantiſſent pas de l'empire de l'homme.

Aux rivages de l'océan, et dans les fleuves de l'Afrique ſe trouvent des monſtres encore plus redoutables. Le crocodile engloutit de grands animaux, et l'homme même qui n'eſt pas ſur ſes gardes. L'hippopotame ſoulève une barque ſur ſon dos, et la renverſe. Ses dents briſent, écraſent tout, emportent des piéces d'un canot, et le font couler à fond. Couverts l'un et l'autre d'une peau impénétrable, ils ne craignent point l'arme à feu; la bale réjaillit ſans les bleſſer. Vaines défenſes! l'homme les prend et les tue.

Un nouveau monſtre ſe préſente; trois fois plus haut que l'homme, il a une main, avec laquelle il arrache des arbres, et lance de groſſes pierres, de ſon pas il atteint le cheval à la courſe. Armé de défenſes énormes, il perce les murailles, renverſe les haies, foule aux pieds les cabanes; rien ne l'arrête, rien ne lui réſiſte. Il ne connoit ni ne craint l'homme; la bale eſt ſans force contre lui. Mais quoi? je vois un bâtiment ſur ſon dos, un homme aſſis ſur ſon cou le dirige avec une baguette. Seroit-ce un de ces animaux dociles, qui naiſſent dans la maiſon de l'homme, et qui ſe plaiſent à le ſervir? Non, c'eſt un habitant des forêts, une bête ſauvage. Il

faut le prendre, il faut dompter sa fureur, il faut l'accoutumer au joug. On le prend sans doute dans le tems de sa foiblesse? Tout au contraire; c'est dans le tems de sa plus grande force, que l'homme le prend, le domte, et se l'assujettit. Voyez le porter des fardeaux, trainer un char, servir son maître.

Le tigre et le lion déchirent, le crocodile engloutit, l'éléphant foule aux pieds; mais aucun ne s'assujettit les animaux, ne les domte, ne s'en fait servir. L'homme se montre grand à deux égards; il nourrit les animaux, il en favorise la multiplication, il les protège contre les inclémences de la nature, et contre les bêtes *féroces*. D'un autre côté, il sait les employer *à son* service. Son domaine se fonde sur les bienfaits et la sagesse.

Il est certain, que sans les soins de l'homme, la plûpart des espéces d'animaux seroient beaucoup moins nombreuses. On ne trouve aucune brebis sauvage sur toute la terre. C'est un animal stupide et sans armes, qui ne peut se défendre, et qui ne sait pas même fuir. Il est donc la proie de toutes les bêtes féroces. Il est très sensible à l'inclémence de l'air, le froid l'engourdit et le tue, la tempête l'étourdit et le pousse dans les eaux. De là on conclut, que sans l'homme il n'y auroit pas une brebis sur la terre, et que sa conservation

est

eſt l'ouvrage de l'homme; et on les compte par millions. Les bêtes ſauvages ſont expoſées à la faim, mais celles que l'homme protège, trouvent par ſes ſoins une ſubſiſtance aſſurée. Il fait des magazins pour le cheval, le boeuf, la brebis, pour tous les animaux domeſtiques, et même pour les bêtes ſauvages. Il donne aux premiers des retraites dans l'arrière ſaiſon; il fait la guerre aux bêtes féroces, et les troupeaux paiſſent en ſureté, et les bêtes ſauvages n'ont rien à craindre dans leurs bois.

Mais il en éxige auſſi des ſervices. Les unes le nourriſſent, les autres le revêtent, d'autres éxécutent les travaux qu'il leur impoſe. Ce n'eſt pas lui qui fait les ouvrages les plus pénibles, qui transporte les plus lourds fardeaux, qui élève des poids conſidérables à une grande hauteur, qui laboure les champs. Il en donne la charge au cheval, au boeuf et à d'autres animaux. Ces maſſes de pierre, ces cloches, ces poutres épaiſſes, que vous voyez au haut des tours, c'eſt le cheval qui les a élevées, l'homme n'a fait que le conduire. Il éxécute ſes plus étonnans travaux ſans beaucoup de peine, parce qu'il emploie des forces étrangères, qu'il a ſu ſe ſoumettre.

Son pouvoir ſ'étend même ſur le naturel des animaux. J'ai déja dit, qu'il ſait les domter, leur ôter leur férocité natu-

relle. Ce n'eſt pas tout, leur taille, leur couleur, leur chair change ſous ſa main. Le boeuf ſauvage eſt tout différent du boeuf domeſtique; le ſanglier et le pourceau ſont le même animal, à cela près que l'homme a pris ſoin du dernier; et cependant, on a peine à trouver la reſſemblance. Le cheval tel que nous l'avons, n'eſt pas le cheval ſauvage. Tout ce que l'homme manie, porte les livrées de ſa domination.

L'homme poſſède toutes les richeſſes de la nature, et les animaux n'ont que ſon rebut. Tout lui ſert de nourriture. Les animaux ſe partagent entre eux les grains, les fruits, la chair, le *poiſſon*, les herbes. Bien des gens pré*tendent*, que c'eſt de la part de l'homme une uſurpation tyrannique; mais d'autres leur répondent, que l'homme y a des droits légitimes, puisqu'il cultive et fait naitre presque tous les grains et les fruits, et qu'il favoriſe la propagation et la nourriture des animaux. Quoi qu'il en ſoit, il ſ'agit ici de ſon pouvoir et de ſa grandeur, qui ſont bien avérés par la poſſeſſion.

Une foule d'animaux ſe cachent dans la terre; le renard, et quantité d'autres ſe creuſent de profondes demeures; la chèvre ſauvage ſe retire ſur la pointe des rochers; c'eſt auſſi là que pluſieurs animaux font leurs nids. Ceux-ci ne ſeroient-ils pas hors de la portée de l'homme? Point

du

du tout. Ni les creux de la terre, ni les fommets des rochers ne lui font inacceffibles. Ceci n'eft qu'un jeu pour lui. Les oifeaux f'élèvent en l'air, les poiffons fe cachent dans la profondeur des eaux. L'homme ne peut ni voler, ni entrer dans la mer, et cependant les oifeaux et les poiffons ne fauroient fe fouftraire à fa puiffance; il prend les uns et les autres quand il lui plait, et fans beaucoup de peine.

Entre les glaces de l'océan feptentrional habite un monftre énorme, fa longueur égale la hauteur de nos tours, fa gueule eft un gouffre, il fe joue avec les eaux de la mer, et les fait bouillonner; on l'aperçoit de loin. Ni la mer, ni les glaces, ni fon éloignement, ni fa taille prodigieufe n'ont pu étonner et arrêter l'homme; la baleine tombe fous le pouvoir du maître de la terre, nos filles fe parent de fes dépouilles. Quelques hommes defcendent dans une barque légère, un harpon à la main; ils abordent le monftre, l'attaquent, le prennent. Ce n'eft pas un des grands chefs-d'oeuvres de l'art ou du courage humain; c'eft une expédition toute commune, l'ouvrage de fimples matelots, qui en prennent des milliers chaque année.

Ce n'eft pas fur les plantes et les animaux feulement, que f'étend le pouvoir de l'homme. Nous avons déja vu une

 partie

partie de ſon pouvoir ſur la terre. Miniſtre de la providence, image du Créateur, qui rendit la terre, les plantes, les animaux féconds, l'homme change, embellit, fertiliſe la terre, multiplie les eſpéces, les dénature, les rend plus nombreuſes. Il imite en quelque ſorte le Créateur, produit de nouveaux êtres, et donne de nouvelles formes à la matière. Ici il durcit la terre, et en fait des pierres; là il la purifie et la transforme en un criſtal transparent; ailleurs il lui donne toutes ſortes de formes, la durcit au feu, la polit, l'orne de diverſes couleurs. Il polit les marbres et les pierres précieuſes, et leur donne un éclat nouveau. Le bois prend ſous ſa main mille formes différentes.

Voyez-vous quelque reſſemblance entre ces étoffes fortes, ſolides, légères, ornées de mille couleurs différentes, et cette plante chétive, cette toiſon, cette laine qui croit ſur un arbre, cette filaſſe d'une chenille? C'eſt pourtant de ces matériaux que l'art humain fait les étoffes qui nous couvrent et nous parent. Y a-t-il un raport plus marqué entre ce pain et ce grain; entre pluſieurs mêts, que vous avez ſur votre table, et les matériaux dont ils ſont faits. L'animal reçoit de la nature les biens tels qu'elle les lui préſente. L'homme y fait partout des changemens, partout il les perfectionne.

Son

Son influence ſur les métaux eſt encore plus grande. Chacun ſait que la nature a caché cette richeſſe fort avant dans les entrailles de la terre, et l'a recouverte de montagnes et de rochers, comme ſi elle en étoit jalouſe. L'homme penêtre ces abimes, où tous les élémens ſemblent conjurés contre lui. L'air y eſt peſtilentiel; la terre menace de l'enſévelir ſous ſa chute, le ſoleil lui refuſe ſa lumière, un feu ſouterrain ſ'enflamme, les eaux lui en défendent l'entrée. L'homme brave ces menaces, force ces obſtacles, et emporte les richeſſes qu'il cherche. Mais il ne les en tire, que ſous la forme d'un caillou inutile. Les métaux confondus avec la terre et la pierre, doivent en être ſéparés, et demandent d'immenſes travaux. Il faut briſer ces pierres, mettre le métal en fuſion, l'étendre. Quels inſtrumens la nature a-t-elle donnés à l'homme pour cet effet? Voyez ces énormes marteaux, un homme ne peut les ſoulever; quel malheureux ſera condamné à ce travail? Ne vous mettez pas en peine. L'homme qui domine ici comme ailleurs, n'aura que la peine d'obſerver, ſi ſes ordres ſont bien éxécutés. L'eau, des roues, des animaux, des machines de toutes ſortes, ſont chargées de l'éxécution.

Suivez le dans ſes diverſes opérations, ſur les métaux; voyez le plier le fer, le durcir et l'amollir à ſon gré, polir l'or et

 l'ar-

l'argent, les réduire en lingots et en barres, en plaques, en tole, en fils, en feuilles qu'un souffle emporte, les filer, et en faire des tissus, comme si c'étoit de la laine.

Du fonds de la mer il tire une nouvelle richesse, d'une bien moindre valeur, les perles, qui n'ont d'autre prix, que celui de la fantaisie, et dont tout l'usage est de montrer, que les abimes de la mer ne sont pas inaccessibles à l'homme.

Les terres sont partout coupées de grands fleuves, qui paroissent destinés à servir de barrières aux peuples. Bien loin d'arrêter l'homme, ils lui facilitent la communication et le transport. Des ponts ouvrent un chemin commode, des quais et des chaussées arrêtent les eaux dans leur lit, des écluses empêchent leur écoulement trop rapide. Elles portent des fardeaux énormes. Un seul bâteau charge plus que cinquante voitures ne peuvent faire, et transporte à moins de fraix.

Mais cela est peu de chose. Suivons le cours de ce fleuve. Nous voici arrivés à une étendue immense d'eaux, dont on ne voit nulle part le terme; et nous savons que notre vue n'embrasse qu'une petite partie des bords de ce reservoir. Il est plus grand que toutes les terres de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ensemble. Quel spectacle magnifique! Cette grande

grande plaine d'eaux semble une glace polie, que dorent les rayons du soleil. Le vent se lève, il souffle avec violence, il élève les vagues comme des montagnes, la mer se couvre d'écume; le spectateur s'enfuit, il craint que la vague, qui vient se briser sur le rivage, ne l'écrase et ne l'engloutisse. Voici sans doute le terme de la course de l'homme; il n'oseroit franchir cette redoutable barrière. Il n'oseroit? Considérez ces vaisseaux, éxaminez en la structure et la grandeur. Ceux-ci viennent d'un voyage à dix mille lieues d'ici; ils ont aporté les richesses des Indes, que vous voyez débarquer. Ces autres ont été chercher des terres inconnues près des deux pôles; ils ont vogué des mois entiers, sans voir autre chose que la mer, qui les portoit, et le ciel, qui dirigeoit leur course; ils ont bravé les glaces des deux extrémités du globe. Ceux-là que vous voyez charger, sont destinés pour le nouveau monde. Arrêtez vous un moment à calculer leur charge. En voilà un qui porte huit cens tonneaux, c. à d. huit cens charges de quatre mille livres; ce qui est la charge de cinq ou six mille chevaux, ou de douze mille hommes. Et ce n'est pas le plus grand. Il y en a qui portent douze cens tonneaux. Quelle puissance pourra mettre cette masse en mouvement? Il ne lui faudra pas vingt hommes, et il fera peut-être vingt lieues en un jour.

On appelle grand, celui qui éxécute de grandes chofes avec de petits moyens. Jugez fur cette règle de la grandeur de l'homme. Ce petit nombre de matelots, qui vont conduire ce vaiffeau, n'auront guères de peine, pour peu que le voyage foit heureux. Le vent pouffera le vaiffeau au moyen des voiles. Le pilote affis au gouvernail, dirigera la courfe d'un mouvement de fa main. Il n'y a point de chemin tracé fur les mers, on n'y voit ni terres, ni montagnes, qui règlent la courfe. Cette aiguille aimantée fera la guide. Figurez vous maintenant l'homme dans ce vaiffeau, tranquile au milieu des flots, qui le portent, dominant fans travail le *vent* qui enfle fes voiles, interrogeant les *aftres*, fur la route qu'il doit tenir, commandant pour ainfi dire à la mer, aux vents et aux étoiles, et en faifant fes ferviteurs. Voyez le traverfer fans fatigue, en peu de tems, un trajet de mers, que notre imagination ne peut faifir, et emporter avec lui des fardeaux immenfes.

L'homme fait f'affujettir tous les élémens, et on peut dire de lui, ce que la bible dit de Dieu: Il fait des vents fes meffagers, et des flammes fes ferviteurs. Il arrête le vent par des murs, et l'empêche de pénétrer jufqu'à lui; il lui ordonne de pouffer fes vaiffeaux, de mettre fes machines en mouvement; puis il l'enferme et le pouffe avec violence pour atti-

fer

ſer des feux utiles, ou pour animer ſes inſtrumens de muſique, et accompagner ſes chants de réjouïſſance. Le feu, ſi puiſſant, ſi actif, ſi terrible, obéit à ſes ordres; l'homme l'attiſe, le modère, l'allume et l'éteint à ſon gré; il le charge d'amollir et de purifier les métaux, de pétrifier les terres, de criſtaliſer les pierres, de lui donner un nouveau jour dans les ténèbres de la nuit, de renverſer de puiſſans obſtacles, de rompre les rochers. Il le porte pour ainſi dire en ſa main. Voyez cette troupe armée; à la voix du chef le feu part, la foudre éclate, et va porter la mort et la deſtruction au lieu aſſigné. Les anciens racontent, que Jupiter avoit tué Salmonée d'un coup de foudre, en punition de ſon inſolence, parce qu'il avoit oſé imiter le tonnerre, en promenant ſon char ſur un pont d'airain. Que diroient-ils de nos foudres réelles? Quels ſuplices Jupiter auroit-il à inventer? Que diroient ces pieux anciens, ſ'ils nous voyoient attirer la foudre du ciel, et la conduire ſans danger où nous voulons? Ce ſeroit bien alors qu'ils ſ'écrieroient: L'audace humaine ne reſpecte rien!

La Hollande mérite l'attention du ſpectateur. Ses habitans ont arraché à l'océan le terrain qu'ils occupent. La mer eſt réellement plus haute que quelques unes de leur provinces; mais l'homme lui a dit: Tu iras juſques là, et tu ne paſſeras

pas

pas outre. La terre sembloit se refuser dans ces contrées au service de l'homme; des marais impraticables, un sol stérile, un air contagieux; tout paroissoit en défendre l'entrée. Aujourd'hui c'est un jardin délicieux; ce sont des prairies, des canaux, des chemins bordés d'arbres, des villes puissantes, des citoyens riches. C'est l'ouvrage de l'homme.

Mais tournons les yeux d'un autre côté. Voyez ce camp, étudiez en l'ordonnance, la subordination, la justesse des mouvemens qui s'y éxécutent. La matière est ample. Quel ordre dans ces marches! quel silence parmi tant de milliers d'hommes! Un seul est l'ame de cet *immense* corps, et tout s'éxécute avec la *plus exacte* ponctualité. Les voilà qui se mettent en ordre de bataille. Ces chevaux savent aussi bien obéir que les hommes. Il est triste que ce chef-d'oeuvre soit un instrument de destruction.

Aprochons de cette ville, devant laquelle l'armée se campe. Des fossés, des remparts! C'est pour arrêter ces troupes, qui veulent s'en rendre maitres. Qui pourra franchir ces précipices, escalader ces montagnes? Je vois des troupes qui se préparent à les défendre, et des armes de toute espéce, entre lesquelles domine la puissante artillerie. Eh bien, nos guerriers nous assurent, que tous ces obstacles, toutes ces défenses seront impuissantes, et que la ville

ville ſe rendra en quelques jours. En effet, je vois l'armée ennemie avancer par des chemins creuſés en terre, pour ſe mettre à couvert du feu de la ville; et cependant elle abbat ces remparts. Voyez-vous ces tours? Dès que l'aſſiégeant le voudra, elles crouleront. Il n'a pas beſoin d'en aprocher; il a des foudres, qui, ſemblables à celles du ciel, briſent, renverſent, fracaſſent de loin. Dès qu'il le voudra, ces palais ſeront réduits en cendres, ſans qu'il en aproche. Mais il ne le fera pas. Il ne veut que prendre la ville pour affoiblir ſon ennemi; les habitans n'ont rien à craindre.

C'eſt un ſpectacle admirable de voir l'homme aux priſes avec l'homme, et l'art lutter contre l'art, et ſ'efforcer à le rendre inutile. Il n'y a ſur toute la terre aucun antagoniſte digne de l'homme, que l'homme même. Dans tout autre joûte la partie eſt trop inégale, et l'homme ne fait que ſe jouer. Mais d'égal à égal, chacun déploie toutes ſes forces, et le ſpectateur admire.

L'homme aſſis ſur le dos du cheval, et le maniant à ſon gré avec une courroie, l'homme portant le feu et la foudre en ſes mains, abattant à ſes pieds l'oiſeau qui plane dans les airs, frapant le cerf dans ſa rapide courſe, tout cela eſt pour nous un ſpectacle ſi commun, que nous n'y apercevons de la grandeur qu'à force de réflé-

xion.

xion. Mais si nous le voyons pour la première fois! Quand les Espagnols pénétrèrent en Amérique, ces pauvres peuples, qui n'avoient jamais vu, ni nos chevaux, ni nos armes; voyant ces étrangers montés sur des monstres, et ces monstres dociles marcher, s'élancer, s'arrêter avec tant de justesse, et garder leurs rangs; voyant briller l'éclair, et entendant gronder le tonnerre dans la main de ces inconnus; voyant leurs camarades tomber à leurs côtés, et rendre l'ame, sans avoir été visiblement frappés; ils prirent les nouveaux venus pour des Dieux, et jettant leurs armes, ils tombèrent à genoux devant eux.

Nous avons vu les vaisseaux avec étonnement, mais il nous reste un spectacle encore plus grand à considérer. Ces vaisseaux sont tous, comme vous savez, des bâtimens de bois. Il y en a, qui sont destinés à toute autre chose, qu'au commerce. Ils portent des canons. Un canon écraseroit nos maisons, si on vouloit le mettre au second, ou au troisiéme étage, comme ils sont placés dans les vaisseaux. Tel vaisseau porte quarante ou cinquante canons, et n'est encore qu'un vaisseau du second rang. Les grands en portent soixante, quatre-vingts, ou cent, et quelques-uns même jusqu' à cent et vingt, entre lesquels les plus petits sont de six livres de bale, et quelques-uns de soi-

xante.

xante. Un canon comme ces derniers eſt la charge de huit chevaux au moins. Un vaiſſeau de la première grandeur porte environ mille hommes. Il renferme les proviſions pour tout ce monde pour pluſieurs mois, les munitions de guerre, nombre de boulets, et ce qu'il y a de plus terrible, un magazin de poudre dans un bâtiment de bois. Nous tremblons quand nous avons quelques livres de poudre dans nos maiſons. Un vaiſſeau de cette ſorte eſt une petite ville.

Mais quelle eſt ſa deſtination? la guerre; il va combattre au milieu des mers des vaiſſeaux ſemblables à lui. Il affronte l'ennemi, le feu, la poudre, les armes au milieu des vagues, où il ne reſte au vaincu, à celui dont le vaiſſeau prend feu, aucune eſpérance de ſalut. Et comment combat-on? Ce n'eſt pas à l'épée, au piſtolet; c'eſt à coups de canon. Tirez un canon dans nos maiſons les plus ſolides, il y a tout lieu de craindre que la maiſon ne croûle. Eh bien, ici on tire le canon qui eſt dans le vaiſſeau. Quelle hardieſſe! quelle ſolidité de bâtiment! quel art pour les conſtruire, et quelle audace de l'entreprendre! Quelques boulets renverſeroient nos maiſons; un vaiſſeau en reçoit des centaines; perſonne ne peut ſ'enfuir, ſe cacher; le vaiſſeau réſiſte, et traverſe de nouveau les mers après le combat. Cela n'eſt ni bon, ni agréable, mais cela eſt grand.

Jettons

Jettons encore un coup d' oeil fur l' homme. Maitre de la nature, il domine fur les habitans de la terre, ni la force des uns, ni la légèreté des autres, ni les hauteurs de l' air, ni les abimes de la mer, ni les cavernes de la terre, ne peuvent se dérober à sa puissance. Il fait descendre quand il veut l' oiseau de l' air, et tire le poisson de la mer; il domte l' éléphant, il enferme le tigre, il pêche la baleine, il tire les métaux du sein de la terre, les transforme et les façonne à son gré, il multiplie les plantes et les animaux, et leur donne des formes nouvelles, il fertilise la terre, il emploie les animaux à son service, il domine sur les élémens, le feu lui *obéit*, les vagues portent ses fardeaux, *il arrête* la mer et détourne les fleuves, les vents éxécutent ses ordres.

„Tu l' as fait un peu moindre que les „anges, Tu l' as couronné de gloire et „d' honneur, Tu l' as établi dominateur sur „les oeuvres de Tes mains. Tu lui as assu„jetti toutes choses, les brebis et les boeufs, „même les bêtes des champs, les oiseaux „des cieux et les poissons de la mer."

„Puis Dieu dit: Faisons l' homme à „notre image, qui domine sur les oiseaux „des cieux, sur les poissons de la mer et „sur les bêtes des champs. Et Dieu fit „l' homme à son image."

„Il man-

„Il manquoit encore à cet ouvrage un „être plus ſublime, qui pût dominer ſur le „reſte, et qui portât l'image des Dieux qui „gouvernent toutes choſes. L'homme prit „naiſſance."

Ce ſeroit bien en vain que nous chercherions dans les hommes, cette grandeur que nous trouvons en l'homme. Si nous prenons toute la maſſe de l'humanité, c'eſt une grandeur, une puiſſance, qui nous étonne; ſi nous conſidérons chaque individu, nous trouverons le plus ſouvent un être aſſés petit, ignorant, foible, ſouvent bas et vicieux. Ni le charpentier qui conſtruit le vaiſſeau de guerre, ni le ſoldat qui y combat, ni le matelot qui le conduit, ne ſont des êtres diſtingués; ils n'ont aucune idée de la grandeur de leurs travaux; ils éxécutent méchaniquement les idées et les ordres d'un autre, et ne font que ſuivre des impreſſions étrangères. Même celui qui conſtruiſit le premier vaiſſeau, qui arma la première frégate, n'étoit point un génie, ne concevoit pas la grandeur de ſon idée; il ne faiſoit qu'ajouter quelque petite piéce à ce qu'il voyoit. Ainſi la grandeur de l'idée et de l'invention a été partagée, diſtribuée par petites portions, entre une ſuite d'hommes, dont chacun y a contribué quelque petite piéce. L'idée eſt devenue grande et merveilleuſe, ſans avoir été connue ni ſentie. On pourroit dire, qu'elle eſt devenue grande du tribut d'eſ-

prits médiocres, comme on amasse un trésor immense des deniers du pauvre peuple.

Il en est de même du mineur qui exploite une mine, de celui qui purifie les métaux, qui cultive la terre, qui travaille les matériaux. Ce sont des hommes communs, qui font les opérations qu'on leur a montrées. L'homme est grand sans le savoir.

Bien des gens tâchent de rabaisser l'homme; ils disent que si un homme rencontre un lion, ce ne sera pas le lion qui aura peur; que l'homme est bien petit devant la bouche du canon, &c. Mais il faut remarquer, que le lion pourra bien craindre l'homme, si celui-ci peut réunir toutes ses forces, comme l'autre. Le lion est toujours armé, et toujours tout entier. Mais l'homme nud n'est pas l'homme avec toute sa puissance. Certes le combat entre l'homme et le lion, armés tous deux de toutes leurs forces, seroit bien inégal; ce seroit un jeu pour l'homme. Sans doute, un boulet de canon emporte l'homme le plus puissant. Mais qui lui en a donné le pouvoir? La force du boulet, n'est que la force de l'homme; sans l'homme le boulet, le canon ne seroient que des masses inertes, ou plutôt ils ne seroient rien, et il n'y auroit ni boulet, ni canon, ni poudre. L'homme ne succombe ici qu'à l'homme.

Chap.

Chap. II.

Forces du corps et de l'esprit.

Cette grande puissance de l'homme ne réside point dans son corps. Au contraire, celui-ci est foible, nud, désarmé, à peine comparable à celui des animaux, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Réduit aux seules forces physiques, il ne pourroit pas se mesurer avec le tigre et l'éléphant, il ne pourroit ni bâtir des maisons, ni ériger des tours, ni construire des vaisseaux, ni trouver l'Amérique, ni renverser des remparts, ni faire des tissus, ni fondre des métaux. La puissance de l'homme consiste en sa raison, qui sait supléer au défaut de ses propres forces, par toutes les forces de la nature. Les leviers, les poulies, la force des animaux, leur vitesse, l'eau, le vent, le feu éxécutent par l'art humain, ce que l'homme ne peut faire.

Aussi voyons nous, que la force du corps éxécute peu de chose. C'est le physicien, le méchanicien, conduisant de son cabinet les opérations de cent bras, en qui réside la force. Le moindre bâtiment demande un conducteur. Tous ces ouvriers, qui creusent la terre, pour détourner un fleuve, ou dessécher un marais; tous ces autres, qui élèvent une chaussée, ou une digue contre la mer; tous ces manoeu-

vres, qui portent des pierres, fondent de la chaux, taillent des poutres, n'acheveroient jamais leur ouvrage, sans la direction de l'architecte. Aussi ne nomme-t-on pas les mille maçons, qui ont bâti la basilique de Rome, ou le louvre, mais on nomme Michel Ange et Perrault, qui n'ont pas touché une pierre, et qui ne savoient pas tenir une truelle; et cependant c'est à eux qu'on fait honneur de ces bâtimens.

Ainsi on nomme Turenne, Fréderic Guillaume, Gustave Adolphe et non les bataillons et les escadrons, qu'ils conduisoient. A la guerre, tout dépend du chef et de son habileté. Cette tête venant à manquer, les cent mille bras qu'elle dirige sont perdus. Christoph Colomb découvrit l'Amérique, et cependant il ne mit point la main au gouvernail, ni aux voiles. On fait honneur du gouvernement de l'état, non à tous ceux qui y travaillent, mais au souverain, ou au ministre qui commande. On nommera toujours Pierre I., Fréderic, Richelieu, et l'on comptera pour rien ces mains subalternes, qui éxécutoient sous eux la manoeuvre, si j'ose me servir de ce terme.

Les habitans de l'Europe sont presque les plus foibles des hommes, quant au corps. Le Groenlandois, l'Iroquois portent leur canot, comme un havresac. Ils ne craignent ni les glaces, ni les neiges.

Les

Les peuples du Canada courent le cerf à pied, par l'espace de cent lieues, le fatiguent et l'abbattent, à ce qu'on dit. Les Nègres prennent un homme sur le bras, et courent avec lui une lieue ou deux. D'homme à homme et à armes égales, un Américain, un Nègre, un Indien, terrasseroient chacun deux Européens. Cependant quelques centaines d'Espagnols conquirent le Méxique, peuplé de millions d'habitans. Deux ou trois cens soldats d'Europe ne craignent point de combattre une armée de vingt mille Indiens. La guerre étant allumée entre le Damel sur la côte de Malabar, et le petit roi de Calicut, son vassal, le premier mit en campagne une armée de quatrevingts mille hommes, et le dernier une de six mille. Mais celui-ci fut assisté par les Portugais, qui avoient cent cinquante hommes de troupes. Il fallut partager ces soldats en trois corps, l'un pour la garde des vaisseaux, l'autre pour garnir la forteresse, et le troisiéme tint la campagne avec les Indiens de Calicut. Supposé qu'on n'ait pris que cinquante hommes pour les deux premiers détachemens, et qu'il en soit resté cent pour la campagne. Rabattez six mille hommes de l'armée du Damel, pour les six mille de Calicut, puisque les troupes d'une part valent celles de l'autre; il reste soixante et quatorze mille Indiens contre cent Portugais; c. à d. sept cent quarante hommes contre un. Eh

 bien,

bien, le Damel fut battu, et si je ne me trompe, même sa capitale et son état furent ravagés. De nos jours les Indiens ont de la poudre et des armes à feu, ils ont des forces supérieures, des corps robustes, des armées nombreuses, et cependant l'Europe, si petite, domine dans toutes les autres parties de la terre. Elle a soumis toutes les côtes de l'Amérique; elle a des comptoirs et des forteresses en Guinée; elle domine au Cap, à Batavia, à Surate, sur les côtes de Malabar et de Coromandel, à Siam et à Bengale. Il n'y a que la Chine et le Japon, où ses fiers habitans rampent, et il s'agiroit de savoir la raison de leur humiliation. Aucun *souverain* d'Afrique ou d'Asie ne *possède* un pouce de terre en Europe. Le petit, le foible, domine sur le puissant.

Les Grecs assiégèrent Syracuse. L'armée étoit nombreuse, et fournie de toutes les choses nécessaires à un siége. Archimède étoit dans la ville, vieillard qui n'auroit pu faire tête au moindre goujat de l'armée ennemie. Mais son grand savoir en méchanique, lui fit trouver une infinité de machines redoutables, qui rendirent vains tous les efforts de l'ennemi. La ville fut sauvée. Voilà d'un côté une nombreuse jeunesse, le courage et les armes; de l'autre la foiblesse armée des forces d'un génie supérieur. C'est l'esprit qui remporte la victoire.

„J'ai

„J'ai aussi considéré la sagesse, et elle „m'a semblé grande sous le soleil. Il y „avoit une petite ville et peu de gens de„dans; un grand roi vint l'assiéger, et bâ„tit de grands forts contre elle. Mais il „se trouvoit dans la ville un homme pauvre „et sage, qui la sauva par sa sagesse. Alors „j'ai dit: La sagesse vaut mieux que la „force.

Les forces de l'esprit ont un grand avantage sur celles du corps. Celles-ci n'atteignent qu'une certaine mesure; elles ont leur terme. Un homme pourroit atteindre la force du cheval, ou si vous voulez, celles de l'éléphant; mais enfin, il ne sauroit aller au delà. Les forces de l'esprit au contraire, sont en quelque sorte infinies. On vient d'annoncer dans les papiers publics une machine, où la force est à la charge comme quatre cens à un; c. à d. où une force de cent livres lève un poids de quarante mille. Mais qui oseroit dire, que c'est là le dernier terme, et qu'on ne trouvera pas encore une force dix fois plus grande. Les forces de l'esprit s'appliquent à tout. Les forces corporelles sont de peu d'usage, dans la navigation, dans les arts, dans les métiers, dans tout ce qui demande de la dextérité, de la finesse, dans toute opération composée, qui éxige un plan et des combinaisons. Les forces du corps ne sont presque point en notre pouvoir, et il nous est peu possible

de les augmenter. Il dépend entièrement de nous de cultiver notre esprit, et de faire des progrès sans fin. L'homme le plus fort ne sauroit communiquer aucune partie de sa force aux autres; elle n'est que pour lui. Mais les forces de l'esprit se communiquent de proche en proche, aux générations suivantes, aux siècles futurs, et aux contrées les plus éloignées. Il ne nous reste aucune trace de la *force* gigantesque d'Hercule et de Milon; mais celles d'Archimède et d'Euclide sont encore à notre usage; et cette force qu'ils nous ont transmise, nous met en état d'en acquérir de nouvelles, et de surpasser *nos* maitres. Enfin dans l'opinion *générale* de l'immortalité de l'ame, nos *forces se* transmettent, et se perpétuent, pendant toute la durée de notre éxistence, au lieu que la force corporelle périt avec le corps, et se perd dans la terre.

Nous devons cet avantage inestimable de la raison, à la société. L'homme isolé n'a qu'un petit nombre de connoissances, relatives au cercle étroit de ses besoins. Le Groenlandois, le Huron, le Nègre, sont très bornés, et ne connoissent ni les arts, ni les sciences. Les peuples pasteurs sont également ignorans. C'est que ces peuples peu nombreux habitent d'immenses contrées, où chacun trouve aisément le nécessaire. Au lieu que dans nos pays, où les

les hommes entaſſés ne trouvent pas une nourriture ſuffiſante, il faut recourir à l'art, pour rendre la terre plus fertile. Les terres ſe partagent, les voiſins ſe heurtent; il faut meſurer les champs, faire des loix. Les hommes raprochés ſe communiquent leurs connoiſſances; de là naiſſent des collections d'expériences, les arts. Les arts facilitent le travail, amènent le loiſir et les richeſſes; de là nait le luxe; le gout ſe forme, embellit tout, et demande une induſtrie ſupérieure. Les parens prennent ſoin d'inſtruire leurs enfans. Ainſi l'eſprit ſe cultive, et cette culture fait le dernier trait de la grandeur de l'homme; c'eſt qu'il ſe forme lui-même. La nature, qui a achevé tous ſes autres ouvrages, n'a pour ainſi dire qu'ébauché l'homme, et lui a reſervé l'honneur de ſ'achever lui-même.

SECTION XII.

Du Bonheur et du Malheur.

Malgré ſes avantages, ſa richeſſe et ſon pouvoir, l'homme eſt fort porté à la plainte. En effet, des maux de toute eſpéce l'accompagnent dès le berceau. Des maladies de toutes ſortes l'aſſiègent, et l'accablent quelquefois. Il eſt ſurprenant que l'homme, la créature la plus noble, la plus favoriſée du Créateur, ſoit préciſément

celui, qui a le plus à fouffrir. Son enfance eft beaucoup plus infirme et plus longue que celle des animaux, fi j'ofe m'exprimer ainfi. Dans tous les climats, chés les nations fauvages et policées, il eft fujet à beaucoup plus de maladies que les bêtes. Mais pour f'en faire une jufte idée, il ne faut pas lire un catalogue pathologique de toutes les maladies, et f'échauffant l'imagination, fe les figurer comme réunies et acharnées fur un fujet, fur chaque homme, fur foi; fe regarder comme une proye, et tous ces maux comme des chiens affamés, qui n'attendent que le fignal de la dévorer. Il faut confulter l'expérience. Celle-ci nous dit, que l'état habituel de l'*homme*, c'eft la fanté, et que la maladie n'*eft qu'un* accident affés rare, et qui feroit plus rare encore, fans l'intempérance, l'imprudence, les paffions, l'anxiété des hommes. Il faut excepter de cette règle quelques infortunés, nés délicats par la faute de leurs parens, ou devenus tels par la molleffe ou les excès. Les peuples barbares, et ceux qui mènent une vie rude et groffière, font rarement malades, et vivent affés longtems. Nous avons déja vu les foulagemens qu'on trouve dans cette efpéce de maux.

Les peuples barbares ne connoiffent d'autre mal que la douleur, et ils favent ordinairement la fuporter avec une patience étonnante et un courage incroyable. Le

Canni-

Cannibale, tombé entre les mains des ennemis, voit en riant préparer le feu, où il va être rôti. Les plus cruels traitemens ne sauroient lui arracher une plainte, une parole de supplication; il chante et brave l'ennemi, en lui racontant les suplices qu'il a fait souffrir à ceux des leurs, qui sont tombés entre ses mains. Plus l'homme aproche de cet état de barbarie, plus il a de force et de courage dans la douleur. Mais les personnes civilisées, accoutumées à une vie molle et délicate, y sont beaucoup plus sensibles. Tel se plaint, pour s'être égratigné le doigt. On peut aprendre à souffrir la douleur, quand on a désapris la patience naturelle. L'histoire nous parle d'hommes qui ont essuyé d'un visage gai les douleurs de la goute. L'éducation peut aussi rendre l'homme insensible. A Lacédémone, on fouettoit les enfans sur l'autel de Diane, et plusieurs mouroient sous les coups, sans pousser une plainte, ni verser une larme. Un jeune garçon ayant pris un renard, et le tenant caché sous sa robe, se laissa déchirer le ventre par cet animal, plutôt que de le lâcher, ou de se découvrir, et tomba mort, sans qu'on s'en aperçut.

La pauvreté est un mal, inconnu partout ailleurs que dans les pays policés. Les peuples barbares de toutes les contrées, trouvent facilement le peu dont ils ont besoin. Le Groenlandois prend un chien marin,

rin, se couvre de sa peau, se nourrit de sa chair, se chauffe et s'éclaire de sa graisse. La femme bâtit la maison, avec les pierres et la terre, qu'elle trouve sur le lieu même. Rien ne lui manque, il ne peut connoitre ni la pauvreté, ni la richesse, ni la disette. D'ailleurs, s'il vient à manquer de nourriture, parce que la pêche a été mauvaise, il s'en met peu en peine, il jeûne deux ou trois jours, ou mange ses habits et ses souliers. Tous les peuples barbares en font autant.

Chés nous, c'est bien autre chose; nous ne savons pas jeûner, parce que nous ne l'avons pas apris; nous faisons tous les jours nos quatre repas, et s'il en manque un, nous voilà malades. Nous ne savons pas, comme le Groenlandois, prendre un morceau de poisson sec à la main; ou un chou, un concombre, comme le tartare; ou une poignée de ris, sans sel et sans graisse, comme le Nègre. Il nous faut du pain, des légumes, des graisses, de la viande, des boissons artificielles. Et nous ne savons pas faire ces choses nous mêmes, nous ne les trouvons pas dans les champs, sur les arbres, dans les rivières, et nous n'osons y prendre ce qui s'y trouve. Il faut tout gagner par un travail équivalent et au delà. Car le travail de tous ceux qui produisent, doit équivaloir, 1. à la dépense de chacun; 2. à la portion de ceux qui ne produisent pas, c. à d. de toutes les personnes em-

ployées,

ployées au gouvernement, à l'instruction, au commerce, aux arts libéraux; 3. au superflu des riches, et 4. aux besoins publics. Ainsi il faut que chacun acquière ses besoins, par un travail au moins double. La grande population consume les denrées, et la terre ne produit pas toujours avec une égale abondance; ensorte que les denrées enchérissent, et que le travail ne suffit pas au besoin, c. à d. aux choses, auxquelles on est accoutumé. Plusieurs font le même travail, partagent le gain, et ôtent le débit. Le boulanger ne prend pas des souliers pour du pain, parce qu'il n'a pas besoin de souliers aujourd'hui, ou que ces souliers ne l'accommodent pas; il lui faut de l'argent. Les souliers valent de l'argent, mais il faut que quelqu'un veuille les payer. De là vient que la pauvreté est un mal fort commun parmi nous. Le vêtement, le logement, toute notre manière de vivre, l'augmentent encore. Au milieu de nos immenses richesses, il n'y a peut-être personne, qui soit éxempt de soucis; tandis que le Groenlandois et le Nègre ne les connoissent point. C'est que nous avons tous poussé nos besoins, au delà des bornes de nos richesses. Comparez notre table, notre ameublement, notre vêtement, nos maisons, à ceux des peuples, que je viens de nommer, et vous verrez la source de notre misère. Elle est dans notre richesse même.

Aussi

Auſſi les pays policés, où régnent les arts et l'abondance, ſont les ſeuls, où l'aumône et la quête ſoient connues; les ſeuls, où la police ſoit chargée d'une foule de miſérables de toute eſpéce, qu'elle nourrit au dépens du public. Ils ſont auſſi presque les ſeuls, où le vol ſoit connu. Qui volera, là où perſonne n'a rien, et où l'on trouve dans la mer, aux champs, ou ſur les arbres, tout auſſi aiſément, que dans la maiſon voiſine, les choſes dont on a beſoin?

La pauvreté n'eſt pas un mal inſupportable. On trouve en général, plus de gaieté dans le pauvre peuple, que dans les riches ou les grands. Du moins *ſa joie* paroit plus intime et plus naïve. *Ceci* peut avoir deux cauſes. On peut penſer, qu'ils ſont réellement plus gais, parce que le travail et la pauvreté ne leur permettent pas d'uſer le plaiſir et le bien, qu'ils trouvent quelquefois; et par cela même ils le ſentent mieux. Ces mêmes cauſes bornent leurs deſirs, et l'ignorance les empêche d'en former de fort grands. Au lieu que le riche, accoutumé à tous les agrémens, n'a qu'un gout émouſſé; de vaſtes deſirs l'empêchent de jouïr du bien préſent; déja ſi affadi par l'abus. D'un autre côté, il ſe pourroit que la gaieté fût égale de part et d'autre, mais que le pauvre lui laiſſât un libre cours; tandis que le riche, gêné par la décence, ne ſ'y livre

ue modérément, enforte qu'elle éclate
ioins. Les peuples sauvages ne sentent
as la pauvreté, parce qu'ils ne connois-
ent pas les richesses. La pauvreté n'est
u'une comparaison.

La pauvreté en elle-même n'est pas
n mal, mais l'apauvrissement en est un
ssés sensible. L'habitude des agrémens
les richesses en aggrave la privation. Ce-
endant on a vu des hommes suporter
'apauvrissement, avec courage et sans tri-
tesse. Il faut mettre au même rang, tous
es accidens qui apauvrissent, les incendies.
es vols, les maladies, la cherté, la perte
l'un père ou d'un mari. Tous ces acci-
lens causent d'abord une vive douleur;
nais cette douleur s'affoiblit, et s'éva-
iouït avec le tems. On a vu bien des
ersonnes les suporter avec indifférence.
es barbares et les pauvres ne craignent
guères ni le vol, ni l'incendie, ni les ban-
queroutes.

Tous les hommes meurent, et tous
erdent leur femme, leur mari, leur père,
eur mère, leurs enfans, leurs amis. Cette
louleur est une des plus cuisantes. Le
tems l'apaise, et bien des personnes y
ont peu sensibles. On en trouve aussi,
qui voient aprocher la mort sans angoisse.

Un des plus grands maux de l'huma-
nité, c'est la mutilation, ou la perte de
nos membres, ou de nos sens. C'est un
malheur

malheur d'avoir la vue foible, délicate, l'ouie dure, d'être aveugle, ſourd, muet, manchot, boiteux, boſſu. Mais il en eſt à peu près de même que de la pauvreté; c'eſt une affaire de comparaiſon. S'il ſe trouvoit dans le monde un homme, qui eût un ſixiéme ſens, il nous eſtimeroit malheureux, d'en être privés. Nous ne ſentons pas cette privation, parce qu'il ne ſe trouve perſonne autour de nous, *qui* ait un ſixiéme ſens. Mais ſi nous qui ſommes réduits à cinq ſens, nous nous trouvions tout-à-coup au milieu de pluſieurs milliers d'hommes, qui en euſſent un ſixiéme, nous nous tiendrions malheureux. Cependant nous n'aurions *rien de* moins, que ce que nous avons, *et dont* nous ſommes très ſatisfaits. Tel a la vue foible, et ſ'en plaint amèrement; mais il ſe trouveroit très heureux, très favoriſé de la nature, ſ'il étoit né dans une contrée toute peuplée d'aveugles. Cependant, il n'auroit rien de plus qu'à préſent. Le même raiſonnement a lieu pour les manchots, les boiteux, les boſſus, et même pour les aveugles et les ſourds. Ainſi tous ces maux ne ſont que comparaiſon ſans réalité. Auſſi ceux qui en ſont attaqués, n'en paroiſſent ni plus triſtes, ni plus malheureux. La perte des ſens ou des membres eſt d'abord douloureuſe, mais l'impreſſion ſ'efface. D'ailleurs il faut compter, que la plûpart des accidens

de

de cette forte, font des fuites de l'imprudence humaine. Ce qui aggrave le mal, c'eft l'impuiffance d'agir, et de fe procurer le néceffaire; c'eft que nous avons befoin de tous nos membres pour travailler. Le Nègre qui devient aveugle, le Lappon qui voit mal, n'en font pas plus à plaindre.

Nous avons vu que l'homme defire l'eftime de fes femblables. Tout ce qui la lui rend douteufe, l'afflige et le tourmente. Et ces chagrins font peut-être les plus fréquens. Bien des hommes ont fu fe mettre au deffus de ce mal.

Le defir eft une des plus grandes fources de chagrin, parce qu'elle eft univerfelle et intariffable. Il n'y a point d'homme qui n'ait des defirs, et en qui de nouveaux defirs ne prennent la place de ceux, qui f'évanouïffent par l'impoffibilité de les fatisfaire, ou parce qu'ils font remplis. Et ces defirs font d'autant plus grands, et plus importuns, que l'homme a plus de pouvoir, plus de richeffe, plus de connoisfance et d'activité d'ame. Le Hottentot, l'habitant de la terre du feu ne les connoit pas.

Le defir fait un double mal; il fait oublier le bien qu'on poffède, et groffit à nos yeux celui qui nous manque. L'oubli des biens que nous poffédons eft un mal continuel et très fâcheux. Tous les hom-

mes se plaignent, et leurs plaintes viennent, non tant de quelque mal, qu'ils souffrent, que de n'avoir pas telle ou telle chose, qu' ils desirent. Ils ont cent choses, préférables souvent à celles qu'ils souhaitent, mais ils n'y pensent pas; ils ne voient, ne sentent que la privation. Les plaintes ne tombent guères sur des privations réelles; on dit rarement: Hélas je suis borgne, manchot, foible; et jamais: je suis pesant, inepte. Mais on n'entend que ces plaintes: Je ne puis pas me procurer ceci ou cela, que mon voisin possède; je ne puis faire des épargnes; ce n'est plus comme autrefois. Ce desir satisfait, il en naît un nouveau. Or c' est le *plus sûr* moyen de n'être jamais content, *que de* compter toujours pour rien ce qu'on a, et de n'estimer que ce qu' on n' a pas. Cela vient de l' ignorance de la valeur des choses qu'on possède, et de celles qu'on desire.

La crainte de l'avenir tourmente assés souvent les hommes, surtout dès qu'il subsiste quelque cause, même éloignée, de mal. Bien des gens sont dans des apréhensions mortelles pendant un orage, et même avant qu'il monte, ou qu'il se forme. On en voit qui n'osent faire un pas, qui tremblent, qui ferment les yeux, qui se bouchent les oreilles, qui s'enséveliſſent sous leurs coussins; le seul bruit du tonnerre, la lueur des éclairs les trouble. C'est un effet de

l'édu-

l'éducation. Les autres, moins agités, aprébendent au moins tous les accidens que la foudre peut produire, et qu'elle produit quelquefois. Ils se figurent la foudre tombant, fracassant, réduisant en cendres. C'est s'agiter gratuitement, car ces malheurs sont assés rares. Quand après une longue paix on parle de guerre, tout est en allarme, et l'allarme devient agitation, quand la guerre est déclarée, quand les troupes entrent en campagne. Les provinces les plus éloignées voient déja des invasions, des pillages, des saccagemens de villes, des dégats de campagnes, la disette, les incendies. Que la saison soit un peu fâcheuse, on imagine tout ce qui peut en résulter: Que deviendrons-nous, si cela continue? dit-on. Les gens sages répondent: Cela continuera-t-il? Ce que vous craignez arrivera-t-il? Attendez, pour vous plaindre, et pour souffrir, qu'il y ait du mal; jusqu'ici, dequoi vous plaignez-vous? Les Lappons ne connoissent pas toutes ces craintes. J'ai déja parlé des craintes superstitieuses.

Si d'un côté, les hommes craignent les maux à la moindre apparence, de l'autre, ils écartent ordinairement, durant le bien-être, toute idée de mal et d'accident, et ils comptent en quelque sorte, sur la durée et la perpétuité de leur état. Cela fait que les accidens les surprennent,

et que la surprise augmente la force du mal. S'il arrive que nous soyons réveillés la nuit par le tocsin, l'effroi nous saisit, nous glace, nous trouble. Si nous entendons l'allarme au milieu d'un orage, nous sommes moins épouvantés, parce que l'orage a déja fait naitre l'idée d'incendie. Si dans un grand embrasement, je vois le feu s'avancer lentement et de proche en proche vers ma maison, je ne serai point effrayé de la voir enfin saisie par les flammes, parce que je m'y attendois. Aussi les philosophes disent-ils, que pour maintenir la tranquilité de l'ame dans le malheur, il faut toujours s'y attendre; et l'un d'eux donne à un homme, qui *revient* de voyage, le conseil de penser, *qu'il trouvera* sa maison brulée, ses enfants morts, sa femme malade, ses biens perdus; afin de n'être pas surpris et déconcerté, de ce qu'il pourroit trouver. En un mot, les maux prévus sont infiniment plus légers, que les maux inopinés.

Ce qui sert encore à les alléger, c'est qu'on est tout préparé aux remèdes, ou aux adoucissemens. Celui qui est éveillé par le bruit des flammes qui consument sa maison, peut à peine sauver sa vie et sa famille. Celui qui a vu venir le feu du voisinage, a déja tout sauvé, avant que sa maison brule.

Les

Les hommes desirent beaucoup, et ils espèrent ce qu'ils desirent. Mais comme leur espérance est souvent trompée, ils ont souvent des sujets de chagrin. L'espérance est sans doute une chose excellente, elle réjouït les hommes, et les anime. On peut même dire qu'elle vaut mieux que la possession. L'idée flatteuse d'un bien qu'on espère, cause bien plus de joie, que l'usage de ce bien, parce qu'elle ne nous en montre que les côtés agréables. Ainsi le jeune homme, qui desire un établissement, n'imagine que l'avantage d'être son propre maitre, de commander dans une maison; que l'honneur et les revenus attachés à cet état; il ne connoît pas la gène, les soucis, le travail, qui l'accompagnent. D'ailleurs, quel que soit l'objet de nos desirs, cet objet perd beaucoup de son prix, dès que nous le possédons. Nous ressemblons aux enfans, qui attendent les étrennes avec impatience, se réjouïssent quand le tems vient, sont hors d'eux-mêmes en les recevant, et finissent par jetter le tout dans un coin.

Cette vivacité de plaisir, que donne l'espérance, aggrave la douleur de s'en voir frustré. C'est comme si on nous arrachoit un bien que nous possédons; c'est pis encore. Et cependant cela arrive si souvent, non seulement aux imprudens et aux téméraires, qui conçoivent des espé-

rances chimériques, ou qui négligent les moyens de parvenir à leur but. Cet accident arrive aux plus modérés dans leurs desirs, et aux plus sages dans leurs mesures. Un sage dit, que la bataille n'est pas toujours pour les forts, ni le prix de la course pour ceux qui sont agiles. Ainsi un homme prendra toutes les mesures pour réussir, et il ne réussira point. C'est que les circonstances ne lui seront pas favorables. Un autre, moins capable, réussit au delà de toute espérance, sans avoir pris aucune mesure. Le même sage dit, qu'un même accident arrive au sage comme au fou.

Dans toute entreprise il faut *deux choses*; la capacité de celui qui l'*entreprend*, et des circonstances favorables. Un coup de vent a plus d'une fois transporté la victoire d'un parti à l'autre. Pour vaincre à la course, il faut de l'agilité; mais il faut aussi un bon chemin. Si un caillou aigu blesse le pied de l'agile coureur, si la terre trop molle s'enfonce sous lui; l'autre, moins agile, emportera le prix. Un artisan est très habile, mais il est inconnu; ceux avec qui il vit, ne sont pas juges compétens; où il y en a d'aussi habiles que lui dans le lieu; ou il a des envieux, qui le décrient. Il ne peut parvenir, son habileté ne sera pas récompensée, son espérance le trompe. Aucune prudence ne peut faire naitre les circonstances; son pouvoir

se

se borne à s'y prêter, et à les tourner à son profit. Voilà son avantage, que l'ineptie ne sauroit atteindre. Le chemin étant égal, le plus agile remportera le prix de la course; et dans les mêmes circonstances, la prudence et l'habileté triompheront de la bêtise et de l'imprudence.

Bien des hommes ont su se mettre au dessus du chagrin de l'espérance trompée. Instruits de l'incertitude de l'espérance, même la plus raisonnable, ils n'ont guères compté sur elle, et se sont toujours attendus à ses revers. En effet, dès qu'on sait d'avance, qu'on peut être trompé, on n'est pas trompé, et on ne s'afflige que médiocrement.

Les remords tourmentent ceux qui ont des crimes, ou des fautes honteuses à se reprocher.

Les hommes se chagrinent et se tourmentent souvent les uns les autres. Il y en a qui cherchent à nuire; et encore plus, qui nuisent par ignorance, par étourderie, par passion, en déchirant la réputation des hommes, en révélant leurs secrets, en traversant leurs desseins, et leur causant diverses incommodités. Le moyen de préven r ces inconvéniens, c'est d'éviter d'offenser les hommes, et de chercher à gagner leur bienveillance. Le remède à ce mal, est la prévoyance, qui diminue tous les maux, et le courage, qui les supporte.

Il y a

Il y a des hommes de mauvaiſe humeur, ou malades, qui aiment à ſaiſir le mauvais côté de toutes choſes, qui refuſent de voir ce qu'il y a de bon. Ils ne comptent, p. ex., pour rien l'abondance des grains, et crient de ce que le poiſſon manque. Ils font l'énumeration de tout ce que l'humanité a ſouffert et ſouffre encore, dans toutes les parties du monde. La ſtérilité et les glaces de la nouvèlle Zemble, les tremblemens de terre de Lisbonne, l'eſclavage des Nègres aux Antilles, la tyrannie des petits rois de la Guinée, la peſte de Conſtantinople, les fiévres, la pierre, la goute, l'hydropiſie, la mort prématurée des enfans et les infirmités de la vieilleſſe, les naufrages, la guerre; *ils* ramaſſent tout cela, en font un tableau, et puis déplorent le ſort de l'humanité, comme ſi elle ſouffroit tous ces maux à la fois, dans chacune de ſes parties. Il eſt pourtant clair, que l'habitant de la nouvelle Zemble, ſ'il y en a, n'a point été enſéveli ſous les ruines de Lisbonne, et que le Portugais ne gémit pas ſous les chaines du Nègre, ni ne tremble à cauſe des glaces du nord. Tous ceux-ci ſont éxempts de la peſte de l'Aſie. L'enfant qui meurt au berceau, ni le vieillard accablé d'infirmités, n'ont pas péri dans un naufrage, ou dans une bataille. Si l'on tiroit la ſomme des dettes d'une ville de cent mille habitans, cette ſomme ſeroit aſſurément conſidérable.

dérable. Mais que diroit le bourgeois, si on l'apostrophoit en ces termes: Pauvre malheureux, que vous êtes, vous devez un million! Je pense qu'il riroit de bon coeur. Et que pourroit-il répondre, si on lui disoit: Infortuné mortel! vous vous morfondez dans le nord, vous êtes englouti sous les ruines de Lisbonne, vous gémissez dans l'esclavage aux Barbades, vous êtes tyrannisé en Guinée, vous mourrez de la peste au Levant, vous périssez dans un naufrage aux Indes, vous êtes tué dans une bataille au pied de vos murs!

Un homme allant promener, passe à côté d'un champ, où une vieille lioit des gerbes. Le grain étoit d'une grande beauté. La vieille raconte au passant, que des brigands ont commis quelques excès, dans un village voisin; que le magistrat les a fait poursuivre, qu'ils sont pris, et qu'on les va mener en prison. Eh bon Dieu, ajoute-t-elle, on ne voit et on n'entend que du mal! Mais, ma bonne, répondit l'autre, ces belles gerbes, que vous liez, sont-elles aussi du mal? et la vigilance du magistrat, qui a déja saisi les coupables, est-elle aussi du mal? Oh, si on veut le prendre par là...! répondit la vieille.

Cette mélancolie, qui noircit tout, n'épargne pas l'homme; elle crie, qu'il n'y a plus de bonne foi sur la terre, que

les hommes font traitres, méchans, fripons, cruels. Il eſt vrai qu'il y a des hommes de ce caractère. Mais il y en a auſſi de bons. Paſſez par une rue fréquentée, vous ne verrez perſonne attaquer ſans ſujet les paſſans, les injurier, les maltraiter. Mais une pauvre vieille tombe de foibleſſe, pluſieurs s'empreſſent à la relever; un homme a un lourd fardeau à charger; pluſieurs s'arrêtent, pour le lui mettre ſur les épaules, même ſans qu'il le demande. Des gens ſe battent, on accourt et on les ſépare; un étranger demande le chemin, perſonne ne refuſe de le lui montrer, on le conduit pluſieurs centaines de pas. Entrez dans les maiſons, vous verrez partout des meubles, des uſtenciles empruntés des voiſins; l'uſage les uſe, et cependant les poſſeſſeurs les ont prêtés gratuitement. Un cheval prend le mords aux dents, un boeuf échappe au boucher, auſſitôt cent mains s'offrent pour arrêter la bête. Un homme tombe dans la rivière, eſt en danger de périr dans un incendie; on s'empreſſe de le ſauver, au péril de la vie.

Cette triſte diſpoſition à trouver partout du mal, et à méconnoître le bien, eſt très générale; presque tous les hommes péchent par cet endroit. Elle a ſa ſource dans le mécontentement, dans l'ignorance du bien, dans l'habitude de la jouïſſance, et même dans une fauſſe piété. Bien des hommes

hommes croient, que la joie est un péché contre Dieu, et que l'être infiniment bon trouve plaisir à ce que les hommes vivent dans la mortification et la tristesse. Ils disent qu'une malédiction divine repose sur la terre, et que ce monde est une vallée de misère et de larmes.

L'ennui accable les gens de plaisir. C'est un tourment inconnu aux peuples barbares, qui n'étant pas accoutumés comme nous au travail, à la jouissance, à la vue de mille biens, ont l'ame peu active, et les passions moins fortes. Pour nous, qui sommes accoutumés, à occuper sans cesse notre ame, par le travail, les projets, les desirs, les amusemens, nous ne pouvons souffrir l'inaction; la langueur et l'ennui sont pour nous des maux très fâcheux, et il nous faut toujours quelque objet, qui occupe l'activité de notre ame, soit le travail, ou le plaisir, ou des projets, ou des espérances, ou des craintes, ou des regrets, ou la tristesse, ou quelque passion. Le travail assidu, régulier, est le meilleur préservatif contre ce mal, car le plaisir lasse, et laisse des intervalles désagréables.

La plûpart des hommes ne se plaignent, que parce qu'ils font consister le bonheur, dans je ne sais quoi de fantastique, dans une sorte d'enchantement, dont

ils n'ont aucune idée précise. Ce qu'on pourroit dire de plus éxact, c'est qu'ils cherchent le bonheur dans une jouïssance perpétuelle, délicieuse, complette. Mais cette idée est absolument chimérique, et contraire à la nature de l'homme. La jouïssance lasse, fatigue, et finit par le dégout. Plus elle est vive, plus elle use les facultés, et plus la langueur qui la suit est accablante. Il lui faut du repos, des intervalles; et même on peut dire, qu'il lui faut du mal et de la peine, qui contrastent avec les biens, et en relèvent le sentiment. Le bien - être perpétuel tombe dans la langueur; et la variété des plaisirs, ne fait qu'accélérer l'épuisement. L'homme est donc absolument *incapable* d'un bonheur, qui consisteroit dans un délire perpétuel, dans un enchainement continu de jouïssances piquantes. Cet état est impossible.

Le grand nombre fait consister le bonheur dans les richesses; ils croient que le riche, et le riche seul, est heureux. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que personne ne veut s'avouer riche, et n'est ainsi nommé, que par ceux, qui ont moins que lui. Même ceux qui font des acquisitions, ou qui possèdent de grands biens, ne voient jamais la richesse, que dans des fortunes supérieures. Ils peuvent avoir raison, de ne pas se trouver riches; car la richesse

ne

ne consiste que dans l'excédent des facultés par dessus les besoins; or les desirs passent pour des besoins, et sont des besoins pressans. Or comme il n'y a peut-être jamais dans la vie un point, où les richesses excèdent les desirs, il ne peut se trouver aucun riche. Ce en quoi on se trompe, c'est d'espérer le bonheur dans un degré plus haut; car si on y parvient, les desirs croitront toujours avec les facultés, et celles-ci n'égaleront jamais ceux-là, ensorte que le bonheur ne peut jamais se trouver par cette voie. Aussi entend-on le riche se plaindre, autant et plus que le pauvre; il n'est pas heureux. Nous avons déja parlé des peines, des embarras, des inquiétudes, que donnent les richesses.

Le seul moyen d'être riche, c'est de trouver l'équilibre des facultés et des desirs, ou l'excédence des premières. Il est fort indifférent après cela, que la masse des facultés soit petite ou grande. Le Groenlandois est riche, car il donne, sans difficulté, une partie de son souper, à son voisin, qui n'a rien, sans se mettre en peine de l'avenir. Cependant ses facultés sont bien bornées; mais c'est que ses desirs le sont encore davantage.

Comment atteindre cet heureux équilibre? Il ne dépend de personne d'égaler ses facultés à ses desirs, en augmentant tou-

toujours les premières. On n'acquiert pas des richesses comme on veut; et puis, que sert cet accroissement, si le desir croissant encore plus, se trouve toujours supérieur? Alexandre avoit conquis l'Asie, et ressentoit un déplaisir mortel, de ne pouvoir pas conquérir la lune. Ce n'est donc pas dans l'augmentation des biens, qu'il faut chercher la richesse, mais dans la modération des desirs. Celui qui ne pouvant élever ses facultés à la hauteur de ses desirs, rabaisse ceux-ci à la mesure de celles-là, est riche et heureux. Diogène étoit riche dans son tonneau; le Nègre l'est aussi avec une poignée de ris. Le premier, parce qu'il connoissoit la frivolité des richesses; celui-ci, par une heureuse ignorance de ces mêmes richesses. Tous les peuples ignorans et barbares, vivent contens à cet égard. Plus nos connoissances s'étendent, plus nos desirs s'étendent avec elles; jusqu'à ce que les premières ayent atteint leur plus haut période, auquel peu d'hommes parviennent, qui est de connoitre le peu de solidité des biens, leur valeur réelle, et leur impuissance à nous satisfaire. Ce haut degré de connoissance produit la même modération, la même bonheur que l'ignorance. Le moyen donc d'être content à cet égard, c'est, ou de ne rien connoitre, ou de connoitre parfaitement. Une demie connoissance ne produit que l'inquiétude et le trouble.

D'ail-

D'ailleurs les richesses ne peuvent contribuer au bonheur, que comme moyens, et par l'emploi qu'on en fait, et nullement par elles-mêmes. Robinson jetté dans son ile, commence par enterrer son or, et va, au péril de sa vie, visiter les débris du vaisseau, pour en tirer, non de l'or, mais du pain, du grain, de la toile, des clouds, des planches. Le plus riche trésor demeure inutile, à moins qu'on n'en dépense quelque partie, et tout ce qui demeure enfermé, est nul. On ne peut donc chercher dans les richesses, que leur usage, et celui qui conduit par le plus court chemin au bonheur, c'est le plaisir, dont nous avons déja parlé. Voici encore une leçon remarquable du sage, que nous avons déja cité.

„Vanité des vanités, tout est vanité. „J'ai été roi d'Israel, et je me suis dit: „Jouïssons de la vie. Je me suis procuré „toutes sortes de délices, sans abondonner „pourtant la sagesse et la modération. J'ai „acquis des meubles précieux, bâti des pa„lais, fait des jardins, des viviers, des „jets d'eau. J'ai eu une foule de domes„tiques et d'esclaves, de nombreux trou„peaux de toutes sortes. J'ai fait amas „d'or et d'argent, de joyaux et d'autres „choses précieuses; j'ai eu quantité de „chanteurs et de joueurs d'instrumens. „J'ai été plus riche en toutes choses,

 qu'au-

„qu'aucun des rois mes prédéceſſeurs.
„Enfin je n'ai rien refuſé à mes yeux, de
„tout ce qu'ils ont deſiré, je n'ai épargné
„aucune joie à mon coeur. Et j'ai vu,
„que tout cela eſt vanité, et que j'avois
„pris bien des peines inutiles."

Il en eſt des titres, des grandeurs, comme des richeſſes; celui qui ne les poſſède pas, les regarde comme un bien digne d'envie; et celui qui en eſt décoré, ne voit le bonheur, que dans les grades au deſſus du ſien. Il eſt certain que les grandeurs ont leurs avantages; même les titres les plus vains obtiennent des reſpects, des diſtinctions, des préférences; et cela eſt toujours flatteur. Mais celui qui y eſt accoutumé, ne les goute plus; elles ſont pour lui une eſpéce de beſoin, dont la privation l'affligeroit, mais qui ne le réjouït pas. Celui qui met pour la première fois un plumet, une dragonne, une croix, un cordon, y regarde plus d'une fois le jour, comme un enfant qui met un habit neuf; mais à la longue, il n'y regarde plus, et il les porte comme ſon chapeau ou ſes ſouliers, et il ne ſent plus, que le fardeau de ſa grandeur.

Car il n'y a point de grandeur, de titre, de charge, qui n'impoſe des devoirs. Il eſt bien juſte, qu'on ne puiſſe obtenir les honneurs de l'état, qu'en le ſervant.

Or

Or tous ceux qui servent l'état, sont responsables à des supérieurs, de l'éxécution de leurs devoirs, et de tous les désordres, qui résultent de leur négligence. Pendant que le soldat repose dans sa tente, son chef veille, forme des projets, fait des plans pour la sureté commune, et les besoins de toute l'armée. Le capitaine est responsable pour chacun de ses soldats, de leurs négligences, de leurs désordres, de leur désertion. C'est le magistrat, qui est chargé de procurer le repos public; le citoyen n'a d'autre affaire que d'en jouïr. Celui-ci travaille quand il veut, et quand ses besoins l'y appellent; et s'il quitte son travail, personne ne lui demande: Pourquoi le faites-vous? L'homme en charge est obligé d'expédier les affaires, au tems marqué par ses supérieurs, et on ne s'informe pas, s'il peut achever dans la journée, ou s'il lui faudra prendre sur son repos. S'il a une fête dans sa famille, il faut qu'il quitte la fête, pour se mettre à l'ouvrage. Et s'il n'acheve pas, des reproches piquans, l'amende, sont la peine de sa négligence, sans qu'on s'informe, quelle en est la cause. Un homme en charge marioit sa fille. Le roi demanda l'expédition d'une affaire; il fallut que le père et le nouveau marié travaillassent; ils achevèrent au moment que l'ecclesiastique alloit venir; et s'ils n'avoient pas eu fait, il auroit fallu travailler

toute la journée. Cela n'arrive point à un artisan. Plus les grades sont élevés, et plus les charges sont importantes, et plus, par conséquent, la gène y est considérable. Et comme ils aprochent d'autant plus près du souverain, l'oeil du maitre, des ordres absolus aggravent la contrainte, et la disgrace est d'autant plus redoutable. Même la condition des princes est périlleuse. Gustave Vasa fouilla, pour vivre et pour se cacher, les mines de Dalecarlie, Charles premier perdit la tête sur un échafaut; bien des rois et des reines, des princes et des princesses ont péri en prison.

On voit par là que le bonheur ne consiste pas dans les biens extérieurs, mais dans la manière de les posséder et d'en jouïr, et que toutes les situations offrent à l'homme des facilités et des difficultés à peu près égales, ensorte qu'on peut trouver le bonheur, dans une condition, comme dans l'autre. Quant aux maux, on peut aprendre à les suporter, et alors ils sont incapables de troubler la sérénité de l'ame. Ainsi le bonheur est en nos mains, mais il faut savoir se le procurer. Une connoissance éxacte de la valeur, de la durée, de la solidité des biens, et du poids des maux, une ame courageuse, des desirs modérés; En voilà les moyens.

Celui-

Celui-là est heureux, qui sachant jouïr des biens qu'il possède, en connoit et en suporte les imperfections, et souffre les peines inévitables avec courage; qui sait trouver dans un travail assidu, un préservatif assuré contre les langueurs de l'ennui. Qui ayant acquis par l'éxercice, le gout du travail, sait jouïr du travail même, et mettre au rang des jouïssances, les biens dont il use chaque jour, pour satisfaire à ses besoins; qui goute son repos, ses alimens, son travail, la société et la solitude tour à tour, selon les occurences. Or on voit, que cette félicité dépend plus des dispositions de l'homme, que des circonstances qui l'environnent. Jesus remettant avec tranquilité son ame entre les mains de Dieu son père, étoit heureux sur la croix. Le bonheur dépend de nous, et sa source est en nous.

On appelle quelquefois bonheur, l'acquisition inespérée d'un bien conforme à nos desirs. On voit bien que ce n'est pas la peine de prodiguer ainsi ce beau nom. Le bonheur est un état habituel de contentement; et celui-là ne dépend point du hazard.



Imprimé chés la Veuve Bindfeil
à Wolfenbüttel.

